This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GUSTAVE RUDLER
COLLECTION

Rudler M. 13

HISTOIRE

DE MISS

CLARISSE

HARLOVE.

TOME SEPTIEME.

LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament de* CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME SEPTIEME.

A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

HISTOIRE
DE
CLARISSE
HARLOVE.

LETTRE CXXXIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à Miſs* HOVVE.

Mercredi matin, 26 d'Avril.

VOTRE lettre, chere & fidelle Miſs Hovve, m'apporte beaucoup de conſolation. Avec quelle douceur j'éprouve la vérité de cette maxime du ſage, *qu'un ami fidele eſt la médecine de la vie.*

Votre meſſager arrive au moment que je parts pour Londres, la chaiſe à la porte. J'ai déjà fait mes adieux à la bonne veuve, qui

m'accorde, à la priere de M. Lovelace, l'aînée de ses filles pour m'accompagner dans le voyage. Cette jeune personne doit retourner dans deux ou trois jours, avec la chaise, qui sera renvoyée au château de Milord M....dans Hertfordshire.

J'avois reçu cette lettre terrible le dimanche, pendant que M. Lovelace étoit absent. Il s'apperçut, à son retour, de l'excès de ma douleur & de mon abattement; & ses gens lui apprirent que j'avois été beaucoup plus mal: en effet, je m'étois évanouie deux fois. Je crois que ma tête s'en ressent comme mon cœur.

Il auroit souhaité de voir la lettre. Mais je m'y opposai, à cause des menaces dont elle est remplie contre lui-même. L'effet qu'elle a produit sur moi ne laissa point de le jetter dans un furieux emportement. j'étois si foible, qu'il me conseilla de remettre mon départ à lundi, comme je me l'étois déjà proposé.

Il est extrêmement tendre & respectueux. Tout ce que vous avez prévu de sa part est venu à la suite de ce fatal incident. Il s'est offert à moi avec si peu de réserve, que je me fais un reproche de ma défiance, & de vous l'avoir marqué trop librement. Je vous demande en grace, ma très-chere mie, de ne faire voir à personne tout ce qui pourroit nuire de mon côté à sa réputation.

Je dois vous avouer que sa conduire obligeante & l'abattement de mon esprit, joint à vos avis précédents & aux circonstances

de ma situation, me déterminerent dimanche à recevoir ouvertement ses offres. Ainsi, je dépends à présent de lui plus que jamais. Il me demande à tous moments de nouvelles marques de mon estime & de ma confiance. Il confesse qu'il a douté de l'une, & qu'il étoit prêt à désespérer de l'autre. Comme je n'ai pu me dispenser de quelques aveux favorables pour lui, il est certain, que s'il s'en rend indigne, j'aurai bien sujet de blâmer cette violente lettre de ma sœur : car je ne me sens point de résolution. Abandonnée de tous mes amis naturels, avec votre seule pitié pour consolation, (pitié restrainte, si je puis ainsi la nommer,) je me suis vue forcée de tourner mon cœur affligé ver l'unique protection qui s'est présentée. Cependant votre avis me soutient. Non-seulement, il a servi à me déterminer; mais, répété dans la tendre lettre que j'ai devant les yeux, il a la force de me faire partir pour Londres avec une sorte de joie. Auparavant, je me sentois comme un poids sur le cœur; & quoique mon départ me parût le meilleur & le plus sûr parti, la force me manquoit, je ne sais pourquoi, à chaque pas que je faisois pour les préparatifs. J'espére qu'il n'arrivera rien de fâcheux sur la route. J'espére que ces esprits violents n'auront pas le malheur de se rencontrer.

La voiture n'attend plus que moi. Pardon, ma très-bonne, ma très-obligeante amie, si je vous renvoye votre Norris. Dans le perspective un peu plus flatteuse qui

commence à s'ouvrir, je ne vois pas que votre argent puisse m'être nécessaire. D'ailleurs, j'ai quelque espérance qu'avec mes habits, on m'enverra ce que j'ai demandé; quoiqu'on me le refuse dans la lettre. Si je me trompe, & s'il m'arrive d'être pressée par le besoin, il me sera aisé d'en instruire une amie si ardente à m'obliger. Mais j'aimerois bien mieux que vous puissiez dire, dans l'occasion, qu'on ne vous a fait aucune demande, & que vous n'avez fait aucune faveur de cette nature. Ma vue, dans ce que je dis ici, se rapporte à l'espérance que j'ai de me rétablir dans l'estime de votre mere, qui, après celle de mon pere & de ma mere, est ce que je desire le plus au monde.

Je dois ajouter, malgré la précipitation avec laquelle j'écris, que M. Lovelace m'offrit hier de se rendre avec moi chez Milord M....., ou de faire venir ici l'Aumônier du château. Il me pressa beaucoup d'y consentir, en me témoignant même que la célébration lui seroit plus agréable ici qu'à Londres. Je lui avois dit, qu'il seroit temps d'y penser à la ville. Mais, depuis que j'ai reçu votre tendre & consolante réponse, je crois sentir quelque regret de n'avoir pu me rendre à ses ardentes sollicitations. Cette affreuse lettre de ma sœur a comme décomposé mon être. Et puis, il y a quelques petites délicatesses, sur lesquelles il me seroit difficile de passer. Point de préparation: point d'articles dressés; point de permission ecclésiastique; un

fond de douleur continuelle, nul plaiſir en perſpective, pas même dans mes plus vagues deſirs : ô ma chere ! qui pourroit, dans cette ſituation, penſer à des engagements ſi ſolemnels ? Qui pourroit paroître prête & l'être ſi peu ?

Si j'oſois me flatter que mon indifférence pour toutes les joies de la vie vînt d'un juſte motif, & qu'elle n'ait pas plutôt ſa ſource dans l'amertume de mon cœur & dans les mortifications que mon orgueil ſe laſſe d'eſſuyer, que la mort auroit d'attraits pour moi ! & que j'épouſerois un cercueil bien plus volontiers qu'aucun homme !

En vérité, je ne connois plus de plaiſir que dans votre amitié. Aſſurez-moi qu'il ne me manquera jamais. Si mon cœur devient capable d'en deſirer d'autres, ce ne peut être que ſur ce fondement.

L'abattement de mes eſprits recommence au moment de mon départ. Pardonnez ce profond accès de vapeurs noires, qui me dérobent juſqu'à l'eſpérance, ſeule reſſource des malheureux, dont je n'ai jamais été privée que depuis ces deux jours.

Mais il eſt temps de vous laiſſer reſpirer. Adieu, très-chere & très-tendre amie. Priez pour votre

CL. HARLOVE.

LETTRE CXXXIV.

Miſs HOWE, *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Jeudi, 27 d'Avril.

JE ne ſuis pas contente que vous m'ayez renvoyé mon Norris. Mais il faut ſe rendre à toutes vos volontés. Vous en pourriez dire autant des miennes. Aucune des deux, peut-être, ne doit eſpérer de l'autre qu'elle faſſe ce qu'il y a de mieux; & peu de jeunes filles néanmoins ſavent mieux ce qu'elles devroient faire. Je ne puis me ſéparer de vous, ma chere; quoique je donne une double preuve de ma vanité dans ce compliment que je me fais à moi-même.

C'eſt de tout mon cœur que je me réjouis de voir un changement ſi avantageux dans votre ſituation. Le bien, comme j'ai oſé vous le promettre, eſt venu du mal. Qu'elle idée auroit-je conçu de votre homme, & quelles auroient dû être ſes vues, s'il n'avoit pas pris ce parti ſur une lettre ſi infame, & ſur un traitement ſi barbare; principalement, lorſqu'il en eſt l'occaſion.

Vous ſavez mieux que perſonne quels ont été vos vos motifs; mais je ſouhaiterois que vous vous fuſſiez rendue à des inſtances ſi ſérieuſes. Pourquoi n'auriez-vous pas dû permettre qu'il fit venir le Chapelain

de Milord M....? Si vous êtes arrêtée par des bagatelles, telles qu'une permiſſion, des préparatifs, & d'autres ſcrupules de cette nature; votre ſervante, ma chere. Vous ne ſentez donc pas que la grande cérémonie eſt un équivalent pour toutes les autres. Gardez-vous de retomber dans vos mélancoliques délicateſſes, juſqu'à préférer un drap mortuaire à ce qui doit faire l'objet de vos deſirs, lorſque vous l'avez actuellement entre les mains, & lorſqu'il eſt vrai, comme vous l'avez dit dans une occaſion plus juſte, qu'on n'a pas la liberté de mourir quand on veut. Mais je ne ſais quelle étrange perverſité de la nature humaine, fait deſirer dans l'éloignement, ce qu'on mépriſe auſſi-tôt qu'on croit y toucher.

Vous n'avez à vous propoſer qu'un ſeul point. C'eſt le mariage. Qu'il ne tarde plus, je vous en ſupplie. Abandonnez le reſte à la providence, & fiez-vous à ſa conduite. Vous aurez un très-bel homme, un homme agréable; qui ne manqueroit pas de ſageſſe, s'il n'étoit pas vain de ſes talents, & poſſedé de l'eſprit de libertinage & d'intrigue. Mais tandis que les yeux d'une infinité de femmes, ſéduits par une ſi belle figure & par des qualités ſi brillantes, entretiendront ſa vanité, vous prendrez patience, en attendant que ſes cheveux gris & la prudence entrent enſemble ſur la ſcene. Pouvez-vous eſpérer que tout ſe réuniſſe pour vous dans le même homme?

Je ſuis perſuadée que M. Hickman ne

connoît point de voies détournées; mais il marche de mauvaise grace dans la voie droite. Cependant Hickman, quoiqu'il ne plaise point à mes yeux, & qu'il amuse peu mes oreilles, n'aura rien de choquant, je m'imagine, pour ces deux organes. Votre homme, comme je vous le disois dernièrement, soutiendra sans cesse votre attention: vous serez toujours occupée avec lui, quoiqu'un peu plus, peut-être, de vos craintes que de vos espérances; tandis qu'Hickman ne sera pas plus capable de tenir une femme éveillée par ses discours, que de troubler son sommeil par des fâcheuses aventures.

Je crois savoir à présent sur lequel des deux une personne aussi prudente que vous auroit d'abord fait tomber son choix: & je ne doute pas non plus, que vous ne puissiez deviner lequel j'aurois choisi, si j'avois eu cette liberté. Mais, fieres comme nous sommes, celle qui l'est le plus ne peut que refuser; & la plupart se déterminent à recevoir un homme à demi digne d'elles, dans la crainte qu'on ne leur offre quelque chose de pis.

Si nos deux hommes étoient tombés à des esprits de la trempe du leur, quoiqu'à la longue M. Lovelace pût avoir été trop fort pour moi, je me figure, que pendant les six premiers mois, du moins, je lui aurois rendu peine de cœur pour peine de cœur: pendant que vous, avec mon doucereux berger, vous auriez coulé des jours aussi

ſereins, auſſi calmes, auſſi compaſſés que l'ordre des ſaiſons, & ne variant, comme elles, que pour apporter autour de vous une abondance continuelle d'utilités & d'agréments.

J'aurois continué dans le même ſtyle. Mais j'ai été interrompue par ma mere, qui eſt entrée ſubitement, & d'un air qui portoit la défenſe; en me faiſant ſouvenir, qu'elle ne m'avoit accordé ſa permiſſion que pour une fois. Elle a vu votre odieux oncle, & leur conférence ſecrette a duré long-temps. Ces allures me chagrinent beaucoup.

Il faudra que je garde ma lettre, en attendant de vos nouvelles; car je ne ſais plus où vous l'envoyer. N'oubliez pas de me donner pour adreſſe un lieu tiers, comme je vous en ai prié.

Ma mere m'ayant preſſée, je lui ai dit, qu'à la vérité, c'étoit à vous que j'écrivois; mais que c'étoit pour mon ſeul amuſement, & que je ne ſavois pas où vous adreſſer ma lettre.

J'eſpére que la premiere des vôtres, m'apprendra votre mariage; quand vous devriez m'apprendre par la ſeconde, que vous avez à faire au plus ingrat de tous les monſtres, comme il ſeroit néceſſairement, s'il n'étoit pas le plus tendre de tous les maris.

J'ai dit que ma mere me chagrine beaucoup; mais j'aurois pu dire, dans vos termes, qu'elle m'a comme *décompoſée*. Croiriez-vous qu'elle prétend catéchiſer Hick-

man, pour la part qu'elle lui ſuppoſe à notre correſpondance; & qu'elle le catéchiſe très-ſévérement, je vous en aſſure? Je commence à croire que je ne ſuis pas ſans quelque ſentiment de *pitié* pour le *pitoyable* perſonnage; car je ne puis ſouffrir qu'il ſoit traité comme un ſot par tout autre que moi. Entre nous, je crois que la bonne Dame s'eſt un peu oubliée. Je l'ai entendue crier très-haut. Elle s'eſt peut-être imaginée que mon pere étoit revenu au monde. Cependant, la docilité de l'homme devoit la détromper: car je m'imagine, en me rappellant le paſſé, que mon pere auroit parlé auſſi haut qu'elle.

Je ſais que vous me blâmerez de toutes ces impertinences; mais ne vous ai-je pas dit qu'on me chagrine? Si je ne m'en reſſentois pas un peu, on pourroit douter de qui je ſuis fille des deux côtés.

Cependant, vous ne devez pas me gronder trop ſévérement: parce que j'ai appris de vous à ne pas défendre mes erreurs. Je reconnois que j'ai tort; & vous conviendrez que c'eſt aſſez: ou vous ne ſeriez pas auſſi généreuſe ici que vous l'êtes toujours.

Adieu, ma chere. Je dois, je veux vous aimer, & vous aimer toute ma vie. Je le ſigne de mon nom. Je le ſignerois de mon ſang, comme le plus cher & le plus ſaint de tous les devoirs.

ANNE HOVVE.

LETTRE CXXXV.

Miſs HOWE, *à Miſs* CLARISSE HARLOVE.

(Cette lettre ne partit qu'avec la précédente.

Jeudi, 27 d'Avril.

UN juſte intérêt m'a fait approfondir ſi vos parents étoient ſérieuſement réſolus, avant votre départ, de renoncer à leurs meſures, comme votre tante ne fait pas difficulté de vous en aſſurer dans ſa lettre. En rapprochant différentes informations, les unes tirées de ma mére, par les confidences de votre oncle Antonin; les autres de votre ſœur, par Miſs Lloyd; & quelques-unes, par une troiſieme voie, que je ne vous nommerai point à préſent, j'ai raiſon de croire que je puis vous donner le récit ſuivant pour une vérité certaine.

On n'avoit aucune diſpoſition à changer de meſures, juſqu'aux deux ou trois derniers jours qui ont précédé votre départ. Au contraire, votre frere & votre ſœur, quoique ſans eſpérance de l'emporter en faveur de Solmes, étoient réſolus de ne ſe relâcher de leurs perſécutions, qu'après vous avoir pouſſée à quelque démarche, qui, avec le ſecours de leurs bons offices, vous auroit

fait juger indigne d'excuſe, par les êtres à demi raiſonnables qu'ils avoient à faire mouvoir.

Mais enfin, votre mere, laſſe, & peut-être honteuſe, du rôle paſſif qu'elle avoit joué juſqu'alors, prit le parti de déclarer à Miſs Arabelle, qu'elle étoit déterminée à mettre tout en uſage pour finir les diviſions domeſtiques, & pour engager votre oncle Harlove à ſeconder ſes efforts.

Cette déclaration alarma votre frere & votre ſœur. Ce fut alors qu'on réſolut de changer quelque choſe au premier plan. Les offres de Solmes étoient néanmoins trop avantageuſes pour être abandonnées: mais on prit un nouveau tour, qui fut d'engager votre pere à des excès de bonté & de condeſcendance. On s'en promit même plus de ſuccès que de la rigueur; & telle, comme ils le publient, devoit être votre derniere épreuve.

Au fond, ma chere, je crois que le ſuccès de cette voie auroit répondu à leurs eſpérances. Je ne doute pas un moment que ſi votre pere eût conſenti à fléchir les genoux, c'eſt-à-dire, à faire pour vous ce qu'il n'a jamais fait que pour Dieu, il n'eût tout obtenu d'une fille telle que vous. Mais, enſuite, que ſeroit-il arrivé? Peut-être auriez-vous conſenti à voir Lovelace, dans la vue de l'appaiſer & de prévenir les déſaſtres; du moins, ſi votre famille vous en avoit laiſſé le temps, & ſi le mariage n'avoit pas été bruſqué. Croyez-vous que

vous fussiez revenue librement de cette entrevue? Si vous la lui aviez refusée, vous voyez qu'il étoit résolu de leur rendre une visite, & bien escorté: & quelles en auroient été les suites?

Ainsi, nous ne savons pas trop si les choses n'ont pas tourné au mieux, quoique ce mieux ne fût pas fort à desirer.

J'espere que votre esprit sensé & capable de réflexion fera l'usage qu'il convient de cette découverte. Qui n'auroit pas la patience de soutenir un grand mal, s'il pouvoit se persuader que la providence l'a permis dans sa bonté, pour le garantir d'un plus grand? sur-tout, s'il avoit droit, comme vous, de se reposer tranquillement sur le témoignage de son propre cœur.

Permettez que j'ajoute une observation: Ne voyons-nous pas, par le récit que je vous ai fait, les services que votre mere auroit pu vous rendre si l'autorité maternelle s'étoit fortement déclaré en faveur d'une fille qui avoit de son côté le double droit du mérite & de l'oppression?

Adieu, ma chere. Je suis pour jamais à vous.

ANNE HOVVE

(Miss Harlove, dans sa réponse à la premiere de ces deux dernieres lettres, gronde son amie de donner si peu de poids à ses avis, par rapport à sa mere. On croit devoir en inférer ici quelques extraits, quoiqu'un peu avant le temps.)

Je ne répéterai pas, dit-elle, ce que je vous ai déjà écrit en faveur de M. Hickman. Je vous rappellerai seulement une observation que vous m'avez entendue faire plus d'une fois ; „ c'est qu'ayant survécu à votre „ premiere passion, vous n'auriez que de „ l'indifférence pour ce second amant, „ quand il auroit les perfections d'un ange. „

Les motifs qui m'ont fait suspendre la célébration, continue-t-elle, n'ont pas été de simples scrupules de formalité. J'étois réellement fort mal. Je ne pouvois soutenir ma tête. La fatale lettre m'avoit percé le cœur. D'ailleurs, ma chere, devois-je être aussi ardente à profiter de ses offres, que si j'eusse appréhendé qu'il ne me les répétât jamais ?

(Dans la seconde lettre, elle fait les réflexions suivantes, entre plusieurs autres.)

„ Ainsi, ma chere, vous paroissez persuadée qu'il y a du destin dans mon erreur. „ Je reconnois ici l'amie tendre & remplie „ d'égards. Cependant, puisque mon sort „ s'est déclaré, comme il a fait, plût au ciel „ que le caractere de mon pere fût à couvert „ de reproche aux yeux du public ; ou du „ moins celui de ma mere, qui a fait l'ad„ miration de tout le monde avant la nais„ sance de nos malheureux troubles domes„ tiques. Que personne ne sache de vous „ qu'en faisant valoir à propos ses rares „ talents, elle auroit pu sauver une fille

„ infortunée. Vous obſerverez, ma chere,
„ qu'avant qu'il fût trop tard, lorſqu'elle a
„ vu qu'il n'y avoit pas de fin aux perſécu-
„ tions de mon frere, elle avoit pris la réſo-
„ lution d'agir avec force; mais ſa témé-
„ raire fille a tout précipité par la funeſte
„ entrevue, & lui a fait perdre le fruit de
„ ſes indulgents deſſeins. Ah! ma chere,
„ je ſuis convaincue à préſent, par une
„ triſte expérience, qu'auſſi long-temps que
„ des enfants ſont aſſez heureux pour avoir
„ des parents ou des gardiens, qu'ils puiſ-
„ ſent conſulter, ils ne doivent pas préſu-
„ mer, (non, non, jamais, même avec les
„ meilleures & les plus pures intentions)
„ de ſuivre leurs propres idées dans les
„ affaires d'importance.

„ Je crois entrevoir, ajoute Miſs Clariſſe,
„ un rayon d'eſpérance pour ma réconcilia-
„ tion future, dans l'intention que ma mere
„ avoit de s'employer en ma faveur, ſi je
„ n'avois pas ruiné ſon projet par ma cou-
„ pable démarche. Cette favorable idée ſe
„ fortifie d'autant plus, que le crédit de mon
„ oncle Harlove ſeroit ſans doute d'un
„ grand poids, comme le penſe ma mere,
„ s'il avoit la bonté d'entrer dans mes inté-
„ rêts. Peut-être me convient-il d'écrire à
„ ce cher oncle, ſi je puis en trouver l'occa-
„ ſion, ou la faire naître.

LETTRE CXXXVI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Lundi, 24 d'Avril.

LE deſtin, mon cher Belford, trame une toile bien biſarre pour ton ami; & je commence à craindre de m'y voir enveloppé, ſans pouvoir l'éviter.

Je travaille depuis long-temps, tantôt à la ſappe, comme un ruſé mineur, tantôt, comme un oiſeleur habile, étendant mes filets, & m'applaudiſſant de mes inventions, pour faire tomber abſolument cette inimitable fille entre mes bras. Tout paroiſſoit agir pour moi. Son frere & ſes oncles n'étoient que mes pionniers. Son pere faiſoit tonner l'artillerie par ma direction. Madame Howe étoit remuée par les reſſorts que je conduiſois. Sa fille donnoit le mouvement pour moi, & ſe figuroit néanmoins combattre mes vues. La chere perſonne elle-même avoit déjà la tête paſſée dans mon piege, ſans s'appercevoir qu'elle y étoit priſe; parce que mes machines n'étoient pas ſenſibles autour-d'elle. En un mot, lorſqu'il ne manquoit rien à la perfection de mes meſures, te ſeroit-il tombé dans l'imagination que je fuſſe devenu mon ennemi, & que j'euſſe pris parti pour elle contre moi-même? Aurois-tu jugé que j'abandonnerois mon

entrepriſe favorite, juſqu'à lui offrir de l'épouſer avant ſon départ pour Londres, c'eſt-à-dire, juſqu'à rendre toutes mes opérations inutiles ?

Lorſque tu ſeras informé de ce changement, ne penſeras-tu pas que c'eſt mon ange noir qui me joue, & qui s'eſt mis dans la tête de me précipiter dans le lien indiſſoluble, pour être plus ſûr de moi, par les *tranſgreſſions complexes* auxquelles il m'excitera infailliblement après mon mariage, que par les péchés ſimples que je me permets depuis ſi long-temps, & pour leſquels il craint que l'habitude ne devienne une excuſe ?

Tu ſeras encore plus ſurpris, ſi j'ajoute que, ſuivant toute apparence, il y a quelque traité de réconciliation commencé entre les anges noirs & les blancs : car ceux de ma charmante ont changé dans un inſtant toutes ſes idées, & l'ont porté contre mon attente, à reconnoître qu'elle m'honore d'une préférence dont elle ne m'avoit point encore fait l'aveu. Elle m'a même déclaré qu'elle ſe propoſe d'être à moi ; à moi, ſans les anciennes conditions. Elle me permet de lui parler d'amour, & de l'irrévocable cérémonie. Cependant, autre ſujet d'admiration ! Elle veut que cette cérémonie ſoit différée. Elle eſt déterminée à partir pour Londres, & même à ſe loger chez la veuve.

Mais tu me demandes, ſans doute, comment ce changement eſt arrivé ? Toi, Lovelace, me diras-tu, nous ſavons que tu te

plais aux opérations ſurprenantes ; mais nous ne te connoiſſons pas le dons des miracles. Comment t'y es-tu pris pour arriver à ce point ?

Je vais te l'apprendre. J'étois en danger de perdre pour jamais la charmante Clariſſe. Elle étoit prête à prendre ſon eſſor vers les cieux, c'eſt-à-dire, vers ſon élément naturel. Il falloit quelque moyen puiſſant, un moyen extraordinaire, pour la retenir parmi les êtres de notre eſpece. Quel moyen plus efficace que les tendres ſons de l'amour & l'offre du mariage, de la part d'un homme qui n'eſt pas haï, pour fixer l'attention d'un jeune cœur qui ſouffre de ſes incertitudes, & qui a deſiré impatiemment d'entendre une propoſition ſi douce ?

Voici l'aventure en peu de mots. Tandis qu'elle refuſoit de m'avoir la moindre obligation, & que ſa fierté me tenoit éloigné, dans l'eſpérance que le retour de ſon couſin la rendroit abſolument indépendante de moi ; mécontente au fond, de me voir tenir mes paſſions en bride, au lieu de les abandonnner à ſa cenſure ; elle écrit une lettre, pour preſſer la réponſe de ſa ſœur à une autre lettre, par laquelle ſa crainte même de m'être obligée, & ſa paſſion pour l'indépendance, lui avoient fait demander ſes habits & d'autres commodités qu'elle avoit laiſſées au château d'Harlove. Que reçoit-elle ? une réponſe outrageante, & plus horrible encore, par la nouvelle qu'elle contenoit d'une malédiction dans les formes,

prononcée de la bouche d'un pere, contre une fille qui mérite toutes les bénédictions du ciel & de la terre. Mille fois maudit, le sacrilege vieillard qui n'a pas craint la foudre, en maudissant le modele de toutes les graces & de toutes les vertus! & malédiction au double, sur l'organe de cette nouvelle détestable, sur l'envieuse, l'indigne Arabelle!

J'étois absent, à l'arrivée de cette lettre. A mon retour, je trouvai la digne Clarisse, qui n'étoit revenue de plusieurs évanouissement, que pour y retomber sans cesse, & qui tenoit tous les assistants dans le doute de sa vie. On avoit dépêché de tous côtés pour me trouver. Il n'est pas surprenant qu'elle eût été si touchée; elle, dont le respect excessif pour son cruel tyran de pere lui faisoit attacher la plus affreuse idée à sa malédiction, sur-tout, comme je l'appris par ses gémissements aussi-tôt qu'elle fut en état de parler, à une malédiction qui s'étendoit à ce monde & à l'autre. Que n'est-elle tombée, au même instant, sur la tête de celui qui l'a prononcée, par un accès de quelque mal violent qui dévoit le prendre à la gorge & l'étouffer sur le champ, pour servir d'exemple à tous les peres dénaturés!

N'aurois-je pas été le dernier des hommes, si dans une occasion de cette nature, je ne m'étois pas efforcé de la rappeller à la vie, par toutes sortes de consolations, de vœux, de caresses, & par toutes les offres que je crus capables de lui plaire? Mon

empreſſement eût d'heureux effets. Je lui rendis plus qu'un office de pere; car elle m'eut l'obligation d'une vie, que ſon pere barbare lui avoit preſque ôtée. Comment ne chérirois-je pas mon propre ouvrage? Je parlois de bonne foi, lorſque je lui offrois de l'épouſer, & mon ardeur à demander que la célébration ne fût pas différée, étoit une ardeur réelle. Mais ſon extrême abattement, mêlé d'une délicateſſe qu'elle conſervera, je n'en doute point, juſqu'au dernier ſoupir, lui ont fait refuſer le temps, quoiqu'elle conſente à la ſolemnité; car elle m'a dit: „ „ qu'étant abandonnée de tout le monde, il „ ne lui reſtoit plus d'autre protection que „ la mienne „. Tu vois, par ce diſcours même, que je lui ai moins d'obligation de cette faveur qu'à la cruauté de ſes amis.

Elle n'a pas manqué d'écrire à Miſs Howe, pour l'informer de leur barbarie; mais elle ne lui a point marqué le miſérable état de ſa ſanté. Dans la foibleſſe où elle eſt, ſes alarmes, du côté de ſon ſtupide frere, lui font deſirer d'être à Londres. Sans cet accident, &, ce que tu auras peine à croire, ſans mes perſuaſions, qui viennent de l'état où je la vois, elle ſeroit partie dès aujourd'hui; mais, s'il ne lui arrive rien de plus fâcheux, le jour eſt fixé à mercredi.

Deux mots, je t'en prie, ſur ta grave prédication. „ Tu commences à trembler, „ ſérieuſement pour la belle; & c'eſt un „ miracle, dis-tu, ſi elle me réſiſte. Avec „ la connoiſſance que nous avons de ce ſexe,

„ tu craindrois, à ma place, de pouſſer plus „ loin l'épreuve, dans la crainte du ſuccès „. Et dans un autre endroit, „ ſi tu plaides, „ me dis-tu, pour le mariage, ce n'eſt point „ par aucun goût, que tu ayes à te repro- „ cher pour cet état. „

Plaiſant Avocat! Tu n'a jamais été heureux dans tes raiſonnements. Toutes les pauvretés rebattues, dont ta lettre eſt remplie en faveur de l'état conjugal, ont-elles autant de force que cet aveu doit en avoir contre ta propre theſe!

Tu prends beaucoup de peine à me convaincre que dans la diſgrace & les chagrins où cette belle perſonne eſt comme enſevelie (tu m'avoueras, j'eſpere, que c'eſt la faute de ſes implacables parents & non la mienne) l'épreuve que je me propoſe eſt injuſte. Moi, je te demande ſi l'infortune n'eſt pas le creuſet de la vertu? Pourquoi veux-tu que mon eſtime ne porte pas ſur un mérite éprouvé? Mon intention n'eſt-elle pas de la récompenſer par le mariage, ſi elle réſiſte à l'épreuve? Il eſt inutile de me jetter dans des répétitions. Relis, beau raiſonneur, relis ma longue lettre du 13. Tu trouveras que je détruis d'avance toutes tes objections, juſqu'à la derniere ſyllabe.

Cependant, ne me crois pas fâché contre toi. J'aime l'oppoſition. Comme le feu eſt l'épreuve de l'or, & la tentation celle de la vertu, l'oppoſition eſt celle de l'homme d'eſprit. Avant que tu te fuſſes érigé en avocat de la belle, n'ai-je pas mis dans ta

bouche quantité d'objections contre mon entreprise, uniquement pour me relever moi-même, en te prouvant que tu n'y entends rien? à peu près comme Homere forme des champions & leur donne des noms terribles, pour leur faire casser la tête par ses héros.

Prends néanmoins une bonne fois cet avis, pour regle: „ Il faut être bien sûr d'avoir „ raison, lorsqu'on entreprend de corriger „ son maître „.

Mais, pour revenir à mon sujet, observe avec moi que de quelque maniere que mes vues puissent tourner, cette lettre violente, que ma charmante a reçue de sa sœur, avance mes progrès au moins d'un mois. Je puis à présent, comme je te l'ai fait entendre, parler d'amour & de mariage, sans craindre aucune censure, sans être borné par des restrictions; & de rigoureuses loix ne font plus ma terreur.

C'est dans cette douce familiarité que nous partirons pour Londres. La fille aînée de Madame Sorlings accompagnera ma belle dans la chaise, & je les escorterai à cheval. On craint extrêmement le complot de Singleton. On m'a fait promettre une patience d'ange, s'il arrive quelque chose sur la route. Mais je suis certain qu'il n'arrivera rien. Une lettre que j'ai reçue aujourd'hui de Joseph, m'assure que James Harlove a déjà quitté son stupide projet, à la priere de tous ses amis, qui en redoutent les suites. Cependant, c'est une affaire à

laquelle je ne renonce pas de même ; quoique l'uſage que j'en puis faire ne ſoit pas encore décidé dans ma tête.

Ma charmante m'apprend qu'on lui promet ſes habits. Elle eſpere qu'on y joindra ſes pierreries, & quelque argent qu'elle a laiſſé derriere elle. Mais Joſeph m'écrit que ſes habits ſeuls lui ſeront envoyés. Je me garde bien de l'en avertir. Au contraire, je lui répéte ſouvent qu'elle ne doit pas douter qu'on ne lui envoie tout ce qu'elle a demandé de perſonnel. Plus ſon attente ſera trompée de ce côté-là, plus il faut qu'elle tombe dans ma dépendance.

Mais, après tout, j'eſpere trouver la force d'être honnête, pour une fille d'un mérite ſi diſtingué. Que le diable t'emporte, avec l'idée que tu es venu m'inſpirer mal à propos, qu'elle pourroit bien ſuccomber.

Je t'entends. Si mon deſſein, diras-tu, eſt d'être honnête, pourquoi ne pas renoncer à l'affaire de Singleton, comme ſon frere ? S'il faut te répondre, c'eſt qu'un homme modeſte, qui ſe défie toujours de ſes forces, doit ſe réſerver une porte pour fuir. Ajoute, ſi tu veux, que lorſqu'on s'eſt rempli d'un deſſein, qu'on ſe trouve forcé d'abandonner par quelque bonne raiſon, il eſt bien difficile de n'y pas revenir auſſi-tôt que l'obſtacle ceſſe.

LETTRE CXXXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD

Mardi, 25 d'Avril.

TOUT eſt en mouvement pour notre départ. D'où viennent les battements de cœur que j'éprouve? Quel preſſentiment m'agite? Je ſuis réſolu d'être honnête; & cette idée augmente l'étonnement que me cauſent des agitations ſi peu volontaires. Mon cœur eſt un traître; il a toujours été tel, & je crains qu'il ne le ſoit toujours. C'eſt une joie ſi vive, lorſqu'il touche au ſuccès de quelque malice! J'ai ſi peu d'empire ſur lui! Ma tête d'ailleurs, eſt ſi naturellement tournée à favoriſer ſes inclinations! N'importe. Je veux ſoutenir un aſſaut contre toi, vieil ami: & ſi tu es le plus fort dans cette occaſion, je ne te diſputerai jamais rien.

La chere perſonne ne ceſſe point d'être extrêmement foible & abattue. Tendre fleur! Qu'elle eſt peu propre à réſiſter aux vents impétueux des paſſions, & aux emportements de l'orgueil & de l'inſolence! A couvert juſqu'à préſent ſous les ailes d'une famille dont elle n'avoit reçu que des témoignages de tendreſſe & d'indulgence, ou plutôt des adorations: accoutumée à repoſer ſa tête ſur le ſein de ſa mere!

Telle fut ma premiere réflexion, avec un mélange de pitié & d'amour redoublé, lorſqu'à

qu'à mon retour, je trouvai cette charmante fille à peine revenue de plusieurs longs évanouissements, où l'avoit jettée la lettre de son exécrable sœur; la tête appuyée sur le sein de la Fermiere. Elle étoit noyée dans ses pleurs. Que la douleur avoit de charmes sur son visage! Ses yeux qui se tournerent vers moi, lorsqu'elle me vit entrer, sembloient demander ma protection. Serois-je capable de lui manquer? J'espere que non. Mais, toi, misérable Belford, pourquoi m'avoir mis dans la tête qu'elle peut être vaincue? Et n'est-elle pas coupable aussi d'avoir pensé si tard, & avec tant de répugnance, à mettre sa confiance dans mon honneur?

Mais, après tout, si sa foiblesse & ses langueurs continuent dans cet excès, ne suis-je pas menacé, en l'épousant, de ne voir tomber entre mes bras qu'une femme vaporeuse? Je serois doublement perdu. Non qu'après les deux ou trois premieres semaines je me propose d'être fort assidu auprès d'elle; mais lorsqu'un homme a passé l'espace de quinze jours, dans ses premiers transports, à voltiger de fleur en fleur, comme une laborieuse abeille, & qu'il pourroit prendre du goût pour sa maison & pour sa femme, crois-tu qu'il ne soit pas insupportable d'être reçu par une Niobé, dont il commence à sentir la froideur?

Que le ciel rende la santé & la vigueur à ma charmante! C'est la priere que je lui fais à toute heure. Il faut bien qu'un homme qui se destine à elle, puisse reconnoître si

elle eſt capable d'aimer autre choſe que ſon père & ſa mere. Ma crainte eſt qu'il ne dépende toujours d'eux de diminuer le bonheur de ſon mari; & les haïſſant d'auſſi bonne foi que je fais, je ſuis extrêmement choqué de cette réflexion. Dans pluſieurs points, je vois en elle plus qu'une femme. Dans d'autres, qui lui ſont propres, je vois un ange; mais dans d'autres auſſi, je ne vois qu'une poupée. Tant de regrets pour ſon pere! Tant de paſſion pour ſa famille! Quel ſera le rôle d'un mari, avec une femme de cette trempe? A moins, peut-être, que ſes parents ne daignent ſe réconcilier avec elle, & que cette réconciliation ne ſoit durable.

Ma foi, il vaut infiniment mieux, & pour elle & pour moi, que nous renoncions au mariage. Quelle délicieuſe vie que celle d'un amour libre, avec une fille comme elle! Ah! ſi je pouvois lui en inſpirer le goût! Des craintes, des inquiétudes, des jours orageux, des nuits interrompues; tantôt, par le doute d'avoir déſobligé, tantôt par une abſence qu'on craint de voir durer toujours! Enſuite, quels tranſports au retour, ou dans une réconciliation! Quels dédommagements! Quelles douces récompenſes! Une paſſion de cette nature entretient l'amour dans une ardeur continuelle. Elle lui donne un air de vié qui ne s'affoiblit jamais. L'heureux couple, au lieu d'être aſſis, de rêver, de s'endormir chacun au coin d'une cheminée, dans une ſoirée d'hiver, paroît

toujours neuf l'un à l'autre, & n'eſt jamais ſans avoir quelque choſe à ſe dire.

Tu as vu, dans mes derniers vers, ce que je penſe de cet état. Lorſque nous ſerons à Londres, je veux les laiſſer, comme ſans deſſein, dans quelque endroit où elle puiſſe les lire; c'eſt-à-dire, néanmoins, ſi je n'obtiens pas bientôt ſon conſentement pour aller à l'égliſe. Elle y apprendra quelles ſont mes idées ſur le mariage. Si je vois qu'elle ne s'en offenſe point, ce ſera un fondement ſur lequel je me réſerve le ſoin de bâtir.

Combien de filles ſe ſont laiſſées entraîner, qui auroient été même à couvert de l'attaque, ſi elles avoient marqué le reſſentiment convenable lorſqu'on a mis le ſiege devant leurs yeux ou leurs oreilles? Il m'eſt arrivé d'en aſſiéger plus d'une, par un mauvais livre, par une citation haſardée, ou par une peinture indécente: & celles qui n'en paroiſſoient point offenſées, ou qui ſe contentoient de rougir, ſur-tout ſi je les voyois ſourire & lorgner, nous avons toujours compté, le vieux Satan & moi, qu'elles étoient à nous. Que d'avis ſalutaires je ſerois en état de donner à ces fripponnes, ſi je le jugeois à propos! Peut-être leur offrirai-je quelque jour des leçons, moins par vertu que par envie, lorſque la vieilleſſe m'aura fait perdre le goût de la volupté.

Mardi au soir.

Si vous êtes à Londres le jour que nous y arriverons, vous ne ſerez pas long-temps ſans me voir. Ma charmante ſe trouve un peu mieux. Ses yeux me l'apprennent; & ſa voix harmonieuſe, que j'entendois à peine la derniere fois que je l'avois vue, recommence à faire le charme de mes oreilles. Mais point d'amour, point de ſenſibilité. Il ne faut pas penſer, avec elle, à ces libertés innocentes (du moins dans leurs commencements, car tu ſais qu'elles conduiſent toujours à quelque choſe) qui adouciſſent, ou ſi tu veux qui amolliſſent le cœur de ce ſexe. Je trouve cette rigueur d'autant plus étrange, qu'elle ne déſavoue plus la préférence dont elle m'honore, & qu'elle a le cœur capable d'une profonde triſteſſe. La triſteſſe attendrit, énerve. Une ame affligée tourne la vue autour d'elle, implore en ſilence la conſolation qui lui manque, & ne ſe défend guere d'aimer ſon conſolateur.

LETTRE CXXXVIII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mercredi, 26 d'Avril.

ENFIN, mon heureuſe étoile nous a conduits au port deſiré, & nous avons pris terre ſans obſtacle. Le Poëte a fort bien dit (*):

(*) Quatre vers de Rowe.

„ L'homme actif & résolu surmonte les dif-
„ ficultés, par la même hardiesse qui les lui
„ fait tenter. L'homme lent & sans coura-
„ ge, se refroidit; tremble à la vue de la
„ peine & du danger, & forme l'impossibi-
„ lité qu'il redoute „.

Mais, au milieu de mon triomphe, je ne sais quoi, que je ne puis nommer, rabaisse ma joie, & jette un nuage sur les plus brillantes parties de ma perspective. Si ce n'est pas la conscience, c'est quelque chose qui ressemble prodigieusement à ce que je me souviens d'avoir pris autrefois pour elle.

Sûrement, Lovelace, (t'entends-je dire avec ton air épais) tes honnêtes notions ne sont pas déjà évanouies! Sûrement, tu ne finiras pas en misérable, avec une fille que tu reconnois si digne de ton amour.

Je ne sais que repondre là-dessus. Pourquoi cette chere fille n'a-t-elle pas voulu m'accepter, lorsque je m'offrois de si bonne foi? Depuis que je l'ai ici, les choses se présentent à mes yeux sous une face toute différente. Notre bonne mere & ses filles sont déjà autour de moi. La charmante personne! Quel teint! Quels yeux! Quelle majesté dans toute sa figure! Que vous êtes heureux, M. Lovelace! Vous nous la devez; vous nous devez une si aimable compagne. Ensuite, ces diablesses me rappellent mes idées de vengeance & de haine contre toute sa famille. Sally, frappée d'admiration à la premiere vue, s'est approchée de moi pour me réciter ces vers de Dryden.

„ Plus charmante que le plus beau lys, „ ſur ſon trône de verdure ; plus fraîche que „ Mai même, avec ſes fleurs nouvellement „ éclоſes „.

J'ai envoyé chez toi, une demi-heure après notre arrivée, pour recevoir tes félicitations ; mais j'apprends que tu n'as pas quitté ta maiſon d'Egvvare.

Ma belle, qui ſe porte à charmer, s'eſt retirée pour ſon office continuel ; c'eſt-à-dire, pour exercer ſa plume. Il faut que je me réduiſe au même amuſement, juſqu'à ce qu'il lui plaiſe de m'accorder l'honneur de ſa préſence. Tous les rôles ſont ici diſtribués, & chacun étudie le ſien.

Mais je vois venir la veuve, qui mene Dorcas Mykes par la main. Dorcas Mykes, ami Belford, doit être femme de chambre de ma belle, & je vais l'introduire auprès d'elle. J'aurai déſormais tant de moyens pour emporter la place, que je ne puis être embarraſſé que par le choix.

Bon. L'honnête perſonne eſt acceptée. Nous l'avons fait paſſer pour une fille de bonne famille, mais dont l'éducation a été négligée, par des malheurs de fortune, juſqu'au point de ne ſavoir ni lire ni écrire ; parente de Madame Sinclair. Ainſi, recommandée par elle-même, & propoſée ſeulement juſqu'à l'arrivée d'Hannah, elle ne pouvoit être refuſée. Tu ſens les avantages que j'ai à tirer de cette fable, & qu'il y aura bien du malheur, ſi je ne pénetre pas

le fond des coreſpondances. On n'a pas l'œil ſi attentif ſur ſes papiers, ni le même ſoin de ne pas les laiſſer ſur la table, lorſqu'on croit avoir un domeſtique qui ne ſait pas lire.

Dorcas eſt une fille bien miſe & de fort bonne mine. Je ne ſuis pas ſans eſpérance que dans une maiſon étrangere, ma charmante la fera coucher avec elle, du moins pendant quelques nuits. Cependant, j'ai cru m'appercevoir qu'elle ne la goûtoit point à la premiere vue, quoique cette fille ait pris un air fort modeſte, & même un peu trop ſurchargé. La doctrine des ſympathies & des antipathies eſt une ſurprenante doctrine. Mais Dorcas ſera ſi douce & ſi prévenante, qu'elle diſſipera bientôt cette premiere impreſſion. Je ſuis ſûr de ſon incorruptibilité; grand point, comme tu ſais: car une femme & ſa ſervante du même parti, embarraſſeroient une douzaine de diables.

La chere perſonne n'a pas marqué plus de goût pour notre veuve, lorſqu'elle l'a vue paroître à ſon arrivée. Je m'étois flatté néanmoins, que la lettre de l'honnête Doleman l'avoit préparée à l'air mâle de ſon hôteſſe.

Mais, à propos de cette lettre, tu me dois un compliment, Belford; & tu devrois deviner ſur quoi? Un compliment ſur mon mariage. Apprends que dire & faire, c'eſt la même choſe pour moi, quand je me le ſuis une fois propoſé, & que nous ſommes actuellement mari & femme. Il y manque

ſeulement la conſommation. Je me ſuis engagé au délai par un ſerment ſolemnel, juqu'à ce que ma chere moitié ſoit réconciliée avec ſa famille. Voilà ce que j'ai dit à toutes les femmes de la maiſon. Elles le ſavent avant ma charmante : incident aſſez bizarre, comme tu vois.

Il me reſte à l'en inſtruire elle-même. Comment dois-je m'y prendre, pour lui faire ce récit ſans l'offenſer? Mais n'eſt-elle pas à préſent dans ma dépendance? N'eſt-elle pas chez la Sinclair? Et puis, ſi elle veut entendre raiſon, je la convaincrai qu'elle doit m'approuver.

Je ſuppoſe qu'elle inſiſtera ſur mon éloignement, & qu'elle ne conſentira pas volontiers que je me loge ſous le même toît. Mais les circonſtances ſont changées, depuis mes promeſſes. J'ai loué toutes les chambres vacantes, & c'eſt un point qu'il faut que j'emporte auſſi.

Je n'eſpere pas moins de l'engager bientôt à paroître avec moi aux amuſements publics. Elle ne connoît pas Londres; & jamais une fille de ſon mérite & de ſa fortune n'a moins vu ce qu'on nomme les plaiſirs de la Ville. La nature & ſes propres réflexions l'ont enrichie, à la vérité, d'un fonds admirable de goût & de politeſſe, qui ſurpaſſe tout ce qui s'acquiert ordinairement par l'expérience. Je ne connois perſonne qui ſoit plus capable de juger, par un ſeul trait de lumiere, de tout ce qui a quelque rapport à l'idée qu'elle reçoit. Les amuſements qu'elle

s'étoit faits par choix, avant la persécution de sa famille, l'occupoient si agréablement, qu'elle n'a jamais eu d'inclination ni de loisir de reste pour les plaisirs de la capitale.

Cependant, je suis sûr qu'elle y prendra goût. Ils l'amuseront; & pendant ce temps-là, je manquerai de bonheur ou d'adresse, à présent qu'elle m'écoute, sur-tout ayant obtenu d'être souffert sous le même toit, si je ne lui découvre pas quelque endroit sensible.

Je crois t'avoir dit que mes soins se sont étendus jusqu'aux amusements intérieurs de la belle, dans la solitude de son cabinet. Sally & Polly seront ses lecteurs. On lui a fait croire que son cabinet étoit leur bibliotheque; & l'on n'a pas manqué de placer entre les livres, divers ouvrages de dévotion, tous achetés de la seconde main, pour lui persuader mieux qu'ils sont souvent feuilletés. Les livres du beau sexe m'ont toujours servi à former des jugements presque sûrs. C'est une observation dont j'ai tiré de grands avantages, dans les pays étrangers, comme dans le nôtre. Une personne si judicieuse sera peut-être aussi capable de cette reflexion que son adorateur.

Finissons pour cette fois. Tu comprends que je ne suis pas oisif. Cependant, je te promets bientôt une autre lettre.

(M. Lovelace joint une seconde lettre à celle-ci. Mais comme elle ne contient que les circonstances du voyage, qui se trouvent presque les mêmes dans la lettre suivante, l'Editeur a cru devoir la supprimer.)

LETTRE CXXXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à Miss HOWE.

Mercredi après midi 26 d'Avril.

A la fin, ma très-chere Miss Howe, je suis à Londres & dans mon nouveau logement. Il est proprement meublé, & la situation en est agréable pour la Ville. Je m'imagine que vous ne me demanderez pas si j'ai pris du goût pour la vieille hôtesse. Elle paroît néanmoins fort civile & fort obligeante. A mon arrivée, ses nieces ont marqué de l'empressement pour me recevoir. Elles paroissent de jeunes personnes fort agréables. Mais je vous en apprendrai davantage lorsque je les connoîtrai mieux.

Miss Sorlings, qui a son oncle à Barnet, l'a trouvé si mal en passant par ce Bourg, que dans l'inquiétude où je l'ai vue pour la santé d'un second pere de qui elle attend beaucoup, je n'ai pu lui refuser la liberté de demeurer, pour prendre soin de lui. Cependant, comme cet oncle ne l'attendoit pas, j'aurois souhaité qu'elle m'eût du moins

accompagnée jusqu'à Londres ; & M. Lovelace l'en a beaucoup pressée, en lui offrant de la renvoyer dans un jour ou deux. Mais l'ayant laissée maîtresse du choix, après lui avoir fait connoître mon inclination, je ne lui ai pas trouvé autant de politesse que je m'y étois attendue ; ce qui n'a point empêché qu'à notre départ M. Lovelace ne lui ait fait un présent fort honnête. Cette noblesse, qui éclate à chaque occasion, me fait regretter souvent qu'il n'y ait pas plus d'uniformité dans son caractere.

En arrivant, j'ai pris possession de ma chambre ; & si j'y passe quelque temps, je ferai bon usage du cabinet éclairé qui l'accompagne. Un des gens de M. Lovelace, qu'il renvoie demain au château de Median, m'a fourni le prétexte de me retirer pour vous écrire par cette voie.

Souffrez à présent, ma très-chere amie, que je vous gronde beaucoup de la résolution téméraire que vous avez formée, de ne pas rendre M. Hickman le plus heureux de tous les hommes, tandis que mon bonheur continuera d'être en suspens. Je ne la crois pas irrévocable. Supposons, ma chere, que je fusse condamnée à l'infortune ; de quoi me serviroit votre résolution ? Le mariage est le plus sublime état de l'amitié. S'il est heureux, il diminue nos peines en les divisant ; comme il augmente nos plaisirs, par une participation mutuelle. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? Pourquoi donc ne seriez-vous pas plutôt portée à me donner un second

ami, à moi qui n'en ai pas deux sur lesquels je puis compter ? Si vous aviez consenti à vous marier la derniere fois que votre mere vous en a pressée, j'ose dire, que je n'aurois pas manqué d'un asyle qui m'auroit garanti d'un grand nombre de mortifications & de tout ce que j'appelle ma disgrace.

J'ai été interrompue par M. Lovelace & par la veuve, qui sont venus me présenter une fille pour mon service, en attendant qu'Hannah puisse me joindre ou que je me sois procuré une autre servante. Elle est parente de Madame Sinclair ; c'est le nom de la veuve, qui lui attribue d'ailleurs d'excellentes qualités ; mais en lui reconnoissant un grand défaut, qui est de ne savoir ni lire ni écrire. Cette partie de son éducation, dit-elle, a été négligée dans sa jeunesse, quoiqu'elle entende fort bien toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille, & que pour la discrétion, la douceur, la fidélité, son caractere ne laisse rien à desirer.

Je lui passe aisément son défaut. Elle est d'une figure très-revenante : trop jolie même pour une femme de chambre. Mais ce qui me plaît le moins dans elle, c'est un œil fort malicieux. Je n'en ai point encore vu de semblables ; & je crains d'y avoir démêlé une sorte d'effronterie. La veuve elle-même a dans le regard un tour extrêmement singulier ; & pour une femme accoutumée au sejour de Londres, ses déférences me paroissent trop étudiées. Mais

on ne se fait pas des yeux soi-même ; & je ne lui vois rien d'ailleurs que de civil & d'obligeant. Pour la jeune fille, qui se nomme *Dorcas*, elle ne sera pas long-temps avec moi.

Je n'ai pas laissé de l'accepter. Comment pouvois-je m'en défendre, en présence de sa parente, & lorsqu'elle m'étoit proposée si officieusement par M. Lovelace ? Mais ces deux femmes s'étant retirées, j'ai déclaré à M. Lovelace, qui sembloit disposé à commencer une conversation avec moi, que je regardois cet appartement comme le lieu de ma retraite, & que je souhaitois qu'il le regardât de même : que je pourrois le voir & l'écouter dans la salle à manger ; mais que je demandois en grace de n'être point interrompue chez moi. Il s'est retiré très-respectueusement vers la porte ; mais il s'y est arrêté. Il me prioit donc, m'a-t-il dit, de lui accorder quelques moments d'entretien dans la salle à manger. Je lui ai répondu, que s'il alloit chercher un autre logement pour lui-même, j'étois prête à descendre ; mais que s'il ne sortoit pas à l'heure même dans cette vue, j'étois bien aise de finir ma lettre à Miss Howe.

Je vois qu'il n'a pas dessein de me quitter, s'il peut s'en défendre. Le projet de mon frere lui fournit un prétexte, pour me solliciter de le dégager de sa promesse ; mais l'en dispenser pour un temps, c'est lui donner main-levée pour toujours. Il paroît per-

suadé qu'une espece d'approbation, que j'ai donnée à ses tendres soins dans la violence de ma douleur, l'a mis en droit de me parler avec toute la liberté d'un amant reconnu. Sa conduite m'apprend, que pour une femme, qui s'embarque une fois avec ce sexe, il est bien difficile de revenir sur ses pas. Une grace accordée est le prélude d'une autre grace. Depuis dimanche dernier, il n'a pas cessé de se plaindre, de la distance où je le tiens : il se croit autorisé à revoquer mon estime en doute : il se fonde sur la disposition que j'ai marquée à le sacrifier pour ma réconciliation : & cependant, il est déjà bien loin lui-même de cette tendresse respectueuse, (si ces deux mots peuvent s'accorder) qui m'a portée à quelques aveux dont il semble se prévaloir.

Pendant qu'il me parloit à la porte, ma nouvelle servante est venue nous inviter tous deux à prendre le thé. J'ai répondu que M. Lovelace pouvoit descendre, mais que j'avois une lettre à continuer ; & lui témoignant à lui-même que je me sentois aussi peu d'inclination pour le souper que pour le thé, je l'ai prié de faire mes excuses aux Dames de la maison, pour l'un & pour l'autre. J'ai ajouté qu'il me feroit plaisir de leur apprendre que mon dessein étoit de vivre aussi retirée qu'il me seroit possible ; & que je promettois néanmoins de descendre le matin, pour déjeûner avec la veuve & ses nieces.

Il m'a demandé, si je ne craignois pas

que cette affectation, sur-tout pour le souper, ne me donnât un air un peu singulier dans une maison étrangere.

Vous savez, lui ai-je dit, & vous pouvez rendre témoignage que je mange peu le soir. Mes esprits sont abattus. Je vous demande en grace de ne me presser jamais contre mon inclination. Ayez la bonté, M. Lovelace, d'informer Madame Sinclair & ses nieces de mes petites singularités. Avec un peu de complaisance, elles me les pardonneront. Je ne suis pas venue ici pour faire de nouvelles connoissances.

J'ai visité tous les livres qui se trouvent dans mon cabinet. J'en suis fort satisfaite, & je n'en ai que meilleure opinion de mes hôtesses. Le nom de Madame Sinclair est sur quelques ouvrages de piété. La plupart des autres, qui sont des livres d'histoire, de poësie, ou de littérature légere, portent le nom de *Sally Martin*, ou de *Polly Horton*; c'est-à-dire, des deux nieces.

Je suis fort en colere contre M. Lovelace; & vous conviendrez que ce n'est pas sans raison, lorsque vous aurez lû le récit que j'ai à vous faire d'une conversation qui vient de finir, car ses instances m'ont comme forcée de lui en accorder une dans la salle à manger.

Il a commencé par m'apprendre qu'il étoit sorti, pour s'informer plus particuliérement du caractere de la veuve. Cette précaution, m'a-t-il dit, lui avoit paru d'au-

tant plus neceſſaire, qu'il me ſuppoſoit toujours la même impatience de le voir éloigné.

Je lui ai répondu qu'il n'en devoit pas douter, & que je ne penſois point qu'il voulût prendre ſon logement dans la même maiſon que moi; mais qu'avoit-il recueilli de ſes informations?

Il étoit aſſez ſatisfait, au fond, de tout ce qu'il avoit appris. Cependant, comme il ſavoit de moi-même, que ſuivant l'opinion de Miſs Hovve, mon frere n'avoit point encore abandonné ſon plan, & comme la veuve, qui ne vivoit que de ſes loyers, avoit dans le même corps-de-logis que j'occupois, d'autres appartements qui pouvoient être loués par un ennemi, il ne connoiſſoit pas de méthode plus ſûre que de les prendre tous, d'autant plus que ce ne pouvoit être pour long-temps: à moins que je n'aimaſſe mieux chercher une autre maiſon.

Juſques-là, tout alloit aſſez bien; mais n'ayant pas de peine à deviner qu'il ne parloit de la veuve avec cette défiance, que pour avoir un prétexte de ſe loger dans la maiſon, je lui ai demandé nettement quelle étoit là-deſſus ſon intention? Il m'a confeſſé, ſans détour, que dans les conjonctures préſentes, ſi je ne penſois point à changer de logement, il ne pouvoit conſentir à s'éloigner de moi ſix heures entieres; & qu'il avoit préparé la veuve à s'attendre que nous ne ſerions que peu de jours chez elle, pour

nous donner seulement la facilité de chercher une maison, & de nous établir d'une manière convenable à notre condition. Nous établir ! Nous, notre, M. Lovelace ! Dans quel sens, s'il vous plaît?...

Mais, chere Clarisse, a-t-il repris en m'interrompant, si vous aviez la patience de m'entendre.... A la vérité, je crains à demi, d'avoir été trop vîte, & j'ai tort peut-être de ne vous avoir pas consultée : mais comme tous mes amis de Londres sont persuadés, suivant la lettre de Doleman, que nous sommes déjà mariés.....

Qu'entends-je ? Assurément, Monsieur, vous n'aurez pas eu l'audace.....

Ecoutez-moi, très-chere Clarisse.... Vous avez reçu ma proposition avec bonté. Vous m'avez fait espérer l'honneur de votre consentement. Cependant, en éludant mes ardentes instances chez Madame Sorlings, vous m'avez fait appréhender des délais. A présent que vous m'honorez de votre confiance, je ne voudrois pas, pour le monde entier, qu'on me crût capable de vous engager dans une démarche précipitée : cependant, le projet de votre frere n'est rien moins qu'abandonné. J'apprends que Singleton est actuellement à Londres ; qu'il a son vaisseau à *Rotherhiht* ; que votre frere a disparu du château d'Harlove. S'ils peuvent se persuader une fois que nous sommes mariés, tous leurs complots tombent d'eux-mêmes. Je suis porté à bien juger du caractere de la veuve ; mais vous conviendrez

que plus elle eſt honnête femme, plus le danger ſeroit grand de ſa part, ſi l'agent de votre frere venoit à nous découvrir : puiſqu'il en ſera plus aiſé de lui perſuader que ſa conſcience l'oblige de prendre le parti d'une famille, contre une jeune perſonne qui s'oppoſe aux volontés de ſes proches : au lieu que nous croyant mariés, ſa probité même devient une défenſe pour nous, & la mettra infailliblement dans nos intérêts. J'ai pris ſoin d'ailleurs de lui expliquer par de bonnes raiſons, pourquoi nous n'occupons pas encore le même appartement.

Ce diſcours m'a miſe hors de moi-même : j'ai voulu le quitter dans ma colere : mais il s'y eſt oppoſé avec reſpect. Que pouvois-je faire ? Où trouver un aſyle, lorſque la nuit commençoit à s'approcher ?

Vous m'etonnez ! lui ai-je dit. Si vous êtes homme d'honneur, pourquoi ces étranges détours ? Vous ne vous plaiſez à marcher que par des voies obliques. Apprenez-moi du moins, puiſque je ſuis forcée de ſouffrir votre compagnie (car il me retenoit par la main), apprenez-moi tout ce que vous avez dit de fabuleux. En vérité, M. Lovelace, vous êtes un homme inexplicable.

Ma très-chere Clariſſe ! avois-je beſoin de vous faire ce récit ? & ne pouvois-je pas me loger dans cette maiſon, ſans que vous en euſſiez la moindre défiance, ſi je ne m'étois pas propoſé de ſoumettre à votre jugement toutes mes démarches ? Voici ce que j'ai dit à la veuve, devant ſes nieces & devant

votre nouvelle servante : qu'à la vérité nous nous étions mariés secrétement à Hartford ; mais qu'avant la cérémonie, vous m'aviez fait promettre, par un serment solemnel, que je suis résolu d'observer religieusement, de me contenter d'un appartement séparé, & de loger même dans une maison différente, jusqu'au succès d'une certaine réconciliation, qui nous est d'une extrême importance à tous deux. Bien plus, pour vous convaincre de la sainteté de mes intentions, & que ma seule vue est d'éviter toutes sortes de fâcheux accidents, je leur ai déclaré que je ne m'etois pas engagé moins solemnellement à me conduire avec vous, aux yeux de tout le monde, comme si notre union ne consistoit encore que dans la foi donnée ; sans prétendre même à ces petites faveurs innocentes, qui ne se refusent point dans les amours les plus scrupuleux.

Ensuite il m'a fait vœu à moi-même, de s'en tenir fidélement aux mêmes regles.

Je lui ai répondu qu'il m'étoit impossible d'approuver son roman, & la nécessité à laquelle il vouloit m'assujettir de paroître ce que je ne suis point : que chaque pas que je lui voyois faire étoit tortueux : que s'il ne pouvoit se dispenser de quelque explication sur mon compte avec les femmes de la maison, j'exigeois qu'il rétractât toutes ses fables & qu'il leur apprît la vérité.

Le récit qu'il leur avoit fait, m'a-t-il dit, avoit été revêtu de tant de circonstances, qu'il mourroit plutôt que de se rétracter :

& loin de passer condamnation sur le fond même de son entreprise, il a continué de soutenir, par les mêmes raisons, qu'il étoit à propos qu'on crût notre mariage réel. Eh d'où peut venir, a-t-il ajouté, ce vif mécontentement pour un expédient si simple? Vous savez que si je souhaite d'éviter votre frere, ou ce Singleton, ce ne peut être que par rapport à vous. Supposez-moi libre; mon premier mouvement seroit de les chercher. C'est la maniere dont j'en use toujours avec ceux qui ont l'audace de me menacer.

Il est vrai que j'aurois dû vous consulter, & que je ne devois pas agir sans vos ordres. Mais puisque vous désapprouvez ce que j'ai dit, permettez, très-chere Clarisse, que je vous presse de nommer un jour, un jour moins éloigné, où mon recit puisse devenir une heureuse vérité! Ah! que n'est-ce demain! Au nom de Dieu, Mademoiselle, que ce soit demain! Si non, (étoit-ce à lui, ma chere, à dire *si-non*, avant que j'eusse répondu?) je vous demande en grace, du moins s'il ne m'échappe rien qui vous déplaise, de ne pas contredire, demain pendant le déjeuner, ce que vous nommez ma fable. Si je vous donne sujet de croire que je pense à tirer le moindre avantage de cette faveur, révoquez-la au même instant, & ne faites pas difficulté de m'exposer à la confusion que je mériterai. Je le répète encore une fois, quelle autre vue puis-je me proposer, que celle de vous servir par cet expédient? Je ne pense qu'à prévenir des malheurs assez

vraisemblables, pour le repos de votre esprit, & pour l'intérêt de ceux qui ne méritent pas de moi la moindre considération.

Que pouvois-je dire? Que pouvois-je faire? Je crois véritablement que s'il avoit recommencé à me presser dans des termes convenables, j'aurois pu consentir, malgré mes justes mécontentements, à lui donner rendez-vous pour demain, dans un lieu plus solemnel que la salle où nous étions; mais ce qui est bien décidé dans mon esprit, c'est qu'il n'obtiendra pas mon consentement pour demeurer une seule nuit dans cette maison. Il vient de me donner une plus forte raison que jamais, pour m'attacher à cette résolution.

Hélas! ma chere, qu'il est inutile de dire ce qu'on veut ou ce qu'on ne veut pas, lorsqu'on s'est livrée au pouvoir de ce sexe! Après m'avoir quittée, à ma priere, il est descendu jusqu'à l'heure du souper; & me faisant redemander alors un moment d'*audience*, comme il l'appelle, il m'a suppliée de lui laisser passer ici cette seule nuit, en promettant de partir demain après le déjeûner, pour se rendre auprès de Milord M....., ou à Edgware, chez son ami Belford. Si je m'y opposois absolument, m'a-t-il dit, il ne pouvoit demeurer à souper; & demain il espéroit de me revoir avant huit heures; mais il s'est hâté d'ajouter qu'après ce qu'il avoit dit aux femmes de la maison, mon refus leur paroîtroit singulier; d'autant

plus qu'il étoit déjà convenu de prendre toutes les chambres vacantes, à la vérité pour un mois seulement, & par la raison qu'il m'avoit expliquée : qu'au reste, rien ne m'obligeoit d'y demeurer deux jours, si je prenois quelque dégoût pour la veuve & pour ses nieces, dans l'entretien que je devois avoir le lendemain avec elles.

Malgré la résolution à laquelle je m'étois arrêtée, j'ai jugé que dans les circonstances qu'il me représentoit, on pouvoit m'accuser de pousser la délicatesse trop loin ; sans compter que je n'étois pas sûre de le trouver disposé à m'obéir ; car j'ai cru lire dans ses yeux qu'il étoit résolu de ne pas se rendre aisément. Comme je ne vois que trop qu'il n'y a point d'apparence de réconciliation du côté de mes amis, & que j'ai commencé à recevoir ses soins avec moins de réserve, il m'a semblé que je ne devois pas quereller avec lui, si je pouvois l'éviter ; sur-tout, lorsqu'il ne demandoit qu'une seule nuit, & qu'il auroit pu demeurer sans ma participation : ajoutez que suivant votre opinion, la défiance que le fier personnage a de mes sentiments, m'obligera probablement de me relâcher un peu en sa faveur. Toutes ces raisons m'ont déterminée à lui céder ce point. Cependant, il me restoit tant de chagrin de l'autre, que ma réponse s'en est ressentie : il ne faut pas espérer, lui ai-je dit, que vous renonciez jamais à vos volontés. Les promesses ne vous coûtent rien, mais vous n'êtes pas moins prompt à les

oublier. Cependant, vous m'assurez que votre résolution est de partir demain ; vous savez que j'ai été fort mal : ma santé n'est pas assez rétablie pour me permettre d'entrer en dispute sur toutes vos voies obliques. Mais je vous déclare encore que je suis très-peu satisfaite du roman que vous avez fait ici ; & je ne vous promets pas de paroître demain, devant les femmes de cette maison, ce que je ne suis point.

Il est sorti de l'air le plus respectueux, en me demandant pour unique faveur, de le traiter demain avec assez de bonté, pour ne pas faire connoître à la veuve qu'il m'ait donné quelque sujet de mécontentement.

Je me suis retirée dans mon appartement, & Dorcas est venue pour recevoir mes ordres : je lui ai dit que je ne demandois pas une assiduité génante, & que mon usage est de m'habiller & de me déshabiller moi-même. Elle en a marqué de l'inquiétude, comme si cette réponse étoit venue de quelque dégoût ; & toute son étude, m'a-t-elle dit, seroit de me plaire & de m'obliger. Je l'ai assurée qu'elle y réussiroit aisément, & que je lui ferois connoître de temps en temps quels services je desirois d'elle ; mais que pour cette nuit je ne lui en demandois aucun.

Elle est non-seulement fort jolie, mais civile dans ses manieres & dans son langage. Il paroît qu'on n'a pas négligé, dans son éducation, ce qu'on appelle ordinaire-

ment la partie de la politeſſe ; mais il eſt étrange que les peres & les meres faſſent ſi peu de cas d'une autre partie, plus précieuſe pour les filles ; qui conſiſte dans la culture de l'eſprit, d'où découleroient naturellement toutes les autres graces.

Auſſi-tôt que je me ſuis trouvée ſeule, j'ai viſité les portes, les fenêtres, le lambris, le cabinet, & la garderobe ; & n'y ayant rien découvert qui puiſſe me donner de la défiance, j'ai repris ma plume.

Madame Sinclair me quitte à ce moment. Dorcas, m'a-t-elle dit, lui ayant rapporté que je la diſpenſois de me ſervir ce ſoir, elle venoit ſavoir de moi-même ſi j'étois ſatisfaite de l'appartement, & me ſouhaiter une heureuſe nuit. Elle m'a témoigné ſon regret & celui de ſes nieces, d'être privées de ma compagnie à ſouper. M. Lovelace, a-t-elle ajouté, les avoit informées de mon goût pour la retraite. Elle m'a promis que je ne ſerois pas interrompue. Enſuite, après s'être étendue ſur ſes louanges, & m'en avoir donné beaucoup, elle m'a dit qu'elle avoit appris avec chagrin, qu'il y avoit peu d'apparence que nous fiſſions chez elle un long ſéjour.

Je lui ai répondu avec la civilité convenable. Elle m'a quittée avec de grandes marques de reſpect : plus grandes, il me ſemble, que la différence de nos âges ne le demande ; ſur-tout de la femme d'un Officier de conſidération, qui dans toute

ſa

ſa maiſon, comme dans ſa maniere de ſe mettre, n'a rien qui ſente l'abaiſſement.

Si vous êtes réſolue, ma chere, de m'écrire quelquefois, malgré la défenſe, ayez la bonté d'adreſſer vos lettres à Miſs Letitia Beaumont, chez M. Wilſon, dans Pall-Mall. C'eſt M. Lovelace qui me propoſe cette adreſſe, ſans ſavoir que vous m'avez priée de faire paſſer notre correſpondance par une main tierce. Comme ſon motif eſt d'empêcher que mon frere ne puiſſe découvrir nos traces, je ſuis bien aiſe d'avoir cette preuve, & pluſieurs autres, qu'il ne penſe point à faire plus de mal qu'il n'en a déjà fait.

Etes-vous informée de la ſanté de ma pauvre Hannah?

M. Lovelace eſt ſi fertile en inventions, que nous ne ferions pas mal d'examiner avec un peu de ſoin les ſceaux de nos lettres. Si je le trouvois infidele ſur ce point, il n'y auroit pas de baſſeſſe dont je ne le cruſſe capable, & je le fuirois comme mon plus mortel ennemi.

LETTRE CXL

Miſs HOVVE, *à Miſs* CLARISSE HARLOVE.

Jeudi au ſoir, 27 d'Avril.

(Cette lettre fut envoyée ſous une même enveloppe avec les deux dernieres de Miſs Hovve.)

JE reçois vos dépêches, des mains de M. Hickman, qui me donne en même temps un expédient fort heureux, par lequel je me trouverai en état, avec le ſecours de la poſte, de vous écrire tous les jours. Un honnête coquetier, nommé *Simon Collins*, que je charge de cette lettre & des deux qu'elle contient, fait trois fois chaque ſemaine le voyage de Londres. En s'acquittant de mes commiſſions, il pourra prendre, chez Wilſon, ce que vous y aurez fait porter pour moi.

Mes félicitations ſont extrêmement vives ſur votre arrivée à Londres & ſur le rétabliſſement de votre ſanté. L'occaſion me preſſe. Je ſouhaite que vous ne vous repentiez pas de m'avoir envoyé mon Norris. Il reprendra la même route au premier mot.

Je ſuis très-fâchée que votre Hannah ne puiſſe être auprès de vous. Elle eſt encore très-mal, quoique ſans danger.

Il me tarde beaucoup de ſavoir quel

jugement vous aurez porté des femmes de votre maiſon. Si ce ne ſont pas des gens d'honneur, un déjeûner vous ſuffira pour les démaſquer.

Je ne ſais que vous dire ſur l'opinion qu'il leur a fait prendre de votre mariage. Ses raiſons me paroiſſent plauſibles, mais il aime les inventions & les expédients biſarres.

Soit que vous conceviez de l'eſtime ou non, pour vos hôteſſes, il faut prendre garde que votre noble franchiſe ne vous en faſſe des ennemis. Vous êtes dans le monde à préſent; ſongez-y bien.

Je ſuis ravie que vous ayez eu la penſée de le prendre au mot, s'il vous eût renouvellé ſes offres. Mon étonnement, c'eſt qu'il ne l'ait pas fait. Mais s'il differe, & s'il ne le fait pas d'une maniere que vous puiſſiez accepter, ne penſez point à demeurer plus long-temps avec lui.

Attendez-vous, ma chere, à préſent qu'il a gagné du terrein, qu'il ne vous quittera, s'il le peut, ni jour ni nuit.

Je le regarderois avec horreur, depuis le récit qu'il a fait de votre mariage, s'il n'y avoit pas joint des circonſtances qui vous laiſſent toujours le pouvoir de le tenir dans l'éloignement. S'il s'échappoit à la moindre familiarité... mais l'avis eſt ſuperflu. Ce qui me porte à croire qu'il n'a pas d'autres vues que celles dont il fait profeſſion, c'eſt qu'il doit être perſuadé que ſa fable augmentera votre vigilance.

Repoſez-vous ſur le ſoin avec lequel j'examinerai le ſceau de vos lettres. S'il eſt capable, comme vous dites, d'une baſſeſſe ſur ce point, il le ſera de toutes les autres. Mais il eſt impoſſible qu'il ne ſoit qu'un infame, pour une perſonne de votre mérite, de votre naiſſance & de votre vertu. On ne lui reproche point d'être un fou. Son intérêt, du côté de ſa propre famille, comme du vôtre, l'oblige d'être honnête. Plût au ciel néanmoins que votre mariage fût célébré! C'eſt le plus ardent de mes ſouhaits.

ANNE HOVVE.

LETTRE CXLI.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOVVE.

Jeudi, à huit heures du matin.

MON chagrin ne fait qu'augmenter contre M. Lovelace, lorſque je conſidere avec quelle hardieſſe il ſe flatte, que je ſervirai comme de témoin paſſif, pour confirmer la verité de ſon odieuſe fable. Il ſe trompe, s'il la croit propre à m'inſpirer plus de goût pour lui; à moins qu'il n'ait en vue, comme je le reconnoîtrai facilement, de hâter mes réſolutions en ſa faveur, par l'embarras que j'aurai à ſoutenir le nouveau rôle qu'il veut m'impoſer. Il m'a déjà fait demander l'état de ma ſanté

par Dorcas, & la permiſſion de m'entretenir un moment dans la ſalle à manger; apparemment pour découvrir ſi je ſerai de bonne humeur au déjeûner. Mais j'ai répondu que devant le voir bientôt, je le priois de modérer cette impatience.

A dix heures.

Je me ſuis efforcé, en deſcendant, de compoſer mon viſage, & de prendre un air plus libre que je n'ai le cœur. La veuve & ſes deux nieces m'ont reçue avec les plus grandes marques de diſtinction. Ces deux jeunes perſonnes ne manquent point d'agrémens dans la figure; mais j'ai cru remarquer un peu de réſerve dans leurs manieres: tandis que M. Lovelace en avoit d'auſſi aiſées avec elles, que ſi leur connoiſſance eût été plus ancienne; & cela, je ne puis le déſavouer, avec beaucoup de grace. C'eſt l'avantage de nos jeunes gens qui ont voyagé, ſur ceux qui ne ſont pas ſortis du Royaume.

Dans la converſation qui a ſuccédé au déjeûner, la veuve nous a vanté le mérite militaire du Lieutenant-Colonel, ſon mari; & pendant ſon diſcours, elle a porté deux ou trois fois ſon mouchoir à ſes yeux. Je voudrois, pour l'honneur de ſa ſincérité, qu'elle l'eût mouillée de quelques larmes, parce qu'il m'a paru que c'étoit ſon intention; mais je ne me ſuis point apperçue que ſes yeux fuſſent humides. Elle a prié le ciel que je n'euſſe jamais à regretter un

mari que j'aimaſſe autant qu'elle avoit aimé ſon cher Colonel ; & le mouchoir a recommencé ſon office.

On ne ſauroit douter qu'il ne ſoit fort affligeant pour une femme, de perdre un bon mari, & de demeurer, ſans y avoir contribué par ſa faute, dans une ſituation difficile, qui l'expoſe aux inſultes des ames baſſes & ingrates. C'eſt le cas où la veuve s'eſt repréſentée, après la mort du ſien ; & je n'ai pu me défendre d'être attendrie en ſa faveur.

Vous ſavez, ma chere, que j'ai le cœur libre & ouvert, & que naturellement ma contenance l'eſt auſſi : du moins, c'eſt un compliment qu'on m'a toujours fait. Lorſque je me ſens du goût pour quelque perſonne de mon ſexe, je me livre ſans réſerve, j'encourage les ouvertures mutuelles, & je prends plaiſir à diſſiper les défiances. Mais avec les deux nieces, je ſens que je n'aurai jamais de familiarité intime, ſans que je puiſſe dire pourquoi. Si les circonſtances, & tout ce qui s'eſt paſſé dans cet entretien, n'avoient combattu un léger ſoupçon, j'aurois cru volontiers que M. Lovelace les connoiſſoit de plus loin qu'hier. J'ai remarqué pluſieurs coups d'œil, qu'il leur jettoit à la dérobée ; auxquels il m'a ſemblé qu'elles répondoient ; & je puis dire, que leurs yeux s'étant rencontrés avec les miens, elles les ont baiſſés tout d'un coup ſans pouvoir ſoutenir mes obſervations.

La veuve m'adreſſoit tous ſes diſcours, comme à Madame Lovelace. je le ſouffrois, mais impatiemment. Une fois elle m'a témoigné avec plus de force que je n'en ai mis dans mes remerciments, combien elle étoit ſurpriſe, qu'il y eût quelque vœu, quelque raiſon aſſez puiſſante, ſur un couple ſi charmant, comme elle nous appelloit lui & moi, pour nous obliger de *faire lit à part.*

Les yeux des deux nieces, dans cette occaſion, m'ont fait baiſſer les miens à mon tour. Cependant, mon cœur ne ſe reprochoit rien. Suis-je donc certaine, en y penſant mieux, qu'il n'y a point eu de témérité dans ma cenſure? Je ne doute pas qu'il ne ſe trouve quantité de perſonnes véritablement modeſtes, qui par leur rougeur, dans une occaſion injurieuſe, ont excité les ſoupçons de ceux qui ne ſont pas capables de diſtinguer entre la confuſion qui ſuit le crime, & ce noble reſſentiment qui colore le viſage d'une belle ame, à la ſeule penſée d'être jugée capable du mal qu'on lui impute. Je me ſouviens d'avoir lu qu'un fameux Romain, après avoir triomphé d'une partie du monde, dont il a tiré ſon ſurnom, ſe voyant accuſé d'une action vile, aima mieux ſouffrir le banniſſement, ſeule punition qu'il avoit à redouter, s'il eût été jugé coupable, que de voir mettre publiquement ſon innocence en queſtion. Croyez-vous, ma chere, que ce grand Scipion l'Africain,

ne rougit pas d'indignation, lorſqu'il eut appris qu'on oſoit l'accuſer ?

Pendant que la veuve me témoignoit ſon admirable étonnement, M. Lovelace me regardoit d'un air malicieux, pour obſerver comment je prendrois ce diſcours. Enſuite, il a prié les trois Dames de remarquer que ſon reſpect pour ma volonté, en me nommant ſa chere ame, avoit plus de pouvoir ſur lui que le ſerment par lequel il s'étoit engagé.

Je n'ai pu m'empêcher de répondre, avec auſſi peu de ménagement pour la veuve que pour lui, qu'il étoit fort étrange pour moi, d'entendre mettre un ſerment au ſecond rang, quelque ſorte de motif qu'on pût mettre au premier. Mon obſervation étoit juſte, à dit Miſs Martin ; & rien ne pouvoit excuſer la violation d'un ſerment, quel qu'en pût être le motif.

J'ai demandé quelle étoit l'égliſe la plus proche, & j'ai marqué du regret d'avoir été trop long-temps ſans aſſiſter au Service Divin. On m'a nommé l'égliſe de S. James, celle de Ste. Anne, & une autre dans Bloomsbury. Les deux nieces ont ajouté qu'elles alloient ſouvent à S. James, parce que l'aſſemblée y étoit belle, & les Prédicateurs excellens. M. Lovelace a dit que la chapelle Royale étoit l'égliſe qu'il fréquentoit le plus, lorſqu'il étoit à Londres. Pauvre homme ! Je ne m'attendois pas d'apprendre qu'il fréquentât quelque égliſe. Je lui ai demandé ſi la préſence d'un Roi viſible ne diminuoit

pas l'attention qu'on devoit au maître invisible des Rois ? Il croyoit, m'a-t-il dit, qu'elle pouvoit produire cet effet, sur ceux que la curiosité de voir la famille Royale amenoit à la chapelle. Mais, parmi les autres, il y avoit vu autant de visages contrits que dans toute autre église ; & pourquoi non ? Les Courtisans & les voisins de la Cour n'ont-ils pas autant d'ordures à purger que les autres hommes ?

Ce discours m'a paru prononcé d'un air peu décent. Je n'ai pu m'empêcher de répondre, que personne ne doutoit qu'il ne sût choisir parfaitement sa compagnie.

Votre serviteur, Mademoiselle. Il ne m'a pas fait d'autre réplique. Mais se tournant vers la veuve & ses nieces : lorsque nous nous connoîtrons mieux, Mesdames, vous aurez souvent l'occasion d'observer que ma chere ame ne m'épargne point sur cet article. Je l'admire autant dans ses reproches, que je suis passionné pour son approbation.

Miss Horton a remarqué, que chaque chose avoit son temps ; mais qu'elle étoit persuadée qu'un badinage innocent convenoit extrêmement à la jeunesse.

Je pense de même, a continué Miss Martin ; & *Shakaspear* dit fort bien, que la *jeunesse est le printemps de la vie, la fleur des années.* Elle a prononcé ces vers d'un ton théatral. Elle ne pouvoit cacher, a-t-elle ajouté, qu'elle admiroit dans mon mari cette vivacité charmante, qui s'accordoit si bien avec l'âge que sa figure annonçoit.

M. Lovelace lui a fait une profonde révérence. Il est passionné pour les louanges : plus jaloux, je m'imagine, de les obtenir que de les mériter. Cependant, il mérite assez les louanges de cette espece. Vous savez qu'il a l'air aisé, & la voix agréable. Ce compliment lui a dilaté le cœur, il s'est mis à chanter les vers suivants, qui sont, nous a-t-il dit, de Congreve. (*)

„ La jeunesse apporte mille plaisirs, qui „ s'envolent à l'approche de la vieillesse ; „ des douceurs charmantes, qui naissent „ en foule dans le sein du printemps, & „ qui meurent dans les froids embrasse„ments de l'hiver.

Les nieces, auxquelles il en a fait l'application, l'ont payé de sa politesse, en le pressant de recommencer ; & sa complaisance les a fixés dans ma mémoire.

On a parlé de repas & d'aliments. La veuve m'a offert très-civilement de se conformer à toutes mes volontés. Je lui ai dit que j'étois facile à contenter ; que mon inclination me portoit souvent à dîner seule, & d'un morceau qu'on m'envoyoit de chaque plat. Mais il est inutile de vous entretenir de ces bagatelles.

Elles m'auront trouvé fort singuliere. Comme je ne les ai pas assez goûtées pour changer de résolution en leur faveur, l'idée qu'elles ont pu prendre de moi m'a causé peu d'inquiétude, d'autant moins que M. Lovelace m'avoit mise de fort mauvaise

(*) Poëte fort galant.

humeur contre lui. Cependant elles m'ont exhorté à me tenir en garde contre la mélancolie. Je leur ai répondu, que je ſerois fort à plaindre, ſi je ne pouvois vivre avec moi-même. M. Lovelace a dit qu'il falloit leur apprendre mon hiſtoire, & qu'elles ſauroient alors comment elles pouvoient entrer dans mes vues : & s'adreſſant à moi, cependant, ma chere, au nom de l'amour que vous avez pour moi, m'a-t-il dit avec ſon air de confiance, donnez le moins d'accès qu'il vous ſera poſſible à la mélancolie. Il n'y a que votre douceur naturelle, & vos hautes idées d'un reſpect aſſez mal placé, qui puiſſent vous jetter dans le trouble où vous êtes. Ne vous fâchez pas, mon cher amour, a-t-il ajouté, en remarquant, ſans doute, que ce langage me déplaiſoit ; & ſaiſiſſant ma main, il me l'a baiſée.

Je l'ai laiſſé avec les Dames, & je me ſuis retirée dans mon cabinet pour vous écrire. On m'interrompt à ce moment de ſa part. Il va monter à cheval ; il me demande la permiſſion de prendre mes ordres. Je quitte ma plume, pour deſcendre dans la ſalle à manger.

Je l'ai trouvé aſſez bien dans ſon habit de campagne.

Il a voulu ſavoir quel jugement je portois des femmes de la maiſon. Je lui ai dit, que je n'avois pas de reproche conſidérable à leur faire ; mais que ma ſituation ne devant pas me donner d'empreſſement pour

les nouvelles connoissances, j'en aurois peu pour leur société; & que je le priois particuliérement de me seconder, dans le desir que j'avois de déjeûner & de souper seule. Il m'a répondu que si c'étoit ma résolution, je ne devois pas douter qu'elle ne fût exécutée: que mes hôtesses n'étoient pas des personnes assez importantes, pour mériter de grands égards dans les points où ma satisfaction seroit intéressée; & que pour peu que je prisse de dégoût pour elles en les connoissant mieux, il espéroit que je ne balancerois pas à choisir un autre logement.

Il m'a témoigné par des expressions fort vives, le regret qu'il avoit de me quitter. Ce n'étoit que pour se soumettre à mes ordres. Il lui auroit été même impossible de s'y résoudre, pendant que le complot de mon frere subsistoit encore, si je n'avois eu la bonté de confirmer, du moins par mon silence, le récit qu'il avoit fait de notre mariage. Cette idée avoit attachée si fortement toute la maison à ses intérêts, qu'il partoit avec autant de satisfaction que de confiance. Il se flattoit qu'à son retour, je fixerois le jour de son bonheur; d'autant plus que je devois être convaincue par le projet de mon frere, qu'il ne restoit aucun espoir de réconciliation.

Je lui ai dit que je pouvois écrire à mon oncle Harlove; qu'il m'avoit aimée; qu'une explication directe me rendroit plus tranquille: que je méditois quelques propositions, par rapport à la terre de mon grand-

pere, qui m'attireroient peut-être l'attention de ma famille ; & que j'espérois que son absence seroit assez longue pour me donner le temps d'écrire & de recevoir une réponse.

Il me demandoit pardon, m'a-t-il dit, mais c'étoit une promesse à laquellle il ne pouvoit s'engager. Son dessein étoit de prendre des informations sur les mouvements de Singleton & de mon frere. S'il ne voyoit aucun sujet de crainte après son retour, il se rendroit directement dans Berkshire, d'où il se promettoit d'amener Miss Charlotte Montaigu, qui m'engageroit peut-être à lui nommer l'heureux jour, plutôt que je n'y paroissois disposée. Je l'ai assuré que je regarderois la compagnie de sa cousine comme une grande faveur. En effet, cette proposition m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'elle est venue de lui-même.

Il m'a pressée d'accepter un billet de banque. Je l'ai refusé. Alors il m'a offert son valet de chambre, pendant son absence ; afin que s'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire, j'aie sur le champ quelqu'un à lui dépêcher. Je n'ai pas fait difficulté d'y consentir.

Il a pris congé de moi, de l'air le plus respectueux, en se contentant de me baiser la main. J'ai trouvé sur ma table son billet de banque, qu'il y avoit laissé sans que je m'en sois apperçue. Soyez sûre qu'il lui sera remis à son retour.

Je suis à présent beaucoup mieux disposée que je ne l'étois en sa faveur. Lorsque les

défiances ont commencé à se dissiper, un esprit capable de quelque générosité, se porte de lui-même, par une espece de réparation, à juger avantageusement de tout ce qui peut recevoir une explication favorable. J'observe sur-tout, avec plaisir, que s'il parle des Dames de sa famille avec la liberté que donne le droit du sang, ce n'est jamais néanmoins sans quelque marque de tendresse. Il me semble que les sentiments d'un homme, pour ses parentes, peuvent donner à une femme quelque raison d'espérer de lui des manieres obligeantes après le mariage, lorsqu'elle est résolue d'apporter tous ses soins à les mériter. Ainsi, ma chere, je me vois au point d'être assez contente de lui; d'où je crois pouvoir conclure qu'il n'est pas naturellement d'un mauvais caractere. Telles sont du moins nos réflexions. Puissiez-vous, ma chere, être toujours heureuse dans les vôtres!

CL. HARLOVE.

(M. Loveface, dans une lettre de la même date à son ami Belford, triomphe d'avoir emporté les deux grands points qu'il se proposoit, de faire passer dans la maison, Clarisse pour sa femme, & de coucher une nuit sous le même toît. Il se croit sûr, dit-il, d'emporter bientôt le reste, par surprise du moins, si ce n'est pas par persuasion. Cependant, il s'attribue quelques petits remords. Il reconnoît que le rôle qu'il joue n'est pas celui des bons anges: mais après avoir réussi jusqu'alors, il ne

peut s'empêcher, dit-il, d'essayer, suivant son projet, s'il pourra porter ses avantages plus loin.

Le détail qu'il fait de ses débats avec Clarisse, differe peu de celui qu'on a lu dans les dernieres lettres. Il paroît que tout son mérite, par rapport à elle, consiste dans la justice qu'il rend à ses perfections de corps & d'esprit, quoique cet aveu fasse sa condamnation.

Dans une seconde lettre, il rend compte à son ami des circonstances du déjeûner. Elle commence dans ces termes.

„ Te peindrai-je l'air noble, l'air serein, „ & le port charmant de ma déesse, en „ descendant vers la compagnie qui l'atten- „ doit? Son approche imposoit le respect „ aux yeux, le silence aux lèvres tremblan- „ tes, & le mouvement aux genoux, pour „ se plier d'eux-mêmes: tandis qu'armée du „ sentiment de son mérite & de sa supério- „ rité, elle s'avançoit, comme une Reine, „ au milieu de ses vassaux; sans fierté néan- „ moins & sans hauteur, comme si la dignité „ lui étoit naturelle, & les graces une habi- „ tude. „

Il observe la jalousie de Sally Martin, & de Polly Horton, en voyant son respect pour Miss Clarisse. Ces deux filles ayant reçu une éducation trop relevée pour leur fortune, & s'étant livrées au goût du plaisir, étoient devenues facilement la proie de ses artifices. Elles s'étoient associées depuis quelque temps avec Madame Sinclair, pour attendre

l'occaſion de ſe faire des amants; & ſuivant la remarque de M. Lovelace, elles n'avoient point encore effacé, dans leur cœur, ce ſentiment de diſtinction, qui fait qu'une femme préfere un homme à un autre.

„ Qu'il eſt difficile, dit-il, de faire ſouſ-„ crire une femme à une préférence qui la „ bleſſe, quelque juſte qu'elle puiſſe être, „ ſur-tout, lorſque l'amour y eſt intéreſſé! „ Cette petite enragée de Sally a l'inſolence „ de ſe comparer à un ange, en confeſſant „ néanmoins que c'eſt un ange. Gardez-„ vous, m'a-t-elle dit, je vous en avertis, „ M. Lovelace, de vous livrer devant moi „ à vos tranſports extravagans de tendreſſe, „ pour cette fiere & ſombre beauté: je ne le „ ſoutiendrois pas. Enſuite, elle n'a pas „ manqué de me rappeller ſes premiers ſacri-„ fices. Quel bruit ce ſexe fait pour moins „ que rien! Otons les agréments de l'intri-„ gue; dis-moi, je te prie, Belford, ce que „ les femmes ſont de ſi merveilleux pour „ nous.

„ Mais tu ſerois ſurpris toi même des „ efforts que ces deux créatures ſont pour „ m'animer. Une femme tombée, cher Bel-„ ford, devient plus *diable* que le plus mé-„ chant d'entre nous. Elle eſt au-deſſus des „ remords. C'eſt où je ne ſuis point; & je „ t'aſſure qu'elles ne parviendront jamais, „ quoiqu'aidées de tout le pouvoir infernal, „ à me faire traiter cette admirable fille „ avec indignité; autant du moins que l'in-„ dignité peut-être diſtinguée des épreuves,

„ qui m'apprendront ſi c'eſt une femme ou
„ un ange.

„ Je ne ſuis qu'un poltron, ſi j'en crois
„ ces deux coquines. Je l'aurois déjà, ſi je
„ le voulois. Si je la traitois comme un com-
„ poſé de chair & de ſang, je la trouverois
„ telle en effet. Elles m'avoient cru bien inſ-
„ truit, ſi quelqu'un l'eſt au monde, que
„ faire une déeſſe d'une femme, c'eſt être
„ ſûr qu'elle prendra les airs d'une déeſſe,
„ que lui donner du pouvoir, c'eſt l'auto-
„ riſer à l'employer ſur celui qui le donne,
„ ſi l'abus ne va pas plus loin; & l'on m'a
„ cité la femme de notre ami, qui tient,
„ comme tu ſais, le plus complaiſant des
„ maris dans une reſpectueuſe diſtance, &
„ qui fait les yeux doux à un brutal de la-
„ quais. Je me ſuis vivement emporté contre
„ tous ces blaſphêmes. Je leur ai dit qu'elles
„ me feroient haïr leur maiſon, & prendre
„ le parti d'en retirer ma charmante. Sur ma
„ foi, Belford, je commence à me repentir
„ de l'y avoir amenée. Il eſt vrai, que ſans
„ connoître le fond de leur cœur, elle eſt
„ déjà réſolue d'avoir avec elles auſſi peu de
„ commerce qu'elle pourra. Je n'en ſuis pas
„ fâché; car la jalouſie n'échappe guere aux
„ yeux d'une femme, & Sally n'a pas le
„ moindre empire ſur elle-même. „

LETTRE CXLII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Vendredi, 28 d'Avril.

M. Lovelace eſt déjà revenu. Il apporte le complot de mon frere pour prétexte ; mais je ne puis prendre une ſi courte abſence que pour une maniere d'éluder ſa promeſſe ; ſur-tout, après le ſoin qu'il avoit eu de ſe précautionner ici, & n'ignorant pas que je m'étois propoſée de garder ſoigneuſement ma chambre. Je ne puis ſupporter d'être jouée. J'ai inſiſté, avec beaucoup de mécontentement, ſur ſon départ pour Berkſchire, & ſur la parole qu'il m'avoit donnée de propoſer le voyage de Londres à ſa couſine.

O ma chere vie ! m'a-t-il répondu, pourquoi me vouloir bannir de votre préſence ? Il m'eſt impoſſible de m'éloigner auſſi long-temps que vous ſemblez le deſirer. Je ne me ſuis pas écarté de la ville depuis que je vous ai quittée. Je n'ai pas été plus loin qu'Edgware ; & mes juſtes craintes, dans une criſe ſi preſſante, ne m'ont pas permis de m'y arrêter deux heures. Vous repréſentez-vous ce qui ſe paſſe dans un eſprit alarmé, qui tremble pour tout ce qu'il a de cher & de précieux au monde ? Vous m'avez parlé d'écrire à votre oncle. Pourquoi prendre

une peine inutile ? Attendez juſqu'après l'heureuſe cérémonie qui m'autoriſera ſans doute à donner du poids à vos demandes. Auſſi-tôt que votre famille ſera informée de notre mariage, tous les complots de votre frere s'évanouiront ; & votre pere, votre mere, vos oncles, ne penſeront qu'à ſe réconcilier avec vous. A quoi tient-il donc que vous ne mettiez le ſceau à mon bonheur ? Quelle raiſon encore une fois, avez-vous de me bannir de votre préſence ? Si je vous ai jettée dans quelque embarras, pourquoi ne pas m'accorder la ſatisfaction de vous en tirer avec honneur ?

Il eſt demeuré en ſilence. La voix m'a manqué pour ſeconder le penchant que je me ſentois à lui faire quelque réponſe, qui ne parût pas rejetter tout-à-fait une ſi ardente priere.

Je vais vous dire, a-t-il repris, quel eſt mon deſſein, ſi vous l'approuvez. J'irai ſur le champ faire la revue de toutes les nouvelles places & des plus belles rues, & je reviendrai vous apprendre ſi j'y ai trouvé quelque maiſon qui nous convienne. Je prendrai celle que vous choiſirez. Je me hâterai de la meubler, & je leverai un équipage conforme à notre condition. Vous dirigerez tout. Enſuite, ayez la bonté de fixer un jour, ſoit avant, ſoit après notre établiſſement, pour me rendre le plus heureux de tous les hommes. Que manquera-t-il alors à notre ſituation ? Vous recevrez dans votre propre maiſon, ſi je puis la meubler

auſſi promptement que je le deſire, les félicitations de tous mes parents. Miſs Charlotte ſe rendra auprès de vous dans l'intervalle. Si l'affaire des meubles prend trop de temps, vous choiſirez dans ma famille qui vous voudrez honorer de votre compagnie, en premier, en ſecond, en troiſieme rang, pendant les premiers mois de la belle ſaiſon. A votre retour, vous trouverez tout arrangé dans votre nouvelle demeure, & nous n'aurons plus autour de nous, qu'une chaîne continuelle de plaiſirs. Ah! chere Clariſſe, prenez-moi près de vous, au lieu de me condamner au banniſſement: & faites que je ſois à vous pour toujours.

Vous voyez, ma chere, que les inſtances ne tomboient pas ici ſur un jour fixe. Je n'en ai pas été fâchée, & j'en ai repris plus aiſément mes eſprits. Cependant, je ne lui ai pas donné ſujet de ſe plaindre que j'euſſe refuſé l'offre de chercher une maiſon.

Il eſt ſorti dans cette vue; mais j'apprends qu'il ſe propoſe de paſſer ici la nuit; & s'il y paſſe celle-ci, je dois m'attendre que lorſqu'il fera quelque ſéjour à la ville, il y paſſera toutes les autres. Comme les portes & les fenêtres de mon appartement ſont à l'épreuve; qu'il ne m'a donné juſqu'à préſent aucun ſujet de défiance; qu'il a le prétexte du complot de mon frere; que les gens de la maiſon ſont fort obligeans & fort civils, particuliérement Miſs Horton, qui paroît avoir conçu beaucoup de goût pour

moi, & qui a plus de douceur que Miſs Martin dans l'humeur & dans les manieres; enfin comme tout a pris une apparence ſupportable; je m'imagine, que je ne pourrois inſiſter ſur ſa promeſſe, ſans un air exceſſif d'affectation, & ſans m'engager dans de nouveaux débats, avec un homme qui ne manque jamais de raiſons pour juſtifier ſes volontés. Ainſi, je crois que je ne prendrai pas connoiſſance du deſſein qu'il a de ſe loger ici, s'il ne m'en parle pas lui-même.

Marquez-moi, ma chere, ce que vous penſez de chaque article. Vous vous figurez bien que je lui ai rendu ſon billet de banque au moment de ſon arrivée.

Vendredi au ſoir.

Il a vu trois ou quatre maiſons, dont aucune ne lui a plu; mais on lui a parlé d'une autre, qui promet quelque choſe, dit-il, & dont il ſera mieux informé demain.

Samedi à midi.

Il a pris des informations. Il a même déjà vu la maiſon dont on lui avoit parlé hier au ſoir. La propriétaire eſt une jeune veuve, qui eſt inconſolable de la mort de ſon mari. Elle ſe nomme, Madame *Fretchvill.* Les meubles ſont du meilleur goût, n'étant faits que depuis ſix mois. Si je ne les trouve pas à mon gré, ils peuvent être loués pour quelque temps, avec la maiſon. Mais ſi

j'en ſuis ſatisfaite, on peut louer la maiſon, & faire marché ſur le champ pour acheter les meubles.

La Dame ne voit perſonne. On n'a pas même la liberté de viſiter les plus beaux appartements d'en haut, juſqu'à ce qu'elle les ait quittés, pour ſe rendre dans une de ſes terres, où elle ſe propoſe de vivre retirée. Elle penſe à partir dans quinze jours, ou dans trois ſemaines au plus tard.

Le ſallon & deux pieces d'en bas, qui ſont la ſeule partie de la maiſon qu'on ait fait voir à M. Lovelace, ſont d'une parfaite élégance. On lui a dit, que tout le reſte y répond. Les offices ſont commodes; les remiſes & l'écurie fort bien ſituées. Il ſera fort impatient, dit-il juſqu'au moment où j'en pourrai juger moi-même; & s'il ne ſe préſente rien d'ailleurs qui me plaiſe plus que ſon récit, il ne ſera point d'autres recherches. Pour le prix, c'eſt à quoi il ne s'arrête point.

Il vient de recevoir une lettre de Milady Lawrance, qui regarde principalement quelques affaires qu'elle ſollicite à la chancellerie; mais elle ne laiſſe pas d'y parler de moi dans des termes fort obligeants. Toute la famille, dit-elle, attend l'heureux jour avec une impatience égale. Il en a pris occaſion de me dire, qu'il ſe flattoit que leurs deſirs & les ſiens ſeroient bientôt remplis: mais quoique le moment fût ſi favorable, il ne m'a pas preſſée pour le jour. C'eſt ce que je trouve d'autant plus

extraordinaire, qu'avant notre arrivée à Londres, il marquoit un extrême empreſſement pour la célébration.

Il m'a demandé en grace de lui accorder ma compagnie, à lui & à quatre de ſes meilleurs amis, pour une petite collation qu'il doit leur donner ici, lundi prochain. Miſs Martin & Miſs Horton n'en pourront pas être, parce qu'elles ſont engagées d'un autre côté, pour une fête annuelle, avec les deux filles du Colonel Solcombe & deux nieces du Chevalier Holmes; mais il aura Madame Sinclair, qui lui a fait eſpérer d'avoir auſſi Miſs *Partington*, jeune Demoiſelle d'un mérite & d'une fortune diſtingués, dont il paroît que le Colonel Sinclair a été le tuteur, juſqu'à ſa mort, & qui donne, par cette raiſon, le nom de *maman* à Madame Sinclair.

Je l'ai prié de m'en diſpenſer. Il ma miſe, lui ai-je dit, dans la déſagréable néceſſité de paſſer pour une perſonne mariée; & je voudrois voir auſſi peu de gens qu'il me ſera poſſible, qui aient de moi cette opinion. Il m'a répondu qu'il ſe garderoit bien de me preſſer, ſi j'y avois trop de répugnance; mais que c'etoit effectivement ſes meilleurs amis, des gens de mérite & bien établis dans le monde, qui mouroient d'envie de me voir: qu'à la vérité, ils croyoient notre mariage réel, comme ſon ami Doléman, mais avec les reſtrictions qu'il avoit expliquées à Madame Sinclair; & que je pouvois compter d'ailleurs que ſa

politeſſe ſeroit portée devant eux juſqu'au plus profond reſpect.

Lorſqu'il s'eſt rempli de quelque choſe, on n'a pas peu d'embarras, comme je vous l'ai dit, à lui faire abandonner ſon idée. Cependant je ne veux pas être donnée en ſpectacle, ſi je puis l'empêcher; ſur-tout, à des gens dont le caractere & les principes me ſont très-ſuſpects. Adieu, ma très-chere amie: objet preſque unique de mes tendres affections.

CL. HARLOVE.

(La lettre ſuivante eſt de M. Lovelace à ſon ami Belford, auquel il fait à peu près le même détail qu'on vient de lire. Il l'invite à ſa collation, pour le lundi ſuivant.)

Mowbray, Tourville & Belton, dit-il, brûlent de voir ma déeſſe & ſeront de la partie. Elle m'a refuſé; mais je t'aſſure qu'elle ne laiſſera pas d'en être. Tu auras le plaiſir de voir l'orgueil & la gloire des Harloves, mes ennemis implacables; & tu applaudiras à mon triomphe.

Si je puis vous procurer cet honneur, vous rirez tous quatre, comme j'ai ſouvent peine à m'en empêcher, de l'air *puritain* que vous verrez prendre à la Sinclair. Il ne ſortira pas de ſes levres une ordure ni un mot équivoque. Elle ſe compoſe devant ma belle. Tous ſes traits ſe reſſerrent, & ſon gros viſage devient un vrai théatre de minauderies. Sa voix, qui eſt un tonnerre quand

quand il lui plaît, se fond en un petit murmure doucereux. Ses jarrets, d'une roideur qui ne leur a pas permis depuis dix ans de se plier à la civilité, deviennent souples pour faire une révérence à chaque parole. Elle tient ses gros bras croisés devant elle; & ce n'est pas sans peine qu'on parvient à la faire asseoir en présence de la déesse.

Je m'occupe à vous dresser à tous, des instructions pour lundi. Toi, qui te piques d'entendre un peu le cérémonial, & qui as des prétentions à la prudence, je t'abandonne le soin de contenir les trois autres.

Samedi au soir.

Nous venons d'avoir une alarme épouvantable. Au secours, Monsieur, s'est écriée Dorcas en descendant de chez sa maîtresse: Madame est résolue d'aller demain à l'église. J'étois à jouer en bas avec les femmes. A l'église! ai-je dit; & j'ai posé mes cartes sur la table. A l'église! ont répété mes compagnes, en jettant un regard l'une sur l'autre. Notre partie est demeurée là pour ce soir. Qui se seroit attendu à ce caprice? Sans avis! sans la moindre question! Avant l'arrivée de ses habits! sans avoir demandé ma permission.... Il est impossible qu'elle pense à devenir ma femme! Quoi! Cette belle personne ne considére donc pas qu'aller à l'église, c'est me mettre dans la nécessité d'y aller aussi? Cependant, ne pas demander que je sorte avec elle, lorsqu'elle

eſt perſuadée que Singleton & ſon frere ſont aux aguets pour l'enlever : facile à reconnoître par ſes habits, par ſa taille, par ſes traits, qui n'ont rien d'égal dans toute l'Angleterre ! A l'égliſe encore, plutôt que dans tout autre lieu ! Cette fille a-t-elle le diable au corps ? C'eſt le blaſphême qui m'eſt échappé après toutes ces réflexions.

Mais remettons cette affaire à demain. Je veux te donner aujourd'hui les inſtructions que j'ai méditées pour ta conduite & celle de tes camarades, dans l'aſſemblée de mardi.

„ Inſtructions pour Jean Belford, Richard „ Movvbray, Thomas Belton & Jacques „ Tourville, Ecuyers du corps de leur géné„ ral Robert Lovelace, le jour qu'ils ſeront „ admis à la préſence de ſa déeſſe. „

(Il leur donne plaiſamment divers ordres ; entre leſquels il leur commande en particulier d'éviter toutes ſortes d'expreſſions libres, & juſqu'aux termes équivoques.)

„ Vous ſavez, leur dit-il, que je ne „ vous ai jamais permis d'obſcénité dans le „ langage. Il en ſera temps, lorſque nous „ deviendrons vieux, & que nous ne ſerons „ capables que de parler. Quoi ! vous ai-je „ répété ſouvent : ne pouvez-vous toucher „ le cœur d'une femme, ſans bleſſer ſes „ oreilles ? „

„ Il eſt inutile de vous avertir que votre

„ respect pour moi doit être extrême. Le „ serment de fidélité vous y oblige. Et qui „ peut me voir sans me respecter ? „

(*Il les instruit de leur rôle, à l'égard de Miss Partington, & du caractere emprunté qu'elle doit soutenir.*)

„ Vous la connoissez, dit-il. Avec des „ yeux innocents, personne n'a plus de fi- „ nesse & de manége. N'oubliez pas, sur- „ tout, que ma belle ne porte pas d'autre „ nom que le mien, & que la tante se „ nomme Sinclair, veuve d'un Lieutenant- „ Colonel. „

(*Il leur donne quantité d'autres avis bizarres, auxquels il ajoute pour conclusion.*)

„ Cette chere personne est prodigieuse- „ ment éclairée dans tout ce qui appartient „ à la théorie : mais vous comprenez qu'à „ son âge, c'est une véritable novice pour „ les choses de pratique. Malgré toutes ses „ lectures, j'ose dire que jusqu'au moment „ qu'elle m'a connu, elle ne s'étoit pas ima- „ giné qu'il y eût au monde des gens de „ notre espece. Quel plaisir n'aurai-je pas „ d'observer son étonnement, lorsqu'elle se „ verra dans une compagnie si nouvelle, & „ qu'elle me trouvera le plus poli des cinq „ convives ! „

Ces instructions suffisent. Il me semble à présent que tu es curieux de savoir quelles

peuvent être mes vues, en risquant de déplaire à ma Belle & de lui inspirer des craintes, après trois ou quatre jours de paix & de confiance. Il faut satisfaire ta curiosité.

J'aurai soin de ménager aux deux nieces la visite imprévue de quelques femmes de province, qui rempliront la maison. Les lits seront rares. Miss Partington, qui se sera fait connoître pour une fille douce & modeste, & qui aura marqué un goût prodigieux pour ma charmante, témoignera beaucoup d'envie de commencer avec elle une liaison d'amitié. On sera longtemps à table. Elle lui demandera la moitié de son lit, pour une nuit seulement. Qui sait si cette nuit même je ne serai pas assez heureux pour me rendre coupable d'une mortelle offense? Les oiseaux les plus sauvages se laissent prendre en dormant. Si ma charmante s'offense assez pour vouloir me fuir, ne puis-je pas l'arrêter malgré elle? Si ma charmante m'échappe en effet, ne serai-je pas le maître de la ramener par autorité *civile*, ou *incivile*, lorsque j'aurai preuves sur preuves qu'elle a reconnu, quoique tacitement, notre mariage? Et, soit que je réussisse ou non, si j'obtiens du moins qu'elle me pardonne, si sa fureur se borne aux plaintes, & si je m'apperçois seulement qu'elle puisse soutenir ma vue, ne suis-je pas sûr qu'elle est tout-à-fait à moi? Ma charmante est la délicatesse même. Je suis impatient de voir, comment une personne si délicate se conduira dans l'une ou

l'autre de ces ſuppoſitions : & tu conviendras, que dans la ſituation où je me trouve, il eſt juſte que je me précautionne contre toutes ſortes d'accidents. Je connois l'*anguille* que j'ai à retenir, & combien il eſt à craindre qu'elle n'échappe entre mes doigts. De quel air niais ouvrirois-je la bouche & les yeux, ſi je la voyois ſauter de mes mains dans ſa riviere bourbeuſe ; je veux dire dans ſa famille, d'où j'ai eu tant de peine à la tirer !

Voyons : laiſſe-moi compter combien j'aurai de perſonnes, après la nuit du lundi, qui ſeront en état de jurer qu'elle a porté mon nom, qu'elle a répondu à mon nom, & qu'elle n'a point eu d'autres vues, en quittant ſes amis, que de prendre ſérieuſement mon nom, ſans que ſa propre famille puiſſe le déſavouer ? Premiérement je puis faire fond ſur tous mes gens, ſur ſa ſervante Dorcas, ſur Madame Sinclair, ſes deux nieces & Miſs Partington.

Mais comme tous ces témoins pourroient être ſuſpects, voici le point capital. „Quatre dignes officiers, nobles de perſonne „& d'origine, invités tel jour à une collation par Robert Lovelace de Sandon-hall, „Ecuyer, en compagnie de Magdelaine de „Sinclair veuve, de Priſcille Partington „fille nubile, & de la Dame Complaignante, dépoſent, que ledit Robert Lovelace „s'eſt adreſſé pluſieurs fois à ladite Dame „comme à ſa femme ; qu'ils ſe ſont adreſſés „à elle, eux & d'autres, en qualité de

„ Madame Lovelace, chacun lui faisant „ des compliments & des félicitations sur son „ mariage ; que ces compliments & ces féli- „ citations, elle les a reçus sans autres mar- „ ques de déplaisir & de répugnance, que „ celles qui sont ordinaires aux jeunes ma- „ riées, c'est-à-dire, avec un peu de rou- „ geur & d'agréable confusion, qu'on pou- „ voit attribuer à l'embarras naturel dans ces „ circonstances. Point d'emportement, Bel- „ ford. Point de révolte contre ton chef. T'i- „ magines-tu que j'aie amené ici cette chere „ personne pour n'en tirer aucun fruit ? „

Voilà une foible esquisse de mon plan. Applaudissez-moi, esprits subalternes, & reconnoissez Lovelace pour votre maître !

LETTRE CXLIII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Dimanche, 30 d'Avril.

J'AI été à l'église, Belford. Apprends même que je m'y suis admirablement conduit. Ma déesse est contente de moi. J'ai donné une attention parfaite au sermon, & j'ai chanté de toutes mes forces avec le clergé & les paroissiens. Mes yeux ne se sont pas trop égarés. Comment aurois-je eu peine à les gouverner, lorsqu'ils avoient devant eux le plus charmant & le plus aimable objet de l'univers ?

Chere créature ! Que de ferveur, que de charmes dans ſa piété ! Je lui ai fait avouer qu'elle avoit prié pour moi. En vérité, j'eſpere que les prieres d'une ſi belle ame ne ſeront pas ſans effet.

Au fond, Belford, il y a quelque choſe d'impoſant dans le culte de Religion. Le Dimanche eſt une inſtitution charmante, pour ſoutenir la vertu dans les cœurs vertueux. Un jour ſur ſept ; que cette loi eſt raiſonnable ! Je crois qu'à la fin je ſerai capable d'aller une fois le jour à l'égliſe. Ma réformation en ira plus vîte. Voir une multitude d'honnêtes gens, qui ſe réuniſſent dans le même acte d'adoration. C'eſt l'exercice d'un être qui penſe & qui ſent. Cependant cette idée ajoute quelques pointes à mes remords, lorſque je veux m'occuper de mes projets. De bonne foi, je crois que ſi j'allois conſtamment à l'égliſe, je pourrois les abandonner.

Il m'eſt venu de nouvelles inventions à la tête pendant le ſervice Divin : mais j'y renonce, parce qu'elles ſont nées dans un ſi bon lieu. Excellente Clariſſe ! Combien de ruines n'a-t-elle pas prévenu en m'attachant à elle, en rempliſſant toute mon attention !

Mais je veux te raconter ce qui s'eſt paſſé entre nous, dans ma premiere viſite du matin : & je te ferai enſuite une peinture plus exacte de ma bonne conduite à l'égliſe.

La permiſſion de la voir ne m'a point été accordée avant huit heures. Elle étoit préparée pour ſortir. J'ai feint d'ignorer ſon

intention : & j'avois recommandé à Doreas de ne pas lui dire qu'elle m'en eût informée.

Vous allez sortir, Mademoiselle ? lui ai-je dit, d'un air indifférent.

Oui, Monsieur ; j'ai dessein d'aller à l'église.

J'espere, Mademoiselle, que vous m'accorderez l'honneur de vous y accompagner.

Non. Elle alloit prendre une chaise à porteur, & se rendre à l'église voisine.

Ce discours m'a fait tressaillir. Une chaise pour aller à l'église voisine, de chez Madame Sinclair, dont le vrai nom n'est pas Sinclair ; & pour la ramener, à la vue de tout le peuple, qui ne doit pas avoir une trop bonne idée de la maison ! Il n'y avoit pas moyen d'y consentir. Cependant j'avois à soutenir mon rôle d'indifférence. Je lui ai dit que je regarderois comme une faveur, qu'elle voulût me permettre de prendre un carrosse & de l'accompagner à St. Paul.

Elle m'a objecté la gaieté de mon habillement : elle m'a dit que pour aller à St. Paul, elle pouvoit prendre un carrosse, & partir sans moi.

Je lui ai représenté ce qu'elle avoit à craindre de Singleton & de son frere, & je lui ai offert de prendre le plus simple de mes habits. Ne me refusez pas, lui ai-je dit, la faveur de vous accompagner. Il y a très-long-temps que je n'ai été à l'église. Nous nous placerons dans différents bancs : & la premiere fois que j'y retournerai, ce sera,

j'eſpere, pour acquérir des droits au plus grand bonheur que je puiſſe recevoir. Elle m'a fait quelques autres objections : mais enfin, elle m'a permis de partir avec elle.

Je me ſuis placé à ſa vue, pour trouver le temps moins ennuyeux ; car nous ſommes arrivés de bonne heure : & je me ſuis ſi bien conduit, que je lui ai donné fort bonne opinion de moi.

Le ſujet du ſermon étoit aſſez particulier : c'étoit l'hiſtoire d'un prophete, où la parabole d'une jeune brebis, enlevée par un homme riche à un pauvre qui l'aimoit chérement, & qui n'avoit pas d'autre plaiſir au monde. Le prophete avoit en vue d'inſpirer du remord à David, ſur ſon adultere avec *Bethſabée*, femme d'Urie, & ſur le meurtre du mari. Ces femmes, Belford, ont été de tout temps l'occaſion d'une infinité de déſordres. Enfin, lorſque le Roi David eut juré dans ſon indignation (tu vois, mon ami, que le Roi David juroit : mais comment ſaurois-tu qui étoit le Roi David ? l'hiſtoire eſt de la Bible ;) auſſi-tôt, dis-je, qu'il eut juré de punir l'homme riche, le prophete, qui ſe nommoit Nathan, honnête perſonnage & de fort bon eſprit, s'écria dans ces termes, qui étoient ceux du texte : *cet homme, c'eſt toi.* Par ma foi, j'ai cru que le prédicateur jettoit directement les yeux ſur moi ; & les miens ſe ſont tournés au même moment ſur ma jeune brebis. Mais je dois dire auſſi que je me ſuis ſouvenu en même temps de mon *bouton de roſe* ; après

tout, sur ce point, me suis-je dit à moi-même, je vaux mieux que le Roi David.

A notre retour, nous nous sommes entretenus du sermon. J'ai prouvé à ma charmante que j'avois été fort attentif, en lui rappellant les endroits où le prédicateur avoit tiré le plus de parti de son sujet, & ceux qu'il auroit pu toucher avec plus d'avantage; car l'histoire est réellement fort touchante, & je n'ai rien vu de mieux imaginé. J'ai fait ces réflexions d'un air si grave, que la satisfaction de la belle m'a paru croître de plus en plus: & je ne doute point qu'elle ne m'accorde demain au soir, l'honneur de sa présence, à ma collation.

Dimanche au soir.

Nous avons dîné tous ensemble, dans la salle à manger de Madame Sinclair. Tout est dans la meilleure situation. Les deux nieces ont fort bien joué leur rôle, & Madame Sinclair le sien. Je n'ai pas encore vu ma charmante si tranquille. „ D'abord, „ m'a-t-elle dit, elle n'avoit pas eu trop „ bonne idée de ces gens-là. Madame Sin„ clair lui avoit semblé rebutante. Ses nieces „ étoient de jeunes personnes avec lesquelles „ elle n'auroit pas souhaité de liaison. Mais „ réellement, il ne falloit pas être trop pré„ cipitée dans les censures. Bien des gens „ gagnent à se faire connoître. La veuve lui „ paroissoit supportable. (C'est toute la fa„ veur qu'elle lui fait.) Miss Martin & Miss

„ Horton ſont deux jeunes filles de fort bon „ ſens, & qui ont beaucoup de lecture. Ce „ que Miſs Martin, particuliérement, a dit „ du mariage & de l'homme qui la recher- „ che, étoit très-ſolide. Avec de tels prin- „ cipes, elle ne ſauroit faire une mauvaiſe „ femme. „ Remarque, en paſſant, que le très-humble ſerviteur de Sally eſt un mar- chand de grande réputation, & qu'elle doit être bientôt mariée.

J'ai fait à la belle une eſquiſſe de ton ca- ractere, & de celui de mes trois autres Ecu- yers, dans l'eſpérance d'exciter ſa curioſité à vous voir lundi. Je lui ai dit le mal com- me le bien; autant pour m'exalter moi- même, & pour prévenir toutes les ſurpriſes, que pour lui apprendre quelle ſorte de per- ſonnages elle doit s'attendre à voir ſi elle veut m'obliger. Par ſes obſervations ſur chacun de vous, je jugerai des meſures que j'aurai à garder, pour obtenir ou pour con- ſerver ſon eſtime. Je connoîtrai ce qui eſt de ſon goût & ce qui ne l'eſt pas. Ainſi, pendant qu'elle pénétrera vos têtes ſuperfi- cielles, j'entrerai dans ſon cœur, & j'y prendrai langue pour mes eſpérances.

La maiſon ne ſera prête que dans trois ſemaines. Tout ſera fini dans cet intervalle, ou je jouerai du plus grand malheur. Qui ſait ſi trois jours ne feront pas l'affaire? N'ai-je pas emporté le grand point, de la faire paſſer ici pour ma femme? Et l'autre, qui n'eſt pas moindre, de me fixer ici, la nuit comme le jour? Jamais une femme

m'eſt-elle échappée lorſque j'ai pu loger ſous le même toit ? Et la maiſon : n'eſt ce rien que la maiſon ? Et les gens : Will (*) & Dorcas, qui ſont à moi tous deux. Trois jours, ai-je dit : bon ! Trois heures.

Je viens d'emporter mon troiſieme point, Belford, quoiqu'au grand mécontentement de la belle. On lui a préſenté pour la premiere fois, Miſs Partington, qui s'eſt laiſſée engager pour demain, mais à condition que ma charmante ſeroit de la partie. Quel moyen de refuſer ! une jeune perſonne ſi aimable ! ſecondée par mes ardentes prieres.

Mon impatience, à préſent, eſt d'avoir vos opinions ſur ma conquête. Si vous aimez des traits & des yeux pleins de flammes, quoique le cœur ſoit de glace & qu'il n'ait point encore commencé à s'*amolir* ; ſi vous aimez un ſens exquis, & le plus ſéduiſant langage, qui coule entre des dents d'ivoire & des levres de corail ; un regard, qui pénétre tout ; un ſon de voix, qui eſt l'harmonie même ; un air de nobleſſe, mêlé d'une douceur qui ne peut être décrite ; une politeſſe qui ne ſera jamais ſurpaſſée, s'il eſt poſſible qu'il y en ait jamais d'égale ; vous trouverez toutes ces excellences, & cent fois plus dans mon Helene.

(**) „ Contemplez cette majeſtueuſe fa-„ brique ! C'eſt un temple ſacré dans ſa

(*) Son valet de chambre.

(**) Quatre vers de Dridem.

„ naiſſance, & bâti par des mains divines. „ Son ame eſt la divinité qui l'habite; & „ l'édifice n'eſt pas indigne du Dieu.

Ou, ſi tu veux une deſcription plus douce, dans le ſtyle de Rovve.

„ Elle offre tous les charmes des fleurs „ nouvellement écloſes; une beauté ſans „ tache, une fraîcheur vive & douce, que „ rien ne ternit encore: c'eſt l'image de la „ nature au premier printemps du monde.

Adieu, mes quatre ſuppôts. Je vous attends demain à ſix heures du ſoir.

(*Miſs Clariſſe, dans une lettre datée du lundi matin, loue la conduite de M. Lovelace à l'égliſe & ſes remarques ſur le ſermon. Elle parle des femmes de la maiſon avec plus de goût que la premiere fois. Elle obſerve qu'elles ne voient chez elles que des perſonnes de diſtinction. Sous une autre date, elle declare qu'on ne lui a pas fait plaiſir d'introduire chez elle Miſs Partington, & moins encore de l'avoir miſe dans la neceſſité d'aſſiſter à la collation de M. Lovelace. Elle prevoit, dit-elle, que c'eſt une ſoirée perdue.*)

LETTRE CXLIV.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Lundi au ſoir ; premier de Mai.

JE m'échappe, à ce moment, de la déſagréable compagnie où je me ſuis vue engagée contre mon inclination. Comme je prendrois peu de plaiſir à me rappeller le détail de la converſation, contentez-vous de ce que je pourrai recueillir du ſouvenir qui me reſte de la peinture que M. Lovelace me fit hier de ſes quatre amis, & de quelques obſervations ſur le ſpectacle auquel je viens heureuſement de me dérober.

Les noms des quatre Meſſieurs ſont, Belton, Mowbray, Tourville & Belford. Madame Sinclair, Miſs Partington, cette riche héritiere dont je vous ai parlé dans ma derniere lettre, M. Lovelace & moi, faiſoient le reſte de la compagnie.

Je vous ai déjà fait le portrait de Miſs Partington, du côté favorable, ſur le témoignage de Madame Sinclair, & de ſes nieces. J'ajouterai quelques-unes de mes propres remarques, ſur la conduite qu'elle a tenue dans l'aſſemblée.

En meilleure compagnie, peut-être auroit-elle paru avec moins de déſavantage : mais malgré ſes regards innocents, que M.

Lovelace affecte de louer beaucoup, il n'eſt pas l'homme du monde au jugement duquel je me fierois le plus pour ce qui regarde la véritable modeſtie. A l'occaſion de quelques diſcours, qui n'étoient pas aſſez libres pour mériter une cenſure ouverte, mais qui ne laiſſoient pas de renfermer quelque choſe d'indécent pour des perſonnes bien élevées, j'ai obſervé que cette jeune Demoiſelle marquoit d'abord une ſorte d'embarras; mais qu'enſuite, par un ſourire ou par un coup d'œil, elle encourageoit, plutôt qu'elle ne paroiſſoit condamner un grand nombre de libertés, qui ſont abſurdes, ſi elles ne ſignifient rien, ou qui doivent paſſer pour des groſſiéretés offenſantes, ſi elles renferment quelque ſens. Il eſt vrai que j'ai connu pluſieurs femmes, dont j'ai meilleure opinion que de Madame Sinclair, qui ne faiſoient pas difficulté de paſſer aux hommes & de ſe pardonner à elles-mêmes des libertés de cette nature. Mais je n'ai jamais conçu qu'une ſi grande facilité puiſſe s'accorder avec l'honnête pudeur, qui fait le caractere diſtinctif de notre ſexe. Si les paroles ne ſont que le corps ou l'habit des penſées, l'ame ne ſe fait-elle pas connoître par cette enveloppe extérieure?

Pour les quatre amis de M. Lovelace, je les crois gens de qualité, par le droit de leurs ancêtres; mais je ne leur ai pas reconnu d'autre apparence de nobleſſe.

M. Belton a reçu ſon éducation à l'Univerſité, parce qu'il étoit deſtiné pour la

robe. Cette profession ne s'accordant point avec la vivacité de son naturel, la mort d'un oncle, qui le rendit héritier d'un bien considérable, lui fit quitter le College pour venir à la Ville, où il prit aussi-tôt les airs du grand monde. On assure qu'il est homme sensé. Il se met fort bien, mais sans affectation. Il est grand buveur. Il aime à veiller, & s'en fait gloire. Il a la passion du jeu, qui a dérangé ses affaires. Son âge ne passe pas trente ans. Son visage est d'un rouge ardent, un peu taché & boutonné. Les irrégularités de sa vie sensuelle, paroissent la menacer d'une courte durée; car il est attaqué d'une toux seche, qui ne marque pas des poumons fort sains; cependant, il affecte de rire lui-même, & de faire rire ses amis, de ces menaçans symptômes, qui devroient le rendre plus sérieux.

M. Mowbray a beaucoup voyagé. Il parle plusieurs langues, comme M. Lovelace même, mais avec moins de facilité. Il est de bonne maison: son âge paroît de trente-trois ou trente-quatre ans. Il a la taille haute & bien prise, les yeux vifs & le regard audacieux. Son front & sa joue droite sont défigurés par deux larges cicatrices. Il se met aussi fort proprement. Il a toujours ses gens autour de lui, les appellant sans cesse & les chargeant de quelque message frivole, comme nous en avons eu une douzaine d'exemples pendant le peu de temps que j'ai passé dans l'assemblée. Ils paroissent observer, tour-à-tour, le fier mouvement de ses

yeux, pour être prêts à courir avant qu'ils ayent entendu la moitié de ſes ordres ; & j'ai cru remarquer qu'ils le ſervent en tremblant. Cependant cet homme paroît ſupportable avec ſes égaux. Il ne parle pas mal des ſpectacles & des amuſements publics, ſurtout de ceux des pays étrangers. Mais il a quelque choſe de romaneſque dans l'air & dans le langage ; & ſouvent il aſſure, avec beaucoup de forces, des choſes qui n'ont aucune vraiſemblance. Il ne doute de rien, excepté de ce qu'il devroit croire ; c'eſt-à-dire, qu'il badine librement ſur les choſes ſaintes, & qu'il fait profeſſion de haïr les Prêtres de toutes ſortes de religions. Il a de hautes idées de l'honneur ; c'eſt un mot qui ne ſort preſque point de ſa bouche ; mais il ne paroît pas qu'il reſpecte beaucoup les mœurs.

M. Tourville nous a fait, je ne ſais à quelle occaſion, la grace de nous apprendre ſon âge. Il entre juſtement dans ſa trente-deuxieme année. Il eſt auſſi d'ancienne maiſon ; mais, dans ſa perſonne & dans ſes manieres, il a plus de ce qu'on appelle petit-maître, qu'aucun de ſes compagnons. Il eſt vêtu richement. Il voudroit paroître homme de goût, dans le choix de tout ce qui ſert à ſa parure ; mais j'y ai trouvé plus de profuſion que d'élégance. On remarque ſans peine, au ſoin qu'il prend de ſon extérieur & à l'attention qu'il exige pour ce qui le diſtingue au dehors, que le dedans occupe peu ſon attention. M. Lovelace dit, qu'il danſe parfaitement, qu'il eſt grand muſicien, &

que le chant eſt une de ſes principales perfections. On l'a prié de chanter. Il a chanté quelques airs Italiens & François; &, pour lui rendre juſtice, les paroles étoient fort décentes. Toute la compagnie a paru très-ſatisfaite; mais ſes plus grands admirateurs ont été Madame Sinclair, Miſs Partington & lui-même. Pour moi, je lui ai trouvé beaucoup d'affectation.

La converſation & les manieres de M. Tourville ſont remplies, dans un excès inſupportable, de ces groſſieres offenſes contre le bon ſens de notre ſexe, auxquelles l'uſage moderne a donné le nom de compliments; & qui paſſent pour une marque d'éducation, quoiqu'elles ne renferment au fond qu'un amas d'exagérations ridicules, propres ſeulement à faire connoître la mauvaiſe foi des hommes, & l'opinion déſavantageuſe qu'ils ont des femmes. Il affecte de mêler dans ſes diſcours, des mots François & Italiens; & ſouvent il répond en François à une queſtion qu'on lui fait en Anglois, parce qu'il préfere cette langue, dit-il, au ſifflement de ſa nation. Mais alors, il ne manque point de donner la traduction de ſa réponſe, dans l'odieuſe langue de ſon pays; de peur apparemment, qu'on ne le ſoupçonne de ne pas ſavoir ce qu'il dit. Il aime les narrations. Il promet toujours une hiſtoire excellente, avant que de la commencer; mais il ne paroît pas qu'il s'embarraſſe beaucoup de tenir parole. Il eſt rare même qu'il aille juſqu'à la fin du récit, lorſqu'on a la patience

de l'écouter. Il s'interrompt lui-même par un ſi grand nombre de parentheſes, & de nouveaux incidents, qu'il perd le fil de ſon propre diſcours, & qu'il demeure ſatisfait au milieu du chemin; ou, s'il veut le reprendre, il demande du ſecours à la compagnie, en priant agréablement *le diable de l'emporter* s'il ſe ſouvient de ce qu'il vouloit dire. Mais c'en eſt aſſez, & beaucoup trop, ſur M. Tourville.

M. Belford eſt le quatrieme convive, & celui pour lequel il m'a paru que M. Lovelace a le plus d'eſtime & d'affection. Je crois avoir compris, que c'eſt un homme d'une valeur éprouvée. Ils ſont devenus amis à l'occaſion d'une querelle (pour quelque femme, peut-être,) & d'une rencontre aux carrieres de Kenſington, où quelques ſurvenants eurent le bonheur de les réconcilier.

Il me ſemble que M. Belford n'a pas plus de vingt-ſept ou vingt-huit ans. C'eſt le plus jeune des cinq, après M. Lovelace. Peut-être ſont-ils les deux plus méchants; car ils paroiſſent capables de conduire les trois autres à leur gré. M. Belford eſt mis proprement comment les autres; mais il n'a pas ces avantages de figure & d'ajuſtement dont M. Lovelace eſt trop vain. Cependant il a l'apparence d'un homme de condition. Les bons Auteurs anciens, & nos meilleurs Ecrivains lui ſont familiers. La converſation, par ſon moyen, a quelquefois pris un tour plus agréable; & moi, qui paſſant parmi eux pour

Madame Lovelace, m'efforçois de donner la meilleure face qu'il m'étoit poſſible à ma ſituation, je me ſuis jointe alors à eux, & j'ai reçu de toute la compagnie une abondance de compliments ſur mes obſervations.

M. Belford paroît obligeant & de bon naturel. Quoique plein de complaiſance, il ne la porte point à l'excès comme M. Tourville. Il s'exprime avec beaucoup de facilité & de politeſſe, & j'ai cru remarquer un fond de bonne Logique, dans ſon eſprit & dans ſes raiſonnements. M. Belton a les mêmes prétentions. Ils s'attaquoient tous deux dans cette forme, en nous regardant nous autres femmes, comme pour obſerver ſi nous admirerions leur ſavoir, lorſqu'ils étoient contents d'eux-mêmes. Mais, avec plus de pénétration & de juſteſſe, M. Belford emportoit viſiblement l'avantage; & le ſentant bien lui-même, il prenoit plaiſir à défendre le côté foible de l'argument.

Quelque peu de goût qu'on ait en général pour les ſujets qui ſe traitent dans ces occaſions, on s'y prête autant que la bienſéance le permet, & par le rapport qu'ils ont à d'autres vues. Il m'auroit été difficile de ne pas ſouvent obſerver combien M. Lovelace étoit au-deſſus de ſes quatre amis, dans les choſes mêmes ſur leſquelles ils avoient la meilleure opinion de leur propre mérite. Pour ce qui regarde l'eſprit & la vivacité, il n'y en avoit pas un qui approchât de lui. Ils s'accordoient tous à lui céder, lorſqu'il ouvroit les levres. Le fier

Mowbray exhortoit alors Tourville à finir ſon babil : il pouſſoit du coude le ſourcilleux Belton, pour lui faire faire attention que Lovelace alloit parler ; & lorſqu'il avoit parlé, les termes de charmant garçon ſortoient de toutes les bouches, avec quelque expreſſion cavaliere d'admiration, ou peut-être d'envie. Effectivement, il a des avantages ſi particuliers dans la figure, dans le langage, & dans les manieres, que ſi l'on n'avoit ſoin de veiller ſur ſoi-même & de diſtinguer la vérité des fauſſes apparences, on ſeroit ſouvent expoſé à l'illuſion.

„ Voyez-le dans une compagnie nombreuſe, m'a dit M. Belford, on ne fait attention qu'à lui „. Ce Belford, ayant vu ſortir ſon ami pour un moment, a profité de ſon abſence pour s'approcher de mon oreille ; & de l'air d'un favori, qui eſt dans le ſecret de l'aventure, il m'a fait un compliment de félicitation ſur mon mariage ſuppoſé, en m'exhortant à ne pas inſiſter trop long-temps ſur les rigoureuſes conditions que j'avois impoſées à un ſi galant homme. Ma confuſion, dont il s'eſt apperçu, lui a fait quitter auſſi-tôt ce ſujet, pour retomber ſur l'éloge de ſon ami.

Réellement, ma chere, il faut avouer que M. Lovelace a dans l'air, une dignité naturelle, qui rend en lui la hauteur & l'inſolence, non-ſeulement inutiles, mais abſolument inexcuſables. Et puis cette douceur trompeuſe qu'il a dans le ſourire, dans le langage & dans toute ſa contenance, du moins lorſ-

qu'il cherche à plaire, ne marque-t-elle pas qu'il eſt né avec des inclinations innocentes; & qu'il n'eſt pas naturellement cette cruelle, cette violente, cette impétueuſe créature, dans laquelle il ſe peut que la mauvaiſe compagnie l'ait changé? Car il a d'ailleurs une phyſionomie ouverte, & je puis dire honnête. Ne le penſez-vous pas auſſi, ma chere? C'eſt ſur toutes ces ſpécieuſes apparences que je fonde l'eſpoir de ſa réformation.

Mais il eſt ſurprenant pour moi, j'en conviens, qu'avec tant de qualités nobles, avec une ſi grande connoiſſance des hommes & des livres, avec un eſprit ſi cultivé, il puiſſe trouver tant de ſatisfaction dans la compagnie dont je vous ai fait la peinture, & dans une converſation d'une impertinence révoltante, indigne de ſes talents & de tous ſes avantages naturels & acquis. Je n'en puis imaginer qu'une raiſon; & malheureuſement elle ne marque point une grande ame: c'eſt ſa vanité, qui lui fait attacher un ridicule honneur à ſe voir le chef des compagnons qu'ils s'eſt choiſis. Comment peut-on aimer les louanges, & ſe contenter de celles qui viennent d'une ſource ſi mépriſable!

M. Belford s'eſt aviſé de lui faire un compliment, qui m'a fait hâter mon départ de cette choquante aſſemblée. „ Heureux mortel! lui a-t-il dit, à l'occaſion de quelques flatteries de Madame Sinclair, qui étoient approuvées par Miſs Partington; „ vous êtes „ ſi bien partagé du côté de l'eſprit & du „ courage, qu'il n'y a point de femme, ni

„ d'homme qui puiſſe tenir devant vous „. En parlant, M. Belford avoit les yeux ſur moi. Oui, ma chere, il me regardoit avec un ſourire ; & ſes regards ſe ſont tournés enſuite vers ſon ami. Ceux de toute l'aſſemblée, hommes & femmes, ſont tombés auſſi-tôt ſur votre Clariſſe. Du moins le reproche de mon cœur me l'a fait penſer ; car à peine me ſuis-je ſenti la hardieſſe de lever les yeux.

Ah ! ma chere, ſi les femmes auxquelles on croit de l'amour pour un homme (& c'eſt le cas où je ſuis ; car à quelle autre cauſe attribuer une fuite qu'on ſuppoſe volontaire ?) étoient capables de réfléchir un moment ſur l'orgueil qu'elles lui cauſent & ſur l'humiliation dont elles ſe couvrent ; ſur la fauſſe pitié, le mépris tacite, les inſolents ſourires & les malignes explications auxquelles elles s'expoſent de la part d'un monde de cenſeurs de l'un & de l'autre ſexe ; quel mépris n'auroient-elles pas pour elles-mêmes ? & combien la mort, avec toutes ſes horreurs, leur paroîtroit-elle préférable à cet excès d'abaiſſement ? Vous devez voir à préſent pourquoi je ne puis m'étendre davantage ſur toutes les circonſtances de cette converſation.

LETTRE CXLV.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Lundi, à minuit.

IL m'arrive une aventure fort biſarre, qui me cauſe de la peine & du regret.

Madame Sinclair me quitte à ce moment; & fort mécontente, je crois, de n'avoir point obtenu de moi ce qu'elle m'a demandé. Sa maiſon ſe trouvant remplie de quelques femmes, arrivées pour ſes nieces, & la nuit, qui eſt fort avancée, ne permettant guere à Miſs Partington de s'expoſer dans les rues de Londres, elle eſt venue me prier d'accorder à cette jeune perſonne la moitié de mon lit.

Sa demande peut avoir été fort ſimple, & mon refus lui aura paru dur & peu obligeant: mais pendant qu'elle s'expliquoit, il m'eſt venu ſubitement à l'eſprit, que je ſuis ici comme étrangere pour tout le monde; que je n'ai pas un ſeul domeſtique que je puiſſe dire à moi, ou dont j'aie grande opinion; qu'il y a dans la maiſon, quatre hommes d'un caractere fort libre; partiſans déclarés de M. Lovelace; lui-même, d'un eſprit entreprenant; tous, autant que j'en puis juger par le bruit éclatant de leur joie, depuis que je les ai quittés, dans la chaleur actuelle du vin: que Miſs Partington elle-même

même n'eſt pas une perſonne auſſi timide qu'on me l'a repréſentée, qu'on a pris des peines officieuſes pour me donner bonne opinion d'elle, & que Madame Sinclair a mis plus de recherches dans ſon compliment qu'une priere de cette nature n'en demandoit. Un refus, ai-je dit en moi-même, ne peut avoir qu'un air ſingulier, pour des gens qui me croient déjà un peu ſinguliere: un conſentement m'expoſe à de fâcheuſes aventures. J'ai trouvé ſi peu de proportion entre les dangers de l'alternative, que je n'ai pas balancé ſur le choix.

J'ai répondu à Madame Sinclair que j'avois une longue lettre à finir; que je ne quitterois pas la plume ſans être fort preſſée du ſommeil; que Miſs Partington ſeroit gênée, & que je le ſerois moi-même.

Il ſeroit bien fâcheux, m'a-t-elle dit, qu'une jeune fille de cette diſtinction fût obligée de partager, avec Dorcas, un lit fort étroit. Mais elle avoit encore plus de regret de m'avoir fait une propoſition dont je puſſe recevoir la moindre incommodité. Rien ne ſeroit plus éloigné de ſes intentions: & Miſs Partington attendroit volontiers avec elle que j'euſſe fini ma lettre. Alarmée de ces inſtances, & moins embarraſſée à perſiſter dans mon refus qu'à le donner d'abord, j'ai offert mon lit entier, & de me renfermer dans mon cabinet pour écrire pendant toute la nuit. Cette pauvre Miſs, m'a-t-on dit, ſeroit effrayée de coucher

ſeule: d'ailleurs, elle ne conſentiroit jamais à m'incommoder juſqu'à ce point.

Je me ſuis crue délivrée, ſur-tout lorſque j'ai vu Madame Sinclair qui ſe retiroit civilement. Mais elle eſt revenue; & m'ayant demandé pardon de ſon retour, elle m'a dit que Miſs Partington étoit toute en larmes; que jamais elle n'avoit vu de jeune Dame, pour laquelle elle eût conçu autant d'admiration que pour moi; que cette chere fille ſe flattoit de n'avoir laiſſé rien échapper dans ſa conduite, qui m'eût inſpiré du dégoût pour elle. Trouvois-je bon qu'elle me l'amenât?

J'étois fort occupée, lui ai je répondu. La lettre que j'avois à finir étoit importante. J'eſpérois de voir demain Miſs Partington, & de lui faire agréer mes excuſes. Alors Madame Sinclair héſitant & paroiſſant reprendre le chemin de la porte, n'a pas laiſſé de ſe tourner encore vers moi. J'ai pris un flambeau pour la conduire, en lui recommandant de prendre garde à ſes pieds. Elle s'eſt arrêtée au haut de l'eſcalier: Mon Dieu, Madame, quelle peine vous prenez! m'a-t-elle dit. Le ciel connoît mon cœur; je n'ai pas eu deſſein de vous offenſer: mais puiſque vous n'approuvez pas une demande trop libre, je vous ſupplie de n'en rien dire à M. Lovelace. Il me croiroit trop hardie, & même impertinente.

Ne trouvez-vous pas, ma chere, cet incident fort particulier; ſoit en lui-même, ſoit dans le tour que mes reponſes lui ont

fait prendre? Je n'aime point à me rendre coupable d'une incivilité. Cependant, si l'on ne se proposoit rien, mon refus mérite ce nom. D'un autre côté, j'ai marqué des soupçons, auxquels je ne puis m'imaginer qu'il y ait le moindre fondement. S'ils sont justes, je dois tout craindre; je dois fuir & cette maison & l'homme, comme ce qu'il y a de plus infecté. S'ils ne le sont pas, & que je ne puisse me purger moi-même de les avoir formés, en donnant quelque raison plausible de mon refus, quel moyen de demeurer ici plus long-temps avec honneur?

Je me sens irritée contre lui, contre moi-même, & contre tout le monde, excepté vous. Ses compagnons sont de choquantes créatures. Pourquoi, je le répète, a-t-il pu souhaiter de me voir en si mauvaise compagnie? Encore une fois, je ne suis pas contente de lui.

LETTRE CXLVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOWE.

Mardi, 2 de Mai.

IL faut vous déclarer, quoiqu'avec un regret infini, que je ne puis plus, ni vous écrire, ni recevoir de vos lettres. J'en reçois une de votre mere, (sous le couvert de M. Lovelace & par la voie de Milord M.....) qui me fait là-dessus des reproches fort vifs,

& qui me défend, autant que je m'intéreſſe à ſon bonheur & au vôtre, de vous écrire ſans ſa permiſſion. Ainſi, juſqu'à des temps plus tranquilles, cette lettre eſt la derniere que vous recevrez de moi. Comme la ſituation de mes affaires ſemble devenir plus heureuſe, eſpérons d'obtenir bientôt la liberté de reprendre la plume & celle même de nous voir. Une alliance avec une famille auſſi honorable que celle de M. Lovelace ne ſera pas regardée apparemment comme une diſgrace.

Votre mere ajoute que, ſi je ſouhaite de *vous enflammer*, je n'ai qu'à vous informer de la défenſe qu'elle me ſignifie; mais elle ſe flatte que, ſans la commettre, je trouverai de moi-même quelque moyen d'interrompre une coreſpondance, à laquelle je ne puis ignorer qu'elle s'oppoſe depuis long-temps. Tout ce que je puis faire, c'eſt de vous prier de n'être point *enflammée*; c'eſt de vous engager par mes inſtances, à ne pas lui faire connoître, ni même ſoupçonner, que je vous aie communiqué la raiſon qui me fait ceſſer de vous écrire. Après avoir continué notre commerce, malgré le ſcrupule que je m'en ſuis fait & ſur lequel j'ai long-temps inſiſté, comment pourrois-je me diſpenſer honnêtement de vous apprendre ce qui tout d'un coup a la force de m'arrêter? Ainſi, ma chere, j'aime mieux, comme vous voyez, me repoſer ſur votre diſcrétion, que de feindre des raiſons dont vous ne ſeriez pas ſatisfaite, & qui, ne vous empêchant point de

vouloir pénétrer le fonds du myſtere, me feroient enfin paſſer à vos yeux pour une amie capable de réſerve : ſans compter que vous auriez quelque ſujet de vous croire bleſſée, ſi je ne vous ſuppoſois pas aſſez de prudence pour recevoir le dépôt de la vérité nue.

Je répéte que mes affaires n'ont point une mauvaiſe face. La maiſon ſera louée inceſſamment. Les femmes de celle-ci ſont fort reſpectueuſes, malgré ma délicateſſe à l'égard de Miſs Partington. Miſs Martin, qui doit ſe marier bientôt avec un riche marchand du Strand (*), eſt venue me conſulter aujourd'hui ſur quelques belles étoffes qu'elle veut acheter à cette occaſion. La veuve eſt moins rebutante qu'elle ne me l'a paru la premiere fois. M. Lovelace, à qui je n'ai pas diſſimulé que ſes quatre amis ne ſont pas de mon goût, m'aſſure que ni eux, ni d'autres, ne paroîtront devant moi ſans ma permiſſion.

Si je raſſemble toutes ces circonſtances, c'eſt pour mettre en repos votre cœur tendre & obligeant, dans la vue de rendre votre ſoumiſſion plus facile à l'ordre de votre mere ; & dans la crainte qu'on ne m'accuſe de vous *enflammer*, moi qui ſuis, avec des intentions bien différentes, ma très-chere & très-aimable amie, votre fidelle & dévouée,

CL. HARLOVE.

(*) Fameuſe rue de Londres.

LETTRE CXLVII.

Miſs HOWE, *à Miſs* CLARISSE HARLOVE.

Mercredi 3 Mai.

IL me paroît bien étonnant que ma mere ait été capable d'une ſi étrange démarche, uniquement pour exercer mal-à-propos ſon autorité, & pour obliger des cœurs durs & ſans remords. Si je crois pouvoir vous être utile par mes conſeils ou par mes informations, vous imaginez-vous que je balance jamais à vous les donner?

M. Hickman, qui croit entendre un peu les cas de cette nature, eſt d'avis que je ne dois pas abandonner une correſpondance telle que la nôtre. Il eſt fort heureux de penſer ſi bien; car ma mere ayant excité ma bile, j'ai beſoin de quelqu'un que je puiſſe quereller.

Voici ma réſolution, puiſqu'il faut vous ſatisfaire. Je me priverai de vous écrire pendant quelques jours, s'il n'arrive rien d'extraordinaire, & juſqu'à ce que l'orage ſoit un peu appaiſé. Mais ſoyez ſûre que je ne vous diſpenſerai pas de m'écrire. Mon cœur, ma conſcience, mon honneur s'y oppoſent.

Mais comment ferai-je ici? Comment? Rien ne m'embarraſſe moins; car je vous aſſure que je n'ai pas beſoin d'être pouſſée beaucoup, pour prendre ſecrétement la

route de Londres : & ſi je m'y détermine, je ne vous quitterai qu'après vous avoir vue mariée, ou tout-à-fait délivrée de votre fléau ; & dans ce dernier cas, je vous emmene avec moi, en dépit de tout l'univers ; ou ſi vous refuſez de venir, je demeure avec vous, & je vous ſuis comme votre ombre.

Que cette déclaration ne vous effraie point. Il n'y a qu'une *conſidération* & *une ſeule eſpérance* qui m'arrêtent, veillée comme je ſuis dans tous les moments de ma vie, obligée de lire ſans voix, de travailler ſans goût, & de coucher chaque nuit avec ma mere. La conſidération, c'eſt que vous pourriez craindre qu'une démarche de cette nature ne parût doubler votre faute, aux yeux de ceux qui donnent le nom de faute à votre départ : l'eſpérance conſiſte à m'imaginer encore que votre aventure peut finir heureuſement, & que certaines gens rougiront un jour de l'infame rôle qu'ils ont joué. Cependant il m'arrive ſouvent de balancer. Mais la réſolution où vous paroiſſez être, de rompre tout commerce avec moi dans cette criſe, emportera néceſſairement la balance. Ecrivez-moi donc, ou chargez-vous de toutes les conſéquences.

Quelques mots ſur les principaux articles de vos dernieres lettres. J'ignore ſi le ſage projet de votre frere eſt abandonné, ou s'il ne l'eſt pas. Un profond ſilence regne dans votre famille. Votre frere s'eſt abſenté pendant trois jours. Il eſt revenu paſſer vingt-quatre heures au château d'Harlove. Enſuite

il a disparu. S'il est avec Singleton ou d'un autre côté, c'est ce que je ne puis découvrir.

Sur le portrait que vous me faites des compagnons de votre personnage, je vois assez que c'est une race infernale, dont il est le Belzébuth. Qu'a-t-il pu se proposer, comme vous dites, dans l'empressement avec lequel il a souhaité de vous voir au milieu d'eux, & de vous donner cette occasion d'en faire comme autant de miroirs, qui réfléchissoient la lumiere l'un sur l'autre. Cet homme est un fou, n'en doutez pas, ma chere; ou du moins, un parfait étourdi. Je me figure qu'ils se sont parés devant vous de ce qu'ils ont de plus brillant. Voilà ce qu'on nomme des gens du bel air, des Seigneurs d'un mérite accompli! Cependant, qui sait combien d'ames mépriſables de notre sexe, le pire d'entr'eux a su lier à son char?

Vous vous êtes jettée dans l'embarras, comme vous l'observez, en refusant de partager votre lit avec Miss Partington. J'en ai du regret pour elle. Vigilante comme vous êtes, qu'en pouvoit-il arriver? S'il pensoit à la violence, il n'attendroit pas le temps de la nuit. Vous auriez été libre de ne vous pas coucher. Madame Sinclair vous a trop pressée, & vous avez poussé trop loin le scrupule.

S'il survenoit quelque chose qui retardât la célébration, je vous conseillerois de prendre un autre logement: mais si vous vous mariez, je ne vois aucune raison qui vous empêche de demeurer où vous êtes, jusqu'à ce

que vous ayiez obtenu la poſſeſſion de votre terre. Le nœud une fois formé, ſur-tout avec un homme ſi réſolu, il ne faut pas douter que vos parens ne vous reſtituent bientôt ce qu'ils ne peuvent retenir légitimement. Quand il y auroit matiere à quelque procès, vous n'auriez pas le pouvoir, & vous ne devriez pas avoir la volonté de vous y oppoſer. Il ſera maître alors de votre bien (*) & vous ne pourriez former d'autres vues ſans injuſtice.

Un point que je vous conſeille de ne pas oublier, c'eſt celui d'un contrat dans les formes. Pour l'honneur de votre prudence & de ſa juſtice, votre mariage doit être précédé d'un contrat. Tout méchant qu'il eſt, il ne paſſe pas pour une ame ſordide, & je m'étonne qu'il ſoit encore à vous faire cette propoſition.

Je ne ſuis pas mécontente de ſes ſoins, pour trouver une maiſon toute meublée. Il me ſemble que celle qu'il a vue vous conviendra beaucoup ; mais s'il faut attendre trois ſemaines, vous ne devez pas remettre la cérémonie ſi loin. D'ailleurs il peut donner d'avance des ordres pour vos équipages. C'eſt un de mes étonnements, qu'il paroiſſe ſi ſoumis.

Ma chere, je le répéte : continuez de m'écrire. J'inſiſte abſolument ſur cette preuve d'amitié. Ecrivez-moi, & dans le plus grand détail ; ou prenez ſur vous toutes les ſuites. Il n'y a point de démarches qui

(*) Suivant les loix d'Angleterre.

m'effraient, lorſque je croirai les devoir à la ſûreté de votre honneur & de votre repos.

ANNE HOVVE.

LETTRE CXLVIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE à Miſs HOVVE.

Jeudi, 4 Mai.

JE ferme les yeux ſur tout autre engagement, je ſuſpends tout autre deſir, je bannis toute autre crainte, pour vous ſupplier, très-chere amie, de ne pas vous rendre coupable d'un excès d'amitié, pour lequel je ne puis jamais vous faire des remerciments, & qui deviendra pour moi la ſource d'un éternel regret. S'il faut vous écrire, je vous écrirai. Je connois votre caractere impatient, lorſque vous croyez votre générosité ou votre amitié bleſſée. Ma chere Miſs Howe! voudriez-vous encourir la malédiction d'une mere, comme je me ſuis attirée celle de mon pere? Ne diroit-on pas qu'il y a de la contagion dans ma faute, ſi Miſs Howe venoit à la ſuivre? Il y a des choſes ſi viſiblement mauvaiſes, qu'elles ne ſouffrent pas de diſcuſſion; celle-ci eſt du nombre. Il eſt inutile d'apporter des raiſons contre une témérité de cette nature. Quelque nobles, quelque généreux que puiſ-

ſent être vos motifs, à Dieu ne plaiſe qu'on ſache jamais, qu'il vous ſoit entré ſeulement dans l'idée, de ſuivre un ſi mauvais exemple! d'autant plus que vous n'auriez pas même les excuſes qu'on peut alléguer en ma faveur; particuliement celle d'avoir été malheureuſement ſurpriſe.

La contrainte où votre mere vous retient ne vous paroîtroit pas inſupportable dans une autre occaſion. Auriez-vous regardé autrefois comme un tourment, de partager ſon lit? Avec quelle joie je recevois cette faveur de la mienne! Quel plaiſir je prenois à travailler ſous ſes yeux! Vous penſiez de même autrefois: & je ſais que dans les ſoirées d'hiver, c'etoit un de vos plus chers amuſements de lire quelquefois devant elle. Ne me donnez pas ſujet de me reprocher à moi-même la raiſon de ce changement.

Apprenez, ma chere, votre amie vous en conjure, apprenez à ſubjuguer vos propres paſſions. Tout excès eſt blamable, quels qu'en ſoient les motifs. Ces paſſions de notre ſexe, que nous ne prenons pas la peine de combattre, peuvent avoir la même ſource que celles que nous condamnons le plus dans les hommes emportés & violents; & peut-être ne les portent-ils plus loin que par l'influence de l'uſage, ou par la force d'une éducation plus libre. Peſons toutes deux cette réflexion, ma chere; tournons les yeux ſur nous-mêmes, & tremblons.

Si je vous écris, comme vous m'en faites une loi, j'inſiſte ſur une interruption de

votre part. Votre silence sur ce point me sera une preuve que vous ne pensez plus à la téméraire démarche dont vous m'avez menacée, & que vous obéissez à votre mere, du moins dans la partie qui vous regarde. Supposez des cas d'importance: ne pouvez-vous pas employer la plume de M. Hickman?

Mes caracteres tremblants vous feront connoître, ma chere & impétueuse amie, quel tremblement de cœur vous avez causé à votre fidelle, CL. HARLOVE.

P. S. On m'apporte à ce moment mes habits; mais vous m'avez jettée dans un trouble, qui m'ôte le courage d'ouvrir la malle. Un valet de M. Lovelace porte ma lettre à M. Hickman, pour faire plus de diligence. Que la plume de ce digne ami me soulage un peu de ce nouveau sujet d'inquiétude.

LETTRE CXLIX.

M. HICKMAN, à Miss CLARISSE HARLOVE.

Vendredi, 5 de Mai.

MADEMOISELLE,

J'AI l'honneur d'être chargé, par Miss Howe, de vous marquer, sans connoître ses motifs, qu'elle est excessivement affligée de l'inquiétude que vous avez conçue

de ſa derniere lettre ; & que ſi vous continuez ſeulement de lui écrire, comme vous l'avez fait juſqu'à préſent, elle renoncera au deſſein qui vous cauſe tant d'alarmes. Cependant, elle m'ordonne d'ajouter, que s'il y a la moindre apparence qu'elle puiſſe *vous ſervir* ou *vous ſauver*, ce ſont ſes propres termes, toutes les cenſures du monde ne tiendront que le ſecond rang dans ſon eſprit. Je ſuis fort tenté, Mademoiſelle, de ſaiſir cette occaſion pour vous exprimer l'intérêt que je prends à votre ſituation ; mais n'en étant pas bien informé, & jugeant ſeulement, par l'agitation d'eſprit de la plus chere perſonne que j'aie au monde & de la plus ſincere de vos amies, qu'elle n'eſt pas auſſi heureuſe que je le deſire, je ſuis réduit à vous offrir mes fideles ſervices, avec des vœux ardents pour la fin de toutes vos peines ; car je ſuis Mademoiſelle, avec un dévouement égal à mon reſpect & à mon admiration, Votre, &c.

CHARLES HICKMAN.

LETTRE CL.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 2 Mai.

MERCURE, ſuivant nos Fabuliſtes, ayant la curioſité de ſavoir dans quel degré d'eſtime il étoit parmi les mortels, deſcendit

ſous quelque déguiſement, & marchanda, dans la boutique d'un Statuaire, un Jupiter, une Junon, enſuite quelques autres des Dieux majeurs; & venant à ſa propre ſtatue, il demanda auſſi de quel prix elle étoit. Oh! lui dit l'Artiſte, achetez une des autres, & je vous donnerai celle-là pardeſſus le marché. Le Dieu des voleurs dut avoir l'air aſſez ſot, en recevant cette mortification pour ſa vanité.

Tu lui reſſembles, Belford. Mille guinées ne te coûteroient rien, pour obtenir l'eſtime de cette belle perſonne. Tu te croirois heureux qu'elle te trouvât ſeulement ſupportable, & pas tout-à-fait indigne de ſa compagnie. En partant hier au ſoir, ou plutôt ce matin, tu m'as fait promettre de t'écrire deux mots à Edgvvare, pour t'apprendre ce qu'elle penſe de toi & de tes camarades ſubalternes.

Tes mille guinées ſont à toi, mon pauvre Belford; car vous lui déplaiſez tous parfaitement; & toi comme les autres.

J'en ſuis aſſez fâché pour ta part, & cela par deux raiſons; l'une, que le motif de ta curioſité devoit être crainte & mauvaiſe opinion de toi-même; au lieu que celle du Dieu des voleurs ne venant que d'une inſupportable vanité, il méritoit d'être renvoyé au ciel, en rougiſſant d'une aventure dont il y a beaucoup d'apparence qu'il n'oſa pas ſe vanter: l'autre, que ſi l'on a du dégoût pour toi, je crains de n'être pas mieux dans l'eſprit de la belle; car ne ſommes-

nous pas des oiſeaux du même plumage ?

Je ne dois jamais parler de réformation, m'a-t-elle dit, avec des compagnons de cette eſpece, & prenant autant de plaiſir que j'en prends à vivre avec eux.

Il ne m'eſt pas tombé dans l'eſprit plus qu'à vous, qu'elle pût vous trouver à ſon gré; mais, vous connoiſſant pour mes amis, j'avois cru qu'une perſonne ſi bien élevée garderoit plus de ménagement dans ſes cenſures.

Je ne ſais comment va le monde, Belford; mais les femmes ſe croient en droit de prendre toutes ſortes de libertés avec nous; tandis que nous ſommes impolis, & peut-être beaucoup pires, ſi nous ne débitons pas un tas de menteries maudites, & ſi nous ne faiſons pas le blanc du noir en leur faveur. Elles nous forcent ainſi à l'hypocriſie; & dans d'autres temps, elles nous reprochent de n'être que des trompeurs.

Je vous ai défendu tous, le mieux que j'ai pu: mais, contre des principes tels que les ſiens, vous ſavez qu'on ne peut ſe défendre qu'en retraite. Voici quelques traits de votre apologie :

„ A des yeux purs, les moindres écarts „ paroiſſent une offenſe. Cependant je n'a- „ vois pas remarqué, pendant toute la ſoi- „ rée, que dans vos diſcours ou dans vos „ manieres il y eût quelque choſe à vous „ reprocher. Bien des gens n'étoient capa- „ bles de parler que ſur un ou deux ſujets:

„ elle ne leur reſſembloit pas, elle qui les
„ poſſédoit tous : mais il n'étoit pas ſurpre-
„ nant que vous euſſiez parlé de ce que vous
„ ſavez le mieux, & que votre converſation
„ ſe fût bornée aux ſimples objets des ſens.
„ Si elle nous avoit un peu plus honorés de
„ la ſienne, elle auroit eu moins de dégoût
„ pour la nôtre : car elle avoit vu avec quel-
„ le attention tout le monde ſe préparoit à
„ l'admirer, lorſqu'elle ouvroit les levres.
„ Belford, en particulier, m'avoit dit auſſi-
„ tôt qu'elle s'étoit retirée, que la vertu
„ même parloit par ſa bouche : mais qu'elle
„ lui avoit impoſé tant de reſpect, qu'il
„ craindroit toujours devant elle, de ne pas
„ s'obſerver autant qu'il s'y croyoit obligé.

A parler naturellement, m'a-t-elle dit, elle n'aimoit, ni mes compagnons, ni la maiſon où elle étoit.

Je lui ai répondu, que je n'aimois pas la maiſon plus qu'elle, quoique les gens paruſſent aſſez civils, & qu'elle eût avoué qu'ils lui déplaiſoient moins qu'à la premiere vue. Mais n'étions nous pas à la veille d'en avoir une à nous?

„ Elle n'aimoit pas Miſs Partington.
„ Quand ſa fortune ſeroit telle qu'on le di-
„ ſoit, elle n'avoit pas d'inclination à la
„ choiſir pour ſon amie. Il lui ſembloit étran-
„ ge que la nuit précédente on ſe fût adreſſé
„ à elle, pour une propoſition qui l'avoit
„ embarraſſée, tandis que les Dames de la
„ maiſon avoient ſur le devant d'autres
„ locataires, avec leſquels elles devoient être

„ plus libres qu'avec une connoiſſance de „ deux jours. „

J'ai feint d'ignorer tout-à-fait cette circonſtance ; & lorſqu'elle s'eſt expliquée plus ouvertement, j'ai condamné la demande comme une action indiſcrette. Elle a parlé de ſon refus plus légérement qu'elle n'en jugeoit ; je l'ai fort bien remarqué ; car il étoit aiſé de voir qu'elle me croyoit aſſez bien fondé à lui reprocher un excès de délicateſſe ou de précaution. Je lui ai offert de marquer mon reſſentiment à Madame Sinclair.

„ Non ; ce n'étoit pas la peine ; il valoit „ mieux paſſer là-deſſus : on pouvoit trouver „ plus de ſingularité dans ſon refus, que „ dans la demande de Madame Sinclair & „ dans la confiance de Miſs Partington. „ Mais comme les gens de la maiſon avoient „ un ſi grand nombre de connoiſſances, elle „ craignoit de n'être pas libre dans ſon appartement, ſi ſa porte étoit ouverte à tout „ le monde. Au fond, elle avoit trouvé dans „ les manieres de Miſs Partington, des airs „ de légéreté ſur leſquels elle ne pouvoit „ paſſer, du moins pour ſouhaiter une liaiſon plus intime avec elle. Mais ſi ſa fortune „ étoit ſi conſidérable, elle ne pouvoit s'empêcher de dire, que cette jeune perſonne „ lui paroiſſoit plus propre à recevoir mes „ ſoins, que..... „

Je l'ai interrompue d'un air grave : je n'avois pas, lui ai-je dit, plus de goût qu'elle pour Miſs Partington. C'étoit une jeune innocente, qui me ſembloit juſtifier

assez la vigilance que ses tuteurs apportoient à sa conduite. Cependant, pour la nuit passée, je devois avouer que je n'avois rien observé de choquant dans sa conduite; & que je n'y avois vu que l'ouverture d'une jeune fille de bon naturel, qui se croit en sûreté dans une compagnie d'honnêtes gens.

C'étoit parler fort avantageusement, m'a-t-elle dit, & de moi & de mes compagnons: mais si cette jeune fille avoit été si satisfaite de la soirée qu'elle avoit passée avec nous, elle me laissoit à juger, si je n'étois pas trop bon de lui supposer tant d'innocence. Pour elle, qui ne connoissoit point encore Londres, elle m'avouoit naturellement que de sa vie, elle ne s'étoit trouvée en si mauvaise compagnie, & qu'elle souhaitoit de ne s'y retrouver jamais.

Entends-tu, Belford? Il me semble que tu es plus maltraité que Mercure.

J'étois piqué. Autant que j'en pouvois juger, lui ai-je répondu, des femmes beaucoup plus discretes que Miss Partington ne seroient pas à couvert, devant le tribunal d'une si rigoureuse vertu.

Je prenois mal sa pensée, a-t-elle repris; mais si réellement je n'avois rien vu dans la conduite de cette jeune personne, qui fût choquant pour une ame vertueuse, elle ne pouvoit me dissimuler que mon ignorance lui paroissoit aussi digne de pitié que la sienne; & que pour l'intérêt de deux caracteres si bien assortis, il étoit à souhaiter qu'ils ne fussent jamais séparés.

Vois, Belford, ce que je gagne par ma charité !

Je l'ai remercié de la ſienne ; mais je n'ai pas fait difficulté de lui dire, qu'en général, les *bonnes ames* en avoient fort peu ; & qu'à parler de bonne foi, j'aimerois mieux être un peu plus mauvais, & juger moins rigoureuſement de mon prochain.

Elle m'a félicité de ce ſentiment ; mais elle eſpéroit, a-t-elle ajouté, que pour paroître charitable à mes yeux, elle ne ſeroit pas obligée de marquer du goût pour la vile compagnie où je l'avois engagée le ſoir précédent.

Nulle exception en ta faveur, Belford. Tes mille guinées ne courent aucun riſque.

J'ai répondu, en lui demandant pardon, que je ne lui voyois de goût pour perſonne, (franchiſe, ma foi, pour franchiſe. Pourquoi s'aviſe-t-elle de maltraiter mes amis ? Milord M... diroit ici, qui m'aime, aime mon chien) que cependant, ſi elle vouloit me faire connoître ce qui lui plaiſoit ou ce qui ne lui plaiſoit pas, je m'efforcerois d'y conformer mes ſentiments.

Elle m'a dit, d'un air piqué, que je devois donc me déplaire à moi-même.

Au diable la précieuſe. S'imagine-t-elle que tôt ou tard elle ne me le payera pas ?

Mon bonheur, ai-je repris d'un ton plus humble, étoit en ſi bon train avant l'aſſemblée d'hier, que je ſouhaitois que le diable eût emporté mes quatre amis & Miſs Partington ; cependant elle me permettroit de

dire, que je ne voyois pas comment les bonnes ames pouvoient atteindre à la moitié de leur but, qui étoit de corriger le monde par leur exemple, si jamais elles n'admettoient dans leur compagnie que des gens qui leur ressemblent.

Je me suis cru réduit en cendre par deux ou trois éclairs qui sont sortis de ses yeux indignés. Elle m'a tourné le dos d'un air de mépris ; & se hâtant de remonter, elle s'est enfermée dans sa chambre. Je te répéte, mon cher Belford, que tes cent guinées te demeureront. Elle prétend, que je ne suis pas un homme poli : mais te semble-t-il que dans cette occasion elle soit plus polie pour une femme ?

A présent, ne penses-tu pas que je lui dois quelque punition pour la cruauté qu'elle a eue de mettre une aussi jolie personne & d'une fortune aussi considérable que Miss Partington, dans la nécessité de partager le lit d'une servante ? Miss Partington, dis-je, qui a déclaré, les larmes aux yeux, à Madame Sinclair, que si Madame Lovelace lui faisoit l'honneur d'aller à Barnet, les plus beaux appertements & les meilleurs lits de la maison seroient à son service. Crois-tu que je ne devine pas toutes les idées offensantes qu'elle a formées sur mon compte ? Qu'elle a craint, que le mari supposé n'entreprît de se mettre en possession de ses droits, & que Miss Partington ne fût disposée à favoriser l'exécution d'un devoir si juste ? C'est donc ainsi que vous me défiez,

ma charmante ! Eh bien puiſque vous avez plus de confiance à vos précautions qu'à mon honneur, on trouvera le moyen de changer vos craintes en réalités.

Ne manque pas, Belford, de me marquer ce que tu penſes de ma fiere Hélene, toi & tes camarades.

Je viens d'apprendre que ſon Hannah eſpere d'être bien-tôt aſſez rétablie, pour ſe rendre auprès d'elle. Il me ſemble que cette fille n'a pas de Médecin. Je penſe à lui en envoyer un, par un pur motif d'amour & de reſpect pour ſa maîtreſſe. Qui ſait ſi l'effet de quelque remede ne ſera pas d'augmenter ſa maladie ? J'en ai cette eſpérance du moins. Les ſiennes ſont peut-être auſſi trop précipitées. Le temps n'eſt pas favorable aux rhumatiſmes.

LETTRE CLI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi, 2 de Mai.

AU moment que je cachetois ma lettre, il en eſt arrivé une à ma charmante, ſous mon couvert, & par la voie de Milord M.... De qui t'imagines-tu qu'elle ſoit ? De Miſs Hovve ; & que contient-elle ? C'eſt ce que je ne puis ſavoir, avant qu'il plaiſe à cette chere perſonne de me le communiquer. Mais, par l'effet qu'elle a produit ſur elle, je juge que c'eſt une lettre fort cruelle.

Deux ruiſſeaux de larmes couloient de ſes yeux en la liſant, & ſa couleur a changé pluſieurs fois. Je crois que ſes perſécutions n'auront pas de fin.

Quelle eſt la cruauté de ſon ſort, s'eſt écriée la belle affligée! C'eſt à préſent qu'il faut renoncer à l'unique conſolation de ſa vie! Elle entend ſans doute la correſpondance de Miſs Hovve. Mais pourquoi cette grande douleur? C'eſt une défenſe qui avoit été déjà ſignifiée à ſon amie, & qui ne les arrêtoit pas toutes deux, quoiqu'impeccables, s'il vous plaît. Pouvoient-elles s'attendre qu'une mere ne ſoutiendroit pas ſon autorité; & lorſque ſes ordres ont ſi peu de pouvoir ſur une fille perverſe, n'étoit-il pas raiſonnable de ſuppoſer qu'elle eſſaieroit s'ils auront plus d'effet ſur l'amie de ſa fille? Je ſuis perſuadé qu'à préſent ils ſeront exécutés à la rigueur; car je ne doute pas que ma charmante ne s'en faſſe un point de conſcience.

Je hais la cruauté, ſur-tout dans les femmes; & je ſerois plus touchée de celle de Madame Hovve, ſi je n'en avois pas eu dans ma charmante, un exemple bien plus fort à l'égard de Miſs Partington. Puiſqu'elle étoit ſi effrayée pour elle-même, comment pouvoit-elle ſavoir ſi Dorcas n'introduiroit perſonne auprès de cette jeune innocente, qu'elle devoir ſuppoſer bien moins ſur ſes gardes? Mais après tout, je ne ſuis pas trop fâché de cette défenſe, de quelque ſource qu'elle vienne; parce

qu'il me paroit certain, que j'ai l'obligation à Miſs Hovve de la vigilance exceſſive de ma belle, & de la mauvaiſe opinion qu'elle a de moi. Elle n'aura perſonne, à préſent, dont elle puiſſe comparer les remarques avec les ſiennes; perſonne qui ſe plaiſe à l'allarmer: & je ſerai diſpenſé d'approfondir par de mauvaiſes voies, une correſpondance qui m'a toujours cauſé de l'inquiétude.

N'admires-tu pas comment tout conſpire en ma faveur? Pourquoi cette charmante Clariſſe me met-elle dans la néceſſité d'avoir recours à des inventions qui augmentent mon embarras, & qui peuvent me rendre plus coupable dans l'idée de certaines gens? Ou plutôt, pourquoi, voudrois-je lui demander, entreprend-elle de réſiſter à ſon étoile?

LETTRE CLII.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

A Edgvvare, Mardi au ſoir, 2 de Mai.

SANS attendre l'explication que vous nous avez fait eſpérer, ſur le jugement que votre Dame porte de nous, je me hâte de vous aſſurer que nous n'avons qu'une voix dans celui que nous portons d'elle; c'eſt-à-dire, que pour les qualités de l'eſprit, nous ne croyons point qu'il y ait de femme au monde qui l'emporte ſur elle au même âge.

Pour la figure, elle eſt dans ſa fleur. C'eſt une perſonne admirable, une parfaite beauté; mais à peine s'arrête-t-on à ces éloges inférieurs, lorſqu'on a joui de l'honneur de ſa converſation. Cependant, c'eſt contre ſon inclination qu'elle nous accordoit cette faveur.

Permettez, cher Lovelace, que j'aſpire à la gloire de ſauver tant de perfections, du danger continuel auquel je les vois expoſées de la part du plus adroit & du plus intrigant de tous les hommes. Dans une autre lettre, je vous ai fait valoir l'intérêt de votre propre famille, & particuliérement les deſirs de Milord M.... Je n'avois pas encore eu l'occaſion de la voir. Mais à préſent, j'y joins ſon propre intérêt; celui de l'honneur, les motifs de la juſtice, de la reconnoiſſance & de l'humanité, qui doivent tous s'accorder pour la conſervation d'un ſi bel ouvrage de la nature. Tu ne ſais pas, Lovelace, quel chagrin j'aurois emporté au fond du cœur, ſans ſavoir à quoi l'attribuer, ſi je n'avois été bien ſûr, en te quittant, que cette fille incomparable étoit échappée au maudit projet de lui faire recevoir la coquine de Partington pour ſa compagne de lit?

Il y a quelque choſe de ſi reſpectable, & de ſi doux néanmoins, dans la figure de cette belle perſonne, (je ne fais que parler d'elle, depuis que je l'ai vue) que ſi je voulois avoir toutes les vertus & toutes les graces dans un même tableau, je demanderois

derois qu'elles fussent copiées de ses différents airs & de ses attitudes. Elle est née pour faire l'ornement de son siecle. Elle feroit celui de la premiere dignité. Quelle vivacité perçante, & quelle douceur en même temps dans ses yeux! j'ai cru voir dans chacun de ses regards un mêlange de crainte & d'amour pour vous. Quel divin sourire! Quel charme, de le voir percer au travers du nuage qui couvroit son beau visage, & qui montroit assez qu'elle avoit au fond de l'ame, plus de tristesse & d'inquiétude qu'elle ne vouloit en laisser voir!

Vous pouvez m'accuser d'enthousiasme; mais en vérité, j'ai conçu tant de vénération pour l'excellence de son esprit & de son jugement, que loin de pouvoir excuser celui qui seroit capable d'en user mal avec elle, je suis tenté de regretter, qu'avec des qualités si angéliques, elle soit destinée au mariage. Elle est toute ame à mes yeux. Quand elle trouveroit un mari qui lui ressemblât, pourquoi mettre à des usages profanes les charmantes perfections qu'elle possede? Pourquoi dégrader un ange aux offices vulgaires de la vie domestique? Si j'étois son mari, à peine oserois-je souhaiter de la voir mere; à moins que d'avoir une espece de certitude morale, que les ames telles que la sienne sont capables de propagation. En un mot, pourquoi ne pas laisser l'ouvrage des sens aux êtres purement corporels! Je sais que vous-même, vous n'avez pas d'elle des idées moins relevées que les

miennes. Belton, Movvbray, Tourville, penſent comme moi, ne mettent pas de fin à leurs éloges, & jurent que ce ſeroit la plus grande pitié du monde, de ruiner une jeune perſonne dont la chûte ne peut réjouir que l'enfer.

Quel doit être le mérite d'une femme qui eſt capable de nous arracher cet aveu, à nous qui ne ſommes pas plus réguliers que toi; à tes amis déclarés, qui ſe ſont joints à toi dans tes juſtes reſſentiments contre le reſte de ſa famille, & qui t'ont offert leur ſecours pour l'exécution de ta vengeance! Mais que veux-tu? Nous ne trouvons aucune ombre de raiſon, à punir une fille innocente, qui t'aime de tout ſon cœur, qui eſt ſous ta protection, & qui a tant ſouffert, pour toi, de l'injuſtice de ſes parents.

Je veux te faire une ou deux queſtions. Toute charmante qu'eſt ta Clariſſe, penſes-tu ſérieuſement que le but que tu te propoſes, réponde aux moyens; c'eſt-à-dire, aux peines que tu te cauſes à toi-même, aux perfidies, aux artifices, aux inventions dont tu t'es déjà noirci à tes propres yeux & que tu médites encore? En toutes ſortes de perfections, elle eſt ſupérieure à toutes les femmes du monde: mais ſur le point que tu veux obtenir, une ſenſuelle du même ſexe, une Partington, une Horton, une Martin, rendra un ſenſuel du nôtre mille fois plus heureux, qu'il ne pourroit eſpérer de l'être avec elle. *Les voluptés délicieu-*

ſes ſont celles qui ſe partagent volontairement [*]. Voudrois-tu la rendre malheureuſe pour toute ſa vie, ſans pouvoir compter d'être heureux toi-même un inſtant ?

Juſqu'à préſent, il n'eſt pas trop tard : & c'eſt peut être ce qu'on peut dire de plus, ſi tu as deſſein de conſerver ſon eſtime avec ſa perſonne ; car je crois que dans la maudite maiſon où elle eſt, il lui eſt impoſſible de ſortir de tes mains. La damnable hypocrite que cette Sinclair ! Comment a-t-elle pu ſe maſquer juſqu'à ce point, pendant tout le temps que ta belle a paſſé avec nous ? Crois-moi, Lovelace. Sois honnête & marie-toi : & rends graces à ton étoile, qui fait condeſcendre l'excellente Clariſſe à recevoir ta main. Si tu t'endurcis contre tes propres lumieres, tu ſeras condamné dans ce monde & dans l'autre. Tu le ſeras, te dis-je, & tu mériteras de l'être ; quand tu aurois pour juge, un homme qui ne s'eſt jamais ſenti ſi fortement touché en faveur d'une femme, & que tu connois pour ton ami partial.

BELFORD.

Nos aſſociés ont conſenti que je t'écriviſſe dans ces termes. Comme ils ne connoiſſent rien aux caracteres dont nous nous ſervons, je leur ai lu ma lettre. Ils l'approuvent ; & de leur propre mouvement ils y ont voulu mettre leur noms. Je me hâte

[*] Vers de Congreve.

de te l'envoyer, de peur d'être prévenu par quelqu'un de tes déteſtables ſyſtêmes.

Belton, Mowbray, Tourville.

P. S. On me remet à l'inſtant les deux tiennes. Je ne change point d'opinion, & je ne rabats rien de mes ardentes ſollicitations en ſa faveur, malgré le dégoût qu'elle a pour moi.

LETTRE CLIII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mercredi, 3 de Mai.

APRÈS la peine que je me ſuis donnée de t'expliquer mes vues, mes deſſeins, & mes réſolutions par rapport à cette admirable fille, il eſt bien extraordinaire que tu t'évapores comme tu fais, en ſa faveur, lorſque je n'ai fait encore ni eſſai ni tentative, & que toi-même, dans une lettre précédente, tu as donné, comme ton opinion, qu'on pouvoit prendre avantage de la ſituation où elle ſe trouve, & qu'il n'eſt pas impoſſible de la vaincre.

La plupart de tes réflexions, particuliérement celle qui regarde la différence des plaiſirs que peuvent donner les femmes vertueuſes & les femmes libertines, ſont plus propres aux moments qui ſuivent l'expérience qu'aux temps qui la précédent.

Je reconnois, avec le Poëte & toi, que les délicieuſes voluptés ſont celles qui ſe partagent volontairement. Mais peut-on s'attendre qu'une femme bien élevée ſe rende à la premiere attaque ? En ſuis-je même aux ſommations ? Il me paroît certain que j'aurai des difficultés à combattre : d'où je conclus que j'y dois employer la ſurpriſe. Peut-être ſera-t-il néceſſaire d'y joindre un peu de cruauté. Mais les oppoſitions peuvent être mêlées de conſentement. On peut ſe rendre au milieu de la réſiſtance. Qui ſait, après le premier choc, ſi les combats ſuivants ne s'affoibliront point par degrés, juſqu'à ce que la ſoumiſſion devienne volontaire ? C'eſt le point qui demande d'être éclairci. J'ai vu des oiſeaux refuſer la nourriture, & ſe laiſſer mourir de chagrin, d'avoir été pris & renfermés dans une cage ; mais je n'ai point encore rencontré de femme ſi ſotte. Cependant, j'ai entendu dire que ces chéres ames font de furieuſes menaces contre leur vie dans ces occaſions. Mais ce n'eſt pas dire grand'choſe en faveur d'une femme, que de lui accorder plus de ſens qu'aux oiſeaux. Cependant nous ſommes obligés d'avouer tous, qu'un oiſeau eſt plus difficile à prendre qu'une femme.

Ainſi, Belford, ſans aller plus loin, que ſais-je ſi mon charmant oiſeau ne ſe laiſſera point apprivoiſer, & s'il ne parviendra point, avec le temps, à vivre auſſi ſatisfait de ſa condition qu'un grand nombre d'autres que j'ai conduits à ce point ; & quel-

ques-uns, je t'assure, d'un naturel fort sauvage.

Mais je devine ton principal motif, dans la chaleur avec laquelle tu prends les intérêts de ma charmante. Je sais que tu es en correspondance avec Milord M.... qui est depuis long-temps dans l'impatience de me voir enchaîné; & tu veux te faire un mérite de mon mariage auprès de ce vieil oncle goutteux, dans la vue d'obtenir pour toi-même une de ses nieces. Mais songes-tu que mon consentement te sera nécessaire? & ferai-je bien ta cour à Miss Charlotte, en lui apprenant l'affront que tu fais à tout son sexe, lorsque tu me demmandes si je crois qu'après avoir subjugué la plus charmante femme du monde, le fruit de la victoire soit égal à la peine? Lequel penses-tu qu'une femme sensible trouvera le plus excusable, du méprisant personnage qui fait cette question, ou de celui qui préfére la conquête d'une belle femme à toutes les joies de la vie? N'ai-je pas connu une vertueuse matrône, ou bien aise du moins qu'on eût cette idée d'elle, qui voua une haine éternelle à un homme, pour avoir osé dire qu'elle n'étoit plus dans l'âge de plaire?

Mais encore un mot ou deux, sur l'objection qui regarde le fruit de la victoire. Le chasseur, qui fait la guerre au renard, ne s'expose-t-il pas à toutes sortes de fatigues pour triompher d'une bête qui n'est bonne, ni pour lui ni pour ses chiens? Et

dans toutes les chaſſes nobles, n'eſtime-t-on pas moins le gibier que l'amuſement? Pourquoi ſerois-je donc expoſé à ta cenſure, & le ſexe à tes outrages, pour ma patience & ma perſévérance dans la plus noble de toutes les chaſſes, & pour n'être pas un *Braconnier* en amour, comme ta queſtion ſemble le faire entendre?

Apprends de ton maître à traiter déſormais plus reſpectueuſement un ſexe, qui fait les délices & le principal amuſement du nôtre. Je reprendrai la plume ce ſoir.

LETTRE CLIV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

TU me regardes, avec raiſon, comme le plus intrigant de tous les hommes. C'eſt me faire honneur; & je t'en remercie de bonne foi. Je te reconnois fort bon juge. Auſſi mon orgueil en eſt-il ſi flatté, que je me crois obligé de mériter ton compliment. D'ailleurs, voudrois-tu que je me repentiſſe d'un meurtre, avant que de l'avoir commis?

„ Les vertus & les graces ſont les Dames „ d'atours de ma Clariſſe. Elle eſt née pour „ faire l'ornement de ſon ſiecle. Fort bien, „ Belford: „ Elle ſeroit l'ornement de la premiere dignité..... Quel froid éloge, mon ami, s'il n'eſt pas vrai que la premiere dignité ſoit toujours le prix du premier mérite! Dignité, premiere dignité, pures baga-

telles ! Toi qui me connois, es-tu la dupe de l'hermine & des faux brillants ? C'eſt à moi de porter la toiſon (*), puiſque je l'ai gagnée. Corrige donc ton ſtyle à l'avenir ; & nomme Clariſſe l'ornement du plus heureux des hommes & du plus glorieux conquérant de l'Univers.

Qu'elle m'aime, comme tu te l'imagines, c'eſt ce qui ne me paroît pas auſſi certain qu'à toi. Ses offres conditionnelles de renoncer à moi, ſa confiance trop réſervée, m'autoriſent à demander quel mérite elle peut avoir aux yeux d'un homme qui l'a vaincue en dépit d'elle-même, & qui l'a priſe de bonne guerre, en bataille rangée, après un combat obſtiné ?

A l'égard de la concluſion que tu tires de ſes regards, je t'aſſure qu'ils ne t'ont rien fait connoître à ſon cœur, ſi tu t'imagines que l'amour y ait eu la moindre part. J'obſervois ſes yeux, comme toi, & j'ai reconnu, plus ſûrement, qu'ils n'exprimoient que du dégoût pour moi & pour la compagnie où je l'avois amenée. L'impatience qu'elle a eue de ſe retirer, malgré toutes nos inſtances, devroit t'avoir convaincu qu'il ne ſe paſſoit rien de tendre dans ſon cœur ; & jamais ſon cœur n'a été contredit par ſes yeux.

Elle eſt *toute ame*, dis-tu ; je le dis auſſi. Mais pourquoi t'imagines-tu qu'une *ame* telle que la ſienne, *rencontrant* une *ame* telle que la mienne, & pour m'arrêter ſur les

(*) Alluſion à celle de Jaſon, & à l'Ordre de Bourgogne.

mots, prenant plaisir à la *rencontrer*, ne produiroit pas d'autres *ames* de son espece?

Il ne faut pas douter, comme tu le dis, que l'enfer ne se réjouît de sa chûte. Mais je me repose sur le pouvoir que j'aurai de l'épouser, quand je le voudrai: & si je lui fais cette justice, n'aurai-je pas droit à sa reconnoissance? Ne se croira-t-elle point dans le cas de m'avoir obligation, plutôt que dans celui de m'obliger? Et puis, s'il faut te le dire, il est impossible que les mœurs d'une fille comme elle, reçoivent jamais une plaie si profonde que celles de quantité d'autres, que toi & tes camarades subalternes ont jettées dans les voies de la perdition, & qui servent à présent de tisons infernaux dans les divers quartiers de la ville. Prends cette réflexion pour toi, Belford.

Vous me répondrez peut-être, qu'entre tous les objets de vos séductions, il ne s'en trouve pas une, du rang & du mérite de ma Clarisse.

Mais je demande, si ce n'est pas une maxime constante, dans notre société, que plus une femme a de mérite, plus il y a de noblesse dans la victoire? Une pauvre fille, telle, par exemple, que mon bouton de rose, qui n'a point d'appui dans sa naissance & dans son éducation, ni beaucoup de ressource dans ses lumieres naturelles, doit être respectée en faveur de sa foiblesse & de son ignorance; mais vous conviendrez tous, qu'il est plus mâle d'attaquer une

lion qu'une brebis. J'imite les aigles. C'eſt aux plus nobles proies qu'elles s'arrêtent. On n'a jamais entendu dire, qu'une aigle ait fondu ſur un moineau. Le pis dans l'occaſion qui m'anime, c'eſt qu'après mon triomphe, je me trouverai ſi couvert de gloire, que rien ne ſera plus capable de piquer mon ambition. Toute autre entrepriſe d'amour n'excitera plus que mon mépris. Je ſerai auſſi malheureux, par mes réflexions ſur ma conquête, que Dom Juan d'Autriche l'étoit par les ſiennes, après ſa fameuſe victoire de Lépente, lorſqu'il ſe plaignoit qu'aucun de ſes exploits futurs ne pourroit égaler les prémices de ſa gloire.

Je ne diſconviens pas qu'il ne ſoit facile de répondre à mes raiſonnements, & qu'ils ne méritent peut-être quelque cenſure; mais de la part de qui? Ce n'eſt pas de la tienne, ni de celle d'aucun de nos aſſociés; ſubalternes que vous êtes, dont la vie dépravée, long-temps même avant que j'aie pris la qualité de votre général, a juſtifié ce que l'envie ou l'épuiſement vous fait condamner aujourd'hui; je vous ai fait l'honneur de vous expliquer mes intentions: c'eſt tout ce que vous pouviez prétendre, & qu'il me plaît uniquement de vous accorder.

Sois donc convaincu, Belford, que tu as tort & que j'ai raiſon ſuivant nos principes; ou du moins, tais-toi. Mais je t'ordonne d'être convaincu: & ne manque point, dans ta premiere lettre, de m'aſſurer que tu l'es.

LETTRE CLV.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

A Edvvare, Jeudi, 4 de Mai.

JE ſais que tu es un méchant ſi abandonné, que te donner les meilleures raiſons du monde contre ce que tu as une fois réſolu, c'eſt imiter ce fou, qui eſſayoit d'arrêter un ouragan avec ſon chapeau. Cependant, j'eſpere encore que le mérite de ta Dame aura quelque pouvoir ſur toi. Mais ſi tu perſiſtes; ſi tu veux te venger ſur ce tendre agneau, que tu as ſéparé d'un troupeau que tu hais, de l'inſolence de ceux qui l'avoient en garde; ſi tu n'es pas touché par la beauté, par l'eſprit, par le ſavoir, par la modeſtie & l'innocence, qui brillent avec tant d'éclat dans cette fille charmante; s'il eſt décidé qu'elle doive tomber, & tomber par la cruauté de l'homme qu'elle a choiſi pour ſon protecteur, je ne voudrois pas, pour mille mondes avoir à répondre de ton crime.

Sur ma foi, Lovelace, le ſujet me tient au cœur, quoique je n'aie pas eu l'honneur de plaire à la divine Clariſſe. Mon inquiétude augmente, lorſque je penſe à l'imprécation de ſon brutal de pere, & aux infames duretés de toute ſa famille. Je ſerois curieux néanmoins, ſi tu t'obſtines de ſavoir par quels degrés, par quels artifices & quelles

inventions tu avanceras dans ton ingrate entrepriſe ; & je te conjure, cher Lovelace ! ſi tu es homme, de ne pas ſouffrir que les ſpécieux démons, au milieu deſquels tu l'as placée, triomphent d'elle ; & de ne pas employer des voies indignes de l'humanité. Si tu n'emploies que la ſimple ſéduction : ſi tu la rends capable d'une foibleſſe, par amour, ou par des artifices dont l'honneur ne ſoit pas révolté, je la plaindrai moins, & je conclurai qu'il n'y a point de femme dans le monde, qui ſoit à l'épreuve d'un amant ferme & courageux.

Il m'arrive, à ce moment, un meſſager de la part de mon oncle. J'apprends que ſon mal a gagné les genoux, & que les Chirurgiens lui donnent peu de jours à vivre. Il m'a dépêché auſſi-tôt un de ſes gens, avec cette fâcheuſe déclaration, qu'il m'attend pour lui fermer les yeux. Comme je ſerai abſolument obligé d'envoyer chaque jour à la ville mon valet ou quelqu'un des ſiens, pour ſes affaires ou pour les miennes, l'un ou l'autre ira régulièrement prendre vos ordres. C'eſt une charité de m'écrire auſſi ſouvent que vous le pourrez. Quoique je gagne beaucoup à la mort du pauvre homme, je ne ſaurois dire que ces ſcenes de mort & de Miniſtre puiſſent me cauſer le moindre plaiſir : de *Miniſtre* & de *mort*, aurois-je dû dire : car c'eſt l'ordre naturel, & l'un eſt ordinairement l'avant-coureur de l'autre.

Si je vous trouve de la froideur à m'obli-

ger, je ſerai porté à croire que ma liberté vous a déplu. Mais je ne vous en avertis pas moins que celui qui n'a pas honte d'un excès, n'a pas droit de ſe choquer du reproche.

BELFORD.

LETTRE CLVI.

Miſs CLARISSE HARLOWE à Miſs HOWE.

JE vous rends grace, & à M. Hickman, de la lettre qu'il a pris la peine de m'écrire avec une diligence ſi obligeante; & je continue de me ſoumettre à votre chere tyrannie.

(Elle lui fait le récit de ce qui s'eſt paſſé le mardi matin, entre elle & M. Lovelace, à l'occaſion de ſes quatre amis & de Miſs Partington. Les circonſtances different peu de celles qu'on a lues dans la lettre de M. Lovelace. Enſuite elle continue.)

Il ne ceſſe de me reprocher un excès de ſcrupule. Il prétend, que je ſuis toujours fâchée contre lui; que je ne puis avoir gardé plus de réſerve avec M. Solmes; & qu'il ne peut concilier avec ſes idées, non plus qu'avec ſes eſpérances, que depuis ſi long-temps il n'ait pas eu le bonheur d'inſpirer le moindre ſentiment de tendreſſe à la perſonne qu'il ſe flatte de pouvoir bientôt nom-

mer ſa femme. Aveugle préſomption! de ne pas voir à quoi il doit attribuer la réſerve avec laquelle je ſuis obligée de le traiter. Mais ſon orgueil anéantit ſa prudence. Ce ne peut-être qu'un bas orgueil, qui a pris la place de cette noble fierté, qui le mettoit au-deſſus de la vanité par laquelle il s'eſt laiſſé corrompre. Ne vous ſouvenez-vous pas de l'avoir vu, pendant les heureux jours que j'ai paſſés chez vous, regardant autour de lui, lorſqu'il retournoit à ſon carroſſe, comme pour obſerver quels yeux ſa figure & ſon air attiroit à ſa ſuite? Mais nous avons vu de laids & ſots petits-maîtres, auſſi orgueilleux de leur figure, que s'ils avoient toutes les graces en partage; pendant qu'ils devoient penſer que les recherches qu'ils apportent à leur perſonne, ne ſervent qu'à mettre leurs défauts dans un plus grand jour. Celui qui cherche à paroître *plus grand* ou *meilleur* qu'il n'eſt, excite la curioſité ſur ſes prétentions; & cet examen produit preſque toujours le mépris, parce que l'orgueil eſt un ſigne infaillible de foibleſſe, ou de quelque travers dans l'eſprit ou dans le cœur. S'exalter ſoi-même, c'eſt inſulter ſon voiſin, qui ſe ſent alors porté à douter d'un mérite, auquel il accorderoit peut-être ce qui lui eſt dû, s'il le voyoit accompagné de modeſtie.

Vous me trouverez fort grave, & je le ſuis en effet depuis lundi au ſoir. M. Lovelace eſt extrêmement tombé dans mon opinion. Je ne vois plus rien, devant moi, qui

puiſſe me donner une favorable eſpérance. Qu'attendre d'un eſprit ſi inégal ?

Je crois vous avoir marqué que j'ai reçu mes habits. Vous m'avez cauſé tant d'agitation, que je ne ſuis pas trop ſûre de l'avoir fait, quoique je me ſouvienne d'en avoir eu le deſſein. Ils me ſont venus jeudi dernier ; mais ſans la petite ſomme, & ſans mes Livres, à l'exception de *Drexel ſur l'Eternité*, *de l'inſtruction ſur la Penitence*, & de *François Spira* (*). C'eſt apparemment un trait d'eſprit de mon frere. Il croit bien faire, de me préſenter des images de mort & de déſeſpoir. Je deſire l'une, & je ſuis quelquefois ſur le bord de l'autre.

Vous ſerez moins ſurpriſe de ma gravité, lorſqu'aux raiſons que vous connoiſſez & à l'incertitude de ma ſituation, j'aurai ajouté qu'on m'a remis, avec ces livres, une lettre de M. Morden. Elle m'a fort indiſpoſée contre M. Lovelace, & je dois dire auſſi contre moi-même. Je la mets ſous cette enveloppe. Prenez la peine, ma chere, de la lire ici.

(*) Trois Ouvrages de piété fort connus.

LETTRE CLVII.

M. MORDEN à Miſs CLARISSE HARLOVE.

A Florence, le 13 d'Avril.

J'APPRENDS, avec un extrême chagrin, le différent qui s'eſt élevé entre toute une famille qui m'eſt ſi chere & qui me touche de ſi près par le ſang, & vous, ma très-chere Couſine, qui avez des droits encore plus particuliers ſur mon cœur. Mon Couſin a pris la peine de m'informer des offres & du refus. Je ne trouve rien de ſurprenant d'un côté ni de l'autre. Que ne promettiez-vous pas, dans un âge peu avancé, lorſque j'ai quitté l'Angleterre? Et ces charmantes eſpérances ſe trouvant ſurpaſſées, comme j'ai pris ſouvent plaiſir à l'entendre, par l'excellence de toutes vos perfections, je conçois que vous devez faire l'admiration de tout le monde, & qu'il y a très-peu d'hommes qui ſoient dignes de vous.

Monſieur & Madame Harlove, les meilleurs parents du monde & les plus remplis d'indulgence pour une fille qu'ils ont tant de raiſons d'aimer, ont donné les mains au refus que vous avez fait de pluſieurs partis. Ils ſe ſont contentés de vous en propoſer un plus ſérieuſement, parce qu'il s'en préſentoit un autre qu'ils ne pouvoient approuver. Ils ne vous ont pas ſuppoſé, apparemment,

beaucoup d'averſion pour celui qu'ils vous offroient ; & dans cette idée ils ont ſuivi leurs propres vues : un peu trop vîte, peut-être, pour une jeune perſonne de votre délicateſſe. Mais lorſque tout s'eſt trouvé conclu de leur part, & qu'ils ont cru vous avoir aſſuré des conditions extrêmement avantageuſes, qui marquent la juſte conſidération dont la perſonne qu'ils vous deſtinent eſt remplie pour vous, vous vous éloignez de leurs deſirs, avec une chaleur & une véhémence, où je ne reconnois pas cette douceur naturelle, qui donne de la grace à toutes vos actions.

Je n'ai jamais eu d'habitude avec aucun des deux prétendants ; mais je connois M. Lovelace un peu plus que M. Solmes. Ce que je puis dire, ma chere Couſine, c'eſt que je ſouhaiterois de pouvoir lui rendre un témoignage plus avantageux que je ne le puis. A l'exception d'une ſeule qualité, votre frere avoue qu'il n'y a point de comparaiſon entre les deux concurrents ; mais cette qualité ſeule eſt d'un plus grand poids que tout le reſte enſemble. On ne penſera jamais que Miſs Clariſſe Harlove compte les mœurs pour rien dans un mari.

Quel ſera, ma très-chere Miſs, le premier argument que j'employerai dans cette occaſion ? Votre devoir, votre intérêt, votre temporel, votre éternel avantage, peuvent dépendre de ce ſeul point, *les bonnes mœurs d'un mari.* Avec un méchant mari, il n'eſt pas toujours au pouvoir d'une femme d'être

bonne, ou de faire le bien, comme un mari peut être bon avec une méchante femme. Vous conſervez, m'écrit-on, tous vos principes de piété: je n'en ſuis pas ſurpris, & je le ſerois beaucoup, que vous les oubliaſſiez jamais; mais quel eſpoir auriez-vous d'y perſévérer avec un mari ſans mœurs?

Si votre jugement ne s'accorde point avec celui de vos proches dans cette importante occaſion, permettez que je vous demande, ma chere Couſine, lequel des deux doit céder à l'autre? Je ne vous diſſimulerai pas que de tous les hommes, M. Lovelace me paroît celui qui vous conviendroit le plus, s'il avoit des mœurs. Je ne m'échapperois pas même à parler, avec cette liberté, d'un homme dont je n'ai aucun droit de me faire le juge, s'il adreſſoit ſes ſoins à toute autre que ma couſine. Mais, dans cette occaſion, vous me permettrez de vous dire, ma chere Clariſſe, que M. Lovelace ne peut être digne de vous. Il peut ſe réformer, direz-vous: peut-être ne ſe réformera-t-il pas. L'habitude ne change pas facilement. Les libertins, qui ſont tels au mépris de leurs talents, de leurs lumieres ſupérieures & de leurs propres convictions, ne ſe réforment preſque jamais que par un miracle ou par impuiſſance. Je connois parfaitement mon ſexe, je ſuis capable de juger s'il y a quelque eſpérance de réformation, pour un jeune homme licentieux, qui n'a point été réduit par la maladie, par l'affliction, par l'adverſité; qui jouit d'une fortune brillante, ſans

compter ſes hautes eſpérances ; qui a les ſentiments élevés, l'humeur indomptable : & qui, vivant peut-être avec des gens du même caractere, s'y confirme par leurs exemples & par l'aſſiſtance qu'il reçoit d'eux dans toutes ſes entrepriſes.

A l'égard de l'autre, ſuppoſons, ma chere Couſine, que vous ſoyiez à préſent ſans goût pour lui, ce n'eſt pas une preuve abſolue que vous ne puiſſiez quelque jour en avoir. Peut-être en aurez-vous d'autant plus, que vous en avez moins aujoud'hui. Il ne peut tomber plus bas dans votre opinion, mais il peut s'y élever. Rien n'eſt ſi rare que de voir les grandes attentes heureuſement remplies. Comment le ſeroient-elles jamais, lorſqu'une belle imagination ne manque pas de les porter beaucoup au-delà de la réalité ? Une femme qui ſe livre à la ſienne, ne découvre aucun défaut dans l'objet qu'elle favoriſe ; ſouvent parce qu'elle n'en trouve aucun dans elle-même : & l'illuſion de cette généreuſe crédulité ne ſe diſſipe, que lorſqu'il eſt trop tard pour y remédier.

Mais ſuppoſons, d'un autre côté, qu'une perſonne telle que vous, épouſe un homme dont les talents ſont inférieurs aux ſiens, quelle femme au monde ſera plus heureuſe alorsque Miſs Clariſſe ! Quel plaiſir ne prendra-t-elle pas à faire du bien ! Quel heureux partage de ſon temps, entre l'exercice de ſes propres vertus & l'avantage de tout ce qui aura quelque rapport à ſa ſphere ! On vous rend cette juſtice, ma chere Couſine,

que vos qualités naturelles & acquises sont dans un degré si rare, que pour le bonheur d'autrui comme pour le vôtre, tous vos amis doivent souhaiter que votre attention ne soit pas bornée à des égards qu'on peut nommer exclusifs & purement personnels.

Mais examinons, par rapport à vous-même, les suites de ces égards ou de cette préférence, dont on vous soupçonne pour un libertin. Une ame aussi pure que la vôtre se mêler avec une des plus impures de son espece! un homme de ce caractere occupera tous vos soins. Il vous remplira continuellement d'inquiétudes, pour lui & pour vous-même. Puissance divine & humaine, loix les plus saintes, vous lui verrez braver tout ce qui est respecté par les hommes de tous les temps & de tous les lieux. Pour lui plaire & pour vous conserver quelque pouvoir dans son cœur, vous serez obligée probablement de renoncer à vos plus louables inclinations; d'entrer dans ses goûts & dans ses plaisirs; d'abandonner vos compagnies vertueuses, pour vous livrer aux siennes. Peut-être serez-vous abandonnée des vôtres, à cause du scandale continuel de ses actions. Esperez-vous, chere cousine, qu'avec un tel homme, vous puissiez être long-temps aussi bonne que vous l'êtes à présent? Si vous ne devez pas l'espérer, voyez donc laquelle de vos vertus présentes vous êtes disposée à lui sacrifier, & lequel de ses vices vous vous croyez capable d'imiter pour lui plaire. Comment pourriez-vous perdre le goût

d'aucun de ces devoirs, que vous trouvez aujourd'hui tant de douceur à remplir? & si vous cédez une fois, comment ſerez-vous ſûre du point auquel il vous ſera permis de vous arrêter?

Votre frere convient que, pour l'agrément de la perſonne, M. Solmes n'eſt pas comparable à M. Lovelace. Mais qu'eſt-ce que la figure, aux yeux d'une fille telle que vous? Il reconnoît auſſi, que l'un n'a pas les manieres de l'autre: mais cet avantage, ſans mœurs, vous paroît-il mériter la moindre conſidération? Il ſeroit bien plus avantageux, pour une femme, de prendre un mari dont elle auroit à former les manieres, que de les trouver toutes formées aux dépens de ſes mœurs; prix auquel on n'achete que trop ſouvent, les qualités qu'on ſe propoſe d'acquérir dans les voyages. Ah! ma chere couſine, ſi vous pouviez vous trouver ici avec moi, ſoit à Florence d'où je vous écris, ſoit à Rome, ſoit à Paris, où j'ai réſidé auſſi fort long-temps, & voir quelle ſorte de fruit la plupart de nos jeunes gens remportent de ces villes fameuſes, vous les aimeriez mieux tels qu'ils ſont à leur premiere poſte, lorſqu'on ſuppoſe que leur groſſiéreté naturelle a beſoin de ſe polir hors de leur patrie, que tels qu'ils vous paroîtroient à la derniere. Vous en voyez la différence à leur retour. Les modes, les vices, & ſouvent les maladies des pays étrangers font l'homme accompli. Joignez-y le mépris de ſon propre pays & de ceux qui l'habitent,

la brutalité jusqu'à les rendre témoins de son triomphe. Ne me soupçonnez pas d'exagération. Je ne dis rien dont on ne connoisse des exemples.

Parlerai-je des fortunes dissipées, des terres engagées ou vendues, & des vols faits à la postérité; enfin, d'une multitude d'autres désordres, dont la peinture seroit grossiere & choquante pour des yeux aussi délicats que les vôtres?

Que de maux ensemble, & de quelle étrange nature! Il n'est question, pour les éviter, ma chere cousine, pour vous conserver le pouvoir de faire le bien auquel vous êtes accoûtumée, & de l'augmenter même par le revenu particulier dont on vous laissera la disposition; pour continuer vos charmants exercices & vos occupations exemplaires; pour assurer en un mot la durée perpétuelle de toutes vos bonnes habitudes, il n'est question que d'un seul sacrifice, celui du périssable plaisir des yeux. Qui feroit difficulté, lorsqu'il est certain que toutes les qualités ne se trouvent pas dans un même homme, d'abandonner un plaisir si frivole, pour s'en assurer de si importants & de si solides?

Pesez toutes ces considérations, sur lesquelles je pourrois insister avec plus d'avantages, s'il en étoit besoin avec une personne de votre prudence. Pesez-les attentivement, mon aimable Cousine; & si l'intention de vos parents n'est pas que vous demeuriez fille, déterminez-vous à les obliger. Qu'on

ne

ne dise pas qu'à l'exemple de quantité d'autres personnes de votre sexe, l'imagination ait eu plus de pouvoir sur vous que le devoir & la raison. Moins l'homme est agréable, plus il y aura de mérite dans la complaisance. Souvenez-vous que c'est un homme réglé; un homme qui a une réputation à perdre, & dont la réputation par conséquent est une sûreté pour sa bonne conduite avec vous.

C'est une occasion qui s'offre à vous, pour donner le plus grand exemple qu'on puisse attendre du respect filial. Embrassez-la. L'exemple est digne de vous. On l'attend de votre vertu; quoiqu'en faveur de votre inclination, on puisse regretter qu'il vous soit proposé. Qu'on dise, à votre gloire, que vous avez mis vos parents dans le cas de vous avoir obligation. Terme orgueilleux, chere Cousine! mais justifié par la violence que vous ferez au penchant de votre cœur. Et des parents encore, qui vous ont comblée de bienfaits: mais qui sont fermes sur ce point, qui n'en démordront pas, qui se sont relâchés sur quantité d'autres points de la même nature, & qui, pour l'honneur de leur jugement & de leur autorité, demandent d'être obligés à leur tour.

J'espere de me trouver bientôt en état de vous féliciter personnellement d'une si glorieuse complaisance. Le desir d'arranger & de finir tout ce qui appartient à ma qualité de curateur, est un des principaux motifs qui me portent à quitter l'Italie. Je

ſerai charmé de pouvoir m'acquitter de ce devoir à la ſatisfaction de tout le monde; & ſur-tout, ma chere Couſine, à la vôtre. Si je trouve, à mon arrivée, l'union rétablie dans une famille ſi chere, ce ſera pour moi un plaiſir inexprimable; & je diſpoſerai peut-être mes affaires, pour paſſer le reſte de mes jours près de vous.

Ma lettre eſt d'une longueur extrême. Il ne me reſte qu'à vous aſſurer du profond reſpect avec lequel je ſuis, ma très-chere Couſine, vôtre, *&c.*

MORDEN.

Je ſuppoſe, chere Miſs Howe, que vous avez lu la lettre de mon couſin. Il eſt trop tard pour ſouhaiter qu'elle fût arrivée plûtôt. Quand je l'aurois reçue alors, peut-être n'en aurois-je pas moins eu la témérité de me réſoudre à l'entrevue, puiſque je penſois ſi peu à partir avec M. Lovelace.

Mais je ne croyois pas qu'avant l'entrevue, je lui euſſe donné l'eſpérance qui le fît venir préparé, & dont ſes artifices rendirent ſi malheureuſement la révocation inutile.

Perſécutée comme je l'étois, & m'attendant ſi peu à la condeſcendance qu'on ſe propoſoit d'avoir pour moi, ſuivant que ma tante me l'a marqué & que vous me l'avez confirmé; quand la lettre ſeroit arrivée aſſez-tôt, j'ai peine à dire quel parti elle m'auroit fait prendre par rapport à l'entrevue. Mais voici un effet que je crois

véritablement qu'elle auroit produit ſur moi : elle m'auroit fait inſiſter de toutes mes forces ſur le projet de me rendre auprès de ſon obligeant auteur, pour trouver un pere & un protecteur, auſſi bien qu'un ami, dans un couſin qui eſt un de mes curateurs. Cette protection étoit la plus naturelle, ou du moins la plus irréprochable ; mais j'étois deſtinée à l'infortune ! Que le cœur me ſaigne, de me voir déjà preſque obligée de ſouſcrire au caractere que M. Morden me trace ſi vivement d'un libertin, dans la lettre dont je ſuppoſe que vous avez fait la lecture !

Eſt-il poſſible que ce vil caractere, pour lequel j'ai toujours eu de l'horreur, ſoit devenu mon partage ! J'ai fait trop de fonds ſur mes forces. N'ayant rien à craindre des impulſions de la violence, peut-être ai-je levé trop peu les yeux vers le directeur ſuprême, dans lequel je devois placer toute ma confiance, ſur-tout, lorſque j'ai vu tant de perſévérance dans les ſoins d'un homme de ce caractere.

Le défaut d'expérience & la préſomption, avec le ſecours de mon frere & de ma ſœur, qui ont à répondre de leurs motifs dans ma diſgrace, ont cauſé ma ruine. Quel mot, ma chere ! Mais je le répéte avec délibération ; puiſqu'en ſuppoſant ce qui peut m'arriver de plus heureux, ma réputation eſt détruite ; un libertin eſt mon partage : & ce que c'eſt qu'un libertin, la lettre de M. Morden doit vous l'avoir appris.

Gardez-la, je vous prie, jusqu'à ce que j'aie l'occasion de vous la redemander. Je ne l'ai lue moi-même que ce matin pour la première fois, parce que je n'avois point encore eu le courage d'ouvrir ma malle. Je ne voudrois pas pour tout au monde qu'elle tombât sous les yeux de M. Lovelace: elle pourroit devenir l'occasion de quelque désastre, entre le plus violent de tous les hommes, & le brave qui se possède le plus, tel qu'on représente M. Morden.

Cette lettre étoit sous une enveloppe, ouverte & sans adresse. Qu'ils aient pour moi autant de haine & de mépris qu'ils voudront, je m'étonne qu'ils n'y aient pas joint une seule ligne; ne fût-ce que pour m'en faire sentir plus vivement le dessein, par le même esprit qui les a portés à m'envoyer *Spira*.

J'avois commencé une lettre pour mon cousin; mais j'ai pris le parti de l'abandonner à cause de l'incertitude de ma situation, & parce que je m'attendois de jour en jour à des éclaircissements plus certains. Vous m'avez conseillé, il y a quelque temps, de lui écrire; & c'est alors que j'avois commencé ma lettre, par le plaisir extrême que je trouve à vous obéir. Je le dois, lorsque je le puis; car vous êtes la seule amie qui me reste, & vous avez d'ailleurs la même déférence pour les avis que je prends la liberté de vous donner. Pour mon malheur, j'entends mieux à les donner, qu'à choisir entre ceux qu'on me donne: je suis forcée

de le dire ; car je me crois perdue par une démarche téméraire, ſans avoir rien à me reprocher du côté de l'intention. Apprenez-moi, ma chere, comment ces contrariétés peuvent arriver.

Mais il me ſemble que je puis l'expliquer moi-même : une faute, dans l'origine ; voilà le myſtere à découvert : cette fatale correſpondance, qui m'a menée ſi loin par degrés, que je me trouve dans un labyrinthe de doutes & d'erreurs, où je perds l'eſpérance de découvrir le chemin pour en ſortir. Un ſeul pas de travers, par lequel j'ai commencé, m'a conduite à des centaines de lieues hors de mon ſentier, & la pauvre égarée n'a pas un ami, ou ne rencontre pas un charitable paſſant, qui l'aide à ſe retrouver.

Préſomptueuſe que je ſuis ! d'avoir trop compté ſur la connoiſſance que j'avois du véritable chemin ; ſans avoir appréhendé qu'un *feu follet*, avec ſes fauſſes lumieres, dont j'avois entendu parler tant de fois, ne s'élevât devant mes yeux pour me troubler la vue ! Au milieu des terres marécageuſes où je ſuis à préſent, il voltige autour de moi, ſans diſparoître un moment ; & s'il m'éclaire, c'eſt pour me rejetter en arriere, lorſque je crois m'être avancée vers le terme. Ma ſeule conſolation, c'eſt qu'il y a un point commun, où les plus grandes erreurs n'empêcheront pas que tout ne ſe rencontre. Tôt ou tard, je m'y repoſerai paiſiblement, & j'y trouverai la fin de tous mes malheurs.

Mais comment puis-je m'écarter ſi loin de mon ſujet, & m'écarter toujours contre mon intention? Je voulois dire ſeulement que j'avois commencé, il y a quelque temps, une lettre pour M. Morden, mais que je ne puis l'achever. Vous jugez bien que je ne le puis. Quel moyen de lui dire que tous ſes compliments ſont employés mal à propos, que ſon conſeil eſt inutile, tous ſes avertiſſements perdus, & que la plus heureuſe de mes eſpérances eſt de me voir la femme de ce libertin, dont il m'exhorte ſi pathétiquement à me garantir!

Cependant, puiſque mon ſort paroît dépendre de la bouche de M. Lovelace, je vous prie, ma chere, de joindre vos prieres aux miennes, pour demander au ciel, que, de quelque maniere qu'il diſpoſe de moi, il ne permette pas que cette horrible partie de la malédiction de mon pere, *que je puiſſe être punie par l'homme dans lequel* il ſuppoſe, *que j'ai mis ma confiance*, ſoit malheureuſement remplie. Demandons-lui cette grace, pour l'intérêt de M. Lovelace même, & pour celui de la nature humaine; ou que, s'il eſt néceſſaire pour le ſoutien de l'autorité paternelle, que je ſois punie comme mon pere le deſire, ce ne ſoit pas par quelque baſſeſſe infame & préméditée; afin que je puiſſe du moins juſtifier l'intention de M. Lovelace, s'il m'ôte le pouvoir de juſtifier ſon action; ſans quoi ma faute paroîtroit double aux yeux du monde, qui ne juge que par l'événement.

Cependant, il me ſemble que d'un autre côté, je ſouhaiterois que la rigueur de mon pere & de mes oncles, dont le cœur n'a déjà que trop été bleſſé de ma faute, pût être juſtifiée ſur tout autre point que cette cruelle malédiction; & que mon pere voulût conſentir à la révoquer avant qu'elle ſoit connue de tout le monde; du moins dans cette terrible partie qui regarde la vie future!

Il faut que je quitte la plume. Il faut que j'écarte ces triſtes réflexions. Je veux relire encore une fois la lettre de mon couſin, avant que de fermer mon enveloppe; alors je la ſaurai par cœur.

LETTRE CLVIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Dimanche au ſoir, 7 de Mai.

QUAND vous conſidérez ma déplorable ſituation, & tant de circonſtances choquantes dont elle eſt accompagnée; quelques-unes même ſi mortifiantes pour ma fierté! avec l'aggravation qu'elles reçoivent de la lettre de M. Morden; vous ne devez pas être ſurpriſe que les vapeurs ſombres qui m'aſſiégent le cœur, s'élevent juſqu'à ma plume. Cependant, comme vous entrez ſi généreuſement dans mes peines, je conçois qu'il ſeroit plus obligeant de ma part,

plus digne d'une amie, de vous en cacher la partie la plus affligeante; sur-tout, lorsque je ne puis espérer aucun soulagement de mes confidences & de mes plaintes.

Mais à qui mon cœur peut-il s'ouvrir qu'à vous; lorsque celui qui devroit être mon protecteur, après avoir attiré sur moi toutes mes disgraces, ne fait qu'augmenter mes alarmes; lorsque je n'ai pas une servante sur la fidélité de laquelle je puisse me reposer; lorsque par ses manieres ouvertes & par la gaiété de son humeur, il attache ici tout le monde à ses intérêts, & que je ne suis, en quelque sorte, qu'un *zero* pour le *faire valoir* & pour *grossir la somme de mes douleurs?* J'ai beau faire; cette source de tristesse se répand quelquefois en pleurs, qui se mêlent avec mon encre, & qui tachent mon papier. Je sais que vous ne me refuserez point une consolation si passagere.

(Elle raconte ici, à son amie, qu'à présent qu'elle a reçu ses habits, M. Lovelace la tourmente sans cesse, pour l'engager à sortir en carrosse avec lui, accompagnée de telle personne de son sexe qu'elle voudra choisir, soit pour prendre l'air, soit pour aller aux spectacles. Elle fait le détail d'une conversation qu'elle a eue là-dessus avec lui, & de plusieurs autres de ses propositions. Mais elle observe qu'il ne lui dit pas un mot de la célébration de leur mariage, sur laquelle il l'avoit tant pressée avant que d'être à Londres, & qui

ſeroit néceſſaire néanmoins pour donner de la bienſéance à tout ce qu'il propoſe. Enſuite elle continue.)

J'en ſuis, ma chere, à ne pouvoir plus ſupporter la vie que je mene. L'objet de tous mes deſirs ſeroit de me voir hors de ſes atteintes. Il éprouveroit bientôt quelque différence. Si je dois être humiliée, il vaudroit mieux que je le fuſſe par ceux à qui je dois de la ſoumiſſion. Ma tante m'a marqué dans ſa lettre, qu'elle n'oſe rien propoſer en ma faveur. Vous me dites que par vos informations vous trouvez qu'on avoit actuellement réſolu de changer de meſures; que ma mere en particulier étoit déterminée à tout entreprendre pour rétablir la paix dans la famille; & que dans la vue d'aſſurer le ſuccès de ſes efforts, elle vouloit tenter de faire entrer mon oncle Harlove dans ſon parti.

Il me ſemble qu'il y a quelque choſe à bâtir ſur ce fondement. Je puis du moins eſſayer; c'eſt mon devoir d'employer toutes ſortes de méthodes pour rétablir en faveur cette pauvre diſgraciée. Qui ſait ſi cet oncle, autrefois ſi indulgent, qui a beaucoup de poids dans la famille, ne ſe laiſſera pas engager à prendre mes intérêts? J'abandonnerai de tout mon cœur, à qui l'on voudra, tous mes droits ſur la ſucceſſion de mon grand'-pere, pour faire trouver mes propoſitions plus agréables à mon frere: & s'il faut une garantie encore plus forte, je

m'engagerai à ne me jamais marier.

Que penſez-vous, ma chere, de cet expédient? Sûrement, ils ne peuvent avoir réſolu de renoncer à moi pour toujours. S'ils conſiderent, ſans partialité, tout ce qui s'eſt paſſé depuis deux mois, ils trouveront quelque choſe à blâmer dans leur conduite comme dans la mienne.

Je préſume que cet expédient vous paroîtra digne d'être tenté. Mais voici l'embarras; ſi j'écris, mon impitoyable frere a ligué ſi fortement tout le monde contre moi, que ma lettre paſſera de mains en mains, juſqu'à ce qu'il ait endurci chacun à rejetter ma demande. Au contraire, s'il y avoit quelque moyen d'engager mon oncle à s'intéreſſer pour moi comme de lui-même, j'aurois d'autant plus d'eſpérance, qu'il lui ſeroit aiſé de faire entrer dans mon parti ma mere & ma tante.

Voici donc ce qui m'eſt venu à l'eſprit. Suppoſons que M. Hickman, dont l'excellent caractere s'eſt attiré la conſidération de tout le monde, cherchât l'occaſion de rencontrer mon oncle, & que ſur la connoiſſance que vous lui auriez donnée de l'état des choſes entre M. Lovelace & moi, il l'aſſurât, non-ſeulement de tout ce que vous ſavez en effet, mais encore, que je n'ai pris aucun engagement qui puiſſe m'empêcher de me conduire par ſes avis. Qu'en dites-vous, ma chere? Je ſoumets tout à votre diſcrétion, c'eſt-à-dire, l'entrepriſe même, & la maniere dont elle doi-

t

être menée. Si vous l'approuvez, & que mon oncle refuse de prêter l'oreille aux sollicitations de M. Hickman, qui doivent venir comme de vous, par des raisons qui se présentent d'elles-mêmes, il faudra renoncer à toute espérance, & dans la disposition où je suis, ma première démarche sera de me jetter sous la protection des tantes de M. Lovelace.

Ce seroit une impiété d'adopter les vers suivants, parce que je paroîtrois rejetter sur les décrets de la providence une faute qui n'est que trop réellement de moi. Mais une certaine conformité, qu'ils ont en général avec ma triste situation, me les fait souvent rappeller.

„ C'est à vous, grands dieux! que j'ap-
„ pelle en dernier ressort. Ou justifiez ma
„ vertu, ou faites connoître mes crimes. Si
„ je mene une vie infortunée, marchant
„ par des chemins que je m'efforcerois en
„ vain d'éviter, imputez mes erreurs à vos
„ propres décrets. Mes pieds sont coupa-
„ bles, mais j'ai le cœur innocent.

(Miss Clarisse apprend à Miss Howe, sous une autre date, que M. Lovelace, s'appercevant de son inquiétude, lui a présenté M. Mennell, parent de M. Fretchvill, & chargé du soin de toutes ses affaires; un jeune Officier, dit-elle, fort sensé & fort poli, qui lui a fait une peinture de la maison & des meubles, telle que M. Lovelace la lui avoit déjà faite, & qui lui a parlé aussi de la triste

vie de M. Fretchvill. Elle raconte à Miſs Howve, combien M. Lovelace a paru preſſant pour engager M. Mennell à procurer la vue de la maiſon à ſa femme : c'eſt le nom qu'il lui donne toujours, dit-elle, lorſqu'il parle à elle devant quelqu'un. Elle ajoute, que M. Mennell a offert de lui montrer tous les appartements, l'après-midi même, à la réſerve de celui où M. Fretchvill ſe trouveroit à leur arrivée : mais qu'elle a jugé à propos de ne pas faire de nouvelle démarche, juſqu'à ce qu'elle ſache ce que Miſs Howve penſe du deſſein de ſonder ſon oncle, & même juſqu'à la réponſe que M. Hickman pourra recevoir de lui.)

L'Editeur ſe borne auſſi, dans cet endroit, à donner la ſubſtance de quelques lettres de M. Lovelace. La premiere, dit-il, contient une peinture badine de la mauvaiſe humeur & de l'abattement de Miſs Clariſſe, en recevant une lettre qui accompagnoit ſes habits, & le regret qu'il a d'avoir perdu ſa confiance : ce qu'il attribue à la hardieſſe qu'il a eue de la faire paroître devant ſes quatre compagnons. Cependant, il croit qu'il n'y a rien à leur reprocher, & que c'eſt elle qui pouſſe la délicateſſe trop loin : car il n'a jamais vu quatre libertins ſe conduire mieux, ou du moins ces quatre libertins-là.

En parlant de M. Mennell, qu'il a préſenté à ſa Dame ; „ ne trouves-tu pas, dit-„ il, M. Mennell, le Capitaine Mennell,

„ fort obligeant, d'être venu volontiers avec
„ moi, auſſi volontiers qu'il a fait, pour
„ rendre compte à ma charmante de la mai-
„ ſon & de l'affliction de ſa parente ? Mais
„ qui eſt le Capitaine Mennell ? me deman-
„ deras-tu. Je comprends bien que tu n'as
„ jamais entendu parler du Capitaine Men-
„ nell. Mais ne connois-tu pas le jeune
„ Nevvcomb, neveu de l'honnête Doleman ?
„ Eh bien, c'eſt lui. Je lui ai fait changer de
„ nom, en vertu de ma ſeule autorité. Tu
„ ſais que je ſuis un créateur. Je fais des
„ emplois civils & militaires, des terres,
„ des titres que je donne & que j'ôte à mon
„ gré. Je crée même la qualité ; & par une
„ prérogative encore plus diſtinguée, je
„ dégrade en vertu de ma ſeule volonté, ſans
„ aucune autre raiſon que l'utilité de mes
„ vues. Qu'eſt-ce qu'un Monarque en com-
„ paraiſon de moi ? Mais à préſent que le
„ Capitaine Mennell a vu cette fille angé-
„ lique, je m'apperçois que le cœur lui
„ manque ; c'eſt le diable. J'aurai peut-être
„ aſſez de peine à le ſoutenir. Mais je n'en
„ ſuis pas étonné, puiſque un quart-d'heure
„ de converſation avec elle a fait la même
„ impreſſion ſur quatre ſubalternes beau-
„ coup plus endurcis. Moi-même, en vérité,
„ je n'aurois pas la force de perſévérer, ſi je
„ n'étois déterminé à récompenſer ſa vertu,
„ dans la ſuppoſition qu'elle triomphe de
„ mes attaques. Je chancelle quelquefois.
„ Mais garde-toi bien d'en ouvrir la bouche
„ à nos aſſociés, & d'en rire toi-même.

Dans une autre lettre, du lundi au soir, il dit à son ami, que malgré la défense de Madame Howe, il juge, par la distance où Clarisse le tient, qu'elle a formé quelque entreprise avec Miss Howe; & que se figurant qu'il y aura pour lui quelque mérite à châtier les fautes d'autrui, il pense à faire un acte de justice, en punissant ces deux filles de violer les ordres de leurs parents. Il a pris des informations, dit-il, sur le caractere du porteur de leurs lettres; & trouvant que c'est un véritable braconnier, qui, sous le nom de porte-balle, fait un commerce illicite de gibier, de poisson, & de tout ce qu'il dérobe, il se croit obligé, puisqu'on devoit s'en tenir fidélement à la voie de Wilson, de faire arrêter & dépouiller ce coquin-là, sans lui laisser même son argent; parce que, ne pas lui enlever son argent avec ses lettres, ce seroit donner prise aux soupçons.

„ Se rendre service à soi-même, & punir „ du même coup un fripon, c'est procurer „ tout à la fois le bien public & particulier. „ D'ailleurs, les loix communes ne regar- „ dent point un homme tel que moi; &, par „ des vues supérieures, je dois approfondir „ une correspondance où l'autorité mater- „ nelle est violée.

„ Cependant, il me vient à l'esprit, que „ si je pouvois découvrir où la belle met „ ses lettres, il ne me seroit peut-être pas „ impossible de m'en saisir. Si je m'aper- „ cevois, par exemple, qu'elle les porte

„ ſur elle, je la menerois à quelque ſpec
„ cle, où elle pourroit avoir le malheur
„ perdre ſes poches. Mais comment fa
„ cette découverte? Sa Dorcas n'aſſiſte
„ plus à ſa toilette que ſon Lovelace. E
„ eſt habillée pour le jour, avant qu'e
„ paroiſſe aux yeux de perſonne. Honte
„ défiance! Ma foi, Belford, un caract
„ ſoupçonneux mérite quelque punit
„ exemplaire. Soupçonner un honnête ho
„ me de ne rien valoir, c'eſt quelquef
„ aſſez pour le rendre tel qu'on le ſuppo

Dans la crainte de ce qui ſe trame en
les deux amies, & de quelque deſſein
pourroit tendre à faire échapper Clari
de ſes mains, il raconte diverſes inventi
qu'il eſt réſolu d'employer, & les inſtru
tions qu'il a données aux domeſtiques. I
pourvu, dit-il, à tous les accidents poſſibl
même aux moyens de la faire ramener,
arrivoit qu'elle s'échappât, ou ſi quelc
raiſon l'ayant fait ſortir, elle refuſoit
retourner à ſon logement; & ſoit que
entrepriſe ait le ſuccès qu'il eſpere ou no
il ſe flatte, qu'en vertu de ſes meſures,
aura des prétextes pour la retenir.

Il a donné ordre à Dorcas, de s'inſinu
par toutes ſortes de moyens, dans l'affecti
de ſa maîtreſſe, de ſe plaindre ſouvent
malheur qu'elle a de ne ſavoir ni lire ni éc
re; de montrer à Clariſſe des lettres ſup
ſées, & de lui demander conſeil ſur la m
niere d'y répondre; d'avoir ſans ceſſe
plume à la main, ſous prétexte d'appren

à s'en servir ; dans la crainte, qu'après avoir écrit réellement, elle ne se trahisse par quelque trace d'encre qui pourroit demeurer au bout de ses doigts. Il l'a pourvue de deux tablettes & d'une plume d'argent, pour s'en servir à dresser un mémoire dans l'occasion.

Sa belle, dit-il, s'est déjà laissée persuader, par Madame Sinclair, de tirer ses habits de la malle, pour les mettre dans une grande armoire d'ébene, où ils peuvent être de toute leur longueur, & qui a des tiroirs aussi pour son linge. „ C'est le magasin qui contient ordinairement les nippes „ les plus riches, qu'on prête aux nymphes „ de la maison, lorsqu'elles doivent paroître avec un peu d'éclat, pour mettre dans „ leurs filets quelque sot opulent. Notre „ veuve, comme tu sais, fait quelquefois des „ Comtesses; mais c'est pour ceux qui sont „ en état de proportionner le prix au titre „ & à la parure. On a confié à Dorcas un „ passe-par-tout ; avec ordre, lorsqu'elle „ cherchera les lettres, d'observer soigneusement la situation de chaque chose, & de „ remettre jusqu'au moindre fil à la même „ place. La Martin & la Horton se sont „ chargées de transcrire. Elles iront par degrés. Avec une personne si pénétrante, il „ faut de la lenteur, & de la certitude dans „ tous les mouvements.

„ Il n'est pas vraisemblable, que si jeune, „ avec si peu d'expérience, toutes ses précautions puissent venir d'elle-même. La „ conduite des femmes de la maison est

„ ſans reproche. Il ne ſe fait aucune partie
„ d'éclat. On n'introduit perſonne dans le
„ bâtiment de derriere. Tout eſt tranquille.
„ Les nymphes ont de l'éducation & de la
„ lecture. La vieille a ceſſé de paroître ſi
„ dégoûtante. Ce ne peut être que Miſs
„ Hovve, qui rend mes progrés ſi difficiles.
„ Elle ſe ſouvient de l'avoir échappé belle,
„ avec une homme de notre eſpece. L'expé-
„ rience ouvre l'eſprit & les yeux d'une
„ femme.

„ Tu vois, Belford, que rien n'eſt oublié
„ dans mes précautions. On ne s'imagine-
„ roit pas, ſuivant le Poëte, *de combien de*
„ *légers reſſorts dépend la gloire d'un homme.*
„ Juſqu'à préſent, les apparences promet-
„ tent beaucoup. Je ne laiſſerai pas de
„ repos à ma charmante, juſqu'à ce que
„ j'aie découvert où elle met ſes lettres, &
„ qu'enſuite je l'aie engagé à ſortir pour
„ prendre l'air avec moi, ou pour aſſiſter
„ à quelque concert.

„ Je t'ai communiqué quelques-unes de
„ mes inventions. Dorcas, qui eſt attentive
„ à tous les mouvements de ſa maîtreſſe,
„ m'a donné quelques nouveaux exemples
„ d'une précaution, qui ne le cede guere
„ à la mienne. Elle met un pain à cacheter
„ ſous ſa cire. Elle le pique, avant que d'y
„ appliquer ſon cachet. Il ne faut pas douter
„ qu'on ne faſſe la même choſe aux lettres
„ qu'elle reçoit. Jamais elle ne manque de
„ les bien examiner avant que de les ouvrir.

„ Je ſuis abſolument réſolu de parvenir au „ fond du myſtere. Les obſtacles augmen- „ tent ma curioſité. Ecrivant autant qu'elle „ fait, & preſque à toutes les heures, il „ eſt étrange que nous n'ayons encore pu „ trouver un moment où elle ceſſe de s'ob- „ ſerver.

„ Tu conviendras qu'il ne manque rien à „ notre combat, pour l'égalité. Ne me re- „ proche donc pas que je m'efforce de pren- „ dre avantage de ſes tendres années. La „ crédulité n'eſt pas ſon vice. Ne ſuis-je „ pas moi-même une jeune tête? Pour la „ fortune, c'eſt de quoi il n'eſt pas queſtion. „ Jamais la fortune n'a eu d'autre pouvoir „ ſur moi, que pour me ſervir d'aiguillon; „ & cela, comme je te l'ai dit ailleurs, par „ des motifs qui ne ſont pas ſans nobleſſe. „ A l'égard de la beauté, je te prie, Bel- „ ford, pour épargner ma modeſtie, de „ comparer toi-même ma Clariſſe en qua- „ lité de femme, & ton ami Lovelace en „ qualité d'homme. Ainſi, le ſeul point qui „ ſouffre quelque difficulté, c'eſt de ſavoir „ qui a le plus d'eſprit & de manege: & „ c'eſt ce qu'il eſt queſtion d'eſſayer.

„ Après tout, c'eſt une aſſez triſte vie que „ nous menons elle & moi; du moins, ſi la „ défiance n'eſt pas dans elle un défaut na- „ turel. S'il étoit vrai qu'elle fût naturelle- „ ment défiante, ſon inquiétude viendroit „ de ſa conſtitution, & ne ſeroit pas ca- „ pable par conſéquent de nuire à ſa ſanté; „ car tu ſais qu'un caractere ſoupçonneux

„ ſe forme des occaſions de doute lorſqu'il
„ ne s'en préſente point ; & ma belle, par
„ conſéquent, m'eſt obligée de lui épargner
„ la peine de s'en former.

„ J'avoue que dans toutes les affaires de la
„ vie humaine, la ſimplicité eſt ce qui vaut
„ le mieux, mais il ne m'eſt pas donné de
„ pouvoir choiſir. Il ne faut pas me repro-
„ cher non plus d'être le ſeul qui aime les
„ chemins détournés, puiſqu'on connoît des
„ millions d'hommes qui ſe plaiſent à pêcher
„ en eau trouble.

LETTRE CLIX.

M. Lovelace, à M. Belford.

Mardi, 9 de Mai.

JE ſuis bien malheureux ! Tout le monde aſſure que ma charmante eſt une des plus douces perſonnes du monde ; & je l'ai cru moi-même. Cependant, c'eſt une des plus perverſes pour moi. On n'a jamais dit non plus que je fuſſe un homme de mauvais naturel. Comment cela ſe fait-il ? Je m'étois imaginé aſſez long-temps, que nous étions nés pour le bonheur l'un de l'autre ; c'eſt tout le contraire : il ſemble que nous ſoyons deſtinés à nous tourmenter mutuellement.

L'envie me prend de compoſer une comédie. J'ai déjà le titre, & c'eſt la moitié de

l'ouvrage : *Les amants querelleurs.* Il me plaît beaucoup. J'y trouve quelque chose de neuf & de piquant. Cependant, le fonds du sujet n'est pas nouveau. Tous les amants se plaisent à quereller, plus ou moins. Le vieux Térence a fort bien observé que les différents entre deux personnes qui s'aiment, deviennent une raison de s'aimer davantage. Enfin, c'est le cours naturel. Mais ma belle & moi, je crois que le diable s'en mêle ; nous querellons souvent, & nous n'en sommes jamais mieux. Souvent une seconde querelle arrive, avant que la premiere soit terminée ; & c'est si bien notre usage, qu'il n'est pas aisé de juger quel sera le succès de nos amours. Mais Shakespear dit fort bien : „ quelque chose qu'il puisse ar-„ river, le temps & la patience triomphent „ de tout. Voilà ma consolation. Il n'y a pas d'homme au monde, qui ait plus de patience que moi pour les obstacles ; mais il faut qu'ils viennent de moi. Tu en peux penser ce que tu voudras ; ce n'est pas une petite vertu, ni un mérite commun, puisque la plupart des peines, qui sont le partage des pauvres mortels, viennent ou de l'excès de leurs desirs, ou des bornes trop étroites de leurs perfections. Mais je me rabaisserai bientôt au niveau des autres hommes ; ce qu'on n'auroit jamais cru de moi. Il faut t'expliquer l'occasion de ce grave préambule.

J'étois sorti. A mon retour, ayant rencontré Dorcas sur l'escalier, je lui ai demandé

ſi ſa maîtreſſe étoit dans ſa chambre. Elle eſt dans la ſalle à manger, Monſieur; & ſi jamais vous eſpérez l'occaſion de ſaiſir une de ſes lettres, ce doit être aujourd'hui. J'en ai vu une par terre, à ſes pieds, qu'elle vient de lire apparemment, car elle eſt à demi-ouverte. Elle eſt occupée actuellement d'un paquet d'autres. Je les crois toutes tirées de ſa poche. Ainſi, Monſieur, vous ſaurez une autrefois où les trouver.

J'ai penſé ſauter de joie, & j'ai pris ſur le champ la réſolution d'employer un expédient que je tenois en réſerve. Je ſuis entré dans la ſalle à manger, d'un air de tranſport; & lui voyant cacher ſes lettres dans ſon mouchoir, ſans s'appercevoir qu'il en étoit tombé une, j'ai jetté hardiment mes deux bras autour d'elle: ah, ma très-chere vie, l'heureux expédient que je viens de trouver avec M. Mennell pour exciter Madame Fretchvill à quitter plutôt ſa maiſon. Je ſuis convenu, ſi vous l'approuvez, de prendre ſon cuiſinier, ſa femme de charge, & deux de ſes laquais, dont le ſort lui cauſoit de l'inquiétude. Ce ne ſera que juſqu'à ce que vous en ayez choiſi de votre propre goût; & dans la vue même de raſſembler toutes ſortes de commodités, j'ai conſenti à m'accommoder de tout le linge de la maiſon. Je dois payer actuellement cinq cent guinées; & le reſte, auſſi-tôt que la maiſon ſera livrée & qu'on ſera convenu du total. Ainſi vous aurez une maiſon char-

mante; entiérement prête à recevoir, & vous & ceux de mes parents dont la compagnie vous plaira. Ils ſeront bientôt à Londres. Ils vous preſſeront de ne pas ſuſpendre long-temps l'heureux jour; & pour ſatisfaire votre délicateſſe, je prendrai le parti de demeurer chez Madame Sinclair, tandis que vous commencerez à réſider dans votre nouvelle maiſon. Le reſte, je l'abandonne à votre généroſité.

Oh ma chere Clariſſe! n'êtes-vous pas charmée de cet arrangement? Je ſuis ſûr que vous l'êtes. Faites-moi donc la grace d'en convenir; & la ſerrant contre moi, je lui ai dérobé un baiſer, le plus ardent que je me ſois jamais permis; mais ſans perdre de vue mon deſſein, car j'ai eu l'adreſſe de mettre le pied ſur la lettre, & de la pouſſer aſſez loin d'elle, derriere ſa chaiſe.

Elle a parue fort irritée de la liberté que j'avois priſe de l'embraſſer. Je lui ai fait une profonde révérence pour lui demander pardon, & me tenant quelques moments baiſſé, je ſuis parvenu à ramaſſer la lettre, que j'ai cachée ſoigneuſement dans mon ſein.

Mais je ne ſuis qu'un ſot, un hébété, un homme à pendre, un vrai Belford! J'avois meilleure opinion de moi. J'en baiſſe les yeux de honte. Ne pouvois-je pas me faire ſuivre par Dorcas, qui auroit pris la lettre, pendant que j'aurois amuſé ſa maîtreſſe.

Cette piece importante étant à demi ouverte, je n'ai pu la mettre dans mon ſein,

ſans un certain bruit & ſans un mouvement extraordinaire, qui ont alarmé ſes yeux & ſes oreilles. Elle s'eſt levée bruſquement. Traître! Judas! ſes yeux lançoient des éclairs, & ſon viſage s'eſt couvert de rougeur. Charmant ſpectacle! Qu'avez-vous ramaſſé, m'a-t-elle dit, avec une vivacité extrême? &, ce que je n'aurois pas oſé lui faire pour ma vie, elle a repris ſa lettre juſques dans mon ſein.

De l'humilité, des excuſes, c'étoit l'unique reſſource d'un voleur pris ſur le fait. J'ai retenu la main, qui me raviſſoit l'heureux papier. Ah! charmante Clariſſe! pouvez-vous croire que je puiſſe me défendre d'un peu de curioſité? Je vous vois ſans ceſſe une plume à la main; j'aime particuliérement le ſtyle épiſtolaire, & je ſuis plein d'admiration pour vos talents: eſt-il poſſible que ſi près de mon bonheur, comme j'ai la préſomption de m'en flatter, je ne brûle pas d'être admis dans une ſi douce correſpondance?

Quittez ma main, Monſieur, en frappant du pied contre terre. Comment oſez-vous.... A ce compte, je vois.... Je vois trop clairement... La voix lui a manqué pour achever ſa penſée. Je l'ai crue prête à s'évanouir de colere & de frayeur. Au diable, ſi je voyois ſur ſon charmant viſage, ou ſi j'entendois dans ſa voix mélodieuſe, le moindre reſte de ſa douceur ordinaire.

Après avoir été ſi loin, je regrettois

extrêmement de lâcher prise. Je me suis saisi encore une fois de sa lettre chiffonnée. Impudent! c'est le tendre nom qu'elle m'a donné. Pousserez-vous l'audace..... en frappant encore du pied. J'ai pris le parti de renoncer à mon dessein, parce que je la voyois hors d'elle-même. Mais, auparavant, j'ai eu le plaisir d'avoir ma main dans les deux siennes & de lui voir faire quantité d'efforts pour ouvrir mes doigts. Que mon cœur, à ce moment, étoit proche de ma main! Il s'avançoit, si tu ne ris pas de toutes ces expressions, jusqu'au bout de mes doigts, dans le plaisir de me voir traiter si familiérement, quoiqu'avec colere, par la souveraine de mes affections.

Lorsqu'elle s'est vue en possession de sa lettre, elle a volé vers la porte. Mais, plus prompt encore à me jetter devant elle, je l'ai fermée, & j'ai pris le ton le plus humble pour lui demander pardon. Ici, crois-tu, que le cœur *un peu Harlove* de ma charmante se soit laissé fléchir, malgré l'agréable nouvelle avec laquelle j'étois arrivé? Non, sur ma foi. Elle m'a repoussé assez rudement, comme l'homme du monde dont elle se feroit le moins souciée; (je ne suis pas fâché néanmoins d'avoir fait innocemment l'essai de ses forces) & la passion lui donnant une ardeur que la crainte m'avoit fait perdre, elle n'a paru faire qu'un pas jusqu'à sa chambre. Graces à mon étoile, elle ne pouvoit fuir plus loin. Après y être entrée dans la même chaleur, elle a fermé sa porte

à double tour, avec un grand ſoin de pouſſer le verrou. Ma conſolation, quand je penſe à cette ſcene, c'eſt que pour une plus grande offenſe, ſa colere ne peut aller plus loin.

Je me ſuis retiré auſſi dans mon appartement, le cœur, je t'aſſure, aſſez rempli: & n'ayant perſonne autour de moi, je me ſuis donné de mes deux poings un fort grand coup ſur le front.

Ma charmante eſt à préſent dans ſa chambre, refuſant de me voir, refuſant ſa nourriture; & ce qu'il y a de pis, réſolue, dit-elle, de ne me revoir de ſa vie, ſi elle peut m'éviter. Je me flatte qu'elle veut dire, *dans la diſpoſition où elle eſt.* Ces cheres perſonnes devroient ſe ſouvenir, lorſqu'elles ſont irritées contre leurs très-humbles ſerviteurs, de réſerver toujours cette clauſe, pour ſe mettre à couvert du parjure.

Mais te figures-tu, que je ne tournerai pas toutes mes inventions à découvrir la cauſe de tant de bruit, dans une auſſi légere occaſion que celle-ci l'auroit été, ſi les lettres des deux amies ne ſentoient pas un peu la haute trahiſon?

Mercredi au matin.

Refuſé à l'heure du déjeûner, comme hier à celle du ſouper. Ce n'eſt pas un ange après tout. Le cas devient embarraſſant. J'ai fait demander à la voir, de la part du Capitaine Mennell. Un meſſage, Mademoiſelle, de la part du Capitaine. Ruſe

inutile. Comment deviner au fond, ſi elle s'eſt mis quelque choſe d'extraordinaire dans la tête? Elle a fait recommander pluſieurs fois à Wilſon, par un meſſage particulier, de lui envoyer les lettres qui ſeront pour elle, au moment qu'elles arriveront.

Je ſuis réduit à faire une ſoigneuſe garde au dehors. Sa crainte s'eſt diſſipée pour le complot de ſon frere. Pour moi, je ne ſerois pas du tout ſurpris, que Singleton rendît une viſite à Miſs Hovve, comme à la ſeule perſonne qui ſache apparemment ce que Miſs Clariſſe eſt devenue, ſous prétexte d'avoir à lui communiquer des affaires très-importantes, qui lui font ſouhaiter de la voir; des propoſitions, s'il le faut, de la part de ſon frere. Alors Miſs Hovve lui recommandera de ſe tenir à couvert. Alors ma protection redeviendra néceſſaire. Oui, c'eſt le meilleur parti. Tout ce qui viendra de Miſs Hovve ſera bien reçu. Joſeph Leman eſt un miſérable aux yeux de ma Belle, un agent digne de moi. Joſeph, l'honnête Joſeph, comme je l'appelle, peut s'aller pendre à préſent. J'ai tiré de lui tous les ſervices que j'avois à lui demander. Il eſt inutile de continuer un complot uſé, lorſque je puis en former de nouveaux à toute heure. Et ne blâme pas, je te prie, l'uſage que je fais de mes talents. Dans le degré où je les poſſede, pourquoi voudrois-tu qu'ils demeuraſſent inutiles?

Tenons-nous à mon idée. Il s'agit de trouver un Singleton, c'eſt le ſeul embar-

ras: oui, d'en trouver un ſur le champ. Attends.... j'y ſuis. Je vais faire venir ton ami *Paul Dragton*, qui ne fait qu'arriver de la mer, & que tu m'as recommandé pour en faire un Capitaine de barque, ſi j'en entretiens une après mon mariage.

L'ordre eſt déja donné. Dragton ſera ici dans l'inſtant. Il ſe rendra auſſi-tôt chez Miſs Hovve. Je crois qu'au lieu de paſſer pour Singleton même, il vaudra mieux qu'il ſe donne pour ſon pilote, qui eſt envoyé de ſa part.

Sally eſt un petit diable, qui me reproche ſans ceſſe la lenteur de mes progrès. Mais, dans une piece de théatre, le principal amuſement ne conſiſte-t-il pas dans les quatre premiers actes; & ne tire-t-il pas vers ſa fin lorſqu'on arrive au cinquiéme? Quel vautour ſeroit un homme, qui ne penſeroit qu'à dévorer ſa proie au moment qu'il la tient?

Mais, pour te l'avouer de bonne foi, je me ſuis trompé dans mon calcul. J'ai cru mettre la derniere main à mon entrepriſe en te produiſant ſur la ſcene avec tes compagnons; & je n'ai fait qu'effrayer la belle, juſqu'à me faire douter ſi je regagnerai de long-temps le terrein que j'ai perdu. D'un autre côté, ces maudits Harlove l'ont indiſpoſée contre moi, contre elle-même, & contre tout le monde, à l'exception de Miſs Hovve, qui ſe fait ſans doute un amuſement d'augmenter mes embarras. Ajoute, que je n'ai pas de penchant à me ſervir des

moyens, que les démons, au milieu desquels je vis, ne cessent pas de m'inspirer : d'autant moins de penchant, que cette comédie finira infailliblement par le mariage. Je ne veux qu'une épreuve complette ; & je crois qu'à la fin, je lui rendrai noblement justice.

Fort bien. Dragton est déjà parti. Il a reçu toutes ses instructions. C'est vraiment une bonne tête que ce Dragton. Il étoit l'homme de confiance du Lord W...., avant ses voyages de mer. Je suis trompé, si ce n'est un coquin bien plus rusé que Joseph, & qui n'a pas non plus les mêmes prétentions à l'honnêteté. Tu ne t'imaginerois pas ce que ce Joseph m'a couté. Il a fallu acheter & l'homme & la conscience. Je me crois obligé de l'en punir quelque jour. Mais attendons qu'il soit marié. Quoique ce soit déjà une assez bonne punition, je ne serai pas content si je ne punis tout à la fois l'homme & la femme. Souviens-toi que je dois une vengeance éclatante à ma déesse.

Mais j'entends tourner la porte du temple sur ses vieux gonds, dont le bruit semble m'inviter à quelque nouvelle tentative. Mon cœur répond à leur mouvement, par une sorte de tremblement convulsif. L'idée est assez bizarre. Quel peut être le rapport d'une paire de gonds rouillés, au cœur d'un amant ? Mais ce sont les gonds qui ouvrent & qui ferment la chambre de lit de ma char-

mante. Demande-moi s'il y a quelque rapport.

Je n'entends pas que la porte ſe referme. Je commence à me flatter que je recevrai bientôt ſes ordres. Que ſert cette affectation de me tenir éloigné ? Il faut qu'elle ſoit à moi, quelque choſe que je faſſe ou que j'entreprenne. Si je prends courage, toutes les difficultés s'évanouiſſent. Quand elle penſeroit à s'échapper d'ici, où pourroit-elle fuir pour m'éviter ? Ses parents ne la recevront point. Ses oncles ne fourniront point à ſa ſubſiſtance. Sa bien aimée Norton eſt ſous leur empire, & ne peut rien faire pour elle. Miſs Hovve n'oſeroit lui donner une retraite. Elle n'a pas un autre ami que moi dans la ville, & Londres d'ailleurs lui eſt abſolument étranger. Pourquoi donc me laiſſerois-je tyranniſer par une chere perſonne, à laquelle il ſuffit de faire bien connoître combien il lui eſt impoſſible de ſortir de mes mains, pour la rendre auſſi humble ici qu'elle l'eſt pour ſes perſécuteurs ?

Quand je me déterminerois même à la grande entrepriſe ; & quand elle me réuſſiroit mal, ſa haine, ſi c'eſt de la haine qu'on s'attire par ſes tendres hardieſſes, ne pourroit jamais être qu'un ſentiment paſſager. Elle s'eſt déjà livrée à la cenſure du public. Il ne lui reſte pas d'autre parti que de ſe donner à moi, pour rétablir ſa réputation aux yeux de cet impudent public : car, de tous ceux qui me connoiſſent, & qui

ſauront qu'elle a paſſé vingt-quatre heures en mon pouvoir, il n'y en aura pas un qui la croie ſans tache, quelques vertueux penchants qu'on lui ſuppoſe. D'ailleurs, les trahiſons de la nature humaine ſont ſi bien connues, que chacun juge, par ce qu'il éprouve en lui-même, qu'il n'y a pas plus de confiance à prendre, dans l'occaſion, aux penchant qu'à moi; ſur-tout, lorſqu'une fille, dans la fleur de ſa jeuneſſe, aime aſſez un homme pour s'enſuir avec lui: car c'eſt l'unique explication que le public puiſſe donner à notre aventure.

Qu'entends-je? C'eſt elle qui appelle ſa ſervante Dorcas. Elle ne peut douter que je n'entende ſa voix harmonieuſe; & peut-être veut-elle me donner l'occaſion de répandre mon amour à ſes pieds, de lui renouveller tous mes vœux, & de recevoir le pardon de mon offenſe paſſée. Alors, avec quel plaiſir recommencerai-je à devenir coupable! pour être pardonné encore, & pour recommencer autant de fois, juſqu'à la derniere offenſe, après laquelle il n'y en a plus d'autre, & dont le pardon ſera une amniſtie générale pour l'avenir.

La porte s'eſt refermée. Dorcas me dit qu'elle me refuſe l'honneur de dîner avec elle, comme j'avois pris la liberté de le faire demander. Ce refus néanmoins s'eſt fait ſans incivilité, & l'on n'y eſt venu que par degrés. Je n'obtiendrai rien que par la derniere offenſe, ajoute Dorcas, dans le lan-

gage de cette honnête maiſon. Il faut donc y penſer ſoigneuſement. Cependant, j'ai un traître de cœur, qui eſt capable de me jouer quelque mauvais tour. Mais je finis cette lettre: quoique mon tyran ne me laiſſe pas d'autre occupation que de lire, d'écrire & d'enrager.

Les ſouſcriptions ſont inutiles entre nous: d'ailleurs, je ſuis ſi entiérement à elle, que je ne puis dire combien je ſuis à toi ou à d'autres.

LETTRE CLX.

Miſs. CLARISSE HARLOVE à Miſs HOWE.

Mardi, 9 Mai.

SI vous approuvez, ma chere, le projet de s'adreſſer à mon oncle Harlove, je ſouhaiterois que ce fût le plus promptement qu'il ſera poſſible. Je ſuis plus mal que jamais avec M. Lovelace. Je me tiens renfermée, pour ne le pas voir. L'offenſe à la vérité n'eſt pas des plus graves. Cependant, elle l'eſt aſſez. Il s'en eſt fallu peu qu'il ne m'ait pris une lettre, & même une des vôtres. Mais il ne m'arrivera plus d'écrire, ou de relire aucun de mes papiers, dans une ſalle où il s'attribue le droit d'entrer. Heureuſement qu'il n'en a pu lire une ligne; pas une ligne, je vous en réponds. Ainſi, ſoyez ſans inquiétude, & comptez à l'avenir ſur ma précaution.

Voici l'aventure. Le soleil donnant sur mon cabinet, & M. Lovelace étant sorti...

(*Elle raconte à* Miss Howe *comment il l'avoit surprise, relisant ses lettres dans la salle à manger; avec quelle adresse & quelle audace il en avoit pris une, & de quels efforts elle avoit eu besoin pour la lui ôter, &c.*)

A présent, continue-t-elle, je suis plus convaincue que jamais, qu'avec le pouvoir qu'il a sur moi, la prudence ne me permet pas de demeurer plus long-temps avec lui. Si mes amis m'accordoient la moindre espérance!... Mais jusqu'à l'éclaircissement que j'attends de vous, je dois devoir jouer un rôle dont je n'ai pas encore été capable: c'est d'entretenir cette querelle ouverte. Une affectation de cette nature me rendra petite à mes propres yeux; car c'est marquer plus de ressentiment que je n'en puis avouer: mais il faut la compter entre les conséquences d'une fatale démarche, que je ne cesserai jamais de déplorer.

CL. HARLOVE.

LETTRE CLXI.

Miss HOWE, *à Miss* CLARISSE HARLOVE.

Mercredi, 10 de Mai.

J'APPROUVE la résolution où vous êtes de fuir, si vous recevez le moindre encouragement de la part de votre oncle; & je suis

d'autant plus pour ce parti, que depuis deux heures, j'ai appris sur le compte de votre homme, quelques histoires bien attestées, qui doivent le faire regarder comme le plus méchant personnage qui respire, du moins à l'égard de notre sexe. Je vous assure, ma chere amie, qu'eût-il une douzaine de vies, si tout ce qu'on dit est vrai, il devroit les avoir perdu toutes, & n'être plus au monde depuis vingt crimes.

Si vous daignez jamais lui rendre la permission de vous entretenir familiérement, demandez-lui des nouvelles de Miss Betterton, & ce qu'elle est devenue: s'il a recours à des évasions, faites-lui les mêmes questions sur Miss *Lockyer*. Ah! ma chere, cet homme n'est qu'un misérable.

Votre oncle sera sondé, comme vous le desirez, & sans aucun délai: mais je doute du succès, par quantité de raisons. Il n'est pas aisé de deviner quel effet le sacrifice de votre bien pourra produire sur certaines gens: & si l'affaire en étoit à ce point, je ne devrois pas vous permettre de vous dépouiller volontairement.

Comme votre Hannah ne se rétablit point, je vous conseillerois, s'il est possible, d'attacher Dorcas à vos intérêts. Ne lui avez-vous pas marqué trop de dédain? Vous auriez manqué de politique.

Je voudrois aussi que vous puissiez vous procurer quelques lettres de votre tyran. Un homme d'un caractere aussi négligent que le sien n'est pas toujours sur ses gardes. S'il

à des attentions extraordinaires, & si vous ne pouvez engager votre Dorcas à vous servir, ils me sont tous deux suspects. Faites-lui dire de monter, lorsqu'il a la plume en main, ou lorsqu'il a ses papiers autour de lui, & surprenez-le dans quelque négligence. Ces soins, je l'avoue, ressemblent à ceux qu'on prend dans une hôtellerie, lorsque la crainte des voleurs fait visiter tous les coins, & qu'on seroit mortellement effrayée néanmoins, si l'on en découvroit un. Mais il vaut mieux le trouver tandis qu'on est debout & les yeux ouverts, que d'être attaquée la nuit dans son lit & pendant le sommeil.

Je suis charmée que vous ayez vos habits. Point d'argent, comme vous voyez, point de livres; à l'exception de *Spira*, de *Rexel*, d'une *Pratique de piété*. Ceux qui vous les envoient en auroient grand besoin pour eux-mêmes. Mais détournons les yeux de cet odieux sujet.

Vous m'avez extrêmement alarmée par le récit de son entreprise, pour se saisir d'une de mes lettres. Je sais, par mes nouvelles informations, qu'il est le chef d'une troupe de brigands, (ceux entre lesquels il vous a fait paroître étoient apparemment du nombre) qui se prêtent la main pour trahir d'innocentes créatures, & qui ne font pas difficulté d'employer la violence. S'il venoit à savoir avec quelle liberté je le traite, je ne voudrois plus sortir sans escorte.

Je suis fâchée de vous l'apprendre; mais

j'ai de fortes raisons de croire que votre frere n'a pas renoncé à son extravagant complot. Une sorte de Matelot à face brûlée, qui me quitte à ce moment, m'est venu dire, avec un air de mystere, que le Capitaine Singleton auroit un grand service à vous rendre, s'il pouvoit obtenir l'honneur de vous parler. J'ai répondu que j'ignorois votre retraite. Cet homme étoit trop bien instruit, pour me laisser pénétrer le sujet de sa commission.

J'ai passé deux heures entieres à pleurer, après avoir lu celle de vos lettres qui accompagnoit l'exhortation de votre cousin Morden. Ma très-chere amie, ne vous manquez pas à vous-même. Permettez à votre Anne Hovve de suivre le mouvement de cette tendre amitié, qui ne fait de nous qu'une seule ame, & d'employer tous ses efforts pour vous donner un peu de consolation.

Je ne suis pas étonnée des réflexions mélancoliques que je vois répandues dans vos lettres, sur la démarche à laquelle vous avez été poussée d'un côté, par la violence, & de l'autre par l'artifice. Etrange fatalité! Il semble que le dessein du ciel soit de montrer la vanité de tout ce qu'on appelle prudence humaine. Je souhaite, ma chere, que vous & moi, comme vous le dites, nous ne nous soyons pas trop enflées du témoignage intérieur de notre supériorité sur beaucoup d'autres. Je ne vais pas plus loin. Les ames foibles sont portées à chercher des

raisons au dehors, pour expliquer tous les événements extraordinaires. Il est plus juste & plus sûr de nous en prendre à nous & à nos plus chers amis, qu'à la providence, qui ne peut avoir que des vues sages dans toutes ses dispensations.

Mais ne croyez pas, comme vous me l'avez marqué dans une de vos lettres, que votre disgrace ne soit propre qu'à servir d'avertissement. Vous serez en même temps un aussi excellent exemple, que vous ayiez jamais espéré de l'être dans des suppositions plus heureuses. Ainsi, l'histoire de vos malheurs aura une double force pour ceux qui en seront informés : car, s'il arrivoit qu'un mérite tel que le vôtre ne vous assurât point un traitement généreux de la part d'un libertin, qui s'attendroit jamais à trouver la moindre ressource d'honnêteté dans les hommes de ce caractere ?

Si vous vous croyez inexcusable d'avoir fait une démarche qui vous expose à la mauvaise foi d'un homme, sans avoir eu l'intention de fuir avec lui ; que doivent penser d'elles-mêmes toutes ces créatures étourdies, qui sans la moitié de vos motifs, sans aucun respect pour la bienséance, sautent les murs, descendent par les fenêtres, & passent dans un même jour, de la maison d'un pere au lit de leur séducteur ?

Si vous vous reprochez avec tant de rigueur d'avoir résisté aux défenses des plus déraisonnables parents du monde, à des défenses même qui n'ont eu d'abord que la

moitié de leur force, que doivent faire ces filles endurcies, qui ferment volontairement l'oreille aux plus sages conseils; & dans des circonstances, peut-être, où leur ruine est visiblement le fruit d'une indiscrétion préméditée ?

Enfin, vous ferez, pour tous ceux qui apprendront votre histoire, un excellent exemple de cette vigilance & de cette réserve, par laquelle une personne prudente, qu'on suppose un peu égarée du chemin, s'efforce de réparer son erreur, & sans perdre une fois de vue son devoir, fait tout ce qui dépend d'elle pour rentrer dans le sentier hors duquel on peut dire qu'elle a plutôt été poussée qu'elle ne s'en est éloignée.

Rappellez votre courage, ma très-chere amie; occupez-vous seulement de ces réflexions: & loin de tomber dans l'abattement, ne cessez pas de travailler de toutes vos forces à rectifier ce que vous regardez comme un sujet de reproche. Il peut arriver qu'à la fin, votre égarement ne mérite pas le nom d'infortune, sur-tout lorsque votre volonté n'y a pas eu plus de part.

Et je dois vous dire, en vérité, que si j'emploie les termes d'*égarement* & d'*erreur*, c'est pour me conformer à la disposition qui vous porte vous-même à vous accuser si librement, & par respect pour l'opinion d'une personne à qui j'en dois beaucoup: car je suis persuadée au fond de ma conscience, que votre conduite peut être justifiée sur tous les articles; & qu'il n'y a

de blâmables, dans votre aventure, que ceux qui n'ont pas d'autre moyen, pour ſe purger, que d'en rejetter ſur vous tout le blâme.

Cependant, je prévois que les triſtes réflexions qui ſortent trop ſouvent de votre plume, ſe mêleront toujours à vos plaiſirs, quand vous deviendriez la femme de Lovelace, & quand vous y trouveriez le meilleur de tous les maris.

Vous étiez extraordinairement heureuſe avant que de l'avoir connu; heureuſe, au-delà des bornes de la condition humaine. Tout le monde avoit pour vous une eſpece d'adoration. L'envie même, qu'on a vue lever, dans ces derniers temps, ſa tête venimeuſe contre vous, étoit forcée au ſilence, à l'admiration, par la ſupériorité de votre mérite. Vous étiez l'ame de toutes les compagnies où vous paroiſſiez. J'ai vu des perſonnes d'un autre âge que vous, refuſer de donner leur avis ſur un ſujet, avant que vous euſſiez expliqué le vôtre; ſouvent pour s'épargner la mortification de ſe rétracter après vous avoir entendue. Cependant, avec tous ces avantages, la douceur de vos manieres, votre modeſtie, votre affabilité, rendoient la déférence que tout le monde avoit pour vos ſentiments & pour votre ſupériorité, également prompte & ſincere. On voyoit ſenſiblement que vous n'étiez pas tentée de vous en faire un triomphe. Vous aviez, ſur tous les points où vous l'emportiez, quelque choſe d'agréable à dire, qui

relevoit le cœur de ceux à qui vous aviez fermé la bouche, & qui laiſſoit chacun ſatisfait de ſoi-même, en vous cédant la palme.

Si l'on parloit de beaux ouvrages, c'étoit les vôtres qu'on citoit, ou qu'on montroit pour exemples. On n'a jamais nommé de jeunes perſonnes qu'après vous, pour la diligence, l'économie, la lecture, l'écriture, le langage, le goût & l'exercice des beaux arts & pour les graces mêmes plus enviées, de la figure & de l'ajuſtement, dans leſquelles on vous reconnoiſſoit une élégance & des agrémens inimitables.

Les pauvres vous béniſſoient à chaque pas que vous faiſiez. Les riches vous regardoient comme leur gloire, & faiſoient vanité de n'être pas obligés de deſcendre de leur claſſe, pour donner un exemple qui lui fît honneur.

Quoique tous les deſirs de hommes fuſſent tournés vers vous, quoique leurs yeux ne cherchaſſent que vous, il n'y en pas un de ceux qu'on vous a préſentés, qui, s'il n'eût été encouragé par des vues ſordides, eût oſé porter ſes eſpérances & ſes prétentions juſqu'à vous.

Dans une ſituation ſi fortunée, & faiſant le bonheur de tout ce qui avoit quelque rapport à votre ſphere, pouviez-vous croire qu'il ne vous arriveroit rien, qui fût capable de vous convaincre que vous n'étiez pas diſpenſée du ſort commun; que vous n'étiez pas abſolument parfaite, & que vous ne deviez pas vous attendre à paſſer au travers de

cette vie, sans épreuve, sans tentation & sans infortune ?

Il faut avouer, que vous ne pouviez être attaquée plutôt, ni avec plus de force, par aucune épreuve, par aucune tentation digne de vous : vous étiez supérieure à toutes les tentations communes. Ce devoit être quelque homme fait exprès, ou quelque esprit plus méchant, sous la forme d'un homme, qui fût envoyé pour faire le siege de votre cœur ; tandis que quantité d'autres esprits de même espece, au même nombre qu'il y a de personnes dans votre famille, auroient la permission de s'emparer à quelque heure ténébreuse, des cœurs de tous vos proches, de s'y établir peut-être, & d'en régler tous les mouvements sur ceux du séducteur, pour vous irriter, vous exciter, vous pousser à la fatale entrevue.

Ainsi, tout examiné, il semble, comme je l'ai dit souvent, qu'il y ait une sorte de destin dans votre erreur, si c'en est une ; & qu'elle n'ait peut-être été permise que pour donner par vos souffrances, un exemple plus utile que vous ne l'eussiez donné dans une vie plus paisible : car l'*adversité*, ma chere, est *votre saison brillante*, & je vois évidemment qu'elle vous fera dévoiler des graces & des beautés, qu'on n'auroit jamais apperçues dans ce cours de prospérités qui vous ont accompagnée depuis le berceau ; quoiqu'elles vous convinssent admirablement, & que tout le monde vous en ait jugée digne.

Le malheur eſt, que cette épreuve ſera néceſſairement douloureuſe. Elle le ſera pour vous, ma chere, pour moi, & pour tous ceux qui, vous aimant comme je fais, ne voyoient dans vous, qu'un parfait modele de toutes les vertus, un objet d'admiration, contre lequel il eſt étonnant que l'envie ait oſé lancer ſes traits.

Que toutes ces réflexions aient pour vous le poids qu'elles méritent. Alors, comme les imaginations ardentes ne ſont pas ſans un mêlange d'enthouſiaſme, votre Anne Howe, qui croit remarquer, en liſant ſa lettre, plus d'élévation qu'à l'ordinaire dans ſon ſtyle, ſe flattera d'avoir été comme inſpirée, pour la conſolation d'une amie ſouffrante, qui, dans l'abattement de ſes forces & dans le nuage de ſa triſteſſe, ne pénétre pas les ténebres qui lui cachent l'aurore d'un plus beau jour.

LETTRE CLXII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Vendredi, 12 Mai.

JE dois me taire, ma noble amie, en recevant des louanges qui me font ſentir vivement combien j'en ſuis indigne; quoiqu'en même temps votre généreuſe intention ait la force de relever mon courage. Il eſt charmant de ſe voir eſtimée des per-

ſonnes qu'on aime, & de trouver des ames capables de porter l'amitié au-delà des diſgraces humaines, au-delà du corps, au-delà des liens du ſang. Quelque temps, ma chere, qu'on doive nommer *ma ſaiſon brillante*, l'adverſité d'une amie eſt la vôtre. Je ne ſais s'il m'eſt permis de regretter mes afflictions, lorſqu'elles vous donnent occaſion d'exercer ſi glorieuſement des qualités, qui non-ſeulement ennobliſſent notre ſexe, mais qui élévent la dignité de la nature humaine.

Souffrez que je paſſe à des ſujets moins agréables. Je ſuis fâchée que vous ayez ſujet de croire que les projets de Singleton ſubſiſtent encore. Mais qui ſait ce que le Matelot avoit à propoſer? Cependant, ſi l'on avoit eu quelque vue favorable, il n'y a pas d'apparence qu'on eût employé cette voie.

Soyez ſûre, ma chere, qu'il n'y a aucun danger pour vos lettres. J'ai pris occaſion de l'entrepriſe hardie de M. Lovelace, comme je vous ai marqué que je me le propoſois, pour le tenir éloigné depuis; dans la vue d'attendre ce que j'ai à me promettre de mon oncle, & de me conſerver la liberté d'embraſſer les ouvertures favorables que je ne ceſſe pas d'eſpérer. Cependant il m'a fort importunée; & je n'ai pu l'empêcher de m'amener deux fois M. Mennell, qui eſt venu de la part de Madame Fretchvill pour m'entretenir de la maiſon. Si j'étois obligée de faire la paix avec lui, je ne me croirois

propre qu'à me cauſer ſans ceſſe du mal à moi-même.

A l'égard de ſes crimes nouvellement découverts, & du conſeil que vous me donnez de me procurer quelqu'une de ſes lettres & de m'attacher Dorcas, ces ſoins demanderont plus ou moins d'attentions, ſuivant les eſpérances que je recevrai du côté de mon oncle.

La continuation des infirmités d'Hannah me chagrine beaucoup. Ayez la bonté, ma chere, de vous informer pour moi ſi ſa ſituation ne l'expoſe pas à quelque beſoin.

Je ne fermerai pas cette lettre juſqu'à demain; car je ſuis réſolue d'aller à l'égliſe, autant pour remplir mon devoir, que pour eſſayer ſi j'ai la liberté de ſortir quand il me plaît, ſans être accompagnée.

Dimanche, 14 de Mai.

Il ne m'a pas été poſſible d'éviter un petit débat avec M. Lovelace. J'avois donné ordre qu'on fît venir un carroſſe à la porte. Apprenant qu'il y étoit, je ſuis deſcendue de ma chambre pour m'y rendre; mais j'ai rencontré mon argus, un livre à la main, ſans épée & ſans chapeau. Il m'a demandé d'un air fort grave, quoique reſpectueux, ſi j'allois ſortir. Je lui ai dit que c'étoit mon deſſein. Il m'a priée de permettre qu'il m'accompagnât, ſi j'allois à l'égliſe. Je l'ai refuſé. Il s'eſt plaint amérement de la maniere dont je le traite; & pour le

monde entier, m'a-t-il dit, il ne voudroit pas avoir une seconde semaine à passer, telle que la derniere.

Je lui ai confessé naturellement que j'avois fait quelque démarche du côté de ma famille, & que j'étois résolue de ne voir personne, jusqu'à ce que j'en eusse appris le succès. Il a rougi; il a marqué de l'étonnement. Mais étouffant quelque chose qu'il paroissoit prêt à dire, il m'a représenté à quoi j'allois m'exposer de la part de Singleton, & combien je devois craindre de sortir sans être accompagnée. Ensuite il s'est plaint de Madame Fretchvill, qui souhaite de passer quinze jours de plus dans sa maison. Elle voit, m'a-t-il dit, que j'ai peine à me déterminer pour conclure; & qui sait sur quoi l'on peut compter avec une femme si vaporeuse? Cette semaine, Mademoiselle, est assurément bien malheureuse. Si je n'étois pas si mal dans vos bonnes graces, vous seriez maîtresse à présent de cette maison; & vraisemblablement vous y auriez déjà ma cousine Montaigu, ou ma tante même avec vous.

Ainsi, Monsieur, lui ai-je répondu votre cousine ne peut donc venir chez Madame Sinclair? Quelles sont, je vous prie, ses objections contre Madame Sinclair? Une maison, dans laquelle vous croyez que je puis passer un mois ou deux, ne convient-elle à aucune de vos parentes pour quelques jours? Et puis, que dois-je penser du retardement de Madame Fretchvill? Là-

dessus ; je l'ai poussé, pour me faire un passage, & j'ai continué de marcher vers la porte.

Il a levé la voix, pour se faire apporter son épée & son chapeau ; & se hâtant de marcher devant moi, il s'est placé entre moi & la porte. Là il m'a suppliée encore de lui accorder la permission de m'accompagner. Madame Sinclair est venue à l'instant. Elle m'a demandé si je sortirois sans avoir pris le chocolat. Ce que je souhaiterois, lui ai-je dit, c'est que vous voulussiez engager M. Lovelace à le prendre avec vous ; j'ignore si j'ai la liberté de sortir sans sa permission : & me tournant vers lui, je l'ai prié de m'apprendre si j'étois ici sa prisonniere. Son valet de chambre lui ayant apporté son épée & son chapeau, il a lui-même ouvert la porte ; & pour toute réponse, il m'a pris la main, malgré ma résistance, & m'a conduite fort respectueusement au carrosse. Les passants m'ont paru s'arrêter, avec quelques marques de surprise. Mais il est d'une figure si gracieuse, & toujours mis si galamment, qu'il attire sur lui les yeux de tout le monde. Je souffrois de me voir exposée aux regards. Il est monté dans le carrosse après moi, & le cocher a pris le chemin de Saint Paul.

Il n'a rien manqué à ses attentions dans le voyage & pendant l'Office. Je me suis tenue dans la plus grande réserve ; & sans m'expliquer d'avantage, à notre retour, je me suis retirée dans ma chambre, où j'ai

dîné seule, comme j'avois fait pendant la plus grande partie de la semaine. Cependant, lorsqu'il m'a vue dans cette résolution, il m'a dit qu'il continueroit à la vérité, de garder un respectueux silence, jusqu'à ce que je fusse informée du succès de mes démarches; mais qu'ensuite, je devois m'attendre qu'il ne me laisseroit pas un moment de repos, jusqu'à ce que j'eusse fixé son heureux jour; pénétré comme il étoit, jusqu'au fond du cœur, de mon humeur sombre, de mes ressentiments & de mes délais. Le misérable! lorsque je puis lui reprocher, avec un double regret, que le sujet de ses plaintes vient de lui-même! Ah! plaise au ciel que je reçoive d'heureuses nouvelles de mon oncle!

Adieu, très-chere amie. Cette lettre attendra l'arrivée de votre messager; & celle qu'il m'apportera de vous en échange décidera sans doute de mon sort.

CL. HARLOVE.

LETTRE CLXIII.

Miss. HOWE, à Madame NORTON.

Jeudi, 11 Mai.

NE pourriez-vous, ma bonne Madame Norton, sans m'en attribuer le dessein, à moi qui suis haïe dans la famille, trouver quelque moyen de faire savoir à Madame Harlove, que dans une compagnie où le

hasard nous a fait rencontrer, vous m'avez entendue dire : „ que ma chere amie languit „ de se voir réconciliée avec ses proches ; „ que dans cette espérance, elle a refusé „ jusqu'à présent de prendre les moindres „ engagements qui pourroient être un obs- „ tacle ; qu'elle voudroit éviter de donner „ à M. Lovelace le droit de chagriner sa „ famille, par rapport à la terre de son grand- „ pere ; que tout ce qu'elle demande encore „ est la liberté de vivre fille, & qu'à cette „ condition, elle soumettra sa conduite & „ sa terre à la volonté de son pere : que M. „ Lovelace & tous ses amis la pressent con- „ tinuellement de conclure son mariage ; „ mais que je suis sûre qu'elle a si peu de „ goût pour cette alliance, à cause de ses „ mœurs & de l'aversion qu'elle connoît „ pour lui à tous les Harloves, qu'avec un „ peu d'espérance de réconciliation, elle „ cesseroit d'y penser, pour se jetter unique- „ ment sous la protection de son pere : mais „ que leur résolution ne doit pas traîner en „ longueur, parce qu'elle se trouveroit „ dans la nécessité de céder à des instances „ continuelles, & qu'il ne dépendroit plus „ d'elle de prévenir des procédures désa- „ gréables.

Je vous assure, Madame Norton, sur ma conscience & mon honneur, que notre très-chere amie ignore absolument le parti que je prends de vous écrire ; & cette raison m'oblige de vous apprendre, en confidence, sur quels fondements je m'y suis déterminée,

Elle m'a priée d'engager M. Hickman à faire quelques ouvertures dans la même vue à ſon oncle Harlove, mais indirectement, & comme de lui-même ; dans la crainte, que ſi cette démarche étoit ſans ſuccès, & que M. Lovelace, qui n'eſt pas déjà content de ſe voir ſi peu avancé dans ſon affection, vînt à le découvrir, elle ne ſe vît privée de la protection de tout le monde, & peut-être expoſée à de fâcheux inconvéniens de la part d'un eſprit ſi hautain. Avec cette commiſſion, & le zele que j'ai pour ſes intérêts, j'ai cru, que, ſi le poids d'une auſſi bonne femme, d'une auſſi bonne mere & d'une auſſi bonne ſœur que Madame Harlove, étoit joint dans la même balance avec celui de M. Jules Harlove, il ſeroit difficile que ces deux forces réunies ne fiſſent pas une juſte impreſſion.

M. Hickman verra demain M. Jules Harlove. Vous pourriez voir ſa ſœur dans l'intervalle. Si M. Hickman étoit écouté favorablement, il diroit à l'oncle, que vous avez vu Madame Harlove dans les mêmes intentions, & l'engager à délibérer avec elle ſur les moyens de toucher les plus endurcis de tous les cœurs.

Voilà l'état de l'affaire, & le véritable motif de ma lettre. J'abandonne tout à votre diſcrétion. Le ſuccès ſera le plus ardent de mes vœux ; car mon opinion eſt que M. Lovelace ne peut jamais être digne de notre admirable amie : & je ne connois même aucun homme qui mérite une femme comme elle.

Prenez

Prenez la peine de m'informer, par quelques lignes, du réſultat de votre négociation. S'il n'eſt pas tel qu'on peut raiſonnablement l'eſpérer, notre chere amie ne ſaura rien de la démarche que je fais, & je vous demande en grace qu'elle ne l'apprenne pas de vous. Ce ſeroit augmenter les plaies d'un cœur déjà trop bleſſé. Je ſuis, ma chere & digne Madame Norton, votre ſervante & votre véritable amie.

ANNE HOVVE.

LETTRE CLXIV.

Madame NORTON, *à Miſs* HOVVE.

Samedi, 13 de Mai.

MADEMOISELLE,

J'AI le cœur pénétré de la néceſſité où je ſuis de vous dire, que, dans les diſpoſitions préſentes de la famille, il n'y a rien à ſe promettre des ſollicitations, en faveur de ma très-chere Miſs Harlove. Sa mere eſt digne de compaſſion. J'ai reçu d'elle une lettre des plus touchantes. Mais il ne m'eſt pas permis de vous la communiquer. Elle me défend de faire connoître à perſonne qu'elle m'ait écrit ſur le ſujet de ſes peines, quoiqu'elle y ait été comme forcée pour le ſoulagement de ſon cœur. Ainſi, je vous le dis en confidence.

J'eſpere de la bonté du ciel que ma chere

Miſs s'eſt conſervée ſans tache, & qu'il n'y a pas d'homme au monde, qui ſoit capable d'un ſi déteſtable ſacrilege. Non, non, il n'y a point de foibleſſe à craindre d'une vertu ſi ſolidement affermie. Que Dieu défende une ame ſi pure des atteintes de la ſurpriſe & de la violence ! Soulagez mon cœur, Mademoiſelle, je vous en conjure, mon cœur trop inquiet, par deux mots que vous aurez la bonté de donner au Porteur, pour m'aſſurer auſſi fortement qu'il vous ſera poſſible, que l'honneur de ma chere fille eſt reſpecté. S'il ne l'a pas été, il faut renoncer pour le reſte de mes jours à toutes les conſolations de la vie; car je ne connois rien qui ſoit capable d'en procurer à la pauvre

JUDITH NORTON.

LETTRE CLXV.

Miſs HOVVE *à Madame* NORTON.

Samedi au ſoir, 13 Mai.

CHERE & excellente femme, l'honneur de votre incomparable éleve eſt ſans tache, & ne ceſſera jamais d'être tel, en dépit des hommes & de toutes les puiſſances de l'enfer. S'il y avoit eu quelque eſpérance de réconciliation, mon unique vue étoit de l'arracher à cet homme-là. Ce que je puis dire à préſent, c'eſt qu'elle doit courir le riſque d'avoir un mauvais mari; elle, dont il n'y a pas d'homme qui ſoit digne.

Vous plaignez ſa mere : c'eſt de quoi je ſuis bien éloignée. Je ne plains pas ceux qui ſe mettent dans l'impuiſſance de marquer de la tendreſſe & de l'humanité, par de miſérables vues de repos & d'intérêt propre, que le moindre vent peut troubler. Non, je n'en plains pas un ſeul ; c'eſt à ma chere amie, que je dois toute ma compaſſion. Sans eux, elle ne ſeroit jamais tombée dans les mains de cet homme-là. Elle eſt irréprochable. Vous ne ſavez pas toute ſon hiſtoire. Quand je vous dirois qu'elle n'a pas eu l'intention de partir avec lui, ce ſeroit la juſtifier inutilement : ce ſeroit condamner ſeulement ceux qui l'ont pouſſée dans l'abîme, & celui qui doit être à préſent ſon refuge. Je ſuis votre ſervante & votre amie ſincere.

ANNE HOWE.

LETTRE CLXVI.

Madame HARLOVE, *à Madame* NORTON.

(Cette lettre n'a été communiquée qu'après la fin de l'Hiſtoire, & lorſqu'on a formé ce recueil.)

Samedi, 13 Mai

J'EXÉCUTE ma promeſſe, en répondant par écrit à vos informations. Mais gardez-vous d'en parler à perſonne ; ſoit à la Betty de ma fille Bella, qui vous rend quelquefois viſite, à ce que j'apprends ; ſoit à la pauvre malheureuſe elle-même, à perſonne

en un mot, je vous le recommande abſolument. J'ai le cœur plein, je me ſoulagerai en prenant la plume; & peut-être m'arrêterai-je bien plus à la peinture de mes peines, qu'à la réponſe que je vous ai promiſe.

Vous ſavez combien cette ingrate créature nous a toûjours été chere. Vous ſavez quel plaiſir nous nous faiſions de nous joindre à ceux qui la voyoient ou qui converſoient avec elle, pour la louer & pour l'admirer. Il nous arrivoit même aſſez ſouvent de paſſer les bornes d'une certaine modeſtie, qui devoit nous rendre plus réſervés, parce que c'étoit notre fille. Mais nous penſions qu'il y avoit plus à craindre, de marquer de l'aveuglement & de l'affectation, en refuſant nos louanges aux apparences d'un mérite ſi diſtingué, que de nous attirer un reproche d'orgueil & de partialité en louant ce qui nous appartenoit.

Ainſi lorſqu'on nous félicitoit d'avoir une telle fille, nous recevions ce compliment ſans le trouver exceſſif. Si l'on admiroit notre bonheur, nous convenions que jamais parents n'avoient été plus heureux dans une fille Si l'on obſervoit particuliérement le reſpect qu'elle avoit pour nous, il eſt vrai, diſions-nous, qu'elle ne fait pas manquer au devoir. Si nous entendions dire, que Clariſſe avoit de l'eſprit & de la pénétration fort au delà de ſon âge, au lieu de rabaiſſer ſon eſprit, nous ajoutions, que ſon jugement n'étoit pas moins extraordinaire.

Si l'on faiſoit l'éloge de ſa prudence, & de cette *préméditation* qui ſuppléoit en elle au défaut des années & de l'expérience; nous répondions avec une ſorte de vanité : Clariſſe Harlove eſt en état de donner des leçons à tout le monde.

Pardonnez, ma chere Norton, ah! pardonnez la tendreſſe d'une mere. Mais je ſais que vous aurez cette indulgence pour moi. Cet enfant étoit auſſi le vôtre, tandis qu'il n'y avoit rien à lui reprocher : il faiſoit votre gloire comme la mienne.

Mais n'entendiez-vous pas les étrangers, lorſqu'ils la voyoient paſſer à l'égliſe, qui, s'arrêtant pour l'admirer, la traitoient de créature angélique, pendant que ceux de qui elle étoit connue, croyoient avoir dit aſſez, en répondant que c'étoit Miſs Clariſſe Harlove, comme ſi tout le monde eût été obligée de connoître Miſs Clariſſe Harlove, ou d'avoir entendu parler d'elle & de ſes perfections. De ſon côté, accoutumée dès l'enfance à ce tribut de louanges, l'habitude en étoit trop familiere pour lui faire changer quelque choſe à ſa marche ou à ſes regards.

Pour moi, je ne pouvois me dérober un plaiſir, qui avoit peut-être une vanité coupable pour fondement, lorſqu'on me parloit ou qu'on s'adreſſoit à moi comme à ſa mere. M. Harlove & moi, nous ſentions croître notre affection l'un pour l'autre, en nous applaudiſſant de la part que nous avions eue à cet admirable ouvrage.

Encore, encore un peu d'indulgence pour ces tendres effusions d'un cœur maternel! Je pourrois m'attacher éternellement au souvenir de ce qu'elle étoit: ne fût-ce que pour écarter de mon esprit ce qu'elle est devenue.

Dans un âge si tendre, je pouvois déposer toutes mes peines dans son sein, sûre de trouver dans sa prudence du conseil & de la consolation: & l'un & l'autre insinués d'une maniere si humble, si respectueuse, qu'il étoit impossible d'y remarquer la moindre de ces indiscrétions, que la différence des années & du caractere entre une mere & une fille, auroit pu faire appréhender de tout autre qu'elle. Elle faisoit notre gloire au dehors, & nos délices dans l'intérieur de la maison. Entre ses parents, chacun étoit passionné pour sa compagnie. Ils se la disputoient entr'eux. Son pere & moi, nous ne l'accordions qu'à regret à ses oncles & à sa tante; & s'il s'élevoit quelque différent dans la famille, c'étoit à l'occasion de ses visites, & du temps qu'elle devoit passer chez l'un ou chez l'autre. Jamais elle n'a reçu de nous d'autres marques de mécontentement ou d'humeur, que celles des amants; c'est-à-dire, des reproches tendres, lorsqu'elle s'enfermoit trop long-temps pour ces charmantes & utiles occupations, dont toute la maison néanmoins tiroit de si grands avantages.

Nos autres enfants, quoiqu'ils aient toujours été d'un fort bon caractere, avoient peut-être raison de se croire un peu négli-

gés. Mais ils rendoient tant de juſtice à la ſupériorité de leur ſœur, que, reconnoiſſant l'honneur qu'elle faiſoit à la famille, ils n'étoient pas capables de la regarder d'un œil d'envie. Entre des freres & des ſœurs, une différence de cette nature n'excite que l'émulation. Clary, vous le ſavez, chere Norton, donnoit du luſtre à toute la famille. A préſent, qu'elle nous a quittés, hélas! quittés avec tant de confuſion pour tous ſes proches, nous ſommes dépouillés de notre véritable ornement; nous ne ſommes plus qu'une famille commune.

Vanterai-je ſes talents? Sa voix, ſon habileté dans la muſique & la peinture, l'excellence de ſon aiguille, cette élégance dans la maniere de ſe mettre, qui faiſoit dire à toutes les dames du voiſinage, qu'elles n'avoient pas beſoin des modes de Londres, & que le goût naturel de Clariſſe Harlove étoit fort au deſſus des recherches de l'art: ſon air aiſé & tous les charmes de ſa figure; ſes profondes lectures, dont le fruit, augmenté par ſes réflexions, ne changeoit rien à ſes manieres ouvertes & ne diminuoit pas ſon modeſte enjouement? Oh, ma chere Norton! quel délicieux enfant avois-je autrefois dans ma Clariſſe!

Je ne dis rien que vous ne ſachiez comme moi, comme tout le monde, & même encore mieux; car une partie de ſes perfections venoit de vous, & vous lui aviez donné, avec le lait, ce qu'on ne pouvoit attendre de tout autre nourrice.

Et croyez-vous, ma digne femme, croyez-vous que la chûte volontaire d'un enfant si précieux puisse jamais être pardonnée? Peut-elle croire elle-même que l'abus de tant de talents, qui lui ont été confiés par le ciel, ne mérite pas le plus sévere châtiment?

Sa faute est une faute préméditée, où l'artifice & la ruse ont joué les premiers rôles. Elle a trompé l'attente de tout le monde: c'est une tache pour tout son sexe, comme pour la famille dont elle est sortie.

Quelqu'un se seroit-il jamais imaginé qu'une jeune personne de son caractere, qui avoit sauvé sa trop vive amie du danger d'épouser un libertin, prendroit la fuite elle-même avec le plus infame & le plus renommé de tous les libertins, avec un homme, dont elle connoissoit les mœurs, pires mille fois que celles de l'homme dont elle avoit sauvé son amie; avec un homme qui a presque ôté la vie à son frere, & qui n'a pas cessé un moment de braver toute notre famille?

Pensez-y pour moi, ma bonne Norton; jugez quel doit être le malheur de ma vie, en qualité de femme & de mere. Que de jours d'afflictions! Que de nuits passées dans l'insomnie! Obligée néanmoins d'étouffer la douleur qui me ronge, pour adoucir des esprits violents, & pour arrêter de nouveaux désastres. Oh cruelle, cruelle fille! Avoir si bien connu ce qu'elle faisoit! Avoir été capable d'en soutenir toutes les consé-

quences! Elle que nous aurions crue disposée à souffrir la mort, plutôt que de consentir à sa honte!

Sa prudence, si long-temps éprouvée, ne lui laisse aucune excuse. Comment pourrois-je donc entreprendre de plaider pour elle, quand l'indulgence maternelle me porteroit moi-même à lui pardonner? D'ailleurs toute l'humiliation que nous avions à craindre de cette disgrace n'est-elle pas déjà tombée sur nous? Manque-t-il quelque chose à la sienne?

Si le dégoût la prend aujourd'hui pour les mœurs de son libertin, n'avoit-elle pas la même raison d'en ressentir avant sa fuite? Seroit-ce l'expérience qui lui en auroit inspiré? Ah! ma chere bonne femme, je doute, je doute.... Le caractere de l'homme ne feroit-il pas douter d'un ange, s'il lui tomboit un ange entre les mains? Le public en jugera dans le plus mauvais sens, & j'apprends qu'il l'a déjà fait. Son frere le dit; son pere le craint: puis-je l'empêcher?

Elle connoissoit notre aversion pour lui, comme son caractere. Il faut donc que pour de nouveaux motifs, il y ait quelque nouvelle raison. O ma chere Madame Norton! comment pourrai-je, comment pourrez-vous supporter les craintes où ces idées nous conduisent! *Il la presse continuellement*, m'avez-vous dit, *& tous ses parents la sollicitent de l'épouser.* Elle a ses raisons, sans doute, elle a ses raisons, pour s'adresser à nous; & son crime est d'une nature à nous

faire redouter quelque nouvelle disgrace. Dans quels précipices un cœur égaré n'est-il pas capable de se laisser conduire après une criminelle démarche? il n'est que trop vraisemblable qu'on cherche à nous sonder, pour ménager la vanité d'un esprit opiniâtre, qui se réserve le pouvoir de nier ou de se rétracter.

Mais enfin, quand j'aurois du penchant à plaider pour elle, c'est à présent le moins favorable de tous les temps: à présent que mon frere Jules (comme il est venu nous le dire ce matin) a rejetté les sollicitations de M. Hickman, & qu'il en a été applaudi; à présent, que mon frere Antonin pense à faire passer ses grands biens dans une autre famille; elle-même s'attendant sans doute à rentrer dans la terre de son grand-pere, en conséquence d'une réconciliation, & comme une récompense pour sa faute, & s'en tenant d'ailleurs aux termes qu'elle offroit auparavant, & qui ont déjà été refusés; refusés, je le puis dire, sans qu'il y ait eu de ma faute.

Vous ferez, sur toutes ces raisons, une réponse telle que le cas la demande. Dans les conjonctures présentes, parler pour elle, ce seroit renoncer à tout le repos de ma vie. Que le ciel lui pardonne! Si je le fais aussi, mon exemple ne sera suivi de personne. Pour votre intérêt comme pour le mien, qu'on ne sache pas même que vous & moi, nous ayons mis ce sujet en délibération; & je vous recommande de ne m'en

plus parler ſans ma permiſſion particuliere, car c'eſt me faire ſaigner inutilement le cœur par autant de ruiſſeaux que j'ai de veines.

Cependant ne me croyez pas inſenſible à de véritables marques de pénitence & de remords. Mais c'eſt un nouveau tourment pour moi, d'avoir de la bonne volonté ſans aucun pouvoir.

Adieu, adieu. Attendons toutes deux notre conſolation du ciel. Puiſſe-t-il inſpirer à cette fille, autrefois ſi chere, (Hélas! elle me le ſera toujours, car une mere peut-elle oublier ſon enfant?) un véritable ſentiment de repentance & ne la pas punir ſuivant l'énormité de ſa faute. C'eſt la priere de votre ſincere amie,

CHARLOTTE HARLOVE.

LETTRE CLXVIII.

Miſs HOWE *à Miſs* CLARISSE HARLOWE.

Dimanche, 14 Mai.

J'IGNORE, ma chere, comment vous êtes actuellement avec M. Lovelace; mais j'appréhende beaucoup que vous ne ſoyez obligée de le prendre pour ſeigneur & pour maître.

Je l'ai fort maltraité dans ma derniere lettre. Je venois d'apprendre quelques-unes de ſes baſſeſſes, lorſque j'ai pris la plume,

& mon indignation étoit fort échauffée. Mais après un peu de réflexion, & sur d'autres recherches, je trouve que les faits dont on le charge sont assez anciens, & qu'ils ne sont pas postérieurs, du moins, au temps depuis lequel il a cherché à vous plaire: c'est dire quelque chose en sa faveur. La conduite généreuse qu'il a tenue à l'égard de la petite fille de l'hôtellerie, est un exemple plus récent à l'avantage de son caractere; sans parler du témoignage que tout le monde rend à sa bonté pour ses gens & pour ses fermiers. J'approuve beaucoup aussi la proposition qu'il vous fait d'entrer dans la maison de Madame Fretchvill, pendant qu'il continuera de demeurer chez l'autre veuve, & jusqu'à ce que vous soyez convenus tous deux de n'occuper qu'une seule maison. C'est une affaire que je souhaiterois de voir déjà conclue. Ne manquez point d'accepter cette offre; du moins, si vous ne vous rencontrez pas bientôt à l'autel, & si vous n'avez pas la compagnie d'une de ses cousines.

Une fois mariée, je ne puis m'imaginer que vous ayiez de grands malheurs à craindre, quoique moins heureuse peut-être avec lui que vous ne méritez de l'être. Le fonds de bien qu'il a dans sa province, celui qui doit lui revenir, l'attention qu'il donne à ses affaires, votre mérite, & son orgueil même, me paroissent des sûretés raisonnables pour vous. Quoique chaque trait particulier que j'apprends de sa mé-

chanceté me bleſſe & m'irrite ; cependant, après tout, lorſque je me donne le temps de réfléchir, ce qu'on m'a dit à ſon déſavantage étoit compris dans le portrait général que l'intendant de ſon oncle faiſoit de lui, & qui vous a été confirmé par Me. Greme. Je ne vois rien par conſéquent qui doive vous cauſer d'autre inquiétude, ſur l'avenir, que pour ſon propre bien, & pour l'exemple qu'il ſera capable de donner à ſa propre famille. Il eſt vrai, que c'en eſt un aſſez grand ſujet : mais ſi vous le quittiez à préſent, ſoit malgré lui, ſoit avec ſon conſentement, ſa fortune & ſes alliances étant ſi conſidérables, ſa perſonne & ſes manieres ſi engageantes, & tout le monde vous trouvant auſſi excuſable par ces raiſons que par la folie de vos parents, cette démarche n'auroit pas bonne apparence pour votre réputation. Il me ſemble donc, après y avoir penſé long-temps, que je ne puis vous donner ce conſeil, pendant que vous n'avez aucune raiſon de vous défier de ſon honneur. Puiſſe la vengeance éternelle s'attacher ſur le monſtre, s'il donne jamais lieu à des craintes de cette nature.

J'avoue qu'il y a quelque choſe d'inſupportable dans la conduite qu'il tient avec vous. Sa réſignation à vos délais & ſa patience pour l'éloignement où vous le tenez, à l'occaſion d'une faute qui doit lui paroître bien plus légére que la punition, me paroiſſent tout-à-fait inexplicables. Il doute de votre tendreſſe pour lui ; voilà

ce que je trouve de plus probable : mais vous devez être surprise de lui voir si peu d'ardeur, lorsqu'il est maître, en quelque sorte, de son propre bonheur.

Ce que vous venez de lire vous a fait juger sans doute du succès de la conférence, entre M. Hickman & votre oncle. Je suis furieuse, sans exception, contre tous ces gens-là. Sans exception, je dois le dire : car j'ai fait sonder votre mere par votre bonne Norton, dans la même vue qui a fait agir M. Hickman. Jamais on n'a vu, dans le monde, des *brutes* si déterminées. Pourquoi m'arrêter au détail ? J'ignore seulement jusqu'à quel point on peut excepter votre mere.

Votre oncle soutient que vous êtes perdue. „ Il se persuade tout, dit-il, au désa-
„ vantage d'une fille qui a pu s'enfuir avec
„ un homme ; sur-tout, avec un homme tel
„ que Lovelace. Ils s'attendoient à vous
„ entendre parler de réconciliation, lors-
„ qu'il vous seroit arrivé quelque pesante
„ disgrace ; mais ils étoient tous résolus de
„ ne pas se remuer d'un pas en votre faveur,
„ quand il s'agiroit de vous sauver la vie. „

Ma très-chere amie, déterminez-vous à faire valoir vos droits. Redemandez ce qui est à vous, & prenez le parti d'aller vivre comme vous le devez, dans votre propre maison. Alors, si vous ne vous mariez pas, vous aurez le plaisir de voir ces misérables ramper devant vous, dans l'espérance d'une réversion.

On vous accuſe, comme votre tante l'a déjà fait dans ſa lettre, de préméditation & de ruſe dans votre fuite. Au lieu d'être touchés de quelque compaſſion pour vous, ils en ont demandé au médiateur pour eux-mêmes qui vous aimoient autrefois juſqu'à l'idolâtrie, dit votre oncle, qui ne connoiſſoient de joie qu'en votre préſence, qui dévoroient chaque mot à meſure qu'il ſortoit de votre bouche, qui marchoient ſur vos pas, lorſque vous marchiez devant eux, & je ne ſais combien d'affectations de cette nature.

En un mot, il eſt évident pour moi, comme il doit l'être pour vous après avoir lu cette lettre, qu'il ne vous reſte qu'un ſeul choix & que vous ne ſauriez vous hâter trop de le faire. Suppoſerons-nous que ce choix n'eſt pas en votre pouvoir? Je n'ai pas la patience de faire cette ſuppoſition.

A la vérité, je ne ſuis pas ſans quelque embarras ſur la maniere dont vous vous y prendrez pour revenir à lui, après l'avoir tenu ſi rigoureuſement éloigné, & ſur la vengeance même à laquelle ſon orgueil peut le porter. Mais je vous aſſure que ſi mon départ & la réſolution de partager votre ſort peuvent diſpenſer une ame ſi noble de ſe rabaiſſer trop, à plus forte raiſon s'ils peuvent empêcher votre ruine, je n'héſiterai pas un moment à partir. Qu'eſt-ce pour moi que le monde entier, lorſque je le mets en balance avec une amitié telle que la nôtre? Penſez-vous que cette vie

ait quelque plaisir qui pût en être un pour moi, s'il me falloit voir une amie telle que vous, dans un abyme dont j'aurois pu la tirer par le sacrifice de tout ce qui porte ce nom? & lorsque je vous tiens ce langage, & que je suis prête à le vérifier, n'est-il pas vrai que ce que je vous offre n'est que le fruit d'une amitié dont j'ai l'obligation à votre mérite.

Pardonnez la chaleur de mes expressions. Celle de mes sentiments est fort au dessus. Je suis enragée contre votre famille; car tout odieux qu'est ce que vous venez de lire, je ne vous ai pas tout dit: & peut-être ne vous le dirai-je jamais. Je suis irritée contre ma propre mere, qui a la petitesse d'esprit de s'attacher sans distinction à de vieilles maximes. Je suis furieuse contre votre insensé Lovelace, & contre sa misérable vanité. Cependant, tenons-nous, puisque c'est votre sort, à prendre ce fou tel qu'il est, & à tirer de lui le meilleur parti qu'il est possible. Il ne s'est rendu coupable d'aucune indécence dont vous soyez directement blessée. Il n'oseroit: sa méchanceté n'est pas assez infernale. S'il avoit cette horrible intention, elle ne se seroit pas dérobée jusqu'à présent, dans la dépendance où vous êtes de lui, à des yeux aussi pénétrants que les vôtres, à un cœur aussi pur! Sauvons donc ce misérable, si nous le pouvons; quoiqu'au risque de nous salir les doigts en aidant à le tirer de sa fange.

Mais il me semble, que pour une per-

ſonne de votre fortune & de votre indépendance, il y a d'autres ſoins encore dont vous devez être occupée, ſi vous en venez au terme que je crois déſormais indiſpenſable. Vous ne m'apprenez point qu'il vous ait encore parlé de contrat, ni de permiſſion eccléſiaſtique. C'eſt une réflexion fâcheuſe. Mais comme votre mauvaiſe deſtinée vous prive de toute autre protection : vous devez vous tenir lieu à vous-même de pere, de mere, d'oncles, & traiter vous-même ces deux points. Il le faut abſolument; votre ſituation vous y force. A quoi reviendroit à préſent la délicateſſe? Aimeriez-vous mieux néanmoins que je fiſſe la démarche de lui écrire? Mais ce ſeroit comme ſi vous lui écriviez vous-même: & vous pourriez lui écrire, en effet, ſi vous trouvez trop de peine à parler. Cependant, le mieux, aſſurément ſeroit de vous expliquer de bouche. Les paroles ne laiſſent aucune trace. Elles paſſent comme l'haleine & ſe mêlent avec l'air. On peut en reſſerrer le ſens ou l'étendre; au lieu que l'expreſſion de la plume eſt un témoignage authentique.

Je connois la douceur de votre eſprit. Je ne connois pas moins la louable fierté de votre cœur, & la juſte idée que vous avez de la dignité de notre ſexe dans des occaſions ſi délicates. Mais, encore une fois, c'eſt à quoi vous ne devez pas vous arrêter à préſent. Votre honneur eſt intéreſſé à ne pas inſiſter ſur cette dignité.

M. Lovelace, dirois-je, (ſans trouver

le perſonnage moins ridicule pour ſon ſtupide orgueil, qui lui fait ſouhaiter une ſorte de triomphe ſur la dignité de ſa femme) „ je me vois privée, à votre occaſion, „ de tout ce que j'avois d'amis au monde. „ Comment dois-je me regarder par rapport „ à vous? J'ai tout peſé. Vous avez fait „ croire à pluſieurs perſonnes, contre mon „ inclination, que je ſuis mariée. D'autres „ ſavent que je ne le ſuis pas; & je ne ſouhaite point que perſonne croie que je le „ ſuis. Penſez-vous qu'il ſoit bien avantageux, pour ma réputation, de vivre avec „ vous ſous le même toit? Vous me parlez „ de la maiſon de Madame Fretchevill, ſi „ cette femme eſt incertaine dans ſes projets, que m'importe ſa maiſon? vous „ m'avez parlé de me procurer la compagnie de votre couſine Montaigue: ſi le „ complot de mon frere eſt votre prétexte, „ pour ne pas aller lui faire cette propoſition vous-même: vous pouvez lui écrire. „ J'inſiſte ſur ces deux points. Que vos „ parents s'y prêtent ou non, c'eſt ce qui „ doit m'être indifférent, ſi la choſe l'eſt „ pour eux „.

Une déclaration de cette nature avancera beaucoup vos affaires. Il y a vingt moyens, ma chere, que vous trouveriez pour une autre dans les mêmes circonſtances. De l'inſolence dont il eſt naturellement, il ne voudra pas qu'on puiſſe penſer qu'il ait beſoin de conſulter perſonne. Il ſera forcé par conſéquent de s'expliquer, & s'il s'ex-

plique, au nom de Dieu, plus de délais de votre part. Fixez-lui le jour, & que ce jour ne ſoit pas éloigné. Ce ſeroit déroger, & à votre mérite, & à votre honneur, permettez-moi de le dire, quand même ſes explications ne ſeroient pas auſſi nettes qu'elles doivent l'être, de paroître douter de ſes intentions, & d'attendre des confirmations qui me le feroient mépriſer éternellement, s'il les rendoit néceſſaires. Souvenez-vous, ma chere, qu'un excès de modeſtie vous a déjà fait manquer deux fois, ou plus ſouvent, des occaſions que vous n'auriez pas du laiſſer échapper. A l'égard des articles, s'ils ne viennent pas naturellement, je les abandonnerois à ſa propre volonté & à celle de ſa famille. Alors, vous êtes à la fin de tous vos embarras.

Voilà mon avis. Faites-y les changements qui conviendront aux circonſtances, & ſuivez le votre. Mais en vérité, ma chere, je ferois ce que je vous conſeille ou quelque choſe d'approchant, & je ne balance point à le ſigner de mon nom.

ANNE HOWE.

(*Billet qui fut joint à la lettre précédente.*)

Il faut que je vous communique mes propres chagrins, quoique vous ſoyez ſi tourmentée des vôtres. J'ai une nouvelle curieuſe à vous apprendre. Votre oncle Antonin penſe à ſe marier. Devinez avec qui: avec ma mere. Rien n'eſt plus vrai. Votre famille le ſait déjà. On en rejette la faute

ſur vous, avec un redoublement de malignité, & le vieux maſque n'apporte pas d'autre excuſe.

Ne faites pas connoître que vous en ſoyez informée; & de peur d'accident, ne m'en parlez pas même dans vos lettres.

Je ne crois pas que cette folle idée puiſſe réuſſir. Mais c'eſt un bon prétexte pour quereller ma mere; & ſi je n'en avois pas manqué juſqu'à préſent, ne doutez pas que je ne fuſſe depuis long-temps à Londres. Aux premieres marques d'encouragement que je croirai découvrir de ſa part, je donne ſon congé à Hickman; cela eſt certain. Si ma mere me chagrine ſur un point de cette importance, je ne vois pour moi aucune raiſon de l'obliger ſur l'autre. Il eſt impoſſible que ſa vue ne ſoit qu'une ruſe pour me faire hâter mon mariage. Je répete que ce beau projet ne peut réuſſir. Mais ces veuves ſont étranges; ſans compter que vieilles ou jeunes, nous ſommes toutes ſi aiſes qu'on nous faſſe la cour & qu'on nous admire. A cet âge-là ſur-tout, il eſt ſi doux pour une mere de ſe voir comme ramenée à la claſſe de ſa fille! J'ai ſouffert beaucoup, de l'air de ſatisfaction qui étoit répandu ſur ſon viſage lorſqu'elle m'a communiqué les propoſitions. Cependant, elle affectoit de m'en parler comme d'une choſe qui la touchoit peu.

Ces garçons ſurannés, qui ſe trouvent vieux ſans s'en appercevoir, n'ont pas plutôt pris leur parti, qu'il ne leur reſte rien de plus preſſant que de faire connoître leurs

intentions. Au fond, les richeſſes de votre oncle ſont une puiſſante amorce. Ajoutez une fille impertinente dont on n'eſt pas fâché de ſe défaire, & la mémoire d'un pere, qui n'eſt pas d'un grand poids dans la balance. Mais que l'un avance, s'il a cette hardieſſe. Que l'autre ait celle de l'encourager. Nous verrons, nous verrons. J'eſpere néanmoins que j'en ſerai quitte pour la peur.

Pardon, ma chere. Je ſuis piquée. Peut-être me trouverez-vous coupable: auſſi me garderai-je bien de mettre mon nom à ce billet. D'autres mains peuvent reſſembler à la mienne. Vous ne m'avez pas vue l'écrire.

LETTRE CLXXI.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à Miſs* HOWE.

Lundi après midi, 15 de Mai.

C'EST à préſent, ma meilleure, mon unique amie, qu'il ne me reſte plus en effet deux partis à choiſir. Je reconnois à préſent que j'ai pouſſé mon reſſentiment trop loin, puiſque je me trouve dans le cas de paroître obligée à la patience de mon tyran, pour une conduite qui peut lui ſembler capricieuſe & puérile, ou plutôt, qui lui a fait connoître le peu d'eſtime que j'ai pour lui. Il la croira du moins fort ſubordonnée:

pendant que ſon orgueil lui perſuade qu'il la mérite excluſive & du premier ordre. Ah ma chere! ſe voir forcée de ſe jetter comme à la tête d'un homme, qui n'eſt pas en vérité un homme généreux! Cette idée n'eſt elle pas capable d'affliger mortellement une jeune perſonne, pour laquelle toute autre eſpérance eſt évanouie, & qui n'a plus, par conſéquent devant elle qu'une éternité de triſteſſe, dont l'homme, auquel ſa mauvaiſe deſtinée la livre, eſt capable lui-même de ſe faire un cruel plaiſir? Il me ſemble, en vérité, que c'eſt à quoi je m'attends avec ce ſauvage. Quel ſort eſt le mien!

Vous me donnez, ma chere, un fort bon conſeil ſur la maniere déciſive, dont je dois lui parler. Mais conſidérez-vous à qui vous donnez ce conſeil? De toutes les femmes du monde, j'étois celle qui devois me trouver le moins dans l'occaſion de le recevoir; car il ſurpaſſe abſolument mes forces. Moi, preſſer un homme d'être mon mari! Moi, raſſembler toutes mes forces pour hâter les réſolutions d'un homme trop lent! Chercher moi-même à faire renaître une occaſion que j'ai perdue! Menacer en quelque ſorte, employer du moins des reproches pour aſſurer mon mariage! Ah! chere Miſs Howe, ſi ce parti eſt juſte, s'il eſt ſage, que cette juſtice & cette ſageſſe doivent coûter à la modeſtie, ou à la nature, ſi vous l'entendez! Ou pour m'expliquer dans vos termes, je tiens bien à moi-même de part [illegible] mere, & d'oncles, dit-on, bel-

qu'on a lieu de croire, que l'homme veut s'en faire un triomphe! Par pitié, ma chere, conseillez-moi, persuadez-moi de renoncer pour jamais à lui, & j'embrasserai pour jamais votre conseil.

Vous m'apprenez que vous avez fait l'essai du crédit de Madame Norton sur ma mere; vous me cachez, dites-vous, une partie de la fâcheuse réponse qu'on a faite à M. Hickman; & vous ajoutez, que peut-être ne m'en apprendrez-vous jamais davantage. Pourquoi donc, ma chere? Quelles sont, quelles peuvent être les fâcheuses réponses que vous ne devez jamais m'apprendre? Quoi de pire, que de renoncer pour jamais à moi? „ Mon oncle, dites-vous, me croit „ perdue. Il déclare qu'il se persuade tout au „ désavantage d'une fille qui a pu s'enfuir „ avec un homme: & tous sont résolus de „ ne pas se remuer d'un seul pas, quand il „ seroit question de me sauver la vie „.

Me tenez-vous quelque chose de pis en réserve? Parlez ma chere! Mon pere n'aura pas renouvellé contre moi sa terrible malédiction. Ma mere du moins n'y aura pas joint la sienne. Mes oncles l'auroient-ils scellée de leur consentement? En auroit-on fait un acte de famille? Quel est donc, ma chere, cette fatale partie de mes disgraces, que vous ne voulez jamais me révéler?

Oh Lovelace! que n'entres-tu dans ma chambre, tandis que j'ai cette noire perspective devant les yeux. C'est à ce moment,

que ſi tu pouvois pénétrer dans mon cœur, tu verrois une affliction digne de ton barbare triomphe.

La violence de mes ſentiments m'a forcée de quitter la plume.

Vous dites donc que vous avez fait l'eſſai du crédit de Madame Norton ſur ma mere. Ce qui eſt fait eſt fait. Cependant, je ſouhaiterois, que ſur un point ſi important, vous n'euſſiez rien entrepris ſans m'avoir conſultée. Pardon, ma chere; mais cette noble & généreuſe amitié, dont vous m'aſſurez avec une chaleur ſi extraordinaire & dans des termes ſi obligeants, me cauſe autant de crainte que d'admiration, par ſon ardeur.

Revenons à l'opinion où vous êtes, que je ne puis me diſpenſer de me donner à lui; & que ſoit qu'il y conſente ou non, mon propre honneur ne me permet plus de le quitter. Il faut donc que je tire parti d'une ſituation ſi déſeſpérée.

Ce matin, il eſt ſorti de fort bonne heure, après m'avoir fait dire qu'il ne reviendroit pas dîner: à moins que je ne lui fiſſe l'honneur de le recevoir à dîner avec moi. Je m'en ſuis excuſée. Cet homme, dont la colere eſt à préſent d'une ſi haute importance pour moi, n'a pas été content de ma réponſe.

Comme il s'attend, auſſi-bien que *moi*, que je recevrai aujourd'hui de vos nouvelles, je m'imagine, que ſon abſence ne ſera pas

pas longue. Apparemment qu'à ſon retour, il prendra un air grave, impoſant, un air d'autorité ſi vous voulez. Et moi, ne dois-je pas prendre alors un air humble, un air ſoumis, & m'efforcer par des apparences reſpectueuſes, de m'inſinuer dans ſes bonnes graces? Lui demander pardon, ſinon de bouche, du moins en baiſſant les yeux, d'avoir eu l'injuſtice de le tenir éloigné? Je n'y dois pas manquer ſans doute. Mais il faut que j'eſſaie auparavant, ſi ce rôle me ſied. Vous m'avez raillée ſouvent de l'excès de ma douceur. Eh bien, il faut eſſayer de me rendre encore plus douce. N'eſt-ce pas votre avis.... O ma chere!

Mais je vais me tenir aſſiſe, les mains croiſées devant moi, réſignée à tout; car je l'entends revenir..... ou plutôt, irai-je ſimplement au-devant de lui, & lui adreſſerai-je ma harangue, dans les termes que vous m'avez preſcrits?

Il eſt rentré. Il me l'a fait dire, en demandant à me voir. Dorcas raconte que tous ſes mouvements reſpirent l'impatience. Mais, il m'eſt impoſſible, oui, impoſſible, de lui parler.

Lundi au ſoir.

La lecture de votre lettre & mes douloureuſes réflexions m'ont rendue incapable de le voir. La premiere queſtion qu'il a faite à Dorcas a été, ſi j'avois reçu quelque lettre depuis qu'il étoit ſorti. Elle lui a répondu, que j'en avois reçu une, que je n'avois pas

ceſſé de pleurer depuis, & que j'étois encore à jeun.

Il l'a fait remonter auſſi-tôt, pour me demander une entrevue avec de nouvelles inſtances. J'ai répondu que je n'étois pas bien; que demain au matin, je le verrois d'auſſi bonne heure qu'il le ſouhaiteroit.

Ce ton n'eſt-il pas humble? Ne vous le paroît-il pas aſſez, ma chere? Cependant on ne l'a pas pris pour de l'humilité. Dorcas m'a dit qu'il s'étoit frotté impatiemment le viſage, & qu'en ſe promenant dans la ſalle, il avoit laiſſé échapper quelques mots emportés.

Une demi-heure après, il m'a renvoyé cette fille, pour me ſupplier inſtamment de l'admettre à ſouper avec moi, en promettant de ne prendre aucun autre ſujet de converſation que ceux que je ferois naître moi-même. Ainſi j'aurois été libre, comme vous voyez, de lui faire ma cour. Mais je l'ai fait prier encore de recevoir mes excuſes. Que voulez-vous, ma chere? J'avois les yeux enflés, Je me ſentois très-foible. Il m'auroit été impoſſible, après pluſieurs jours de diſtance, d'entrer tout d'un coup, avec une certaine liberté, dans la converſation à laquelle je ſuis forcée par l'entier abandon de mes amis, & par votre conſeil.

Il m'a fait dire auſſi-tôt qu'ayant appris que j'étois encore à jeun, il ſe ſoumettroit à mes ordres, ſi je voulois promettre de manger un poulet. Voilà bien de la bonté dans ſa colere. Ne l'admirez-vous pas? J'ai

promis ce qu'il desiroit. C'est une préparation à l'humilité. Je serai fort heureuse, assurément, si je lui trouve demain une sorte de dispositionà me pardonner.

Je me hais moi-même. Mais je ne veux pas être insultée. Non, je ne veux pas l'être, quoiqu'il puisse en arriver.

LETTRE CLXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOWE.

Mardi, 16 de Mai.

IL paroît que nous sommes encore parvenus à quelque espece de raccommodement; mais c'est au travers de l'orage. Je vous dois ce curieux détail.

Dès six heures du matin, j'ai cru l'entendre dans la salle à manger. Je m'étois mise au lit en fort mauvais état, & j'étois déjà levée aussi: mais je n'ai pas ouvert ma porte avant sept heures, & Dorcas est venue alors me proposer de le voir. Je suis descendue.

Il s'est avancé vers moi; & me prenant la main, lorsque je suis entrée dans la salle: je ne me suis pas mis au lit, Mademoiselle, avant deux heures: cependant je n'ai pas fermé l'œil pendant le reste de la nuit. Au nom de Dieu, ne me tourmentez pas, comme vous l'avez fait toute la semaine. Il s'est arrêté. J'ai gardé le silence. D'abord, a-t-il continué, j'ai cru que votre ressentiment

pour une légere curioſité ne pouvoit être bien vif, & qu'il ſe diſpenſeroit de lui-même. Mais lorſque vous m'avez déclaré qu'il dureroit juſqu'à l'explication que vous attendez ſur de nouvelles ouvertures, dont le ſuccès m'expoſe à vous perdre pour toujours, comment aurois-je pu ſoutenir la penſée d'avoir fait ſi peu d'impreſſion ſur votre cœur, malgré l'union de nos intérêts?

Il s'eſt encore arrêté. J'ai continué de me taire. Il a repris, je reconnois, Mademoiſelle, que la nature m'a donné un cœur fier. Il m'eſt bien pardonnable d'avoir eſpéré quelque marque de faveur & de préférence de la part d'une perſonne à qui toute mon ambition eſt d'appartenir, & d'avoir ſouhaité que ſon choix ne parût pas ouvertement conduit par la malignité de ſes propres perſécuteurs & de mes ennemis irréconciliables.

Il s'eſt étendu aſſez long-temps ſur la même idée. Vous ſavez, ma chere, qu'il m'a donné vingt ſujets de récrimination. Je ne l'ai point épargné. Mais il ſeroit inutile de vous répéter tous les chefs. Chacun de ſes points, lui ai-je dit, n'étoit propre à me convaincre que de ſa fierté. Je lui ai confeſſé que j'en avois autant que lui, mais d'une eſpece différente: & j'ai ajouté que, s'il entroit dans la ſienne le moindre mêlange d'une véritable fierté, d'une fierté digne de ſa naiſſance & de ſa fortune, il ſouhaiteroit plutôt d'exciter la mienne, que de la combattre ou de s'en plaindre: que c'étoit elle qui m'avoit fait regarder comme au deſſous de

moi de désavouer mes motifs ; lorsque depuis quelques jours j'avois évité tout entretien avec lui, & lorsque j'avois refusé la visite de M. Mennell, pour ne pas tomber sur des points dont la décision n'étoit pas en mon pouvoir jusqu'à la réponse que j'attendois de mon oncle : enfin, qu'il étoit vrai que je l'avois fait sonder, dans l'espérance d'obtenir sa médiation, pour me réconcilier avec ma famille, à des conditions que je lui avois fait proposer.

Il ne savoit pas, m'a-t-il répondu, s'il pouvoit prendre la liberté de me demander quelles étoient ces conditions ; mais il ne lui étoit que trop aisé de les deviner, & de juger même quel devoit être le premier de mes sacrifices. Cependant, je lui permettrois de dire qu'autant qu'il admiroit la noblesse de mes sentiments en général, & en particulier cette véritable fierté que je venois d'expliquer, autant il souhaiteroit qu'elle fût assez uniforme pour m'élever au-dessus de la soumission que je rendois à des esprits implacables, comme elle me mettoit au-dessus de toute sorte d'indulgence & de faveur pour lui.

Le devoir de la nature, Monsieur, me fait une loi des soumissions que vous me reprochez. Un pere, une mere, des oncles, voilà ce qui justifie ces soumissions. Mais de grace, Monsieur, qu'auriez-vous à dire pour ce que vous appellez de la faveur & de l'indulgence ? Ferez-vous valoir ce que vous avez mérité d'eux & de moi.

F Hélas ! qu'entends-je ! s'eſt-il écrié : après leurs perſécutions ! après tout ce que vous avez ſouffert ! après ce que vous m'avez permis d'eſpérer ! Nous parlions de fierté ; permettez que je vous demande, Mademoiſelle, quelle ſeroit la fierté d'un homme qui diſpenſeroit la perſonne qu'il aime, de l'honorer de quelque inclination & de quelque préférence ? Quel ſeroit un amour....

Un amour, Monſieur ! Qui parle d'amour ? N'en étions-nous pas à ce que vous avez mérité ? Vous ai-je jamais marqué, vous ai-je jamais demandé quelque choſe qui reſſemble à l'amour ? Mais ces débats ne finiroient point : ſi irréprochables l'un & l'autre, ſi pleins de nous-mêmes....

Je ne me crois pas irréprochable, Mademoiſelle : mais.... Mais, quoi, Monſieur, Aurez-vous toujours recours à des ſubtilités ? Chercherez-vous des excuſes ? Ferez-vous des promeſſes ? Et quelles promeſſes, Monſieur ? Celles d'être à l'avenir ce qu'on doit rougir de n'avoir pas toujous été ?

Grand Dieu ! a-t-il interrompu, en levant les yeux vers le ciel, ſi ta bonté te permettoit d'être auſſi ſévere....

Fort bien, fort bien, ai-je repris impatiemment : il me ſuffit d'obſerver combien la différence de nos idées fait voir qu'il y en a dans nos caracteres. Ainſi, Monſieur....

Qu'allez-vous dire, Mademoiſelle ?.... Vous jettez un trouble dans mon cœur ! (En effet, ſes regards m'ont paru ſi farouches, que j'en ai treſſailli.) Qu'allez-vous dire ?

Qu'il faut prendre, Monſieur, le parti, (ne vous emportez pas; je ne ſuis qu'une fille très-foible ſur bien des points: mais lorſqu'il eſt queſtion d'être ce que je dois, ou d'être indigne de vivre, je me connois mal, ſi je n'ai pas l'eſprit noble & invincible,) le parti de renoncer mutuellement à tout autre égard que celui de la civilité. Voici ſur quoi vous pouvez compter de ma part, & c'eſt de quoi ſatisfaire votre fierté: je ne ſerai jamais la femme d'un autre homme. J'ai aſſez connu votre ſexe. Je vous ai du moins aſſez connu. Le célibat ſera mon choix pour jamais, & je vous laiſſerai la liberté de ſuivre le vôtre.

Qu'entends-je de l'indifférence, s'eſt-il écrié d'un ton paſſionné, & pis que de l'indifférence!

Je l'ai interrompu. De l'indifférence, ſi vous voulez; il me ſemble que vous n'avez pas mérité de moi d'autres ſentiments. Si vous en jugez autrement, c'eſt un ſujet que je vous donne, ou du moins à votre fierté, pour me haïr.

Chere, chere Clariſſe! en ſe ſaiſiſſant bruſquement de ma main; je conjure votre cœur d'être plus uniforme dans ſa nobleſſe. Des égards de civilité, Mademoiſelle! des égards! Ah! pouvez-vous prétendre de réduire à des bornes ſi étroites une paſſion telle que la mienne?

Une paſſion telle que la vôtre, M. Lovelace, mérite abſolument d'être reſſerrée dans ſes bornes. Nous nous trompons l'un ou

l'autre dans l'idée que nous en avons ; mais je vais juſqu'à douter ſi votre ame eſt capable de ſe reſſerrer & de s'étendre autant qu'il eſt néceſſaire pour devenir telle que je la ſouhaiterois. Levez, auſſi long-temps que vous voudrez, les mains & les yeux au ciel, avec ce ſilence emphatique, & ces marques d'étonnement. Que ſignifient-elles, de quoi peuvent-elles me convaincre, ſi ce n'eſt que nous ne ſommes pas nés l'un pour l'autre?

Sur ſa damnation ! m'a-t-il dit, en reprenant ma main avec tant de force qu'il m'a bleſſée, il étoit né pour moi, je l'étois pour lui, je ſerois à lui, je ſerois ſa femme, fût-ce au prix de ſon ſalut éternel.

Cette violence m'a fort effrayé. Laiſſez-moi, Monſieur, ou ſouffrez que je me retire. Quoi? c'eſt d'une maniere ſi choquante, que cette paſſion tant vantée ſe déclare?

Vous ne me quitterez point, Mademoiſelle ; non, vous ne me quitterez point en colere.

Je reviendrai, Monſieur ; je vous promets de revenir, lorſque vous ſerez moins emporté, moins offenſant.

Il m'a laiſſé la liberté de ſortir. J'étois ſi effrayée, qu'en arrivant à ma chambre, j'ai eu beſoin de me ſoulager par un torrent de larmes.

Une demi-heure après, il m'a marqué, par un petit billet, le regret qu'il avoit de ſa violence, & l'impatience où il étoit de me revoir.

J'ai cédé à ſes inſtances ; n'ayant point

de ſecours à tirer de moi-meme, j'ai cédé. Il m'a prodigué les excuſes. O ma chere ! qu'auriez-vous fait vous-même avec un homme tel que lui & dans ma ſituation !

Il avoit appris par expérience, m'a-t-il dit, ce que c'étoit qu'un déſordre frénétique. Il avouoit qu'il avoit penſé perdre la raiſon. Mais avoir tant ſouffert pendant une ſemaine entiere ! & m'entendre parler enſuite des ſeuls égards de la civilité, lorſqu'il eſpéroit de la nobleſſe de mon cœur....

Eſpérez ce qu'il vous plaira, ai-je interrompu ; je dois vous répéter que je ne crois pas nos eſprits faits l'un pour l'autre. Vous m'avez jettée dans l'embarras où je ſuis. Il ne me reſte que Miſs Howe pour amie. Je ne veux pas vous cacher mes véritables ſentiments ; c'eſt contre ma volonté que je ſuis obligée d'accepter votre protection, dans les craintes que j'ai du côté de mon frere, qui n'a point abandonné ſes projets, ſi j'en dois croire les avis de Miſs Hovve : votre protection, c'eſt-à-dire, celle de l'homme qui cauſe mes diſgraces, & cela, ſouvenez-vous-en, ſans que j'y aie la moindre part.

Je m'en ſouviens, Mademoiſelle. Vous me l'avez répété ſi ſouvent, que je ne puis l'oublier.

Cependant, Monſieur, je veux vous la devoir, cette protection, ſi mon malheur me la rend néceſſaire ; dans l'eſpoir que vous apporterez tous vos ſoins à prévenir les fâcheux accidents. Mais, qui vous empêche de quitter cette maiſon ? Ne puis-je vous

faire avertir au besoin? Il paroît que Madame Fretchvill ne sait ce qu'elle veut. Les femmes d'ici deviennent, à la vérité, plus civiles de jour en jour; mais j'aimerois mieux un logement plus convenable à ma situation. Personne ne sait mieux que moi ce qui me convient, & je suis résolue de n'être pas obligée à tout le monde. Si vous me quittez, je prendrai civilement congé de mes hôtesses, & je me retirerai dans quelque village voisin de la ville, où j'attendrai avec patience l'arrivée de M. Morden.

Il croyoit, m'a-t-il dit, pouvoir inférer de mon discours, que ma négociation, du côté de ma famille, avoit été sans succès. Il se flattoit, par conséquent, que je lui accorderois enfin la liberté de me proposer des articles auxquels on donneroit la forme d'un contrat. Cette ouverture, qu'il pensoit à me faire depuis long-temps, & qui avoit été différée par divers accidents sur lesquels son cœur n'avoit rien à se reprocher, il l'avoit remise au moment que je prendrois possession de ma nouvelle maison, & lorsqu'il me verroit aussi indépendante en apparence que je l'étois réellement. Il m'a demandé la permission de m'expliquer là-dessus ses idées; sans attendre, m'a-t-il dit, à une réponse immédiate, mais pour les soumettre à mes réflexions.

Hésiter, rougir, baisser les yeux, n'étoit-ce pas un langage assez clair? J'avois votre conseil trop présent. J'étois disposée à le suivre, mais j'ai hésité.

Il a repris la parole, ſur mon ſilence. Dieu lui étoit témoin de la juſtice, &, s'il l'oſoit dire, de la généroſité de ſes intentions. Il me demandoit ſeulement aſſez de bonté pour écouter ce qui regardoit les articles.

Ne pouvoit-il pas venir tout d'un coup au ſujet, ſans toutes ces préparations affectées? Il y a mille choſes, vous le ſavez, qu'on refuſe & qu'on doit refuſer, lorſque la permiſſion de les dire eſt demandée, & lorſqu'une fois on les a refuſées; l'honneur oblige de ne pas ſe rétracter: au lieu qu'étant inſinuées avec un peu d'adreſſe, elles peuvent mériter plus de conſidération.

Je me ſuis crue obligée, ſinon d'abandonner tout-à-fait cette matiere, du moins de lui faire prendre un tour plus vague; dans la double vue de m'épargner la mortification de montrer trop de complaiſance, après l'eſpece d'éloignement où nous avions été l'un de l'autre, & d'éviter, ſuivant votre avis, la néceſſité de lui faire un refus, qui nous auroit encore jettés plus loin de toute eſpece de réconciliation. Cruelle alternative, à laquelle je me voyois réduite!

Vous parlez de *généroſité*, M. Lovelace, vous parlez de juſtice, lui ai-je dit: & c'eſt peut-être, ſans avoir conſidéré la force de ces deux termes, dans le ſens où vous les employez. Je veux vous expliquer ce que c'eſt que la généroſité, dans le ſens que j'y attache. La véritable généroſité ne ſe borne pas aux objets pécuniaires. Elle eſt plus que la politeſſe; elle eſt plus que la bonne foi,

plus que l'honneur, plus que la justice: puisque toutes ces qualités ne sont que des devoirs, dont une créature raisonnable ne peut se dispenser. Mais la véritable générosité est la grandeur d'ame; elle nous excite à faire pour nos semblables, plus qu'on ne peut exiger de nous à la rigueur. Elle nous oblige de secourir avec empressement ceux qui ont besoin de secours, & de prévenir même leur espérance ou leur attente. La générosité, Monsieur, ne permettra point à une belle ame de laisser du doute sur ses honorables & bienfaisantes intentions: & bien moins lui permettra-t-elle d'offenser, de blesser personne; sur-tout ceux que l'infortune ou quelque autre accident a jettés sous sa protection.

S'il eût été bien disposé, quelle occasion n'avoit-il pas, dans la derniere partie de cette remarque, pour éclaircir toutes ses intentions? Mais il ne s'est arrêté qu'à la premiere. „ Admirable définition, m'a-t-il „ dit! Mais à ce compte, Mademoiselle, „ qui pourra jamais mériter le nom de gé„ néreux à l'égard de vous? J'implore votre „ propre générosité; tandis que la justice „ fera mon seul objet, comme elle doit être „ mon seul mérite.... Jamais une femme „ n'eut les sentiments si relevés & si dé„ licats! „

Cette extrême admiration pour mes sentiments ai-je répliqué, ne fait honneur, ni à vous, ni à la compagnie où vous avez vécu. Vous trouveriez mille femmes plus

délicates que moi; car elles auroient évité le mauvais pas que j'ai fait ſans le vouloir, & la néceſſité où cette erreur me jette de donner des leçons de généroſité à un homme qui n'a pas l'ame aſſez délicate pour concevoir ce qui fait la gloire & la diſtinction du caractere d'une femme.

Il m'a nommée *ſon divin précepteur*. Il vouloit s'efforcer, comme il m'en avoit ſouvent aſſurée, de former ſon cœur par mes principes, & ſes manieres par mon exemple. Mais il eſpéroit qu'à préſent, je lui permettrois de m'expliquer en peu de mots la *juſtice* qu'il ſe propoſoit de me rendre dans le plan des articles. Ici, ma chere, je me ſuis aſſez animée pour lui répondre, que je ne me ſentois pas actuellement la force de traiter un ſujet de cette importance; mais, qu'il pouvoit mettre ſes idées par écrit, & que je ſaurois quelle réponſe j'aurois à lui faire. Je l'ai prié ſeulement de ſe ſouvenir, que s'il touchoit quelque point dans lequel mon pere fût mêlé, je jugerois, par la maniere dont il traiteroit le pere, de la conſidération qu'il avoit pour la fille.

Ses regards m'ont fait juger qu'il auroit mieux aimé s'expliquer de bouche que par écrit, mais, s'il avoit oſé me le faire connoître, je me préparois à lui faire une réponſe ſévere; & peut-être s'en eſt-il apperçu à mes yeux.

Voilà les termes où nous ſommes à préſent. Une eſpece de calme a ſuccédé à

l'orage. Qui peut deviner, avec un esprit tel que le sien, si c'est le calme ou l'orage qui naîtra de notre premiere entrevue? Mais il me semble, ma chere, que je ne me suis pas conduite avec bassesse, & je suis sûre que vous en aurez quelque joie. Je puis du moins lever les yeux sur lui, avec un reste de *dignité*. Quel autre terme pourrois-je employer, qui ne sentît point l'arrogance? Quoique les circonstances se soient arrangées d'une maniere qui ne m'a pas permis de prendre votre conseil sur ce dernier événement, c'est le courage que vous m'aviez inspiré, qui m'a rendue capable de mener les affaires à ce point, & qui m'a fait renoncer au dessein de fuir. J'y étois résolue, à toutes sortes de risques. Cependant, lorsque j'en serois venue à l'exécution, j'ignore ce que j'aurois fait; parce que cette démarche auroit dépendue de la conduite qu'il auroit tenue alors avec moi.

Au fond, quelque conduite qu'il puisse tenir, je commence à craindre comme vous, que s'il me mettoit dans la nécessité de le quitter, ma situation n'en prît pas une meilleure apparence aux yeux du public. D'un autre côté, je ne veux pas être traitée indignement, aussi long-temps que j'aurai le pouvoir de l'empêcher.

Vous-même, ma chere, vous m'avez reproché d'avoir perdu plusieurs fois, par un excès de modestie, l'occasion d'être.... d'être, quoi? ma chere amie: la femme d'un libertin. Ce que c'est qu'un libertin & que

ſa femme, la lettre de M. Morden nous l'apprend. Souffrez, qu'une fois pour toutes, je tâche de vous expliquer mes motifs, dans la conduite que j'ai tenue avec cet homme-là, & les principes ſur leſquels je me ſuis fondée, du moins tels qu'ils me paroiſſent après de ſérieuſes réflexions.

Faites-moi la grace de croire qu'ils n'ont pas leur ſource dans la ſeule délicateſſe de mon ſexe, ni même dans la crainte de ce que M. Lovelace, aujourd'hui mon tyran, & peut-être un jour mon mari, pourroit penſer d'une complaiſance précipitée à l'occaſion d'une conduite auſſi déſagréable que la ſienne. Ils viennent principalement du fond de mon cœur, c'eſt-à-dire, de ſa propre droiture, du jugement qu'il porte de ce qui eſt convenable & de ce qui ne l'eſt pas, & qui me fait deſirer, ſans étude; premiérement de me ſatisfaire moi même; enſuite, mais ſeulement en ſecond lieu, de ſatisfaire M. Lovelace & le public. Ces principes ſont dans mon eſſence. Je les y ai trouvés; plantés ſans doute de la main de mon auteur. Ils me forcent en quelque ſorte, de me conformer à leurs inſpirations. Je n'ai pas d'autre moyen d'être contente de moi-même, ni d'autre regle pour me conduire dignement, ſoit dans l'état du mariage, ſoit dans celui du célibat, de quelque maniere que les autres puiſſent ſe conduire avec moi.

Il me ſemble, ma chere, que je ne me trompe pas moi-même, & qu'au lieu de rectifier ce qu'il y a de défectueux dans

mon cœur, je ne cherche point à excuſer des habitudes ou des foibles que je ne puiſſe vaincre. Le cœur s'enveloppe ſouvent dans ſes propres replis. Dévoilez le mien, ma chere, il a toujours été ouvert devant vous : mais ne m'épargnez pas, ſi vous le trouvez ou ſi vous le jugez coupable.

J'ai cru, comme j'ai dit, cette explication néceſſaire, une fois pour toutes, dans la ſeule vue de vous convaincre, qu'au poids le plus exact, mes fautes peuvent venir d'un défaut de lumieres, mais qu'elles ne viendront jamais de ma volonté.

CL. HARLOVE.

Fin du Tome ſeptieme.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
23 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

HISTOIRE

DE MISS

CLARISSE *HARLOVE.*

TOME HUITIEME.

LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament de* CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME HUITIEME.

A PARIS,
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXVI.

HISTOIRE
DE
CLARISSE
HARLOVE.

LETTRE CLXX.

Miſs CLARISSE HARLOVE *à Miſs* HOVVE.

Mardi au ſoir, 16 *de Mai.*

MONSIEUR Lovelace vient de m'envoyer, par Dorcas, le mémoire ſuivant.

„ Je me ſers de ma plume, non-„ ſeulement pour épargner votre délicateſſe „ & pour vous obéir, mais pour vous mettre „ en état de communiquer mes idées à „ Miſs Hovve, qui pourra conſulter dans „ cette occaſion, ceux d'entre ſes amis, à „ qui vous jugerez à propos d'accorder „ votre confiance: je dis votre confiance,

„ parce que j'ai fait entendre, comme vous „ le ſavez, à d'autres perſonnes, que nous „ ſommes actuellement mariés.

„ En premier lieu, Mademoiſelle, j'offre „ de vous aſſurer la jouiſſance particuliere „ de votre propre terre, & d'y joindre „ quatre cents livres ſterlings annuelles ſur „ le bien que j'ai dans le Comté de Lan- „ caſtre, qui vous ſeront payées par quar- „ tier, pour votre propre & ſeul uſage.

„ Le fonds de mon revenu eſt de deux „ mille livres ſterlings. Milord M.... pro- „ poſe de me céder, le jour de notre ma- „ riage, ou ſa terre de Lancaſtre, à la- „ quelle je puis dire en paſſant, que je crois „ avoir plus de droit que lui, ou celle de „ Median, dans le Comté d'Herford, & „ de mettre celle que je choiſirai ſur le pied „ de mille livres ſterlings annuelles.

„ Un excès de mépris pour l'opinion „ des hommes, a ſouvent expoſé ma con- „ duite à de mauvaiſes interprétations. Je „ dois par conſéquent vous aſſurer, en „ homme d'honneur, qu'aucune partie de „ mon bien n'a jamais été engagée, & „ que malgré la dépenſe exceſſive que j'ai „ faite dans les pays étrangers, je compte „ d'être acquitté au terme prochain de „ tout ce que je dois au monde. Tous „ mes principes ne ſont pas condamna- „ bles. On m'a cru généreux dans ma „ dépenſe; je ne me ſerois pas jugé digne „ de ce nom, ſi je n'avois commencé par „ être juſte.

„ Comme votre terre eſt actuellement „ entre les mains de votre pere, ſi vous ſou- „ haitez que je vous aſſigne le même revenu „ ſur les miennes, vos volontés là-deſſus „ ſeront ma regle. J'engagerai Milord M.... „ à vous marquer de ſa propre main ce „ qu'il a deſſein de faire pour nous, ſans „ qu'il paroiſſe que ce ſoit vous qui le deſi- „ riez, & pour faire voir ſeulement, qu'on „ ne prétend tirer aucun avantage de la „ ſituation où vous êtes à l'égard de votre „ famille.

„ Pour faire éclater ma parfaite conſi- „ dération, je vous laiſſerai la diſpoſition „ libre de toutes les ſommes provenues „ de la ſucceſſion de votre grand'-pere, „ & du revenu accumulé de votre bien, „ qui doit être entre les mains de votre „ pere. Je ne doute pas qu'il ne vous „ faſſe là-deſſus des demandes conſidéra- „ bles. Vous aurez le pouvoir de les ac- „ corder, pour votre propre tranquillité; „ le reſte ſera remis entre vos mains; vous „ en ferez l'uſage auquel vous ſerez por- „ tée par ces généreuſes inclinations qui „ vous ont fait tant d'honneur dans le „ monde, & pour leſquelles vous n'avez „ pas laiſſé d'eſſuyer quelque cenſure dans „ votre famille.

„ A l'égard des habits, des diamants & „ des autres ajuſtements de cette nature, „ mon ambition ſera, que pour en avoir „ de convenables à notre rang, vous „ n'ayez point d'obligation à ceux qui ont

„ eu la ſtupidité d'abandonner une fille
„ dont ils ne ſont pas dignes. Il me ſemble,
„ Mademoiſelle, que vous ne devez pas
„ vous offenſer de cette réflexion. Vous
„ douteriez de ma ſincérité, ſi j'étois capa-
„ ble de les traiter autrement, quoiqu'ils
„ vous appartiennent de ſi près.

„ Voilà mes propoſitions, Mademoiſelle.
„ Ce ſont les mêmes que j'ai toujours eu
„ deſſein de vous offrir, lorſqu'il me ſeroit
„ permis de toucher une ſi délicieuſe ma-
„ tiere. Mais vous avez parue ſi déterminée
„ à tenter toutes ſortes de méthodes pour
„ vous réconcilier avec votre famille, en
„ offrant même de renoncer pour jamais à
„ moi, que vous avez cru faire un acte
„ de juſtice, de me tenir éloigné juſqu'à
„ l'éclairciſſement de votre plus chere eſpé-
„ rance. Elle eſt éclaircie. Quoique j'aie
„ toujours regretté, & que peut-être je
„ regrette encore, de n'avoir pas obtenu la
„ préférence que j'aurois ſouhaitée de Miſs
„ Clariſſe Harlove, il n'eſt pas moins ſûr
„ que le mari de Madame Lovelace ſera
„ bien plus porté à l'adorer, qu'à repro-
„ cher à cette divine femme les tourments
„ qu'elle lui a cauſés. C'eſt de mes impla-
„ cables ennemis qu'elle avoit appris à dou-
„ ter de ma juſtice & de ma généroſité.
„ D'ailleurs, je ſuis perſuadé qu'une ame
„ ſi noble n'auroit pas pris plaiſir à me faire
„ ſouffrir, ſi ſes doutes n'avoient été entre-
„ tenus par de fortes apparences de raiſon;
„ & je me flatte de pouvoir penſer, pour

„ ma conſolation, que l'indifférence aura „ ceſſé, au moment que les doutes auront „ diſparu.

„ J'ajoute ſeulement, Mademoiſelle, „ que ſi j'ai omis quelque choſe qui puiſſe „ vous plaire; ou ſi le détail précédent ne „ répond point à vos vues, vous aurez „ la bonté d'y joindre ou d'y changer ce „ que vous jugerez à propos. Lorſque je „ connoîtrai vos intentions, je ferai dreſſer „ auſſi-tôt les articles, dans la forme que „ vous deſirerez; afin qu'il n'y manque „ rien de ce qui dépend de moi pour votre „ bonheur.

„ C'eſt à vous, Mademoiſelle, qu'ap- „ partient à préſent la déciſion de tout le „ reſte.

Vous voyez, ma chere, quelles ſont ſes offres. Vous voyez que c'eſt ma faute s'il ne me les a pas faites plutôt. Je ſuis une étrange perſonne! Etre blâmable ſur tous les points, & blâmable aux yeux de tout le monde! Cependant, n'avoir pas de mauvaiſe intention, & n'appercevoir le mal que lorſqu'il eſt trop tard, ou ſi près d'être trop tard, qu'il faut renoncer à toute délicateſſe pour réparer ma faute!

C'eſt à moi qu'appartient à préſent la déciſion de tout le reſte. Avec quelle froideur il conclut des propoſitions ſi ardentes, & contre leſquelles il ne me paroît pas qu'il y ait d'autre objection! N'auriez-vous pas cru, en les liſant, qu'il alloit finir par des inſ-

tances, pour me faire nommer le jour: j'avoue que je m'y attendois, jusqu'au point d'avoir été choquée de me voir trompée. Mais quel moyen d'y remédier? J'ai peut-être à faire bien d'autres sacrifices. Il me semble qu'il faut dire adieu à toute délicatesse. Cet homme, ma chere, ignore ce qui est connu de tous les hommes sages; c'est-à-dire, que la prudence, la vertu & la délicatesse de sentiments, font plus d'honneur au mari dans sa femme, qu'elles ne lui en feroient dans lui-même, si toutes ces qualités manquoient à sa moitié. Les erreurs d'une femme ne tournent-elles pas à la honte de son mari? heureusement il n'en est pas de même de celles de l'homme par rapport à sa femme.

Je ferai de nouvelles réflexions sur ce mémoire, & j'y répondrai par écrit, si j'en ai la force; car il paroît à présent que la décision m'appartient.

LETTRE CLXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE à Miss HOWE.

Mercredi matin 17 de Mai.

MONSIEUR Lovelace auroit souhaité d'engager la conversation hier au soir; mais je n'étois pas préparée à raisonner sur ses propositions. Mon dessein est de les examiner à tête reposée. Sa conclusion m'a ex-

trêmement déplu. D'ailleurs, il eſt impoſſible avec lui, de ſe retirer de bonne heure. Je le priai de remettre notre entretien au lendemain.

Nous nous ſommes vus dans la ſalle à manger, dès ſept heures du matin. Il s'attendoit à me trouver des regards favorables; que ſais-je? peut-être un air de reconnoiſſance; & j'ai remarqué au ſien, qu'il étoit fort ſurpris de ne me pas voir répondre à ſon attente. Il s'eſt hâté de parler: mon très-cher amour, êtes-vous en bonne ſanté? Pourquoi cet air de réſerve? votre indifférence ne finira-t-elle jamais pour moi? Si j'ai propoſé quelque choſe qui ne réponde pas à vos intentions.....

Je lui ai dit qu'il m'avoit laiſſé fort prudemment la liberté de communiquer ſes propoſitions à Miſs Hovve, & de conſulter quelques amis par ſon moyen; que j'aurois bientôt l'occaſion de lui envoyer le mémoire; & qu'il falloit remettre à nous entretenir de cette matiere, lorſque j'aurois reçu ſa réponſe.

Bon Dieu! Je ne laiſſois pas échapper la moindre occaſion, le plus léger prétexte pour les délais; mais il écrivoit à ſon oncle, pour lui rendre compte des termes où il étoit avec moi: & comment pouvoit-il finir ſa lettre avec un peu de ſatisfaction pour Milord & pour lui-même, ſi je n'avois pas la bonté de lui apprendre ce que je penſois de ſes propoſitions?

Je pouvois l'aſſurer d'avance, ai-je ré-

pondu, que le principal point pour moi étoit de me réconcilier & de bien vivre avec mon pere ; qu'à l'égard du reſte, ſa généroſité le porteroit ſans doute, à faire plus que je ne déſirois : que par conſéquent, s'il n'avoit pas d'autre motif pour écrire que de ſavoir ce que Milord M.... vouloit faire en ma faveur, c'étoit une peine qu'il pouvoit s'épargner, parce que mes deſirs, par rapport à moi-même, ſeroient plus aiſés à ſatisfaire, qu'il ne paroiſſoit ſe l'imaginer.

Il m'a demandé ſi je permettois du moins qu'il parlât de l'heureux jour, & qu'il priât ſon oncle de me ſervir de pere dans cette occaſion ; je lui ai dit que le nom de pere avoit un ſon bien doux & bien reſpectable pour moi : que je ſerois charmée d'avoir un pere, qui me fît la grace de me reconnoître.

N'étoit-ce pas m'expliquer aſſez ? Qu'en penſez-vous, ma chere ? Cependant, il eſt vrai que je ne m'en ſuis apperçue qu'après y avoir fait réflexion, & que mon deſſein alors n'étoit pas de parler ſi librement ; car, dans le temps même, j'ai penſé à mon propre pere, avec un profond ſoupir, & le plus amer regret de me voir rejettée de lui & de ma mere. M. Lovelace m'a paru touché, & de ma réflexion, & du ton dont je l'avois prononcée.

Je ſuis bien jeune, M. Lovelace, ai-je continué, en détournant le viſage pour eſſuyer mes larmes, & je ne laiſſe pas d'avoir éprouvé déjà beaucoup de chagrin.

Je n'en accuſe que votre amour ; mais vous ne devez pas être ſurpris que le nom de pere faſſe tant d'impreſſion ſur le cœur d'une fille toujours ſoumiſe & reſpectueuſe, avant que de vous avoir connue, & dont la tendre jeuneſſe demande encore l'œil d'un pere.

Il s'eſt tourné vers la fenêtre. Réjouiſſez-vous avec moi, ma chere Miſs Hovve, (puiſqu'il faut que je ſois à lui) de ce qu'il n'a pas le cœur tout-à-fait impénétrable à la pitié. Son émotion étoit viſible. Cependant, il s'eſt efforcé de la ſurmonter. Il s'eſt rapproché de moi. Le même ſentiment l'a forcé encore une fois de ſe tourner. Il lui eſt échappé quelques mots, parmi leſquels j'ai entendu celui d'*Angelique*. Enfin, trouvant un cœur plus conforme à ſes deſirs, il eſt revenu à moi. Après y avoir penſé, m'a-t-il dit, Milord M..... étant ſujet à la goutte, il craignoit que le compliment dont il venoit de parler, ne devînt l'occaſion d'un plus long délai ; & c'étoit ſe préparer à lui-même de nouveaux ſujets de chagrin.

Je n'ai pu répondre un ſeul mot là-deſſus, vous le jugez bien, ma chere ; mais vous devinez auſſi ce que j'ai penſé de ce langage. Tant de profondeur, avec un amour ſi paſſionné ! Tant de ménagement, tout d'un coup, pour un oncle auquel il a ſi peu rendu juſqu'à préſent ce qu'il devoit ! Pourquoi, pourquoi mon ſort, ai-je penſé en moi-même, me rend-t-il l'eſclave d'un tel homme !

Il a hésité, comme s'il n'eût point été d'accord avec lui-même; il a fait un tour ou deux dans la salle. Son embarras, a-t-il dit, en marchant, étoit extrême à se déterminer, parce qu'il ignoroit quand il seroit le plus heureux des hommes. Que ne pouvoit-t-il connoître ce précieux moment! Il s'est arrêté pour me regarder. (Croyez-vous, ma très-chere Miss Howe, que je n'aie pas besoin d'un pere ou d'une mere!) Mais a-t-il continué, s'il ne pouvoit m'engager aussi-tôt qu'il le souhaitoit à fixer un jour, il croyoit, dans ce cas, qu'il pouvoit faire le compliment à Milord, comme ne le pas faire; puisque dans l'intervalle on pourroit dresser les articles, & que ce soin adouciroit son impatience; sans compter qu'il n'y auroit pas de temps perdu.

Vous jugerez encore mieux combien j'ai été frappée de ce discours, si je vous répete mot pour mot ce qui l'a suivi. Sur sa foi, „ j'étois si réservée; mes regards avoient „ quelque chose de si mistérieux, qu'il ne „ savoit pas si dans le moment qu'il se flattoit de me plaire, il n'en étoit pas plus „ éloigné que jamais. Daignerois-je lui „ dire, si j'approuvois, ou non, le compliment qu'il vouloit faire à Milord M? .....

Il m'est revenu heureusement à l'esprit, ma chere, que vous ne voulez pas que je le quitte. Je lui ai répondu: assurément, M. „ Lovelace, si cette affaire doit jamais se „ conclure, il doit être fort agréable pour „ moi, d'avoir une pleine approbation d'un

„ côté, ſi je ne puis l'obtenir de l'autre.

Il m'a interrompue avec une chaleur extrême. „ Si cette affaire doit ſe conclure! „ Juſte ciel! quels termes pour les circonſ„ tances? Et parler d'*approbation!* tandis „ que l'honneur de mon alliance faiſoit toute „ l'ambition de ſa famille. Plût au ciel, „ mon très-cher amour! a-t-il ajouté dans „ le même tranſport, que ſans faire de com„ pliment à perſonne, demain, pût être le „ plus heureux jour de ma vie! Qu'en dites„ vous, chere Clariſſe! (avec un air trem„ blant d'impatience, qui ne paroiſſoit point „ affecté.) Que dites-vous de demain?

Il ne pouvoit pas douter, ma chere, que je n'euſſe beaucoup à dire contre un temps ſi court, & que je n'euſſe nommé un jour plus éloigné, quand le délai qu'il avoit déjà propoſé m'y auroit laiſſé plus de diſpoſition.

Cependant, me voyant garder le ſilence, il a repris: „ Oui, demain, Mademoiſelle, „ ou après demain, ou le jour ſuivant! & „ me prenant les deux mains, il m'a regardée fixement, pour attendre ma réponſe.

Cette ardeur, fauſſe ou ſincere, m'a rendue confuſe. Non, non! lui ai-je dit, il n'y a aucune raiſon de ſe preſſer ſi fort. Il ſera mieux, ſans doute, que Milord puiſſe être préſent.

Je ne connois pas d'autres loix que vos volontés, m'a-t-il répondu auſſi-tôt, d'un air de réſignation; comme s'il n'eût fait que ſe rendre effectivement à mes deſirs, & qu'il lui en eût coûté beaucoup pour me

faire le sacrifice de son empressement. La modestie m'obligeoit d'en paroître contente. C'est du moins ce que j'ai jugé. Que n'ai-je pu ! ..... mais que servent les souhaits ?

Il a voulu se *récompenser*, terme qu'il avoit employé dans une autre occasion, de la violence qu'il se faisoit pour m'obéir, en me donnant un baiser. Je l'ai repoussé avec un juste & très-sincere dédain. Mon refus a paru le surprendre & le chagriner. Son mémoire, apparemment, l'avoit mis en droit de tout attendre de ma reconnoissance. Il m'a dit nettement, que dans les termes où nous étions, il se croyoit autorisé à des libertés de cette innocence, & qu'il étoit sensiblement affligé de se voir rejetté d'un air si méprisant. Je n'ai pu lui répondre, & je me suis retirée assez brusquement. En passant devant un trumeau ; j'ai remarqué, dans la glace, qu'il portoit le poing à son front : & j'ai entendu quelques plaintes, où j'ai démêlé les mots, d'*indifférence*, & *de froideur qui approchoit de la haine*. Je n'ai pas compris le reste.

S'il a dessein d'écrire à Milord ou à Miss Montaigu, c'est ce que je ne puis assurer. Mais comme je dois renoncer maintenant à toute délicatesse, peut-être suis-je blâmable d'en attendre d'un homme qui la connoît si peu. S'il est vrai qu'il ne la connoisse pas, & que s'en croyant beaucoup, néanmoins, il soit résolu d'être toujours le même, je suis plus à plaindre qu'à blâmer. Après tout puisque mon sort m'oblige de le prendre

tel qu'il eſt, il faut m'y réſoudre. J'aurai un homme vain, & ſi accoutumé à ſe voir admirer, que ne ſentant pas ſes défauts intérieurs, il n'a jamais penſé à polir que ſes dehors. Comme ſes propoſitions ſurpaſſent mon attente, & que dans ſes idées il a beaucoup à ſouffrir de moi, je ſuis réſolue, s'il ne me fait pas de nouvelle offenſe, de répondre à ſon mémoire; & j'aurai ſoin que mes termes ſoient à couvert de toute objection de ſa part, comme les ſiens le ſont de la mienne.

Au fond, ma chere, ne voyez-vous pas de plus en plus combien nos eſprits ſe conviennent peu?

Quoi qu'il en ſoit, je veux bien compoſer pour ma faute, en renonçant, ſi ma punition peut ſe borner là, à tout ce qu'on appelle bonheur dans cette vie, avec un mari tel que j'appréhende qu'il ne ſoit: en un mot, je conſens à mener juſqu'à la fin de mes jours, une vie ſouffrante dans l'état du mariage. Le ſupplice ne ſauroit être bien long.

Pour lui, cet événement & les remords qu'il ſentira d'en avoir mal uſé avec ſa premiere femme, pourront le rendre plus traitable pour une ſeconde, quoiqu'il puiſſe arriver qu'elle n'en ſoit pas plus digne; pendant que tous ceux qui apprendront mon hiſtoire, en tireront ces inſtructions: que les yeux ſont des traîtres, auxquels on ne doit jamais ſe fier; que la figure eſt trompeuſe.; en d'autres termes, que la beauté du corps

& celle de l'ame ſe trouvent rarement unies: enfin, que les bons principes & la droiture du cœur ſont les ſeules baſes ſur leſquelles on puiſſe fonder l'eſpérance d'une vie heureuſe, ſoit pour ce monde ou pour l'autre.

C'en eſt aſſez ſur les propoſitions de M. Lovelace. J'en attends votre opinion.

CL. HARLOVE.

(L'Editeur ſe borne ici à quelques extraits de quatre lettres de M. Lovelace, écrites à ſon ami depuis la date de la derniere, qui contiennent, dit-il, les mêmes détails qu'on a vus dans celles de Miſs Clariſſe, mais dont les traits ſuivans méritent néanmoins d'être conſervés.)

„ Que ſerois-je devenu, moi & mes pro-
„ jets, ſi ſon pere & toute ſon implacable
„ famille n'avoient pas travaillé pour mes
„ intérêts? Il eſt évident que ſi ſa négocia-
„ tion avoit eu le moindre ſuccès, elle me
„ quittoit ſans retour, & que je n'aurois pas
„ été capable d'arrêter cette réſolution; à
„ moins que je n'euſſe pris celle d'abattre
„ l'arbre par les racines, pour arriver au
„ fruit; tandis qu'avec un peu de patience
„ juſqu'au temps de la maturité, j'eſpere
„ encore qu'il ſuffira de le ſecouer douce-
„ ment.

„ Après la hauteur avec laquelle elle m'a
„ traité, j'exige qu'elle s'explique nettement.
„ Il y a mille beautés à découvrir dans le vi-
„ ſage, dans l'accent, & dans tout l'embar-

„ ras d'une femme, qui veut amener un
„ point qu'elle desire impatiemment, & qui
„ ne sait comment s'y prendre. Un sot, qui
„ se pique de générosité, croira se faire
„ un mérite de lui épargner cette confusion :
„ mais c'est une sottise en effet. Il ne voit pas
„ qu'il se dérobe à lui-même le plaisir du
„ spectacle, & qui lui ôte l'avantage de dé-
„ ployer une infinité de charmes, qui ne peu-
„ vent éclater que dans ces occasions. La du-
„ reté de cœur, pour le dire entre nous,
„ est essentiel au caractere d'un libertin. Il
„ doit être familiarisé avec les chagrins aux-
„ quels il donne occasion ; & des attendris-
„ sements de complaisance seroient une foi-
„ blesse indigne de lui. Combien de fois
„ ai-je joui de la confusion ou du dépit d'une
„ femme charmante, étant assis vis-à-vis
„ d'elle, & voyant ses yeux livrés à l'ad-
„ miration de mes boucles, ou à l'étude
„ de quelque figure bisarre sur le plancher ?

En parlant de son mémoire & des arti-
cles, il dit : „ Je suis de bonne foi sur ce
„ point. Si je l'épouse, comme je n'en doute
„ pas, lorsque ma fierté, mon ambition,
„ & ma vengeance, si tu veux, seront satis-
„ faites, je suis résolu de lui rendre noble-
„ ment justice ; d'autant plus que tout ce
„ que je ferai pour une femme si prudente
„ & si réglée, ce sera le faire pour moi-
„ même. Mais par ma foi, Belford, son or-
„ gueil sera humilié à reconnoître qu'elle
„ m'aime, & qu'elle m'a quelque obliga-
„ tion. Ne crains pas que cette esquisse

„ d'articles me mène plus loin que je ne
„ veux. La modeſtie du ſexe me ſeconderа
„ toujours. A l'autel même, nos mains
„ l'une dans l'autre, je ſerois sûr de faire
„ quiter à cette fiere beauté, le Prêtre,
„ moi, vingt amis, s'ils étoient préſents; &
„ tandis que nous nous regarderions comme
„ des fous, de lui faire prendre des aîles
„ pour s'envoler par la porte, ou par la fe-
„ nêtre, ſi la porte étoit fermée; & cela,
„ mon ami, d'une ſeule parole.

Il ſe rappelle ſa téméraire expreſſion: *qu'elle ſeroit ſa femme, au prix même de ſa damnation éternelle.* Il avoue, que dans le même inſtant, il avoit été prêt d'employer la violence; mais qu'il avoit été comme repouſſé par un mouvement de terreur, en jettant les yeux ſur ſon charmant viſage, où malgré la triſteſſe & l'abattement, il avoit cru voir la pureté de ſon cœur dans chaque trait.

„ O vertu! vertu! continue-t-il, qu'y
„ a-t-il donc en toi, qui puiſſe faire cette
„ impreſſion forcée ſur un cœur tel que le
„ mien! D'où peuvent venir ces tremble-
„ ments involontaires, & cette crainte de cau-
„ ſer une mortelle offenſe? Qui es-tu, pour
„ agir avec tant de force dans une foible fem-
„ me, & pour jetter l'effroi dans l'eſprit d'un
„ homme intrépide? Jamais tu n'eus tant
„ de pouvoir ſur moi; non, pas même dans
„ mon premier eſſai, jeune comme j'étois
„ alors, & fort embarraſſé de ma propre
„ hardieſſe juſqu'au moment du pardon.

Il peint des plus vives couleurs cette partie de la ſcene, où Miſs Clariſſe lui a dit, „ que „ le nom de pere avoit pour elle un ſon „ doux & reſpectable.

„ Je ne te diſſimule pas que je me ſuis „ ſenti vivement touché. La honte d'être „ ſurpris dans cet accès de tendreſſe ef„ féminée, m'a fait faire un effort pour le „ ſubjuguer auſſi-tôt, & pour me tenir plus „ en garde à l'avenir. Cependant j'ai preſ„ que regretté de ne pouvoir accorder à cette „ charmante fille la ſatisfaction de jouir de „ ſon triomphe. Sa jeuneſſe, ſa beauté, ſon „ innocence, & cet air d'affliction que je „ ne puis décrire, ſembloient mériter un „ inſtant de complaiſance: mais ſon indiffé„ rence, Belford! cette réſolution de me „ ſacrifier à la malignité de mes ennemis! „ cette hardieſſe, d'avoir conduit ſon deſſein „ par des voies clandeſtines; tandis que je „ l'aime à la fureur & que je la révére juſ„ qu'à l'adoration! c'eſt avec le ſecours de „ ces idées que j'ai fait reprendre courage à „ mon traître cœur. Cependant je vois, que „ ſi le courage ne l'abandonne point elle„ même, il faut qu'elle l'emporte. Elle a „ déjà fait un lâche de moi, qui n'ai jamais „ connu la lâcheté.

Il finit ſa quatrieme lettre par des emportements de fureur, à l'occaſion du refus qu'elle a fait de lui laiſſer prendre un baiſer. Il avoit eſpéré, comme il l'avoue, de ne lui

trouver que de la condescendance & de la bonté après ces propositions.

„ C'est une offense, dit-il, que je n'ou-
„ blierai jamais. Compte que je m'en sou-
„ viendrai, pour rendre mon cœur d'acier,
„ & capable de fendre le rocher de glace
„ que j'ai à traverser jusqu'au sien; pour la
„ payer avec usure, du dédain, du mépris
„ qu'elle a fait éclater dans ses yeux en me
„ quittant; après la conduite obligeante que
„ j'avois tenue avec elle; après mes instan-
„ ces pour obtenir qu'elle me nommât le
„ jour. Les femmes de cette maison préten-
„ dent qu'elle me hait, qu'elle me mépriſe.
„ Rien n'est si vrai. J'ouvre les yeux; elle
„ me hait, elle doit me haïr. Pourquoi ne
„ suivrois-je pas le conseil qu'on me donne?
„ Il faut le suivre..... Je ne ſerai pas
„ long-temps mépriſé de l'une, & raillé
„ des autres.

Il ajoute que son dessein de le quitter, si ses parents avoient voulu la recevoir, & la liberté qu'elle a prise, dimanche dernier, de faire venir un carrosse, dans la résolution, peut-être, de ne pas reparoître si elle étoit sortie seule, (car ne lui a-t-elle pas déclaré qu'elle pense à se retirer dans quelque village voisin de la ville) l'ont alarmé si vivement, qu'il s'est hâté de donner de nouvelles instructions par écrit, aux gens de la maison, sur la maniere dont ils doivent se conduire, supposé qu'elle entreprît de s'échapper dans son absence. Il a particulié-

rement instruit son valet de chambre de ce qu'il doit dire aux étrangers, s'il arrivoit qu'elle implorât le secours de quelqu'un pour favoriser sa fuite. Suivant les circonstances, dit-il, il joindra d'autres précautions à ses ordres.

LETTRE CLXXII.

Miss HOWE *à Miss* CLARISSE HARLOWE.

Jeudi, 18 de Mai.

JE n'ai, ma chere amie, ni le temps, ni la patience de répondre à tous les articles de votre lettre, que je viens de recevoir. Les propositions de M. Lovelace sont l'unique chose que j'approuve de lui. Cependant je pense, comme vous, qu'elles ne finissent point avec la chaleur & l'empressement auquel nous devions nous attendre. De ma vie je n'ai rien entendu ni rien lu, qui approche de sa patience, avec son bonheur entre ses mains. Mais, entre vous & moi, ma chere, je m'imagine que les misérables de son espece n'ont pas les mêmes ardeurs qu'on voit aux honnêtes gens. Qui sait, comme votre sœur Bella le disoit dans son dépit, s'il n'a pas une douzaine de créatures dont il faut qu'il se défasse avant que de former un engagement pour la vie? au fond, je ne crois pas que vous deviez vous atten-

dre à le voir honnête homme, avant ſa grande année climactérique.

Lui, prendre prétexte, pour des délais, d'un compliment qu'il eſt obligé de faire à Milord M....! lui, dont le caractere eſt de n'avoir jamais connu ce que c'eſt que la complaiſance pour ſes proches! la patience me manque. Il eſt bien vrai, ma chere, que vous auriez eu beſoin de l'intervention d'un ami, dans l'intéreſſante occaſion qui faiſoit le ſujet de votre lettre d'hier matin. Mais, ſur ma parole, ſi j'avois été dans votre ſituation, & traitée comme vous me l'avez écrit, je lui aurois arraché les yeux; après quoi j'aurois laiſſé à ſon propre cœur le ſoin de lui en apprendre la raiſon.

Plût au ciel, que ſans être obligée de faire de compliment à perſonne, ſon jour heureux fût demain! L'infame, après avoir commencé par vous faire ſentir la néceſſité du compliment! & n'eſt-ce pas ſur vous après cela qu'il rejette le délai? miſérable qu'il eſt! que mon cœur ſouffre!

Mais dans les termes où vous êtes enſemble, mes reſſentiments ſont hors de ſaiſon. Cependant je ne ſais pas non plus s'ils le ſont, puiſque le plus cruel deſtin pour une femme, eſt de ſe voir forcée de prendre un homme que ſon cœur mépriſe. Il eſt impoſſible que vous ne le mépriſiez pas du moins par intervalle. Il a porté le poing au front, lorſque vous l'avez quitté en colere: que ſon poing n'étoit-il une hache dans les mains de ſon plus mortel ennemi!

Je veux m'efforcer de tirer de ma tête quelque méthode, quelque invention pour vous délivrer de lui, & pour vous fixer dans un lieu sûr, jusqu'à l'arrivée de votre cousin Morden; une invention qui soit toujours prête, & que vous puissiez suivre dans l'occasion. Vous êtes sûre, dites-vous, de pouvoir sortir quand il vous plaît, & vous l'êtes aussi que notre correspondance est à couvert. Cependant, par les mêmes raisons que je vous ai représentées, & qui regardent votre réputation, je ne puis souhaiter que vous le quittiez, aussi long-temps qu'il ne vous donnera pas sujet de soupçonner son honneur. Mais je juge que votre cœur seroit plus tranquille, si vous pouviez compter sur une retraite, dans le cas de la nécessité.

Je répéte encore une fois, que je n'ai pas la moindre notion qu'il puisse ou qu'il ose former le dessein de vous outrager; mais il en faut donc conclure que c'est un fou, ma chere, voilà tout.

Puisque le sort néanmoins vous jette entre les mains d'un fou, soyez la femme d'un fou à la premiere occasion, & quoique je ne doute point qu'il ne soit le plus difficile des fous à gouverner, comme sont tous les fous qui ont de l'esprit & de la vanité, prenez-le comme un châtiment, puisque vous ne sauriez le prendre comme une récompense; en un mot, comme un mari que le ciel vous donne, pour vous convain-

cre qu'il n'y a dans cette vie que des imperfections.

Mon impatience ſera extrême, juſqu'à l'arrivée de votre premiere lettre.

ANNE HOVVE.

LETTRE CLXXIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, 17 de Mai.

L'AMITIÉ ne me permet pas de vous cacher ce qui vous intéreſſe autant que la lettre que je vous communique. Vous y verrez ce qu'on appréhende de vous, ce qu'on ſouhaite de vous, & combien tous vos proches ont à cœur que vous teniez une conduite honorable à l'égard de Miſs Clariſſe Harlove: ils me font l'honneur de m'attribuer ſur vous un peu d'influence. Je ſouhaiterois de toute mon ame d'en avoir autant qu'ils le croient dans cette occaſion.

Qu'il me ſoit permis, Lovelace, de t'exhorter encore une fois, avant qu'il ſoit trop tard, avant que la mortelle offenſe ſoit commiſe, à faire de ſérieuſes réflexions ſur les graces & le mérite de ta Dame. Puiſſent tes fréquents remords en produire un ſolide! Puiſſent ton orgueil & la légéreté de ton cœur ne pas ruiner les plus belles eſpérances! Par ma foi, Lovelace, il n'y a que

vanité, illusion & sottise, dans tous nos systêmes de libertinage. Nous deviendrons plus sages en vieillissant. Nous jetterons les yeux en arriere sur nos folles idées présentes, & nous nous mépriserons nous-mêmes, après avoir perdu notre jeunesse, lorsque nous nous rappellerons les engagements honorables que nous aurions pu former; toi particuliérement, si tu laisses échapper l'occasion de t'assurer une femme incomparable, pure depuis le berceau, noblement uniforme dans ses actions & dans ses sentiments, constante dans son respect mal récompensé pour le plus déraisonnable des peres. Quelle femme, pour l'heureux homme qui lui fera prendre ce titre!

Considere aussi ce qu'elle souffre pour toi. Actuellement, tandis que tu inventes des systêmes pour sa ruine, du moins dans le sens qu'elle attache à ce terme, ne gémit-elle pas sous la malédiction d'un pere, qu'elle ne s'est attirée qu'à l'occasion & pour l'amour de toi? Voudrois-tu donner sa force & son effet à cette malédiction?

Et de quoi se flatte ici ton orgueil? Toi, qui t'imagines follement que toute la famille des Harloves, & celle même des Hovves, ne sont que des machines, que tu fais servir, sans qu'elles le sachent, à tes projets de libertinage & de vengeance; qu'es-tu toi-même, que l'instrument d'un frere implacable, & d'une sœur jalouse, pour causer toutes sortes de chagrins & de disgraces à la plus excellente sœur du monde! Peux-tu

souffrir, Lovelace, qu'on te regarde comme la machine de ton ancien ennemi James Harlove? N'es-tu pas même la dupe d'une ame encore plus vile! Ce Joseph Leman, qui se sert bien plus par tes libéralités, qu'il ne te sert toi-même par le double rôle que tu lui fais jouer. Ajoute que tu es aussi l'agent du Diable, qui peut seul te récompenser comme tu le mérites, & qui n'y manquera pas, je t'assure, si tu persistes dans ton noir dessein, & si tu l'exécutes.

Quel autre que toi pourroit faire, avec autant d'indifférence que j'en remarque dans tes termes, les questions que tu me fais dans ta derniere lettre? Relis-les ici, cœur de diamant! „ Où fuiroit-elle pour „ m'éviter? Ses parents ne la recevront point; „ ses oncles ne fourniront point à sa subsistan„ ce; sa chere Norton dépend d'eux & n'est „ point en état de lui faire des offres; Miss „ Howe n'oseroit la recevoir; elle n'a point „ à Londres d'autre ami que moi, & la ville „ est un pays étranger pour elle. „ Quel doit être le cœur qui est capable de triompher d'une si profonde affliction, où elle ne se trouve plongée que par tes inventions & tes artifices? Et quelle douce, mais triste réflexion, que la sienne, qui a presque amolli ta dureté, à l'occasion du nom de pere, sous lequel tu lui proposois Milord M.... pour le jour de la célébration? La tendresse de son âge lui faisoit souhaiter un pere, lui faisoit espérer un ami. Ah! cher Lovelace, te résoudras-tu

dras-tu à devenir un démon pour elle, au lieu du pere que tu lui as ravi?

Tu sais que je n'ai aucun intérêt, que je ne puis avoir aucune vue, en souhaitant que tu rendes justice à cette admirable fille. Pour l'amour de toi-même, je t'en conjure encore une fois, pour l'honneur de ta famille, pour celui de notre humanité commune, sois juste à l'égard de Clarisse Harlove.

N'importe, si ces instances conviennent à mon caractere. J'ai été & je suis encore assez méchant. Si tu reçois mon conseil, qui est, comme tu le verras dans la lettre de ton oncle, celui de toute ta famille, peut-être auras-tu raison de me dire, que tu n'es pas plus méchant que moi. Mais si ton cœur s'endurcit contre mes reproches, & si tu ne respectes pas tant de vertus, toute la méchanceté d'une légion de diables, lâchés dans une troupe d'ames innocentes, avec plein pouvoir de leur nuire, ne commettroit pas autant de mal, ni un mal aussi noir que celui dont tu veux te rendre coupable.

On dit ordinairement que la vie d'un Monarque, assis sur son trône, n'est pas en sûreté, s'il se trouve quelque désespéré qui méprise la sienne. On peut dire de même que la vertu la plus pure n'est point à couvert, s'il se trouve un homme qui compte pour rien son propre honneur, & qui se fasse un jeu des protestations & des vœux les plus solemnels.

Tu peux, par tes ruses, tes chicanes, tes fausses couleurs, toi qui es pire en amour qu'un démon en méchanceté, vaincre une

pauvre fille que tu as trouvé le moyen d'embarraſſer dans tes filets, & que tu as privée de toute ſorte de protection. Mais conſidere s'il ne ſeroit pas plus juſte & plus généreux à ſon égard, plus noble à l'égard de toi-même, d'étouffer tes miſérables deſirs.

Il importe peu, je le répéte, ſi mes actions paſſées ou futures répondent à mon *ſermon*, comme tu nommeras peut-être ce que je t'écris. Mais voici ce que je te promets ſolemnellement: lorſque je trouverai dans une femme la moitié des perfections de Miſs Harlove, je prendrai l'avis pour moi, & je me marierai, ſi l'on conſent à m'accepter. Il ne m'arrivera pas de vouloir éprouver ſon honneur aux dépens du mien. En d'autres termes, je ne dégraderai point une excellente fille à ſes propres yeux par des épreuves, lorſque je n'aurai aucune raiſon de la ſoupçonner, & j'ajoute (par rapport à la merveilleuſe utilité qu'on peut tirer, à ton avis, de l'épreuve d'une fille ſage & innocente, plutôt que de celle des filles ordinaires) que je n'ai point à me reprocher une fois dans ma vie, d'avoir ruiné les mœurs d'aucune perſonne de ce ſexe, qui fût faite pour vivre ſage ſans mes ſollicitations. C'eſt être aſſez coupable, que de contribuer à la continuation du déſordre dans celles qui s'y ſont déjà livrées, & d'empêcher qu'elles ne ſe relevent lorſqu'une fois elles ſont tombées.

Enfin, quelque parti que l'eſprit infernal, dont tu ſuis l'étendard, puiſſe te faire prendre à l'égard de cette incomparable perſonne,

j'eſpere que tu en uſeras avec honneur par rapport à la lettre que je te communique. Ton oncle deſire, comme tu verras, que je te laiſſe ignorer qu'il m'a écrit ſur cette matiere, par des raiſons qui ne ſont pas trop glorieuſes pour toi. Je me flatte auſſi que tu prendras les marques de mon zele dans leur véritable ſens. Tout à toi,

BELFORD.

LETTRE CLXXIV.

Milord M... à M. BELFORD.

Lundi, 15 de Mai.

MONSIEUR,

SI quelqu'un au monde a de l'aſcendant ſur l'eſprit de mon neveu, c'eſt vous. Cette raiſon me porte à vous écrire, pour vous demander votre entremiſe dans l'affaire qui eſt entre lui & la plus accomplie de toutes les femmes; du moins ſuivant le témoignage que tout le monde lui rend, & *ce que tout le monde penſe, doit être vrai* (*).

J'ignore qu'il ait aucun mauvais deſſein ſur elle; mais je connois trop bien ſon caractere, pour ne pas être alarmé d'un ſi long délai. Les Dames d'ici ont eu quelque temps

(*) M. Lovelace a fait remarquer pluſieurs fois que ſon oncle étoit un homme ſimple, & grand partiſan des proverbes.

les mêmes craintes. Ma sœur Sadleir, en particulier, (vous savez que c'est une femme sage) prétend que dans les circonstances présentes, le délai doit moins venir de la Demoiselle que de lui. Il est certain qu'il a toujours eu beaucoup d'aversion pour le mariage. Qui sait, s'il ne pense point à lui jouer quelque mauvais tour, comme il en a joué à tant d'autres? Le mieux seroit de le prévenir; car, *après l'événement le conseil arrive trop tard.*

Il a toujours eu la folie & l'impertinence de se moquer du goût que j'ai pour les proverbes. Mais les regardant comme la sagesse de toutes les nations & de tous les siecles, rassemblés dans un petit nombre de paroles, je n'ai pas honte d'employer un langage qui contient plus de sagesse que les ennuyeuses harangues de nos prédicateurs & de nos moralistes. Qu'il en rie, s'il le veut. Vous & moi, M. Belford, nous savons mieux ce qu'il en faut penser. *Quoique vous fréquentiez un loup, vous n'avez pas appris à hurler avec lui.*

Cependant, il ne faut pas lui faire connoître que je vous aie écrit là-dessus. J'ai honte de le dire; mais il m'a toujours traité comme un homme d'un sens médiocre: & peut-être n'auroit-il pas meilleure opinion d'un conseil, s'il savoit qu'il lui vînt de moi.

Je suis sûr qu'il n'a aucune raison de me mépriser. Il se trouvera bien d'être mon neveu, s'il me survit; quoiqu'un jour il

m'ait dit en face, que je pouvois disposer à mon gré de mon bien, & que pour lui il aimoit autant la liberté qu'il mépriſoit l'argent. Il s'eſt imaginé, je ſuppoſe, que je *ne pouvois le couvrir de mes aîles ſans le piquer de mon bec.* Cependant je ne l'ai jamais piqué ſans quelque bonne raiſon; & Dieu ſait que je lui donnerois mon ſang, s'il vouloit s'attacher un peu à m'obliger pour ſon propre bien. C'eſt tout ce que je deſire de lui. Il eſt vrai que ſa pauvre mere a commencé à le gâter, & qu'enſuite j'ai eu trop d'indulgence pour lui. Belle diſpoſition! direz-vous, *de rendre le mal pour le bien.* Mais telle a toujours été ſa méthode.

Comme tout le monde parle avec admiration de la prudence & de la bonté de cette jeune perſonne, j'ai l'eſpérance que ce mariage pourroit le faire rentrer en lui-même. Si vous trouviez le moyen de l'y déterminer, je le mettrois en état de rendre les articles auſſi avantageux qu'il peut les ſouhaiter, & je ne ſerois pas éloigné d'y joindre la poſſeſſion actuelle d'une fort belle terre. Pourquoi ſuis-je au monde, comme je le dis ſouvent, ſi ce n'eſt pour le voir marié & bien établi, lui & mes deux nieces? Puiſſe le Ciel lui inſpirer de meilleurs principes, avec un peu plus de bonté d'ame & de conſidération!

Si les délais viennent de lui, je tremble pour la Demoiſelle. S'ils viennent d'elle, comme il l'écrit à ma niece Charlotte, je ſouhaiterois qu'on fît entendre à cette jeune

perſonne que *les délais ſont dangereux.* Toute excellente qu'elle eſt, je puis l'aſſurer qu'elle ne doit pas faire trop de fonds ſur ſon mérite, avec une tête ſi variable & un ennemi ſi déclaré du mariage. Je ſais, Monſieur, que vous êtes capable de lâcher à propos quelques bons avis. *Une parole eſt aſſez pour le ſage.*

Mais je voudrois, ſur-tout, que vous viſſiez un peu ce que vous pouvez obtenir de lui; car je l'ai averti ſi ſouvent de ſes mauvaiſes pratiques, que je commence à déſeſpérer de mes propres exhortations. Repréſentez-lui, *que la vengeance n'en eſt pas moins ſûre, pour ſe faire attendre.* Il pourra l'éprouver, s'il ſe conduit mal dans cette occaſion. Quelle pitié, qu'avec tant de lumieres & de bonnes qualités, il ne fût jamais qu'un vil libertin! Hélas! hélas! *une poignée de bonne vie, vaut mieux que plein muid de ſavoir* (*).

Vous pouvez haſarder, comme ſon ami, que s'il abuſoit trop de mon affection, il n'eſt pas trop tard pour me remarier. Mon vieil ami Wycherley prit le même parti, dans un âge plus avancé que le mien, pour faire enrager ſon neveu. Ma goutte n'empêcheroit pas que je ne puſſe avoir un ou deux enfants. J'avoue même qu'il m'en eſt venu quelque penſée, lorſqu'il m'a cauſé quelque chagrin extraordinaire. Mais je me ſuis refroidi, en faiſant réflexion que les enfants

(*) Vieux proverbe françois, que les Anglois ont adopté en propres termes.

des perſonnes âgées, qui veulent faire les jeunes gens (je ne ſuis pas non plus de la derniere vieilleſſe) ne jouiſſent pas d'une longue vie, & *qu'un vieillard qui épouſe une jeune femme, travaille*, dit-on, *à creuſer ſa foſſe.* Cependant, qui ſait ſi le mariage ne ſeroit pas bon pour l'humeur gouteuſe dont je ſuis tourmenté ?

Les ſentences que je mêle exprès dans mon ſtyle peuvent vous être de quelque utilité dans l'entretien que vous aurez avec mon neveu. Mais employez-les avec ménagement, de peur qu'il ne réconnoiſſe *dans quel carquois vous avez pris vos fleches.*

Faſſe le Ciel, M. Belford, que vos bons conſeils, fondés ſur les ouvertures que je viens de vous donner, pénétrent ſon cœur, & l'excitent à prendre un parti auſſi avantageux pour lui-même, que néceſſaire pour l'honneur de cette admirable perſonne, dont je ſouhaiterois qu'il eût déjà fait ſa femme. Alors je renoncerai tout-à-fait au mariage.

S'il étoit capable d'abuſer de la confiance qu'elle a eue pour lui, je ſerois le premier à ſolliciter la vengeance du Ciel. *Raro, raro.....* J'ai oublié mon latin, mais je crois que c'eſt, *raro antecedentem ſceleſtum deſeruit pede pœna claudo.* Lorſque le vice marche devant, tôt ou tard la vengeance le ſuit.

Je ne vous fais pas d'excuſe pour la peine où je vous engage. Je ſais combien vous êtes de ſes amis & des miens. Vous n'aurez jamais une ſi belle occaſion de nous rendre

ſervice à tous deux, qu'en preſſant ce mariage. Avec quelle joie vous embraſſerai-je après le ſuccès? En attendant, vous me ferez un plaiſir extrême de me marquer quelles ſont vos eſpérances. Je ſuis, mon cher Monſieur, votre, &c.

M. Lovelace ne s'étant pas hâté de répondre à cette lettre, M. Belford lui en écrivit une autre, pour lui marquer la crainte qu'il avoit de lui avoir déplu par ſon honnête franchiſe. Il lui dit, „qu'il s'ennuye beaucoup à Watford, où il continue d'attendre „ la mort de ſon oncle, & que c'eſt une raiſon de plus pour ſouhaiter de n'être pas „ privé de ſes lettres „. Pourquoi me puniroit-tu, ajoute-t-il, d'avoir plus de conſcience & de remords que toi, qui ne t'es jamais fait un honneur d'en avoir beaucoup? D'ailleurs, j'ai à te faire un récit aſſez triſte, qui regarde notre ami Belton & ſa Thomaſine, & qui ſera une bonne leçon pour tous ceux qui ſont dans le goût d'entretenir des maîtreſſes.

J'ai reçu depuis peu des lettres de nos trois aſſociés. Ils ont toute ta méchanceté, ſans avoir ton eſprit. Les deux autres ſe vantent de quelques nouvelles entrepriſes, qui me paroiſſent mériter la corde, ſi le ſuccès répond à leurs eſpérances.

Je ſuis fort éloigné de haïr l'intrigue lorſqu'elle porte ſur quelque principe. Mais que des perſonnages de cette eſpece s'aviſent de former des ſyſtêmes & de les confier au papier ſans cet aſſaiſonnement & cette pointe

qui est ton talent, je t'avoue que j'en suis révolté, & que leurs lettres me choquent beaucoup. Pour toi, Lovelace, quand tu t'obstinerois à suivre ton misérable plan, ne refuse pas d'aider un peu à me délivrer de ma pesanteur par ton agréable correspondance, s'il te reste quelque desir d'obliger ton mélancolique ami,

BELFORD.

LETTRE CLXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi au soir, 19 de Mai.

LORSQUE je me suis ouvert si librement avec toi, & que je t'ai déclaré que ma principale vue est uniquement de mettre la vertu à l'épreuve; sur ce fondement, que si sa vertu est solide, elle n'a rien à redouter, & que le mariage sera sa récompense; du moins, si je ne puis parvenir à lui faire goûter une vie plus libre, qui seroit, à la vérité, le charme de mon cœur: je suis étonné de te voir revenir sans cesse à tes ridicules propos.

Je pense, comme toi, que dans quelque temps, lorsque je serai devenu plus sage, je conclurai „ qu'il n'y a que vanité, folie, „ extravagance, dans nos systêmes libertins. „ Mais à quoi cela revient-il, si ce n'est à „ dire qu'il faut d'abord être plus sage „.

Mon dessein n'est pas, comme tu paroit le craindre, *de laisser échapper de mes mains*

cette incomparable fille. Es-tu capable de dire à sa louange la moitié de ce que j'ai dit & de ce que je ne cesse de dire & d'écrire? Son tyran de pere l'a chargée de sa malédiction, parce qu'elle l'a privé du pouvoir de lui faire accepter malgré elle un homme qu'elle déteste. Tu sais que de ce côté-là, le mérite qu'elle s'est fait dans mon cœur est des plus médiocres. Que son pere soit un tyran, est-ce une raison pour moi de ne pas mettre à l'épreuve une vertu que j'ai dessein de récompenser? Pourquoi, je te prie, ces réflexions éternelles sur une si excellente fille, comme s'il te paroissoit certain qu'elle ne résistera point au creuset? Tu me répétes dans toutes tes lettres, que resserrée comme elle est dans mes filets, sa chûte est infaillible: & c'est sa vertu néanmoins que tu fais servir de prétexte à tes inquiétudes.

Tu me nommes l'*instrument* du vil James Harlove! Que je suis tenté de te maudire! Oui, oui, je suis l'instrument de cet odieux frere, de cette sœur jalouse: mais sois attentif au spectacle, & tu verras quel sera le sort de l'un & de l'autre.

N'allégue pas contre moi une sensibilité que j'ai reconnue, une sensibilité qui te jette en contradiction, lorsque tu reproches ensuite à ton ami d'avoir un cœur de diamant; enfin une sensibilité que tu ne connoîtrois guere si je ne te l'avois communiquée.

Ruiner tant de vertu! m'oses-tu dire. Insupportable monotonie! Et puis, tu as le front

d'ajouter : „ que la vertu la plus pure peut „ être ruinée par ceux qui n'ont aucun égard „ pour l'honneur, & qui ſe font un jeu des „ ſermens les plus ſolemnels „. Quelle ſeroit à ton avis, la vertu qui pourroit être ruinée ſans ſerments? Le monde n'eſt-il pas plein de ces douces tromperies ; & depuis un grand nombre de ſiecles, les ſerments de l'amour ne paſſent-ils pas pour un badinage? D'ailleurs, les précautions contre la perfidie de notre ſexe, ne ſont-elles une partie néceſſaire de l'éducation des femmes ?

Mon deſſein eſt de me vaincre moi-même ; mais je veux tenter auparavant de vaincre la belle Clariſſe. Ne t'ai-je pas dit que l'honneur de ſon ſexe eſt intéreſſé dans cette épreuve ?

Lorſque tu trouveras dans une femme la moitié ſeulement de ſes perfections, tu te marieras. A la bonne heure, marie-toi, Belford.

Une fille eſt-elle donc dégradée par l'épreuve, lorſqu'elle y réſiſte ?

Je ſuis bien aiſe que tu te faſſes un reproche de ne pas travailler à la converſion des pauvres miſérables qui ont été ruinées par d'autres que toi. Ne crains pas les récriminations auxquelles tu pourrois t'attendre, lorſque tu te vantes de n'avoir jamais ruiné les mœurs d'une jeune créature que tu ayes crue capable de demeurer ſage. Ta conſolation me paroît celle d'un Hottentot, qui aime mieux exercer ſa gloutonnerie ſur de ſales reſtes, que de réformer ſon goût. Mais

toi, qui fais le prude, aurois-tu respecté une fille telle que mon Bouton de rose, si mon exemple ne t'avoit pas piqué d'honneur? Et ce n'est pas la seule fille que j'aie épargnée. Lorsqu'on a reconnu mon pouvoir, qui est plus généreux que ton ami?

„ C'est la résistance qui enflamme les de-
„ sirs, & qui aiguise les traits de l'amour. Il
„ est désarmé, lorsqu'il n'a rien à vaincre: il
„ languit, il perd le soin de plaire „ (*).

Les femmes ne l'ignorent pas plus que les hommes. Elles aiment de la vivacité dans les soins qu'on leur rend. De-là vient, pour le dire en passant, que l'amant vif, empressé, est si souvent préféré au froid mari. Cependant, le beau sexe ne considere pas que c'est la variété & la nouveauté qui donnent cette ardeur; & que si le libertin étoit aussi accoutumé que le mari à leurs faveurs, elles ne lui feroient pas moins indifférentes. Que les belles prennent cette leçon de moi: l'art de plaire consiste, pour une femme, à paroître toujours nouvelle.

Revenons. Si ma conduite ne te paroît pas assez justifiée par cette lettre & par les dernieres, je te renvoie à celle du 13 d'Avril. Je te supplie, Belford, de ne me pas mettre dans la nécessité de te répéter si souvent les mêmes choses. Je me flatte que tu relis plus d'une fois ce que je t'écris.

Tu me fais assez bien ta cour, lorsque tu parois craindre mon ressentiment, jusqu'à ne pouvoir être tranquille si je laisse passer

(*) Quatre Vers.

un jour ſans t'écrire. C'eſt ta conſcience, je le vois clairement, qui te reproche d'avoir mérité ma diſgrace: & ſi elle t'en a convaincu, peut-être empêchera-t-elle que tu ne retombes dans la même faute. Tu feras bien d'en tirer ce fruit; ſans quoi, prends garde que ſachant à préſent comment je puis te punir, je ne le faſſe quelquefois par mon ſilence, quoique je prenne autant de plaiſir à t'écrire ſur ce charmant ſujet, que tu peux en prendre à me lire.

Marque à Milord que tu m'as écrit; mais garde-toi de lui envoyer la copie de ta lettre. Quoiqu'elle ne contienne qu'un tas de raiſonnements mal digérés, il pourroit croire qu'elle n'eſt pas ſans force. Les plus pauvres arguments nous paroiſſent invincibles, lorſqu'ils favoriſent nos deſirs. Le ſtupide Pair s'imagine peu que ſa niece future ſoit rebelle à l'amour. Il eſt perſuadé au contraire, & tout l'univers penſe comme lui, qu'elle s'eſt engagée volontairement ſous mon étendard. Qu'en arrivera-t-il? que je ſerai blâmé, & qu'on la plaindra s'il arrive quelque choſe de mal.

Mais, puiſque Milord paroît avoir ce mariage à cœur, j'ai déjà pris le parti de lui écrire, pour lui apprendre „ qu'une mal-„ heureuſe prévention inſpire à ma belle des „ défiances qui ne ſont pas trop généreuſes; „ qu'elle regrette ſon pere & ſa mere, & „ que ſon penchant la porteroit plutôt à „ retourner au Château d'Harlove qu'à ſe „ marier; qu'elle appréhende même que la

„ démarche qu'elle a faite de partir avec „ moi, n'ait fait prendre une mauvaiſe idée „ d'elle aux Dames d'une maiſon telle que la „ nôtre. Je le prie de m'écrire une lettre que „ je puiſſe lui montrer : quoique ce point, lui „ dis-je, demande d'être touché délicate- „ ment. Je lui laiſſe la liberté de me traiter „ auſſi mal qu'il voudra, & je l'aſſure que je „ recevrai tout de bonne grace, parce que „ je ſais qu'il a du goût pour le *ſtyle correc-* „ *tif*. Je lui dis, que pour les avantages qu'il „ me deſtine, il eſt le maître de ſes offres, „ & que je lui demande l'honneur de ſa pré- „ ſence à la célébration, afin que je tienne „ de ſa main le plus grand bonheur qu'un „ mortel puiſſe m'accorder „.

Je n'ai pas déclaré abſolument à ma charmante que mon deſſein fût d'écrire à Milord, quoique je lui aie fait entrevoir que je prendrois cette réſolution. Ainſi, rien ne m'obligera de produire la réponſe. S'il faut te parler naturellement, je ne ſerois pas bien aiſe d'employer des noms de ma famille pour avancer mes autres deſſeins. Cependant je dois tout aſſurer, avant que de jetter le maſque. C'eſt le motif que j'ai eu en amenant la belle ici. Tu vois par conſéquent, que la lettre du vieux Pair ne pouvoit venir plus à propos. Je t'en remercie.

A l'égard de ſes ſentences, il eſt impoſſible qu'elles produiſent jamais un bon effet ſur moi. J'ai été ſuffoqué de bonne heure *par ſa ſageſſe des Nations*. Dans mon enfance, je ne lui ai jamais fait aucune demande, qui

n'ait fait sortir un proverbe de sa bouche; & si le sens de la sage maxime tournoit au refus, il ne falloit point espérer d'obtenir la moindre faveur. J'en avois conçu tant d'aversion pour le seul mot de proverbe, qu'aussi-tôt qu'on m'eût donné un précepteur, qui étoit un fort honnête Ministre, je lui déclarai que jamais je n'ouvrirois ma Bible, s'il ne me dispensoit d'en lire un des plus sages Traités, contre lequel néanmoins je n'avois pas d'autre sujet d'objection que son titre. Pour Salomon, je l'avois pris en haine; non à cause de sa polygamie, mais parce que je me le représentois comme un vieux maussade personnage, tel que mon oncle.

Laissons, je te prie, les vieux dictons aux vieilles gens. Que signifient tes ennuyeuses lamentations sur la maladie de ton parent? Tout le monde ne convient-il pas qu'il n'en peut revenir? Le plus grand service que tu aurois à lui rendre, seroit d'abréger sa misere. J'apprends qu'il est encore infesté de Médecins, d'Apoticaires & de Chirurgiens; que toutes les opérations ne peuvent pénétrer jusqu'au siege du mal, & qu'à chaque visite, à chaque carification, ils prononcent sur lui la sentence d'une mort inévitable. Pourquoi prennent-ils plaisir à faire durer ses tourments? N'est-ce pas pour enlever sa toison, plutôt que des lambeaux de sa chair? Lorsqu'un mal est désespéré, il me semble qu'on devroit cesser de payer les Médecins. Tout ce qu'ils prennent est un vol qu'ils font aux héritiers. Si le testament est tel que si le

souhaites, que fais-tu près du lit d'un moribond? Il t'a fait appeller, dis-tu. Oui, pour lui fermer les yeux. Ce n'eſt qu'un oncle, après tout. Un oncle, & rien de plus. De quel air tu te ſignes, *mon mélancolique ami!* De quoi mélancolique? de voir un mourant! d'être témoin d'un combat entre un vieillard & la mort! Je te croyois plus homme. Toi, qu'une mort aigue, que la pointe d'une épée n'effraie pas, être ſi conſterné du ſpectacle d'une maladie chronique! Les ſcarificateurs s'exercent tous les jours: ſur quoi? ſur un cadavre. Prends exemple des grands bouchers, des bourreaux fameux, pires mille fois que ton ami Lovelace, qui font, dans l'eſpace d'un jour, dix mille veuves & deux fois autant d'orphelins. Ils obtiennent à ce prix le nom de *Grands*. Apprends d'eux à ſoutenir la vue d'une mort ordinaire.

Je ſouhaiterois que mon oncle m'eût donné l'occaſion de te fortifier par un meilleur exemple, tu aurois vu juſqu'où j'aurois pouſſé le courage; & ſi je t'avois écrit dans cette conjoncture, voici comment j'aurois fini ma lettre. J'eſpere que le vieux Troyen jouit d'un heureux ſort; le mien l'eſt dans cette eſpérance; & je ſuis ton joyeux ami,

LOVELACE.

Ne t'arrête pas toujours au même ſujet, Belford. Raconte-moi l'hiſtoire du pauvre Belton. Si mes ſervices peuvent lui être utiles, dis-lui qu'il peut diſpoſer de ma bourſe &

de ma perſonne, mais plus librement, néanmoins, de ma bourſe : car le moyen de quitter ma déeſſe ! Je donnerai ordre à mes autres vaſſaux de ſe tenir prêts à t'obéir. Si vous avez beſoin d'un chef, vous me le ferez ſavoir ; mais j'entre pour ma part dans tous les frais.

LETTRE CLXXVI.

M. BELFORD, à M. LOVELACE.

Samedi, 20 Mai.

N'ATTENDS pas un mot de réponſe aux miſérables propos dont ta derniere lettre eſt remplie. J'abandonne ta charmante maîtreſſe à la protection des puiſſances qui ont la vertu des miracles, & à la force de ſon propre mérite. Je ne ſuis pas encore ſans eſpérance dans l'une ou l'autre de ces deux reſſources.

Il faut te raconter, comme tu le deſires, l'hiſtoire du pauvre Belton, d'autant plus volontiers qu'elle m'a jetté dans une ſuite de réflexions ſur notre vie paſſée, ſur notre conduite préſente, & ſur nos vues pour l'avenir, qui peuvent nous être utiles à tous deux, ſi je puis donner quelque poids à mes idées.

Le malheureux Belton m'eſt venu voir Jeudi dernier, dans la triſte ſituation où je ſuis. Il a commencé par des plaintes de ſa mauvaiſe ſanté & de l'abattement de ſes

esprits, de sa toux étique & de son crachement de sang, qui ne fait qu'augmenter: après quoi il est entré dans le récit de son infortune.

L'aventure est déteſtable, & ne sert pas peu à l'augmentation de ses autres maux. On a su que sa Thomasine, qui n'espéroit pas moins que de finir par le mariage avec un homme qu'elle feignoit d'aimer à l'idolâtrie, entretenoit depuis long-temps un commerce secret avec un valet de son pere, qui tient, comme tu sais, une hôtellerie à *Darking*; & qu'elle en a fait un homme du bel air aux dépens du pauvre Belton. Elle a ménagé cette intrigue avec beaucoup d'art. Notre ami, dans la confiance de son cœur, lui avoit abandonné la clef de sa cassette, & le soin de rembourser une rente considérable sur la principale partie de son bien, dont il souhaitoit ardemment d'être délivré. Elle n'a pu rendre compte de plusieurs grosses sommes qu'elle a reçues pour cet usage; & n'ayant pas payé plus fidélement la rente, elle l'expose aujourd'hui à perdre le fonds, par les chicanes obstinées de ses créanciers. Comme elle passe depuis long-temps pour sa femme, il ne sait quel parti prendre à son égard, ni par rapport à deux petits enfants, pour lesquels il avoit une si vive tendresse, en supposant qu'ils étoient à lui, mais auxquels il commence à douter s'il a quelque part.

On n'a donné le commencement de cette

lettre, que pour en faire connoître le ſujet, & pour jetter du jour ſur quelques endroits de la lettre ſuivante. Le reſte contient des réflexions ſur le caractere commun des maîtreſſes entretenues, auquel Belford établit qu'il n'y a point de confiance à prendre.

LETTRE CLXXVII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Samedi, 20 de Mai.

JE ſuis aſſez content des ſobres réflexions de ta derniere lettre, & je t'en fais mes remerciements. Pauvre Belton! Je ne me ſerois guere imaginé que ſa Thomaſine fût capable de cet excès de méchanceté. Mais tel ſera toujours le danger de ceux qui entretiendront une fille de baſſe naiſſance. C'eſt ce qui ne m'eſt jamais arrivé, & je n'ai pas eu beſoin de cette reſſource. Un homme tel que moi, Belford, „ n'a juſqu'à préſent qu'à ſecouer „ le plus grand arbre, & le meilleur fruit lui „ tombe dans la bouche „. Toujours dans le goût de Montagne, comme tu ſais; c'eſt-à-dire, perſuadé qu'il y a de la gloire à ſubjuguer une fille de bonne maiſon. Le progrès de la ſéduction a réellement plus de charmes pour moi que l'acte qui le couronne. C'eſt une vapeur, le tranſport d'un inſtant. Je te remercie cordialement de cette approbation

indirecte que tu donnes à mon entrepriſe préſente.

Avec une jeune perſonne, telle que Miſs Harlove, un homme eſt à couvert de tous les inconvéniens ſur leſquels ton éloquence s'eſt exercée.

Encore une fois, Belford, je te rends grace de l'encouragement que tu me donnes. On n'a pas beſoin, comme tu dis, de ſe cacher dans un trou, & de finir le jour avec une compagne telle que Miſs Clariſſe. Que tu es aimable, de flatter ſi agréablement le deſir favori de mon cœur! Ce ne ſera pas non plus une honte pour moi, de laiſſer à une fille comme elle la liberté de prendre mon nom; & je m'embarraſſerai peu de la cenſure du public, ſi je vis avec elle juſqu'à l'âge de diſcrétion dont tu parles, quand il devroit m'arriver à la fin d'y être pris, & de conſentir quelque jour à marcher avec elle dans le bon vieux chemin de mes ancêtres.

Que le ciel te béniſſe, mon honnête ami! Lorſque tu plaidois pour le mariage, en faveur de la belle, je me ſuis figuré que tu badinois, ou que tu ne prenois ce ton que par complaiſance pour mon oncle. Je ſavois bien que ce n'étoit pas par principe, que ce n'étoit pas par compaſſion. A la vérité, je te ſoupçonnois d'un peu d'envie; mais à préſent, c'eſt toi-même. Je te reconnois, & je répéte encore: que le ciel te béniſſe, mon honnête & mon véritable ami!

LOVELACE.

Mon courage va redoubler pour l'exécution de tous mes ſyſtêmes, & je te ferai le plaiſir de t'informer fidélement de la continuation de mes progrès. Mais je n'ai pu m'empêcher d'interrompre mon hiſtoire, pour t'exprimer ma reconnoiſſance.

LETTRE CLXXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 20 Mai.

IL te faut faire la peinture de notre ſituation.

Grands & petits, nous ſommes tous extrêmement heureux. Dorcas eſt dans les bonnes graces de ſa maîtreſſe. Polly lui a demandé ſon conſeil ſur une propoſition de mariage qui la regarde : jamais oracle n'en donna de meilleur. Sally, à l'occaſion d'une petite querelle avec ſon marchand, a pris ma charmante pour arbitre. Elle a blâmé Sally de tenir une conduite tyrannique avec un homme dont elle eſt aimée. Chere petite perſonne ! Etre devant le miroir, & fermer les yeux dans la crainte de s'y reconnoître ! Madame Sinclair a fait ſa cour à un juge ſi infaillible, en lui demandant ſon avis ſur le mariage de ſes deux nieces.

Nous ſommes ſur ce pied, depuis pluſieurs jours, avec les gens de la maiſon. Cependant, on mange toujours ſeule. On

ne leur accorde pas ſouvent l'honneur de ſa compagnie dans les autres temps. Ils ſont accoutumés à ſa méthode. Ils ne la preſſent point. C'eſt la perſévérance qui l'emportera. Lorſqu'on ſe rencontre, tout ſe paſſe fort civilement de part & d'autre. Je crois, Belford, que dans le mariage même, on éviteroit quantité de querelles ſi l'on ſe voyoit rarement.

Mais comment ſuis-je moi-même avec la belle, depuis ce bruſque départ & ce refus incivil de mercredi matin? C'eſt ta demande, n'eſt-ce pas? En vérité, fort bien, mon ami. Pourquoi ſerois-je mal avec elle? La chere petite impertinente n'a point de ſecours à tirer d'elle-même. Elle n'a point d'autre protection à ſe promettre. D'ailleurs, elle a pleinement entendu (qui ſe ſeroit défié qu'elle pût être ſi proche?) une converſation que j'eus le même jour avec Madame Sinclair & Miſs Martin; & ſon cœur en eſt devenu plus tranquille ſur divers points douteux. Tels ſont particuliérement:

Le malheureux état de Madame Fretchville. La pauvre femme! Miſs Martin, feignant de la connoître, ne manque point de la plaindre fort humainement. Elle & le mari qu'elle a perdu s'étoient aimés dès le berceau. La pitié ſe communique d'un cœur à l'autre. Il eſt impoſſible que toutes les circonſtances d'une ſi grande douleur, repréſentées par une fille auſſi tendre que Miſs Martin, n'aient pas fait une extrême impreſſion ſur ma belle.

La goutte de Milord M...., ſeul obſtacle qui l'empêche de venir marquer ſa tendreſſe à mon épouſe.

Le départ de Milady Lawrance & de Miſs Montaigu, qu'on attend bientôt à Londres.

La paſſion que j'aurois de voir mon épouſe en état de les recevoir dans ſa propre maiſon, ſi Madame Fretchvill pouvoit être un moment d'accord avec elle-même.

L'intention où je ſuis, malgré cela, de demeurer chez Madame Sinclair, dans la ſeule vue de ſatisfaire juſqu'au moindre point la délicateſſe de mon épouſe.

Ma tendreſſe infinie pour elle, que je repréſentai d'un ton fort ardent, comme la plus ſincere & la plus pure paſſion qu'un homme ait jamais reſſentie pour une femme.

Sally & Madame Sinclair s'étendirent ſur ſes louanges, mais ſans affectation. Sally particuliérement admira ſa modeſtie, & la nomma *exemplaire*. Cependant, pour prévenir tous les ſoupçons, elle ajouta, que s'il lui étoit permis d'expliquer librement ſes idées devant moi, elle trouvoit ſa délicateſſe exceſſive. Mais elle m'applaudit beaucoup d'obſerver rigoureuſement ma promeſſe.

Pour moi, je la blâmai plus ouvertement. Je la traitai de cruelle. Je m'emportai contre ſa famille. Je parus douter de ſon amour. Me voir refuſer juſqu'à la moindre faveur, tandis que ma conduite étoit auſſi pure, auſſi délicate, dans les moments

où je me trouvois seul avec elle, que sous les yeux de toute la maison! Je touchai quelque chose de ce qui s'étoit passé le même jour entre elle & moi, ne me plaignant que de quelques traits d'indifférence si marqués, qu'il m'étoit impossible de les soutenir. Mais je voulois lui proposer d'aller samedi prochain à la Comédie, où l'on devoit donner l'*Orphelin d'Otvvay*, joué par les meilleurs Acteurs, pour essayer si toutes sortes de faveurs me seroient refusées. J'avois néanmoins peu de goût pour les Tragédies, quoique je n'ignorasse pas qu'elle les aimoit, à cause de l'instruction & des bons exemples qu'on y trouve presque toujours.

Je n'avois que trop de sentiments, ajoutai-je; & le monde offroit d'assez grands sujets de tristesse, sans qu'il fût besoin d'emprunter les douleurs d'autrui, & de s'en faire un amusement. Cette remarque est assez vraie, Belford; & je crois qu'en général, tout ce qu'il y a de gens de notre espece pensent là-dessus comme moi. Ils n'aiment point d'autres tragédies que celles où ils font eux-mêmes les rôles de tyrans & d'exécuteurs. Ils ne veulent pas s'exposer à des réflexions trop sérieuses. Ils courent aux pieces comiques, pour rire des chagrins qu'ils ont causés, & pour y trouver des exemples qui ressemblent à leurs propres mœurs : car nous avons peu de comédies qui en offrent de bons. Mais que dis-je, je crois me souvenir en y pensant, que tu te plais au lamentable.

Mis

Miſs Martin répondit pour Polly, qui étoit abſente ; Madame Sinclair pour elle-même & pour toutes les femmes de ſa connoiſſance, ſans excepter Miſs Partington, qu'elles préféroient le comique à la tragédie. Je crois qu'elles ont raiſon ; parce qu'il n'y a pas de libertin un peu déterminé, qui ne mêle aſſez de tragique dans les comédies qu'il joue avec une maîtreſſe.

Je priai Sally de tenir compagnie à mon épouſe. Elle étoit engagée pour ſamedi, m'a-t-elle répondu. Je demandai à Madame Sinclair ſa permiſſion pour Polly. Aſſurément, me dit-elle, Polly ſe feroit un honneur extrême d'accompagner Madame Lovelace ; mais la pauvre fille avoit le cœur ſi tendre, & la piece étoit ſi touchante, qu'elle perdroit les yeux à force de pleurer.

En même temps, Sally me repréſenta ce qu'il y avoit à craindre de Singleton, pour me donner occaſion de répondre à l'objection, & pour épargner à ma belle la peine de me la faire, ou de diſcuter cet article avec moi.

Auſſi-tôt, je confeſſai que je n'avois que mon courage, pour être tranquille de ce côté-là ; & parlant d'une lettre que je venois de recevoir, je déclarai à Madame Sinclair, qu'on me donnoit avis qu'une perſonne dont on me faiſoit le portrait, avoit entrepris de nous découvrir. Enſuite, ayant demandé une plume & de l'encre, je jettai ſur un papier les principales marques auxquelles on pourroit le reconnoître, afin qu'au

besoin toute la maison pût s'armer contre lui.
„ Un matelot, fort maltraité de la petite
„ vérole, le teint brûlé, le regard mauvais,
„ haut d'environ six pieds, les sourcils pen-
„ dants, les levres écorchées, comme un reste
„ de scorbut; avec un couteau, qu'il por-
„ toit ordinairement au côté, une casaque
„ brune, un mouchoir de toile peinte au-
„ tour du cou, un bâton de bois de chêne
„ dans la main, presque de sa longueur, &
„ d'une grosseur proportionnée. Il ne falloit pas répondre un mot à toutes ses questions. Il falloit m'appeller sur le champ; mais empêcher, s'il étoit possible, que mon épouse n'en eût la moindre connoissance. J'ajoutai, que si son frere, ou Singleton, se présentoient, je les recevrois civilement pour l'amour d'elle; & qu'alors elle n'auroit qu'à reconnoître son mariage; après quoi, il ne resteroit de part & d'autre nul prétexte pour la violence. Mais je jurai, dans les termes les plus furieux, que si malheureusement elle m'étoit enlevée par la persuasion ou par la force, j'irois, dès le lendemain, la demander chez son pere, soit qu'elle y fût ou qu'elle n'y fût pas; & que si je ne trouvois pas la sœur, je saurois trouver le frere, & m'assurer aussi facilement que lui d'un Capitaine de vaisseau. A présent, Belford, crois-tu qu'elle entreprenne de me quitter, quelque conduite que je puisse tenir avec elle?

Madame Sinclair a si bien contrefait l'air tremblant, elle a paru si effrayée des désa-

tres qui pouvoient arriver dans ſa maiſon, que j'ai commencé à craindre qu'elle n'outrât ſon rôle, & qu'elle ne détruiſît mon ouvrage. Je lui ai fait ſigne de l'œil. Elle m'en a fait un de la tête, pour marquer qu'elle m'entendoit. Elle a baiſſé le ton; & paſſant une de ſes levres ſur l'autre, avec ſes minauderies ordinaires, elle eſt demeurée en ſilence.

Voilà des préparatifs, Belford. Crois-tu que tes raiſonnements & tous les proverbes de Milord M..... ſoient capables de m'y faire renoncer? *Non ſûrement*; comme dit ma charmante, lorſqu'elle veut exprimer ſon averſion pour quelque choſe.

Et quel doit être néceſſairement l'effet de toutes ces ruſes, pour la conduite de ma belle avec moi: peux-tu douter qu'elle n'ait été d'une complaiſance achevée, dès la premiere fois qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir?

Jeudi fut un jour très-heureux. Il ne manqua rien à notre bonheur le matin. Je baiſai ſa main charmante. Tu n'as pas beſoin que je te faſſe la deſcription de ſes mains & de ſes bras. Lorſque tu l'as vue, j'ai remarqué que tes yeux y étoient fixés, auſſi-tôt qu'ils pouvoient abandonner les mas de merveilles qui compoſent ſon viſage. Je baiſai donc ſa main, environ cinquante fois, ſi j'ai bien compté. J'allai une fois juſqu'à ſes joues, dans le deſſein de parvenir à ſes le-

vres ; mais avec un transport si vif, qu'elle en parut fâchée.

Si ses soins n'étoient pas continuels, pour me tenir ainsi à la longueur du bras ; si les plus innocentes libertés, auxquelles notre sexe aspire par degrés, ne m'étoient pas refusées avec une rigueur insupportable, il y auroit long-temps que nous serions un peu plus familiers. Si je pouvois seulement obtenir quelque accès près d'elle, à sa toilette, ou dans son déshabillé ; car l'air de dignité augmente dans une femme vêtue, & fortifie le respect : mais on ne peut la retenir si tard, ni la surprendre si matin, qu'elle ne soit toujours dans la derniere décence. Tous ses trésors étant gardés si soigneusement, ne sois pas surpris que j'aie fait si peu de progrès dans l'épreuve. Mais quel aiguillon que cette cruelle distance !

Encore une fois, jeudi matin nous fûmes fort heureux. Vers midi elle compta le nombre des heures qu'elle avoit passées avec moi. Ce temps ne m'avoit paru qu'une minute ; mais elle me témoigna qu'elle souhaitoit d'être seule. Je me fis presser ; & je ne cédai, qu'après avoir remarqué que le soleil commençoit à se couvrir de quelques nuages.

J'allai dîner chez un ami. A mon retour, je parlai de maison & de Madame Fretchvill. J'avois vu Mennell : je l'avois pressé de faire entendre raison à la veuve. Elle marqua beaucoup de compassion pour cette Da-

me: autre effet de la converſation qu'elle avoit entendue. Je ne manquai pas de lui dire auſſi, que j'avois écrit à mon oncle, & que j'attendois bientôt ſa réponſe. Elle me fit la grace de m'admettre à ſouper. Je lui demandai ce qu'elle penſoit de mes articles. Elle me promit de s'expliquer, auſſi-tôt qu'elle auroit reçu des nouvelles de Miſs Hovve.

Je lui propoſai alors de m'accorder ſa compagnie ſamedi au ſoir, à la comédie. Elle me fit les objections que j'avois prévues, les projets de ſon frere, le temps, qui étoit fort chaud, &c. mais d'un ton qui paroiſſoit modéré par la crainte de me déſobliger, autre effet charmant de la converſation. Elle paſſa par conſéquent ſur ſes propres difficultés, & j'obtins la grace que je demandois.

Vendredi n'a pas été moins tranquille que le jour d'auparavant.

Voilà deux jours que je puis nommer heureux! Pourquoi tous les autres ne leur reſſemblent-ils pas! Il ſemble que cela dépende de moi. C'eſt une choſe étrange, que je prenne plaiſir à tourmenter une femme que j'aime uniquement! Il faut que j'aie dans le caractere quelque choſe de ſemblable à Miſs Hovve, qui ſe plaît à faire enrager ſon malheureux Hickman. Cependant je ne ſerois pas capable de cette dureté pour un ange tel que Clariſſe, ſi je n'étois réſolu, après le temps de l'épreuve, de la récompenſer au-delà de ſes deſirs.

Samedi eſt à moitié paſſé. Notre bonheur dure encore. On ſe prépare pour la comédie. Polly s'eſt offerte. Elle eſt acceptée. Je l'ai avertie des endroits où elle doit pleurer; non-ſeulement pour faire connoître la bonté de ſon cœur, dont les larmes ſont toujours une bonne marque; mais encore, pour avoir un prétexte de cacher ſon viſage avec ſon éventail ou ſon mouchoir, quoique Polly, dans le fond, ſoit bien éloignée d'être une fille publique. Nous ſerons dans la loge verte.

Les douleurs d'autrui, ſi bien repréſentées, ne manqueront point d'ouvrir le cœur de ma charmante. Lorſque j'ai obtenu d'une jeune perſonne la permiſſion de l'accompagner à la comédie, je me ſuis toujours cru ſûr de la victoire. Le cœur des femmes, pêtri de douceur & d'harmonie lorſque rien ne le gêne, s'étend & perd le ſoin de s'obſerver à meſure que leur attention eſt attirée au dehors par un amuſement qui les intéreſſe. La muſique & peut-être une collation qui ſuccede, ont auſſi leur part à cet effet. Je n'eſpere ici rien d'approchant. Mais j'ai plus d'une vue dans l'empreſſement avec lequel j'ai propoſé la comédie à ma chere Clariſſe. Pour t'en apprendre une, Dorcas a le paſſe-par-tout, comme je te l'ai déjà dit. Tu comprends l'uſage qu'elle en ſera dans notre abſence. A préſent, ne crois-tu pas qu'il ſoit important de faire voir à ma belle une tragédie des plus touchantes? Ne ſût-ce que pour lui apprendre qu'il y a de plus grandes diſgraces & des douleurs plus pro-

fondes qu'elle ne ſe l'eſt peut-être jamais imaginé.

Conviens que notre bonheur eſt extrême : J'eſpére que nous ne trouverons pas dans notre chemin quelqu'un de ces génies ſiniſtres, qui ſe plaiſent à troubler la joie des pauvres mortels.

LOVELACE.

Miſs Clariſſe, dans une lettre du vendredi, 19 mai, apprend à ſon amie, que ſa perſpective eſt encore une fois changée avec avantage, & que depuis ſa derniere lettre elle a connu vingt-quatre heures aſſez heureuſes, du moins en les comparant à ſa ſituation. „ Que je compoſe volontiers, dit-elle, „ pour les moindres apparences de bon„ heur ! Que je ſuis facilement diſpoſée à „ tourner vers moi le côté flatteur des évé„ nements, & à me repaître de toutes ſortes „ d'eſpérances : & cela, non-ſeulement pour„ mon propre intérêt, mais auſſi pour l'a„ mour de vous, qui entrez ſi généreuſe„ ment dans tout ce qui m'arrive d'agréable „ ou de fâcheux. „

Elle lui fait ici le détail de la converſation qu'elle a trouvé le moyen d'entendre, entre M. Lovelace, Madame Sinclair & Miſs Martin; mais elle explique, avec plus d'étendue, l'occaſion qu'elle a eue de prêter l'oreille à leurs diſcours, dans la perſuaſion qu'ils n'ont pu ſe défier d'être écoutés. Elle apporte les raiſons qui lui ont fait trouver du plaiſir à les entendre : & quoiqu'elle ſoit

choquée du projet hardi qu'il a formé, s'il la perd de vue un seul jour : elle se réjouit qu'il soit résolu d'éviter la violence, s'il se rencontre dans la ville avec son frere. Elle s'est crue obligée, dit-elle, par ce qui s'est passé mercredi, & par ce qu'elle a eu le bonheur d'entendre, de lui promettre d'aller à la comédie ; sur-tout, lorsqu'il a eu la discrétion de lui proposer une des nieces pour l'accompagner. Elle paroît charmée qu'il ait écrit à Milord M... Elle lui a promis de s'expliquer sur les articles, aussi-tôt qu'elle aura reçu des nouvelles de son amie. Enfin l'avenir, ajoute-t-elle, commence à lui offrir des apparences assez favorables : comparées du moins aux nouveaux dangers dont elle s'est crue menacée depuis son naufrage.

Cependant elle est bien aise que son amie s'occupe de quelque plan, qui puisse assurer son repos par d'autres voies. Elle regarde M. Lovelace comme un esprit dangereux ; & la prudence l'oblige par conséquent de veiller sans cesse, & de s'armer contre le mal possible.

Elle se croit sûre que ses lettres & celles de son amie sont parfaitement à couvert. Elle ne doute pas non plus, qu'elle ne soit libre de sortir & de rentrer ; Mais M. Lovelace est si assidu près d'elle, qu'elle n'a pas le temps de mettre cette liberté à l'épreuve. Elle le feroit plus souvent, néanmoins, s'il arrivoit quelque occasion d'en douter, & si les desseins de son frere & du Capitaine Singleton lui causoient moins de frayeur.

LETTRE CLXXIX.

Miſs HOWE, *à Miſs* CLARISSE HARLOVE.

Samedi, 20 de Mai.

JE ne ſavois pas, ma chere, que pour répondre aux articles de M. Lovelace, vous attendiſſiez mon avis. Comme je ſerois fâchée que cette raiſon cauſât quelque délai, je profite d'une occaſion extraordinaire pour faire porter cette lettre chez Wilſon.

Jamais je n'ai douté de la juſtice & de la généroſité de votre perſonnage, ſur ce qui concerne les articles; & tous ſes parens n'ont pas les ſentimens moins nobles que leur naiſſance. Mais, à préſent, je crois que vous ne ferez pas mal d'attendre quelle ſera la réponſe de Milord à ſa lettre d'invitation.

Voici le plan que j'ai médité pour vous. Ne vous ſouvenez-vous pas d'avoir vu, avec moi, une femme nommée Madame *Townſend*, qui fait un grand commerce d'étoffes des Indes, de Cambrai, & de dentelles de Flandres, qu'elle trouve le moyen de recevoir ſans payer d'entrées, & de débiter ſecrétement dans toutes les bonnes maiſons de notre voiſinage? Elle eſt alternativement à Londres, dans une chambre qu'elle y loue à l'extrêmité du fauxbourg de Southwark, où elle a des échantillons de ſes marchandiſes.

pour la commodité de ſes pratiques de ville. Mais ſa véritable réſidence & ſon magaſin ſont à *Depford*. Je dois ſa connoiſſance à ma mere, à qui elle avoit été recommandée dans la ſuppoſition de mon mariage, & qui me dit, en me la préſentant, qu'avec le ſecours de cette femme je pourrois être magnifique à peu de frais.

Au fond, ma chere, je n'ai pas trop de penchant à favoriſer la contrebande. Il me ſemble que c'eſt braver les loix de notre pays, nuire aux honnêtes marchands, & dérober à notre Prince un revenu légitime, dont la diminution peut l'obliger à faire de nouvelles levées ſur le public. Mais, quoique je n'aie encore rien pris de Madame Townſend, nous ne ſommes pas mal enſemble. C'eſt une femme entendue, & d'un fort bon caractere. Elle a vu les pays étrangers, par rapport à ſon commerce, & je trouve beaucoup de plaiſir à l'entendre. Comme elle cherche à ſe faire connoître de toutes les jeunes perſonnes qui ne ſont pas éloignées de changer d'état, elle m'a priée de la recommander à vous; & je ſuis ſûre que je l'engagerois ſans peine à vous accorder une retraite dans ſa maiſon de Depfort. C'eſt un bourg, qu'elle repréſente fort peuplé, & peut-être un des lieux du monde où l'on penſeroit le moins à vous chercher. Il eſt vrai que la nature de ſon commerce ne lui permet pas d'y être long-temps; mais on ne ſauroit douter qu'elle n'y ait quelque perſonne de confiance. Vous y ſeriez en ſûreté

jusqu'au retour de M. Morden. Il me semble que vous feriez fort bien d'écrire d'avance à cet honnête cousin. Ce n'est point à moi de vous prescrire ce que vous devez lui marquer. Je me repose sur votre discrétion; car vous comprenez, sans doute, ce qu'il y auroit à craindre du moindre démêlé entre deux hommes de cœur.

J'apporterai de nouveaux soins à digérer ce plan, si vous l'approuvez, ou plutôt si vous le jugez nécessaire. Mais il faut espérer que vous n'aurez pas besoin de cette ressource, puisque la perspective est changée, & que vous avez *connu vingt-quatre heures, qui ne peuvent pas être nommées malheureuses.* Que je me sens indignée, de voir une fille, telle que vous, réduite à cette misérable consolation.

Je me souviens que Madame Townsend a deux freres, qui commandent chacun un vaisseau marchand. Comme ils ne peuvent manquer d'être liés d'intérêt avec elle, qui sait si vous ne pourriez pas avoir, au besoin, tout l'équipage d'un vaisseau à votre service? Supposé que Lovelace vous donne sujet de le quitter, ne vous occupez point de vos craintes pour les Harlove. Qu'ils prennent soin l'un de l'autre; ils y sont assez portés. Les loix seront leur défense. Votre homme n'est pas un assassin, ni un meurtrier de nuit. C'est un ennemi ouvert, parce qu'il est intrépide; & s'il entreprenoit quelque chose qui le soumît à la rigueur des loix, vous seriez heureusement délivrée de lui, par la

fuite ou par la corde, n'importe lequel des deux.

Si vous n'étiez pas entrée dans un si grand détail de toutes les circonſtances qui regardent la converſation que vous avez entendue entre M. Lovelace & les deux femmes, je les ſoupçonnerois de n'avoir tenu cette conférence que pour vous.

J'ai fait voir les propoſitions de M. Lovelace à M. Hickman, qui avoit été deſtiné pour la robe avant la mort de ſon frere aîné. Il en a pris un air ſi grave, ſi fier & ſi important; il m'a dit, d'un ton ſi myſtérieux, qu'il vouloit les prendre en conſidération; qu'il les emporteroit, ſi je le trouvois bon; qu'il les peſeroit, & d'autres affectations de cette nature, que la patience m'a manqué! Je lui ai arraché le papier de colere. Eh quoi? le traiter ſi mal pour ſon zele! Oui, pour un zele ſans lumieres, tel que la plupart des autres zeles. S'il n'a point été frappé tout d'un coup de quelque objection, c'eſt qu'il n'y en a point à faire.

Si prompte, ma très-chere Demoiſelle! Si lent! *très-peu cher* Monſieur, aurois-je pu répondre. Mais je me ſuis contenté de lui dire, *aſſurément*; avec un regard qui ſignifioit, *oſeriez-vous faire le rebelle?*

Il m'a demandé pardon; à la vérité, il ne voyoit aucune objection; mais il avoit cru qu'une ſeconde lecture..... N'importe; n'importe, ai-je interrompu, je les ferois voir à ma mere, qui, ſans avoir penſé à porter la robe, en fait plus au premier coup

d'œil que tous vos *lambins* de Conſeillers, ſi je ne craignois de l'irriter par l'aveu de ma correſpondance.

Mais ne balancez pas, ma chere, à faire dreſſer les articles en bonne forme. Que la célébration ſuive de près, & qu'il n'en ſoit plus parlé.

Je ne dois pas oublier que le Matelot a beaucoup tourné autour de ma femme de chambre, & qu'il a tenté de la corrompre par un gros préſent, pour ſavoir d'elle le lieu de votre retraite. La premiere fois qu'il aura l'audace de paroître, je le ferai jetter dans le plus profond de nos étangs, ſi je ne puis rien tirer de ſa bouche. L'entrepriſe de corrompre un domeſtique de la maiſon, juſtifiera mes ordres.

LETTRE CLXXX.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Dimanche, 21 de Mai.

J'AI l'eſprit trop plein de mes reſſentiments pour m'occuper d'autre choſe que de ma vengeance; ſans quoi, je m'étois propoſé de te communiquer les obſervations de Miſs Harlove ſur la tragédie d'Otvvay. Miſs Harlove! Pourquoi lui donner ce nom? parce que je le haïs, & que je ſuis extrêmement irrité contre elle & contre ſon impertinente amie.

De quoi donc, me demandes-tu ? Le sujet en vaut assez la peine. Pendant que nous étions à la comédie, Dorcas, qui avoit ses ordres & la clef de la chambre de sa maîtresse, aussi bien que le passe-par-tout de l'armoire d'ébene, du cabinet & de tous les tiroirs, a trouvé le moyen de parvenir aux dernieres lettres de Miss Hovve. La vigilante soubrette avoit remarqué que sa maîtresse en avoit tiré une de *son sein*, & qu'elle l'avoit jointe aux autres, avant que de partir avec moi pour la comédie, dans la crainte apparemment, comme les femmes d'en-bas me l'ont reproché, que je ne la trouvasse sous son mouchoir de cou.

Dorcas ne s'est pas plutôt vue en possession du tréfor, qu'ayant appellé Sally & trois autres filles qui ne paroissent point, elles se sont employées ensemble, avec la derniere diligence, à transcrire ces maudites lettres, suivant la méthode que je leur avois tracée. Je puis bien les nommer maudites ; ce sont des injures, une malignité : quelle petite furie que cette Miss Hovve ! Je ne m'étonne plus que son impertinente amie, qui ne m'a pas mieux traité sans doute, puisqu'elle doit avoir donné occasion aux libertés de l'autre, ait marqué tant d'emportement lorsque j'ai tenté de me saisir d'une de ses lettres.

Aussi me paroissoit-il impossible que la belle, dans cette fleur de jeunesse, avec une si bonne constitution, une santé si ferme & tant de feu dans les yeux, pût trouver dans elle-même ce fond de vigilance & de crainte

qui ne l'abandonne jamais. Des yeux brillants, Belford, malgré tout le bien que les Poëtes en peuvent dire, ſont le ſigne infaillible d'un cœur frippon, ou qui peut le devenir.

Tu peux continuer tes prédications, & Milord M..... n'eſt pas moins libre de déployer ſa ſageſſe en proverbes : mais compte que je ſuis plus sûr d'elle que jamais. A préſent que ma vengeance eſt allumée, & ſe joint dans mon cœur à l'amour, il faut que toute réſiſtance fléchiſſe. Je te jure ſolemnellement que Miſs Howe portera la peine de ſa trahiſon.

On apporte à ce moment une autre lettre de ce violent petit démon. J'eſpere qu'elle ſera bientôt tranſcrite auſſi ; du moins ſi l'on prend le parti de la joindre au recueil. L'impertinente déeſſe eſt réſolue d'aller ce matin à l'égliſe ; moins, comme j'ai raiſon de le croire, par eſprit de dévotion, que pour eſſayer ſi elle peut ſortir ſans oppoſition ou ſans plainte, ou ſans être accompagnée de moi.

Elle m'a refuſé l'honneur de déjeûner avec elle ; il eſt vrai qu'hier au ſoir elle fut un peu mécontente, de ce qu'à notre retour de la comédie, je l'obligeai de paſſer le reſte de la ſoirée dans le parloir commun, & de demeurer avec nous juſqu'après minuit. En ſe retirant, elle me déclara qu'elle comptoit d'être libre tout le jour ſuivant. Comme je n'avois pas encore lu les extraits, je

ne témoignai que du respect & de la soumission ; car je m'étois déterminé à commencer, s'il étoit possible, une nouvelle méthode, & à bannir de son cœur toutes sortes de soupçons & de jalousies. Cependant je n'avois pas trop de sujet d'être alarmé de ses soupçons passés. Lorsqu'une femme, qui peut, ou qui croit pouvoir quitter un homme qu'elle soupçonne, continue de demeurer avec lui, je suis sûr, Belford, que ce n'est pas un mauvais signe.

Elle est partie. Elle s'est glissée avant que j'aie pu m'en défier. C'est une chaise à porteurs qu'elle s'étoit fait amener, dans la vue de m'ôter le pouvoir de l'accompagner. Mais j'avois pris des précautions convenables. Will., mon valet de chambre, l'a suivie de son consentement ; & Petter, domestique de la maison, étoit à portée de recevoir les ordres de Will.

Je lui avois fait représenter, par Dorcas, ce qu'elle avoit à redouter de Singleton, pour lui ôter la pensée de sortir sans moi : mais elle a répondu que s'il n'y avoit pas de danger à la comédie, quoiqu'il n'y ait que deux spectacles à Londres, il devoit y en avoir beaucoup moins à l'église, lorsque les églises sont en si grand nombre. Les porteurs ont reçu ordre de la conduire à l'église de Saint James.

Elle ne se seroit pas souciée si peu de m'obliger, si elle ne savoit à quoi je suis déjà parvenu, & combien je suis pressé par nos

femmes, qui se plaignent continuellement de la contrainte où je les tiens, dans leur conduite, dans leurs compagnies; & de la nécessité où elles sont de ne recevoir personne dans le joli bâtiment de derriere, pour ne faire naître aucun soupçon. Elles ne doutent pas de ma générosité, disent-elles: mais, pour mon propre intérêt, elles me reprochent, dans le style de Milord M..... *de tirer si peu de blé d'une si longue moisson.* Il me semble qu'elles raisonnent bien. Je crois que je commencerai mes opérations à son retour.

Je me suis procuré la lettre qu'elle a reçue aujourd'hui de Miss Howe. Les complots, l'artifice, la magie noire, vont leur train. Il me sera difficile de revoir tranquillement cette *Miss Harlove*. Quelle nécessité, comme disent nos nymphes, d'attendre le temps de la nuit? Sally & Polly me rappellent, avec beaucoup de reproches, la méthode que j'ai employée la premiere fois avec elles. Mais la force répondroit mal à mes vues. Cependant elle pourroit fort bien y répondre aussi; du moins s'il y a quelque vérité dans cette partie du symbole des libertins, qu'*une femme une fois subjuguée l'est pour toujours*. On n'en voit guere, qui disent oui, à la premiere question.

Elle est revenue. Mais elle refuse de me voir. Elle veut être seule tout le jour. Dorcas attribue son refus à des motifs de piété. De-

par tous les diables, Belford, eſt-il vrai qu'il y ait de l'impiété à me voir? Sa dévotion peut-elle mieux s'employer qu'à me convertir? & croit-elle avancer l'ouvrage, en refuſant de me voir dans ſes accès de piété? Mais je la hais. Je la hais de tout mon cœur. Elle eſt vieille, laide, difforme. Horrible blaſphême! C'eſt du moins une Harlove, & je la hais à ce titre.

Puiſqu'il faut renoncer à la voir, qu'elle ſoit donc maîtreſſe de ſes volontés, & de l'emploi qu'elle va faire de ſon temps. Mais il faut, pour remplir auſſi le mien, que je te rende compte de mes découvertes.

La plus ancienne lettre qu'on ait trouvée porte pour date le 27 d'avril. Où peut-elle avoir mis les précédentes? Hickman eſt regardé, entre elles, comme leur agent. Il feroit mieux de prendre garde à lui-même. Miſs Howe dit à la belle: *j'eſpère que vous ne ſerez pas expoſée à vous repentir de m'avoir renvoyé mon norris. En tout cas, il reprendra le même chemin au premier mot.* Quel diable, cela veut-il dire? Son Norris retourner au premier mot! Que je ſois damné ſi j'y comprends rien. Ces innocentes ſe permettent donc l'intrigue? Je me crois autoriſé par l'exemple.

Elle eſt fâchée qu'*Hannah ne puiſſe venir.* Hé bien, ſuppoſons qu'elle le pût. De quel ſecours lui ſeroit Hannah, dans une maiſon telle que celle-ci?

Les femmes de la maiſon peuvent être pénétrées dans l'eſpace d'un dejeûner. Ce trait les

rend furieuſes contre les deux correſpondantes. Elles me preſſent plus que jamais d'achever ma victoire. Je ſuis tenté de leur abandonner Miſs Howe en pleine propriété. Tu n'as qu'un mot à dire, Belford, & je te promets que l'effet ſuivra la menace.)

Elle eſt bien aiſe que Miſs Harlove ait penſé à me prendre au mot. Elle s'étonne que je ne lui aie pas renouvellé mes offres. Si je ne le fais pas bientôt, *elle lui conſeille de ne pas demeurer avec moi.* Elle l'exhorte *à me tenir dans l'éloignement, à ne pas ſouffrir la moindre familiarité.* Vois, Belford. Me ſuis-je trompé? La vigilance qui me fait enrager, vient d'une froide amie, qui eſt aſſiſe tranquillement pour écrire, & qui donne fort à ſon aiſe un conſeil qu'elle ſeroit incapable de ſuivre dans le même cas. Elle lui dit, que *c'eſt mon intérêt d'être honnête.* Mon intérêt, petites folles! j'avois cru ces deux filles perſuadées que mon intérêt eſt toujours ſubordonné à mes plaiſirs.

Que ne donnerois-je pas pour obtenir une copie des lettres auxquelles Miſs Howe répond par les ſiennes.

La ſeconde eſt du 3 de mai. Dans celle-ci, la petite effrontée s'étonne beaucoup que ſa mere ait écrit à Miſs Harlove, pour lui interdire toute correſpondance avec ſa fille. *M. Hickman*, dit-elle, *eſt d'avis qu'elle ne doit point obéir à ſa mere.* Que ce plat viſage eſt rampant entre deux filles! Je crains d'être obligé de le punir, auſſi bien que ſa *virago*; & j'ai déjà trouvé, dans ma tête, un plan

qui ne demande qu'une heure de méditation pour recevoir sa derniere forme. Je ne puis souffrir que l'autorité maternelle soit ainsi mépriſée, ainsi foulée aux pieds. Mais écoute l'impertinente? *Il eſt heureux pour lui de penſer ſi bien; car ſa mere l'ayant miſe en mauvaiſe humeur, elle a beſoin de quelqu'un qu'elle puiſſe quereller.* Un Lovelace s'en permettroit-il davantage? Cette fille eſt un libertin déterminé au fond du cœur. Si la nature en avoit fait un homme, ne doute pas qu'elle n'eût été pire que nous.

Elle n'a pas beſoin, dit-elle, qu'on l'irrite beaucoup plus, pour lui faire prendre le parti de s'enfuir ſecrétement à Londres; & dans cette ſuppoſition, elle ne quittera point ſon amie, qu'elle ne l'ait vue honorablement mariée, ou quitte de ſon miſérable. Ici, Belford, Sally a joint une priere en tranſcrivant: „au nom de Dieu, cher M. Lovelace, amenez-nous cette furie à Londres.„ Je t'aſſure, cher ami, que ſon ſort ſeroit bientôt décidé.

Je trouve, dans la même lettre, que ma belle captive a tiré ton portrait & celui de nos amis. Je ne ſuis pas plus épargné. *Cet homme eſt un fou*, dit-on de moi. Que je meure, ſi l'une & l'autre me trouvent tel. *C'eſt du moins un franc imbécille.* Maudite & mépriſable créature! *Je vois*, ajoute-t-elle, *que c'eſt une race infernale*: voilà pour toi, Belford: *& qu'il eſt le Belzebuth*; voilà pour toi, Lovelace. C'eſt à ce *Belzebuth*, néanmoins qu'elle voudroit voir ſon amie ma-

riée. Qu'avons-nous donc fait aux yeux de Miſs Harlove, pour mériter qu'elle ait tracé de nous une peinture, qui nous attire ce traitement de Miſs Hovve? mais c'eſt ſur quoi je remets à délibérer.

Elle blâme ſon amie d'avoir refuſé de partager ſon lit avec Miſs Partington. *Vigilante comme vous êtes, qu'en pouvoit-il arriver? S'il penſoit à la violence, il n'attendroit pas le temps de la nuit.* Sally écrit en forme de note; „voyez, voyez, Monſieur, „ce qu'on attend de vous. Nous vous l'a„vons répété cent & cent fois.„ Elles me l'ont dit en effet; mais l'avis, de leur part, n'avoit pas la moitié tant de force que de celle de Miſs Hovve.

Elle approuve mes propoſitions pour la maiſon de Madame Fretchvill. Elle l'exhorte à penſer aux articles, & à nommer un jour. Enfin, elle la preſſe de lui écrire, malgré la défenſe de ſa mere; ſans quoi elle lui déclare qu'elle doit ſe charger des conſéquences. Malheureuſes petites rebelles.

Tu diras en toi-même! cette fiere & inſolente fille eſt-elle donc cette Miſs Hovve, qui a ſoupiré pour notre honnête ami, le Chevalier Colmar; & qui, ſans les conſeils de ſa Clariſſe Halove, l'auroit peut-être ſuivi, dans le déſordre de ſa fortune, lorſqu'il fut obligé de quitter le Royaume?

Oui, c'eſt la même: & j'ai toujours remarqué, par l'expérience d'autrui comme par la mienne, qu'une premiere paſſion

ſubjuguée fait un corſaire du vainqueur, ou un tyran, ſi c'eſt une femme.

Dans une autre lettre „ elle approuve „ le deſſein que ſon amie a de me quitter, „ ſi ſa famille conſent à la recevoir. Elle „ vient d'apprendre ſur mon compte, quel- „ ques étranges aventures, qui doivent me „ faire regarder comme le plus méchant de „ tous les hommes. Si j'avois une douzaine „ de vies, j'aurois dû les perdre, *il y a „ vingt crimes.*„ Plaiſante façon de compter, Belford!

Miſs Betterton & Miſs Lockyer ſont nommées. *Votre homme* (c'eſt le nom qu'elle me donne irreſpectueuſement) *eſt un infame*, dit-elle. Je veux être confondu, ſi je me laiſſe traiter *d'infame* ſans le mériter! Elle fera ſonder les diſpoſitions de M. Jules Harlove. „ Elle lui conſeille d'attacher Dor- „ cas à ſes intérêts, & de ſe procurer quel- „ qu'une de mes lettres par ruſe ou par ſur- „ priſe.„ Vois, Belford. „ Elle eſt alar- „ mée de mon entrepriſe pour me ſaiſir „ d'une des ſiennes.„

S'il arrivoit, dit-elle, *que je fuſſe jamais informé de la maniere dont elle me traite, elle n'oſeroit ſortir ſans une eſcorte.* Je conſeille à l'effrontée de tenir ſon eſcorte prête.

Je ſuis le chef d'une bande de ſcélérats, (Elle te nomme, toi & mes autres ſubalternes) *qui ſont aſſociés pour tromper d'innocentes créatures, & pour ſe prêter la main dans leurs infames entrepriſes.*

Qu'as-tu à répondre, Belford?

Elle n'eſt pas ſurpriſe des mélancoliques réflexions de ſon amie ſur le malheur qu'elle a eu de me voir à la porte du jardin, d'être forcée de me ſuivre, d'être trompée par mes artifices. J'eſpere qu'après cela, Belford, tu finiras tes prédications.

Mais elle lui repréſente, pour la conſoler, *qu'elle ſervira d'exemple & d'avertiſſement à ſon ſexe.* Il eſt clair que ſon ſexe m'en aura l'obligation.

Mes copiſtes, n'ont pas eu le temps, diſent-elles, de tranſcrire tout ce qui mérite mon reſſentiment dans cette lettre. Il faudra que je cherche l'occaſion de la lire moi-même. Elle contient, à leur avis, des réflexions fort nobles. Mais j'y ſuis *un ſéducteur*, & mille fois *un miſérable.* Miſs Hovve croit que *le diable a pris poſſeſſion de mon cœur & de celui de tous les Harlove à la même heure, pour exciter ſon amie à la fatale entrevue.* Elle ajoute, *qu'il y a du deſtin dans ſon erreur. Pourquoi donc s'affliger? L'adverſité eſt ſa ſaiſon brillante;* & je ne ſais combien d'autres propos. Mais pas un mot de remerciment, pour l'homme à qui elle doit l'occaſion de briller!

Dans la lettre ſuivante, *elle craint que, tout méchant que je ſuis, ſon amie ne ſoit forcée de me prendre pour ſon ſeigneur & ſon maître.* Véritablement c'eſt mon eſpérance.

Elle rétracte tout ce qu'elle a dit contre moi dans ſa derniere lettre. Ma conduite à l'égard de mon bouton de roſe; le deſſein d'établir ſon amie dans la maiſon de Ma-

dame Fretchvill, tandis que je continuerai de demeurer chez Madame Sinclair; l'établiſſement que j'ai dans ma province, mes reverſions, mon économie, ma perſonne, mes talents; tout eſt rappellé en ma faveur, pour lui faire perdre la penſée de me quitter. Que j'aime à jetter dans l'embarras ces filles pénétrantes.

Puiſſe la vengeance éternelle me pourſuivre, (heureuſement qu'elle ne dit pas *m'atteindre*) ſi *je lui donne lieu de douter de mon honneur!* Les femmes ne ſavent pas jurer, Belford. Les douces créatures! elles ne ſavent que maudire.

Elle lui apprend le mauvais ſuccès de ſa négociation, du côté de l'oncle Jules. C'eſt ſans doute Hickman qu'elles ont employé. Il faut que j'aie les oreilles de ce benêt-là dans ma poche; & bientôt, crois-moi.

Elle eſt furieuſe, dit-elle, *contre toute la famille. Le crédit de Madame Norton n'a pas eu plus d'effet ſur Madame Harlove. Jamais il n'y eut dans le monde des brutes ſi déterminées. Son oncle Antonin la croit déjà perdue.* N'eſt-ce pas tout à la fois un reproche & une exhortation pour moi? *Ils s'attendoient à la voir revenir à eux, dans l'affliction; mais ils ne feroient pas un pas pour lui ſauver la vie.* Ils l'accuſent *de préméditation & d'artifice.* Miſs Hovve *eſt inquiete*, dit-elle, *de la vengeance à laquelle mon orgueil peut me porter*, pour la diſtance où l'on me tient. Elle a raiſon. *Il ne reſte à préſent qu'un choix à ſon amie*, car ſon couſin paroît déclaré contre

contre elle avec tous les autres ; & *ce choix, c'eſt de ſe donner à moi.* La néceſſité, la convenance lui en font une loi preſque égale. Ton ami, cher Belford, déjà choiſi d'une femme par des raiſons de convenance ! Un Lovelace, eſt-il capable de ſoutenir cette idée !

J'ai de grands uſages à faire de cette lettre. Les ouvertures de Miſs Hovve ſur ce qui s'eſt paſſé entre l'oncle Jules & Hickman (ce ne peut être un autre qu'Hickman) me donneront lieu de déployer mon invention. Elle lui dit qu'elle ne peut lui révéler tout. Il faut abſolument que je parvienne à lire moi-même cette lettre. Il faut que j'en voie les propres termes : des extraits ne me ſuffiſent pas. Si je l'ai une fois entre les mains, ce ſera la bouſſole de toute ma conduite.

Le feu de l'amitié éclate & pétille ici. Je n'aurois jamais cru qu'une amitié ſi chaude pût ſubſiſter entre deux beautés ; mais elle eſt peut-être enflammée par les obſtacles, & par cette ſorte de contradiction qui anime des eſprits femelles, lorſqu'ils ont le tour romaneſque.

Elle extravague, en parlant de ſon départ ; *ſi cette démarche*, dit-elle, *pouvoit épargner des baſſeſſes à une ame* ſi noble, *ou la ſauver de ſa ruine.* C'eſt un roſeau qui entreprend d'en ſoutenir un autre. Ces jeunes créatures ſont un peu frénétiques dans leurs amitiés : elles ne ſavent pas ce que c'eſt qu'un feu durable.

Mais comment ſe fait-il que l'ardeur de cette *virago* ne laiſſe pas de me plaire, quoique j'en aie beaucoup à ſouffrir ? Si je la tenois ici, j'engagerois ma vie, que dans l'eſpace d'une ſemaine, je lui apprendrois la ſoumiſſion ſans réſerve. Quel plaiſir, de réduire un eſprit de cette trempe ! Je ſuppoſe qu'elle ſoutiendroit mes deſirs l'eſpace d'un mois, & pas plus long-temps. Elle ſeroit enſuite trop facile & trop apprivoiſée pour moi. Quel doux ſpectacle, de voir les deux charmantes amies, humiliées de leur ſort commun, aſſiſes dans le coin d'une chambre, les bras l'une ſous celui de l'autre, pleurer & ſoupirer de leur ſituation ! & moi, leur monarque reconnu, repoſant ſur un ſofa de la même chambre, comme le Grand-Seigneur ; incertain à laquelle des deux je ferois l'honneur de jetter le mouchoir !

Obſerve, je te prie, cette plaiſante fille. *Elle eſt furieuſe contre les Harloves, irritée contre ſa mere, indignée contre la folie & la baſſe vanité de Lovelace.....* Petite folle ! & tout d'un coup, *aidons le miſérable à ſortir de la fange, quand nous devrions nous ſalir un peu les doigts, il ne s'eſt rendu coupable, à votre égard, d'aucune indécence directe.* C'eſt ce qui paroît extraordinaire à Miſs Hovve. *Il n'oſeroit ; elle en eſt ſûre.* Si ces idées paſſent par la tête des femmes, pourquoi ne trouveroient-elles pas place dans mon cœur ? *Il n'eſt point encore à cet infernal excès. De ſi infames deſſeins ſe ſeroient déjà*

trahis, s'il les avoit conçus. Que le ciel ait pitié de ces deux folles!

Elle revient enſuite à preſſer ſon amie de penſer aux articles, à la permiſſion eccléſiaſtique, & à d'autres ſoins. *La delicateſſe*, dit-elle, *n'eſt pas de ſaiſon.* Elle va juſqu'à lui dicter les termes qu'elle doit employer avec moi. Peux-tu croire, Belford, que la victoire ne fût pas à moi depuis long-temps ſi je n'avois eu ce démon de plus à combattre. Elle lui fait un reproche d'avoir perdu, par un excès de modeſtie, plus d'une occaſion dont elle auroit dû profiter. Ainſi, tu vois que la plus noble de ce ſexe n'a pas d'autre vue au monde, par ſa froideur & ſes affectations, que de retenir un pauvre amant pour lequel elle n'a pas de dégoût, lorſqu'il eſt une fois tombé dans ſes filets.

Une autre lettre eſt ſans contredit le plus inſolent libelle qu'une fille ait jamais écrit contre ſa mere. Elle contient des réflexions ſi libres ſur les veuves & les vieux garçons, que j'ai peine à comprendre où Miſs Hovve peut avoir puiſé ſon ſavoir. Le Chevalier Colmar devoit être plus ſot que ton ami, s'il lui a donné gratuitement de ſi belles leçons.

Elle apprend à Miſs Harlove, dans cette lettre, que l'oncle Antonin a fait des propoſitions de mariage à ſa mere. Ce vieux marin doit avoir le cœur à l'épreuve, s'il obtient ce qu'il déſire, ſans quoi, Madame Hovve, qui a fait crever de chagrin un premier mari qui valoit beaucoup mieux,

ſera bientôt quitte du ſecond. Mais quel que ſoit le ſuccès de cette propoſition, tous les autres Harloves en ſont plus irrités que jamais contre leur divine fille. Ainſi, je me vois plus ſûr de ma conquête que je ne l'étois auparavant, puiſqu'à la rigueur des termes, il ne lui reſte plus qu'un ſeul choix. Mon orgueil en eſt un peu bleſſé. Cependant, je crois qu'à la fin, un cœur auſſi tendre que le mien ſe laiſſera toucher en ſa faveur. Réellement, je ne ſouhaite point que toute ſa vie ſe paſſe dans le chagrin & la perſécution. Mais pourquoi conſerve-t-elle tant d'affection pour des *brutes*, comme Miſs Hovve a raiſon de les nommer, & pourquoi n'en a-t-elle pas plus pour moi? J'ai d'autres copies & d'autres extraits de lettres, que tu trouveras bien plus offenſants.

LETTRE CLXXXI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

LA lettre ſuivante eſt d'une nature, j'oſe le dire, qui a dû faire ſouhaiter aux deux inſolentes beautés qu'elle ne tombât jamais entre mes mains. Elle m'apprend d'où eſt venu le mécontentement de Miſs Harlove par rapport à mes articles. Je n'ai pas mis, dans la concluſion, autant d'ardeur qu'elle s'y étoit attendue. Dorcas, à

qui cette lettre eſt tombée à tranſcrire n'en a pas omis une ſeule ligne. Auſſi l'auras-tu preſque entiere, à l'aide de mes abréviations.

Le petit démon, *s'imagine*, dit-elle, *que les hommes de notre trempe ne peuvent reſſentir les mêmes ardeurs que les honnêtes gens.*

Que penſes-tu de cette idée, Belford? Miſs Howe doit *s'imaginer* de jolies choſes. La charmante fille! Plût au ciel que je puſſe découvrir ſi ma belle lui répond dans des termes auſſi libres! *Qui ſait*, ajoute-t-elle, *ſi je n'ai pas à rompre avec une demi-douzaine de créatures, avant que de prendre un engagement pour la vie?* Mais de peur que cela n'ait l'air d'un compliment, qui pourroit faire juger que je penſe à la réformation, elle ſe hâte d'aſſurer, *qu'il ne faut pas s'attendre de me voir honnête, avant ma grande année climactérique.* Elle doit avoir une haute opinion de ſon ſexe, pour s'imaginer qu'une homme qui connoît ſi bien les femmes, puiſſe les aimer ſi long-temps.

Lui, dit-elle, *chercher un prétexte pour des délais, dans le compliment qu'il doit à Milord M.....!* Oui, moi, cher petit démon. Parce qu'un homme n'eſt pas accoutumé à faire ce qu'il doit, faut-il qu'il ne le faſſe jamais? Le cas n'eſt-il pas aſſez important? Toute la famille n'y eſt-elle pas aſſez intéreſſée? *Il eſt bien vrai*, dit-elle à Miſs Harlove, *que vous auriez eu beſoin de l'entremiſe d'un ami. Mais à votre place j'aurois arraché les yeux au monſtre, & j'aurois*

laiſſé à ſon propre cœur le ſoin de lui en apprendre les raiſons. Eh bien, Belford! les bras ne te tombent-ils pas d'étonnement! On m'appelle enſuite, *miſérable & infame perſonnage;* pourquoi? parce que j'ai déſiré que le lendemain fût le jour heureux, & parce que j'ai marqué du reſpect pour mon plus proche parent!

C'eſt le plus cruel de tous les ſorts pour une femme, continue-t-elle, *d'être forcée de prendre un homme que ſon cœur mépriſe.* Voilà de quoi je ſouhaiterois d'être ſûr. Je craignois que ma charmante ne connût trop ſes perfections, ſa ſupériorité. Je tremblois qu'elle n'eût effectivement du mépris pour moi. Je ſuis éclairci, & je ne le puis ſupporter; Mais mon intention, Belford, n'eſt pas de réduire ma charmante à un ſort ſi cruel. Que je ſois abymé, ſi je deviens le mari d'une femme qui a donné ſujet à ſon amie intime, de dire qu'elle me mépriſe! Lovelace mépriſé, qu'en dis-tu?

Son poing, qu'il a tenu fermé ſur ſon front, lorſque vous vous êtes retirée en colere (c'eſt dans une occaſion où la belle n'a point été ſatisfaite *de mes ardeurs* & de tout ce que tu voudras. Je me ſouviens du mouvement que je fis, mais elle avoit alors le dos tourné vers moi: ces vigilantes perſonnes ſont toutes compoſées d'yeux. Remarque le ſouhait,) *ſon poing, que n'étoit-il une hache, entre les mains de ſon plus mortel ennemi!* Patience, patience, Belford. Mon jour n'eſt pas éloigné. Je me rappellerai toutes ces circonſtances pour m'endurcir le cœur.

Mais on promet *de méditer un plan*, qui pourra ſervir à délivrer ma conquête de mes mains, *ſi je lui donne quelque raiſon de me ſoupçonner.* Au fond ce projet m'alarme; le combat devient ſérieux. Tu ne ſeras pas ſurpris ſi je lâche la bride à mes inventions: le Norris me revient à l'eſprit, Belford. Je ne veux point qu'on l'emporte ſur moi par la ruſe.

Encore une fois, dit-elle, *rien ne la porte à croire que je puiſſe ou que j'oſe attaquer ſon honneur.* Mais *ſon homme eſt un fou: c'eſt tout ce qu'elle en peut penſer.* Je ſerois un fou, comme elle le dit, ſi je penſois au mariage. *Malgré cela*, conclut-elle, *faites votre mari de ce fou, à la premiere occaſion: & quoique j'appréhende qu'il ne ſoit un fou intraitable, comme ſont tous les fous qui ont de l'eſprit & de la vanité, prenez-le comme une punition, puiſque vous ne ſauriez le prendre comme une récompenſe.* Crois-tu, Belford, que cela ſoit ſupportable?

Mais dans la lettre que je me ſuis procurée aujourd'hui, pendant que la belle étoit à l'égliſe, tout le plan de Miſs Hovve eſt à découvert. C'eſt une aſſez maudite lettre, je t'aſſure.

(M. Lovelace tranſcrit ici toute la partie de la lettre de Miſs Hovve, qui contient le deſſein qu'elle a d'engager Madame Townſend à donner une retraite à ſon amie, juſqu'à l'arrivée de M. Morden. Il répéte le ſerment de ſe venger, ſur-tout à l'occaſion de ces termes: *S'il entreprenoit quel-*

que chose qui le soumît à la rigueur des loix, vous en seriez heureusement délivrée, soit par la fuite, soit par la corde : n'importe lequel des deux.

Il ajoute : je me fais une gloire de terrasser deux filles, qui en savent trop pour douter de leur savoir ; & de les convaincre qu'elles n'en savent point assez, pour se garantir des inconvénients d'en savoir trop. Que la passion est féconde ! j'ai fait, comme tu vois, en fort peu de temps, une lettre d'une prodigieuse longueur. A présent que mes ressentiments sont échauffés, je veux voir, & peut-être punir, cette beauté fiere & doublement armée. Je lui ai fait demander la permission de souper avec elle. Nous n'avons dîné ni l'un ni l'autre : elle a refusé de prendre le thé cette après-midi ; & je crois qu'elle & moi, nous n'aurons pas beaucoup d'appétit à souper.

LETTRE CLXXXII.

Miss CLARISSE HARLOWE, à Miss HOWE.

Dimanche 21 Mai, à sept heures du matin.

J'ALLAI hier à la comédie, avec M. Lovelace & Miss Horton. Cette piece, comme vous savez, est extrêmement touchante à la seule lecture. Vous ne serez pas surprise que la représentation nous ait fort émues, Miss Horton & moi, si je vous dis, & même

avec quelque plaisir, que dans quelques-unes des principales scenes, M. Lovelace n'a pu cacher lui-même son émotion. C'est l'éloge de l'ouvrage que je prétends faire ici, car je regarde M. Lovelace comme un cœur des plus durs. En vérité, ma chere, c'est l'opinion que j'ai de lui.

Cependant toute sa conduite, pendant la piece comme à notre retour, est irréprochable; excepté, qu'il s'est obstiné à vouloir que j'aie soupé en bas, avec les femmes de la maison, & qu'il m'a retenue jusqu'à minuit passé. J'étois résolue d'avoir aujourd'hui mon tour, & je ne suis pas fâchée qu'il m'ait donné ce prétexte. J'ai toujours aimé à passer le dimanche dans la solitude.

Je suis déjà prête à sortir pour aller à l'église. Mon dessein n'est pas d'en chercher une plus éloignée que Saint James. Je vais prendre une chaise à porteurs, pour m'assurer si je puis sortir & rentrer librement, sans le trouver dans mon chemin, comme il m'est arrivé deux fois.

A 9 heures.

J'ai reçu votre obligeante lettre d'hier, il sait que je l'ai reçue; & je m'attends, lorsque je le verrai, de lui trouver beaucoup de curiosité pour savoir ce que vous pensez de ses articles. Je n'ai pas douté de votre approbation; & dans cette idée, j'avois déjà fait une réponse, que je tiens prête pour lui. S'il arrive quelque nouvel incident, qui fasse naître entre nous d'autres démêlés, je serai forcée de croire qu'il cherche des occasions.

pour le délai, & que ſon intention n'eſt pas de m'obliger.

Il fait demander à me voir, avec beaucoup d'importunité ; il veut m'accompagner à l'égliſe ; il eſt fâché que j'ai refuſé de déjeûner avec lui. Si je m'étois rendue à ſes inſtances, il eſt certain que je n'aurois pas été libre. Je lui ai fait répondre par Dorcas, que je ſouhaitois de l'être tout le jour, & que je le verrai demain d'auſſi bonne heure qu'il lui plaira. Elle me dit qu'elle ne ſait ce qui le chagrine, & qu'il querelle tout le monde.

Il a recommencé ſes demandes, & d'un ton plus ſérieux : ſuis-je raſſurée contre Singleton ? m'a-t-il fait dire. J'ai répondu que ſi je n'avois pas redouté Singleton, hier au ſoir à la comédie, je ne devois pas être aujourd'hui plus timide à l'égliſe ; ſur-tout lorſqu'il y a tant d'égliſes à Londres, pour une ou deux comédies. J'ai conſenti à me faire ſuivre par un de ſes gens. Mais il me ſemble qu'il eſt de fort mauvaiſe humeur. C'eſt de quoi je m'inquiete peu : je ne veux pas être aſſujettie continuellement à ſes inſolentes loix. Adieu, ma chere, juſqu'à mon retour : les porteurs m'attendent. Je me flatte qu'il n'aura pas la hardieſſe de m'arrêter au paſſage.

Je ne l'ai pas vu en ſortant. Dorcas m'aſſure qu'il paroît fort chagrin. Elle ne croit pas que ce ſoit contre moi ; mais il paroît qu'il eſt arrivé quelque choſe qui l'irrite.

Peut-être joue-t-il ce rôle, pour m'engager à dîner avec lui. Je n'y consentirai pas, si je puis m'en défendre : ce seroit m'exposer à n'être pas libre un moment pendant le reste du jour.

Ses instances ont été fort vives pour dîner avec moi. Mais j'étois déterminée à ne pas céder sur ce seul petit point, & j'ai pris le parti de me priver de dîner. A la vérité, j'étois à faire une lettre pour M. Morden, que j'ai recommencée trois fois sans être contente de moi-même, tant je trouve d'incertitude & de désagrément dans ma situation. Dorcas m'a dit qu'il n'avoit pas cessé non plus d'écrire, & qu'il avoit refusé de dîner, parce que je lui avois refusé ma compagnie.

Il m'a fait demander ensuite d'être reçu du moins à l'heure du thé, en appellant, par la bouche de Dorcas, à la conduite qu'il tint hier au soir ; comme si c'étoit un mérite pour lui de n'avoir pas mérité de reproche : c'est ce que je lui ai fait répondre. Cependant j'ai renouvellé la promesse de le voir demain aussi-tôt qu'il le souhaitera, ou de déjeûner même avec lui.

Dorcas dit qu'il est furieux. Je l'ai entendu parler fort haut, & gronder tous les domestiques. Vous m'avez dit, ma chere, dans une de vos lettres, que lorsque votre mere vous chagrine, vous avez besoin de quelqu'un que vous puissiez quereller. Je serois bien fâchée de faire une mauvaise

comparaiſon ; mais l'effet des paſſions auxquelles on ne réſiſte point, eſt le même dans les deux ſexes.

Il m'envoie dire, à ce moment, qu'il compte de ſouper avec moi. Comme nous avons paſſé pluſieurs jours en aſſez bonne intelligence, je crois qu'il ne ſeroit pas prudent de rompre pour une bagatelle. Cependant, il eſt bien dur de ſe voir comme forcée ſans ceſſe, de renoncer à ſes réſolutions.

Pendant que j'étois à délibérer, il eſt monté ; & frappant à ma porte, il m'a dit d'un ton chagrin, qu'il me verroit abſolument le ſoir, & qu'il ne me laiſſeroit pas en repos, juſqu'à ce qu'il ſût de moi ce qu'il avoit fait pour mériter ce traitement.

Il faut que je le ſatisfaſſe. Peut-être n'a-t-il rien de nouveau à me dire : je ſerai de fort mauvaiſe humeur avec lui.

(*Miſs Clariſſe ne pouvant ſavoir quel étoit le deſſein de M. Lovelace, ni la cauſe de ſon chagrin, c'eſt de lui-même qu'il faut l'apprendre, c'eſt-à-dire, de ſes propres lettres. Après avoir décrit l'air bruſque avec lequel il étoit monté à la porte de ſa chambre pour lui demander ſa compagnie à ſouper, il continue ſon récit :*).

„ Il eſt bien mortifiant, m'a répondu la „ perverſe, de me voir ſi peu maîtreſſe de

„ moi-même. Je descendrai dans une demi-
„ heure.

Il a fallu revenir sur mes pas, & passer cette demi-heure à l'attendre. Toutes les femmes m'ont excité vivement à lui donner sujet de me traiter avec cette rigueur. Elles m'ont prouvé, par la nature de leur sexe & par celle des circonstances, que je ne devois rien espérer de ma soumission, & que je n'avois rien à craindre de pis, en me rendant coupable de la derniere offense. Elles m'ont pressé d'essayer du moins quelques familarités plus hardies, pour voir quel en seroit l'effet; & leurs raisons étant fortifiées par le ressentiment de mes découvertes, j'étois résolu de prendre quelques libertés, d'aller plus loin, suivant la maniere dont elles seroient reçues, & de rejetter toute la faute sur la tyrannie. Après m'être affermi dans cette résolution, je me suis mis à me promener dans la salle à manger, pour observer son arrivée: mais j'ai senti de l'embarras dans les jambes: jamais paralytique n'eut si peu d'empire sur ses mouvements.

Elle est entrée, avec cet air de noblesse que tu lui connois, la tête haute; mais le visage un peu tourné, son sein dans une charmante agitation, que cette attitude même rendoit plus sensible. Belford, comment se fait-il que l'humeur chagrine & l'air de réserve donnent de nouveaux charmes à cette fille hautaine? Mais la beauté perd-elle jamais son empire? J'ai remarqué tout

d'un coup, que cette chere insolente étoit disposée à se fâcher. L'air sombre, que j'ai affecté lorsque ma main tremblante a saisi la sienne, lui a fait craindre aussi que je ne fusse capable de quelque violence. Mais je n'ai pas plutôt attaché ma vue sur elle, que je me suis senti le cœur pénétré d'amour & de respect. Assurément, Belford, cette fille est un ange. Cependant, si l'on n'avoit pas été sûr que c'est une femme, on ne lui auroit pas fait prendre l'habit de ce sexe depuis son enfance. Elle-même, sans cette conviction, auroit-elle continué de le porter?

„ De grace, Mademoiselle, je vous de-
„ mande, je vous prie de m'apprendre ce
„ que j'ai fait pour mériter votre colere?

„ Je vous demande aussi, M. Lovelace,
„ pourquoi j'ai si peu de liberté dans ma
„ retraite? Qu'avez-vous à me dire depuis
„ hier au soir, que j'allai avec vous à la
„ comédie, & que je passai malgré moi une
„ partie de la nuit à vous entendre?

„ J'ai à dire, Mademoiselle, que je ne
„ puis supporter la distance où vous me
„ tenez, sous le même toit. J'ai mille choses
„ à dire, sur nos intérêts présents & futurs.
„ Mais lorsque je pense à vous ouvrir toute
„ mon ame, vous ne pensez qu'à m'écarter
„ de vous. Vous me jettez dans des incerti-
„ tudes qui me désolent; vous cherchez des
„ délais: il faut que vous ayiez des vues,
„ dont vous ne voulez pas convenir. Dites-
„ moi, Mademoiselle, je vous conjure de
„ me dire à ce moment, sans détour & sans

„ réſerve, dans quel jour je dois paroître à
„ l'avenir devant vous. Je ne puis ſoutenir
„ cet éloignement : l'incertitude où vous me
„ tenez m'eſt abſolument inſupportable.

„ Dans quel jour, M. Lovelace? j'eſpere
„ que ce ne ſera pas dans un mauvais jour.
„ Je vous prie, Monſieur, de ne me pas tant
„ ſerrer les mains, (en s'efforçant de les
„ retirer des miennes.) Ayez la bonté de
„ me laiſſer libre.

„ Vous me haïſſez, Mademoiſelle.

„ Je ne hais perſonne, Monſieur.

„ Vous me haïſſez, Mademoiſelle, ai-je
„ répété. „ Tout animé, tout déterminé que
j'étois venu, j'avois beſoin de quelque nou-
vel aiguillon. *Satan* ſortoit de mon cœur,
à la vue d'un ange ennemi; mais il avoit
laiſſé la porte ouverte, & je ſentois qu'il
n'étoit pas loin.

„ Vous ne me paroiſſez pas bien diſpoſé,
„ M. Lovelace. Je vois une agitation ex-
„ traordinaire dans vos yeux. Mais de gra-
„ ce, point d'emportement. Je ne vous ai
„ fait aucun mal. Faites-moi la grace de ne
„ par vous emporter.

„ Cher objet de mes tranſports ! (en
„ paſſant le bras autour d'elle, & tenant le
„ ſien de l'autre main.) Vous ne m'avez fait
„ aucun mal ! ah ! quel mal ne m'avez-vous
„ pas fait ? Par où ai-je mérité l'éloigne-
„ ment où vous me tenez ! .... „ Je ne ſavois
ce que je devois dire.

Elle s'efforçoit de ſe dégager. „ Je vous
„ ſupplie, M. Lovelace, de me laiſſer ſortir.

„ Je ne comprends point ce qui vous agite.
„ Je n'ai rien fait qui puiſſe vous offenſer.
„ Vous n'êtes venu apparemment que dans
„ le deſſein de me quereller. Si vous ne vou-
„ les pas m'effrayer par la mauvaiſe humeur
„ où je vous vois, laiſſez-moi ſortir. J'en-
„ tendrai une autre fois tout ce que vous
„ avez à me dire. Je vous ferai avertir de-
„ main au matin. Mais en vérité vous m'ef-
„ frayez. Je vous conjure, ſi vous avez pour
„ moi quelque ſentiment d'eſtime, de per-
„ mettre que je ſorte.

La nuit, la nuit, Belford, eſt abſolument néceſſaire. Il faut que la ſurpriſe, la terreur, faſſent leur rôle dans la derniere épreuve. Je n'ai pu tenir mes réſolutions. Ce n'eſt pas la premiere fois que je m'étois propoſé d'eſſayer, ſi cette divine fille eſt capable de pardonner.

J'ai baiſé ſa main avec une ardeur!....

„ Sortez donc, chere, trop chere Clariſſe!
„ Oui, je ſuis venu dans une humeur très-
„ chagrine. Je ne puis ſoutenir la diſtance
„ où vous me tenez ſans raiſon. Sortez néan-
„ moins, Mademoiſelle, puiſque votre vo-
„ lonté eſt de ſortir; mais jugez-moi gé-
„ néreuſement. Jugez-moi comme je mérite
„ de l'être, & laiſſez-moi l'eſpérance de
„ vous trouver demain au matin, dans les
„ ſentiments qui conviennent à nôtre ſitua-
„ tion.„ En parlant, je la conduiſois vers la porte, & je l'y ai laiſſée. Mais au lieu de rejoindre les femmes, je me ſuis retiré dans mon propre appartement, où je me ſuis en-

fermé ſous la clef; honteux de m'être laiſſé comme épouvanter par la majeſté de ſon viſage & par les alarmes de ſa vertu.

(Ce qu'on vient de lire, n'étant qu'une addition, tirée d'une lettre de M. Lovelace, l'Editeur nous ramene à la ſuite du récit de Miſs Clariſſe, qui décrit ſa terreur dans la même occaſion.)

A mon entrée dans la chambre, il a pris ma main, avec un mouvement ſi bruſque, que j'ai vu clairement un deſſein formé de me quereller. Et quel ſujet, ma chere? De ma vie, je n'ai connu un eſprit ſi fier & ſi impatient. L'effroi m'a ſaiſie. Au lieu de paroître fâchée, comme je me l'étois propoſé, je ſuis devenue la douceur même. J'aurois peine à me rappeller ſes premiers mots, tant ma frayeur étoit vive. Mais j'ai fort bien entendu: *vous me haïſſez*, Mademoiſelle, *vous me haïſſez*: & ſon air étoit ſi terrible, que j'aurois ſouhaité d'être à cent lieues de lui. Je ne hais perſonne, lui ai-je répondu; graces au ciel, je ne hais perſonne. Vous m'effrayez, M. Lovelace. Permettez que je me retire. Il m'a paru d'une laideur extrême. Je n'ai jamais vu d'homme ſi laid, qu'il me l'a paru dans ſa colere. *Et quel ſujet ma chere?* Il me preſſoit la main! l'impétueux perſonnage! il me ſerroit la main avec une force! en un mot, il ſembloit, par ſes regards & par ſes expreſſions, paſſant même une fois le bras autour de moi, qu'il voulût me

donner l'occasion de l'irriter : de sorte que je n'ai pas eu d'autre parti à prendre que de le prier, comme j'ai fait plusieurs fois, de me laisser la liberté de sortir, & de lui promettre que je reviendrois le matin, à l'heure qu'il choisiroit lui-même.

C'est d'assez mauvaise grace qu'il s'est rendu à cette condition. En me laissant partir, il m'a baisé la main avec tant de rudesse que la marque de rougeur y est encore.

Achevez, ma très-chere Miss Howe, achevez, je vous en conjure, votre négociation avec Madame Townsend. Je quitterai alors mon tiran. Ne voyez-vous pas comment il gagne du terrein par degrés? Je tremble de jetter les yeux sur ses usurpations : & ne me donne-t-il pas sujet ici d'appréhender de lui, plus de mal que mon indignation ne me permet de l'exprimer? O ma chere! achevez votre plan, & laissez-moi quitter un homme si étrange. En me querellant comme il a fait, il doit avoir eu des vues qu'il n'oseroit avouer. Quelles peuvent-elles être?

J'étois si dégoûtée de lui, & tout-à-la-fois si effrayée, qu'en rentrant dans ma chambre, un mouvement de chagrin & de désespoir m'a fait déchirer la réponse que j'avois faite à ses articles.

Je le verrai demain au matin, parce que je l'ai promis; mais je sortirai ensuite de la maison, sans être accompagnée de personne. S'il ne donne pas quelque explica-

tion ſupportable à ce changement de conduite, je chercherai un logement particulier chez quelques honnêtes gens, & je ne remettrai plus ici le pied. Telle eſt ma réſolution préſente. Là, j'attendrai que votre plan ſoit fini, ou que vous me rendiez le ſervice d'écrire vous-même à cet outrageant perſonnage, pour faire mes conditions avec lui, puiſque vous jugez que je dois être ſa femme, & puiſque je n'ai pas plus de ſecours à tirer de moi-même. Ou peut-être prendrai-je le parti de me jetter tout-d'un-coup ſous la protection de Milady Lavvrance, & cette démarche arrêtera l'inſolente viſite qu'il menace de faire au château d'Harlove.

(*L'Editeur ſupprime une autre lettre de Miſs Clariſſe, qui contient le récit de ce qui ſe paſſa le lendemain entr'elle & M. Lovelace, & les craintes qui l'empêcherent de ſortir, comme elle ſe l'étoit propoſé. La lettre ſuivante, qui eſt de M. Lovelace, & de la même date, renferme amplement les mêmes détails. Cependant, l'éditeur fait obſerver que Miſs Clariſſe, plus mécontente que jamais de cette nouvelle ſcene, preſſe encore ſon amie de finir avec Madame Tovvnſend; & que s'étendant auſſi ſur la propoſition de mariage que ſon oncle Antonin avoit fait à Madame Hovve, elle condamne les railleries exceſſives de ſon amie, à l'occaſion de ce bizarre incident.*)

LETTRE CLXXXIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi matin, 22 de Mai.

CETTE belle perſonne ne connoît point la généroſité. Non, c'eſt une vertu qu'elle ne connoît pas. N'aurois-tu pas cru qu'après avoir obtenu hier la liberté de ſe retirer, & l'avoir échappé ſi belle, elle me rejoindroit de bonne-heure ce matin avec un ſourire, avec des graces, & qu'elle me feroit une de ſes plus agréables révérences?

J'étois dans la ſalle à manger avant ſix heures. Elle n'a point ouvert ſa porte. Je ſuis monté; je ſuis deſcendu; j'ai touſſé; j'ai appellé Will, j'ai appellé Dorcas, j'ai pouſſé les portes avec aſſez de violence. Elle n'en a pas plutôt ouvert la ſienne. J'ai perdu ainſi mon temps juſqu'à huit heures & demie; & le déjeûner étant prêt alors, je lui ai fait demander par Dorcas l'honneur de ſa compagnie.

Ma ſurpriſe n'a pas été médiocre, lorſque ſuivant cette fille à la premiere invitation, elle eſt entrée toute habillée, avec ſes gants & ſon éventail à la main, donnant ordre en même temps à Dorcas de faire appeller des porteurs.

Cruelle fille, ai-je dit en moi-même, de m'expoſer avec ſi peu de ménagement aux railleries des femmes de la maiſon!

„ Vous vous disposez à sortir, Madame? *

Oui, Monsieur.

J'ai paru fort sot, j'en suis sûr. „ J'espere, „ Madame, que vous ne sortirez pas sans „ avoir déjeûné (d'un ton fort humble) mais je me sentois le cœur percé de mille pointes. Si j'avois eu le moindre pressentiment de ses intentions, je me serois peut-être remonté sur le ton où j'étois la veille, & j'aurois commencé ma vengeance. Tous les furieux extraits des lettres de Miss Hovve n'ont pas manqué de me revenir à l'esprit.

Je prendrai une tasse de thé, m'a-t-elle répondu. Elle a mis son éventail & ses gants sur la fenêtre.

J'étois parfaitement déconcerté. J'ai toussé. J'ai hésité. J'ai ouvert plusieurs fois la bouche pour parler, sans avoir la force de prononcer une parole. Qui de nous deux est le modeste, disois-je en moi-même? De quel côté est à présent l'insolence? Combien la tyrannie d'une femme est capable de confondre un homme *timide!* J'ai pensé qu'elle faisoit le rôle de Miss Hovve, & moi celui d'Hickman.

La force de parler me reviendra, ai-je continué en moi-même. Elle a pris sa tasse; moi la mienne. Elle, en tenant les yeux fixés sur sa liqueur, comme une souveraine altiere, impérieuse, qui sent sa dignité, & dont chaque regard est une faveur; moi, comme son vassal, les levres & les mains

* Il l'appelle Madame devant les femmes de la maison.

tremblantes, ſentant à peine ce que je tenois & ce que je portois à ma bouche.

„ J'avois.... J'avois.... (ai-je commencé en goûtant au thé, quoique ſi chaud qu'il me brûloit les levres) „ j'avois quelque eſpérance, Madame.....

Dorcas eſt revenue. Eh bien Dorcas, lui a-t-elle dit, m'appelle-t-on des porteurs?

Maudite impertinence! ai-je penſé. Eſt-ce ainſi qu'on interrompt les gens? Il a fallu néceſſairement attendre la réponſe de la ſervante à la queſtion de l'inſolente maîtreſſe.

Will vient de partir, Madame, a répondu Dorcas.

Il m'en a coûté une minute de ſilence, avant que j'aye pu reprendre mon diſcours. Enfin, j'ai recommencé; „ j'avois quelque „ eſpérance, quelque eſpérance, Madame, „ d'être admis un peu plus matin.....

Quel temps fait-il, Dorcas? a-t-elle demandé à ſa ſervante; ſans faire plus d'attention à moi que ſi je n'euſſe pas été préſent.

Un temps incertain, Madame. Le ſoleil s'eſt caché, quoiqu'il fît très-beau il n'y a qu'une demi-heure.

Ma foi, la patience m'a manqué. Je me ſuis levé bruſquement. La taſſe, la ſoucoupe ont volé dans l'air. „ Au diable le „ temps, le ſoleil, & la ridicule ſervante, „ ai-je dit, qui a l'audace de m'interrompre, „ lorſque je parle à ſa maîtreſſe, & que j'en „ ai ſi rarement l'occaſion.

La belle s'eſt levée auſſi, d'un air effrayé,

Elle s'eſt hâtée de reprendre ſes gants & ſon éventail.

J'ai ſaiſi ſa main. „ Vous n'aurez pas la „ cruauté de ſortir, Madame, non, vous „ n'aurez pas cette cruauté.

Je ſortirai, Monſieur. Vos imprécations contre cette fille peuvent continuer dans mon abſence, comme ſi j'étois préſente; à moins.... à moins que ce que vous lui avez adreſſé ne me regarde moi-même.

„ Très-chere Clariſſe! vous ne ſortirez „ point! Non, non, vous n'aurez pas la „ cruauté de me quitter. Un dédain ſi mar- „ qué! un mépris de cette force! des queſ- „ tions redoublées à votre ſervante, dans la „ ſeule vue de m'interrompre! qui pourroit „ le ſupporter?

Ne me retenez pas, m'a-t-elle dit, en ſe débattant pour m'arracher ſa main. Je ne veux pas être forcée. Vos méthodes me déplaiſent beaucoup. Vous cherchâtes hier à me quereller, ſans que j'en puiſſe imaginer d'autre raiſon que l'excès de ma complaiſance. Vous êtes un ingrat. Je vous hais du fond du cœur, M. Lovelace!

„ Vous me mettez au déſeſpoir, Mada- „ me. Permettez-moi de le dire, vous ne „ me quitterez point dans l'humeur où vous „ êtes. Je vous ſuivrai, dans quelque lieu „ que vous alliez. Si Miſs Hovve étoit de „ mes amies, vous ne m'auriez pas traité ſi „ mal. Je vois clairement d'où viennent „ tous mes obſtacles. J'obſerve, depuis „ long-temps, que chaque lettre que vous

„ recevez d'elle, altere pour moi votre con-
„ duite & vos ſentiments. Elle voudroit ap-
„ paremment que vous me traitaſſiez com-
„ me elle traite ſon Hickman; mais il ne
„ convient, ni à votre admirable caractere
„ de tenter ce traitement, ni à moi de le
„ recevoir.

Ce reproche a paru l'embarraſſer. Elle n'étoit pas bien aiſe, m'a-t-elle répondu d'abord, d'entendre parler mal de Miſs Hovve. Enſuite, ſe remettant un peu, elle m'a dit que Miſs Hovve étoit amie de la vertu & des hommes vertueux; & que ſi elle n'étoit pas des miennes, c'eſt *qu'apparemment*, je n'étois pas de ce nombre.

„ Oui, Madame; & c'eſt *apparemment*
„ la même raiſon qui lui fait traiter M.
„ Hickman, comme il eſt ſûr qu'elle ne
„ traiteroit pas un Lovelace. De tant de let-
„ tres que vous avez reçues d'elle, je vous
„ défie, Madame, de me montrer une de
„ celles où elle vous parle de moi.

Où cette idée doit-elle nous conduire? a-t-elle repliqué. Miſs Hovve eſt juſte. Miſs Hovve eſt bonne. Elle écrit, elle parle de chacun, comme chacun le mérite. Si vous pouvez me nommer une ſeule occaſion, dans laquelle vous ayez marqué de la bonté, de la juſtice, ou même de la généroſité, je chercherai celle de ſes lettres qui a rapport à cette occaſion, ſuppoſé que j'aie pris ſoin de l'en informer; & j'engage ma parole que cette lettre vous ſera favorable.

Maudite ſévérité! ne trouves-tu pas même

même une sorte de grossiéreté, Belford, à mettre un honnête homme dans le cas de jetter les yeux derriere lui, pour se rappeller le souvenir de ses bonnes actions?

Elle s'est efforcée de me quitter. Je veux sortir, m'a-t-elle dit; je le veux absolument. Vous ne me retiendrez pas malgré moi.

„ En vérité, Madame, vous ne devez „ pas penser à sortir, dans l'humeur où „ vous êtes. „ Je me suis placé entre elle & la porte. Alors elle s'est jettée sur une chaise, le visage enflammé, & se servant de son éventail avec beaucoup d'action.

Je me suis mis à ses pieds. Retirez vous, m'a-t-elle dit, avec un mouvement de rebut, de la main dont elle tenoit son éventail ouvert. Pour votre propre intérêt, laissez-moi! & me repoussant des deux mains; „ apprends, homme! que mon ame est au „ dessus de toi. Ne me presse pas de te dire, „ avec quelle sincérité je crois mon ame su- „ périeure à toi. Tu as un cœur fier, dur, „ impitoyable. Mais ta fierté m'en impose „ peu. Laisse-moi, laisse-moi pour jamais.

Malgré la rigueur de ce langage, ses regards, son air, le ton de sa voix, étoient d'une merveilleuse noblesse.

„ J'adore un ange, me-suis-je écrié en „ penchant la tête vers ses genoux! Ce n'est „ point une femme, c'est un ange que j'ad- „ mire & que j'adore! Pardon, divine Cla- „ risse! Si vous êtes de l'espece humaine, „ pardonnez mes inadvertences, pardon-

„ nez mes inégalités, pardonnez l'infir-
„ mité de la nature! qui ſera jamais égal à
„ ma Clariſſe ?

Je tremblois d'admiration & d'amour. Dans le tranſport de ces deux ſentiments, j'ai paſſé les deux bras autour d'elle, aſſiſe comme elle étoit encore. Elle s'eſt efforcée auſſi-tôt de ſe lever; mais ne ceſſant point de la tenir entre mes bras, je l'ai fait retomber ſur ſa chaiſe. Jamais femme ne fut plus effrayée. Cependant, quelque libre que mon action pût paroître à ſon cœur alarmé, je n'avois pas, dans cet inſtant, une ſeule idée qui ne me fût inſpirée par le reſpect, &, juſqu'à ſon départ, tous les mouvements de mon cœur n'ont pas été moins purs que les ſiens. Après lui avoir fait promettre qu'elle me reverroit bientôt, qu'elle renverroit les porteurs, je lui ai laiſſé la liberté de ſe retirer.

Mais elle n'a pas tenu parole. J'ai attendu plus d'une heure, avant que de lui rappeller ſa promeſſe. Elle m'a fait dire qu'il lui étoit encore impoſſible de me voir, & qu'elle me verroit auſſi-tôt qu'elle ſeroit en état de deſcendre.

Dorcas m'aſſure qu'elle a tremblé exceſſivement, & qu'elle s'eſt fait apporter de l'eau fraîche & des ſels. Je ne comprends rien à cette timidité. Il y a de l'excès pour l'occaſion. La crainte groſſit toutes ſortes de maux. N'as-tu jamais obſervé que les terreurs d'un oiſeau pris, qu'on tient actuellement dans la main, ſont plus grandes ſans comparai-

ſon qu'on auroit cru qu'elles puſſent l'être, ſi l'on avoit jugé de l'animal par ſon petit air d'aſſurance, avant qu'il fût tombé dans le piege?

Chere perſonne! N'a-t-elle donc jamais joué, depuis ſon enfance, à ce qu'on appelle *de petits jeux?* les innocentes libertés qu'on s'accorde dans ces occaſions l'auroient familiariſée avec de plus grandes. C'eſt un ſacrilege de toucher ſa robe. Quel excès de délicateſſe! comment peut-elle penſer à devenir femme? Mais quel moyen de ſavoir, avant l'épreuve, s'il n'y a pas de ſuccès à ſe promettre par des voies moins capables de l'alarmer? Réſiſtera-t-elle aux ſurpriſes nocturnes? Pour celles de jour, il n'y faut plus penſer. Le refrain de ma chanſon, c'eſt que je puis l'épouſer, quand je le voudrai: & ſi je prends ce parti après avoir triomphé d'elle, ſoit par ſurpriſe ou par un conſentement à demi forcé, à qui aurai-je fait injure qu'à moi-même?

Il eſt déjà près d'onze heures. Elle me verra le plutôt qu'il lui ſera poſſible, a-t-elle dit à Polly Horton, qui lui a fait une tendre viſite, & pour laquelle elle a moins de reſerve que pour toute autre. „ Son émo-
„ tion, a-t-elle ajouté, n'eſt pas venue d'un
„ excès de délicateſſe, ni de mauvaiſe hu-
„ meur, mais de *foibleſſe de cœur.* Elle n'a
„ point, dit-elle, aſſez de force d'eſprit pour
„ ſoutenir ſa ſituation & ſes craintes, ſous
„ le poids de la malédiction d'un pere „

„ dont elle tremble que l'effet ne ſoit déjà
„ commencé.

Cependant, quelle contradiction! Foibleſſe de cœur, dit-elle, avec tant de force dans la volonté! Ah! Belford. C'eſt un cœur de lion que cette fille, dans toutes les occaſions où le point d'honneur anime ſon courage. J'ai obſervé plus d'une fois que les paſſions d'une femme douce, quoique plus lentes à s'émouvoir que dans un tempérament vif, ſont plus ardentes & plus invincibles, lorſqu'elles ſont bien enflammées; mais le corps charmant de Clariſſe n'eſt pas organiſé ſur le ton de ſon ame. La divinité qui habite ce beau temple fatigue un logement trop foible pour elle. Si la même ame s'étoit trouvée dans un corps d'homme, jamais on n'auroit vu de plus véritable héros.

Lundi, à deux heures.

Ma déeſſe n'eſt point encore viſible. Sa ſanté n'eſt pas la meilleure du monde. Qu'a-t-elle donc pu craindre de mes tranſports d'admiration? de la rudeſſe, plutôt que de la vengeance. Grand ſujet d'altération pour ſa ſanté! Cependant le deſir de me venger n'eſt pas éteint. J'ai beſoin de quelque coup de maître, pour faire repentir Miſs Hovve & Madame Tovvnſend de leur maudit projet, qui ſera toujours une épée ſuſpendue ſur ma tête, ſi je ne trouve pas le moyen de le faire avorter. Le moindre mécontentement donnera des ailes à ma charmante; & toutes les peines que j'ai priſes, pour la

priver de toute autre protection & la rendre plus dépendante de moi, deviendront inutiles. Mais je saurai trouver un *Contrebandier*, pour l'opposer à Madame Townsend.

Tu te souviens de la dispute du soleil & du vent de nord, dans la fable. Il étoit question de savoir qui des deux forceroit, le premier, un honnête voyageur de quitter son habit.

Borée commença. Il se mit à souffler de toutes ses forces, & la glace de son souffle causa beaucoup de mal au pauvre diable: mais sans autre effet, que de lui faire boutonner son manteau, pour s'envelopper plus soigneusement. Phœbus, lorsque son tour fut venu, fit jouer si vivement ses rayons sur le pélerin, qu'il l'obligea d'abord de se déboutonner, & bientôt de se dépouiller tout-à-fait. Il ne quitta prise, qu'après l'avoir mis dans la nécessité de chercher de l'ombre sous des feuillages épais, où s'étendant sur son habit qu'il avoit quitté, il rétablit ses forces par quelques heures de sommeil. Le vainqueur ayant beaucoup ri de Borée & du voyageur, continua sa course brillante, répandant son éclat & sa chaleur sur tous les objets qui s'offrirent à lui; & le soir, après avoir dételé ses fiers coursiers, il amusa sa Thétis par le récit de son aventure.

Voilà mon modele. Je veux, Belford, renoncer à toutes mes inventions orageuses; & si je puis obliger ma chere *pélerine* de quitter un moment le manteau de sa rigide vertu, je n'aurai, comme le soleil, que des

bénédictions continuelles à répandre par mes rayons. Mes heures de repos & de félicité, comme les siennes, seront celles que je passerai avec ma déesse.

A présent, Belford, pour suivre mon nouveau système, je crois que cette maison de Madame Fretchvill est un embarras pour moi. Je veux m'en délivrer, pour quelque temps du moins; Mennell prendra le moment où je serai sorti, pour rendre une visite à ma déesse, en feignant d'avoir demandé d'abord à me voir. Pourquoi? dans quelle vue? N'est-ce pas la question que tu me fais? Pourquoi! Tu ne sais donc pas ce qui est arrivé à cette pauvre Madame Fretchvill? Je vais te l'apprendre.

Une de ses femmes fut attaquée, il y a huit jours, de la petite vérole. Les autres cacherent cet accident à leur maîtresse jusqu'à vendredi, qu'elle en fut informée par hasard. La plus grande partie des fléaux de notre pauvre condition mortelle vient de nos domestiques, que nous prenons, moitié par ostentation, moitié pour notre usage & dans la vue de diminuer nos peines.

Cette nouvelle a causé tant d'épouvante à la veuve, qu'elle est prise elle-même de tous les symptômes qui annoncent une attaque de cette terrible ennemie des beaux visages. Elle ne peut plus penser par conséquent à quitter sa maison. Mais elle ne doit pas espérer, non plus, que nous attendions éternellement pour l'amour d'elle.

Elle regrette à préſent de tout ſon cœur, de n'avoir pas mieux connu ce qu'elle deſiroit, & de n'être pas partie pour ſa campagne lorſque j'ai commencé à traiter pour ſa maiſon. Ce fatal accident ne lui ſeroit point arrivé : mais n'eſt-il pas bien fâcheux auſſi pour nous ? Hélas ! hélas ! cette vie mortelle n'eſt compoſée que de malheurs. Il n'eſt pas beſoin de nous en attirer nous-mêmes, par notre propre pétulance.

Ainſi l'affaire de cette maiſon eſt finie, du moins pour un temps. Mais ce contretemps m'oblige d'imaginer quelque expédient qui puiſſe le réparer. Puiſque je ſuis réduit à marcher lentement, pour rendre ma marche ſûre, j'ai dans la tête deux ou trois inventions charmantes, qui ſeroient capables même de ramener ma belle, quand elle trouveroit le moyen de m'échapper.

Qu'eſt devenu Milord M....., qui ne m'écrit pas pour répondre à mon invitation ? Si je recevois de lui une lettre que je puſſe montrer, ce ſeroit le moyen d'avancer beaucoup ma réconciliation. J'ai pris le parti d'en écrire deux mots à Miſs Charlotte. S'il ne ſe hâte pas de me répondre, il aura bientôt de mes nouvelles, & par des voies qui ne lui ſeront point agréables. Tu ſais qu'il m'a quelquefois menacé de me déshériter : mais ſi je le renonçois pour mon oncle, je ne ferois que lui rendre juſtice ; & je lui cauſerois plus de chagrin, que tout ce qu'il peut faire de pis contre moi, ne m'en cauſera jamais. Sa négligence différe

néceſſairement la concluſion des articles. Comment puis-je ſupporter ce délai! moi, qui pour l'exercice de mes volontés, pour l'impatience, & pour bien d'autres choſes, ſuis une véritable femme; & qui ne peux ſouffrir, plus que la meilleure de ce ſexe, qu'on me manque ou qu'on me contrediſe.

Autre lettre de Miſs Howe. Je ſuppoſe que c'eſt celle qui étoit annoncée dans ſa derniere, & qui regarde les propoſitions de mariage du vieil oncle Antonin à Madame Hovve. Il ne ſera plus queſtion, j'eſpere, du complot de contrebande. On m'apprend que ma charmante l'a miſe dans ſa poche, mais je me flatte que je ne ſerai pas long-temps ſans la trouver au dépôt, avec toutes les autres.

Lundi au ſoir.

Mes inſtances redoublées l'ont fait conſentir à me voir dans la ſalle ordinaire; à l'heure du thé, & pas plutôt.

Elle eſt entrée avec un air d'embarras, ſi j'en ai bien jugé; & comme un peu confuſe, d'avoir porté trop loin ſes alarmes. Elle s'eſt avancée lentement & les yeux baiſſés, vers la table, Dorcas préſente, & s'employant aux préparatifs du thé. J'ai pris ſa main, qu'elle s'eſt efforcée de retirer; & la preſſant de mes levres: „ cher „ objet de mes adorations! pourquoi cette „ diſtance, lui ai-je dit; pourquoi ces mar„ques de chagrin? Quel plaiſir prenez-vous

„ à tourmenter ſi cruellement le plus fidele „ de tous les cœurs? „ Elle a dégagé ſa main. J'ai voulu la reprendre. Laiſſez-moi, en la retirant avec dépit. Elle s'eſt aſſiſe. Une douce palpitation, que j'ai remarquée au travers de tous ſes charmes, m'a fait pénétrer ce qui ſe paſſoit dans ſon ame. Le mouchoir, qui cachoit ſon ſein, ſe levoit & ſe baiſſoit avec un mouvement précipité. Ses joues charmantes étoient couvertes d'une aimable rougeur.

Au nom de Dieu! Madame.....

& pour la troiſieme fois j'ai voulu prendre ſa main, qui a repouſſé la mienne.

Au nom de Dieu! Monſieur, ceſſez vous-même de me tourmenter.

Dorcas s'eſt retirée. J'ai pouſſé ma chaiſe plus près de la ſienne. J'ai pris ſa main, avec la plus reſpectueuſe tendreſſe; & je lui ai dit, que dans la cruelle diſtance où elle me tenoit, il m'étoit impoſſible de ne pas lui exprimer avec une mortelle inquiétude, la crainte où j'étois que, s'il y avoit quelque homme au monde qui lui fût plus indifférent, pour ne pas dire plus odieux qu'un autre, ce ne fût le malheureux qu'elle voyoit devant elle.

Elle m'a regardé un moment d'un œil fixe; & ſans retirer ſa main, que j'avois dans les miennes, elle a tiré de l'autre ſon mouchoir de ſa poche. Elle a tourné la tête du même côté, pour eſſuyer une larme ou deux qui demandoient un paſſage; mais elle ne m'a répondu que par un profond ſoupir.

Je l'ai preſſée de parler, de jetter les yeux ſur moi, de me rendre heureux par un regard plus favorable.

J'avois raiſon, m'a-t-elle dit, de me plaindre de ſon indifférence. Elle ne connoiſſoit rien de généreux dans mon caractere. Je n'étois pas un homme qu'on pût obliger, ni traiter avec la moindre faveur. Mon étrange conduite, depuis ſamedi au ſoir, l'en avoit convaincue. Toutes les eſpérances qu'elle avoit conçues de moi s'étoient évanouies. Elle ne voyoit plus rien, dans mes manieres, qui ne lui cauſât du dégoût.

Ce langage m'a piqué juſqu'au vif. Je crois que les coupables, ſe révoltent plus contre la vérité qui les montre à découvert, que les innocents contre la calomnie qui oſe les traveſtir. J'ai prié ma charmante d'écouter avec patience l'explication que je devois à ce changement. J'ai fait un nouvel aveu de la fierté de mon cœur, qui ne pouvoit ſoutenir dans une femme, à qui je me flattois d'appartenir un jour, ce défaut de préférence qu'elle m'avoit toujours donné raiſon de lui reprocher. Le mariage, ai-je dit, étoit un état dans lequel on ne devoit point entrer, de part & d'autre, avec une froide indifférence.

Il n'y a qu'une inſolente préſomption, a-t-elle interrompu vivement, qui puiſſe faire attendre des marques d'eſtime à ceux qui ne font rien pour les mériter. Vous jugez mal de moi, M. Lovelace, ſi vous croyez que de vils motifs puiſſent m'in-

pirer de l'amour pour ce qui n'en eſt pas digne. Miſs Howe vous apprendra, Monſieur, que je n'ai jamais aimé les fautes de mon amie, & que je n'ai jamais ſouhaité qu'elle aimât les miennes. C'eſt une regle, entr'elle & moi, de ne pas nous épargner. Pourquoi donc un homme qui n'offre que des fautes, (car, dites-moi, Monſieur, quelles ſont vos vertus) ſe croiroit-il en droit d'exiger mon eſtime? Je ne mériterois pas même la ſienne, ſi j'étois capable de cette aveugle baſſeſſe. Il ne me devroit que du mépris.

Il eſt vrai, Madame, que vous avez ſoutenu parfaitement cette noble maniere de penſer. Vous n'êtes point en danger d'être mépriſée, pour des marques de tendreſſe ou de faveur que vous ayiez accordées à l'homme qui eſt devant vous. Il paroît que tous vos ſoins ſe ſont tournés à faire naître ou à ſaiſir les occaſions de déclarer, que ſi vous avez eu quelques penſées en ma faveur, ce n'eſt rien moins que par votre propre choix. Mon ame entiere, Madame, dans toutes ſes erreurs, dans tous ſes deſirs & dans toutes ſes vues, auroit été ouverte & nue devant vous, ſi j'avois été encouragé par une part aſſez libre à votre confiance & à votre eſtime, pour me raſſurer contre les fâcheuſes interprétations que j'ai tremblé de vous voir donner à tout ce que j'aurois pu vous dire ou vous propoſer. Jamais un cœur n'eut plus de franchiſe. Jamais perſonne ne fut plus diſpoſée à reconnoître ſes

fautes. (C'eſt la vérité, Belford.) Mais vous ſavez, Madame, combien nous avons été loin de ces heureux termes. La défiance, la réſerve de votre part, ont produit de la mienne le doute & la crainte. Nulle confiance mutuelle! comme ſi nous avions ſuppoſé de part & d'autre plus de diſſimulation que d'amour. Combien ai-je redouté chaque lettre que je vous ai vue recevoir par le miniſtere de Wilſon? & ce n'eſt pas ſans raiſon; puiſque la derniere, dont j'avois conçu tant d'eſpérance, à l'occaſion des articles que je vous ai propoſés par écrit, n'a point eu d'autre effet, ſi j'en dois juger par le refus que vous fites hier de me voir, (quoique vous fuſſiez en état de ſortir, & même dans une chaiſe, pour m'ôter la ſatisfaction de vous accompagner), que de vous irriter plus que jamais contre moi.

Je ſuis coupable, apparemment, m'a répondu la belle indignée, d'avoir été à l'égliſe; & ſans être accompagnée d'un homme que ſon inclination n'y porteroit guere, s'il ne m'y voyoit aller. Je ſuis coupable d'avoir ſouhaité de me recueillir un peu le dimanche, après avoir eu la complaiſance d'aller avec vous à la comédie, & de paſſer avec vous une partie de la nuit. Voilà mes crimes; voilà ce qui m'a fait mériter d'être punie; ce qui vous a mis en droit, ſans doute, de me forcer de vous voir, & de m'effrayer, lorſque je vous ai vu, par les manieres les plus choquantes qu'on ait jamais priſes avec une femme, que rien

n'oblige à les ſouffrir. L'humeur de mon pere n'eſt point échappée à votre cenſure, M. Lovelace : mais ce qu'il a montré de pis, après le mariage, n'eſt pas comparable à ce que vous avez montré vingt fois d'avance. Que dois-je attendre de vous à l'avenir, en vous conſidérant du côté le plus favorable? Mon indignation s'échauffe, au moment que je vous parle, lorſque je me rappelle vingt traits de votre conduite, auſſi contraires à la généroſité qu'à la politeſſe, pour une perſonne que vous avez jettée dans les diſgraces dont elle gémit. En vérité, j'ai peine à vous ſouffrir devant mes yeux.

Elle s'eſt levée ici, en étendant les bras, & tournant la tête pour cacher ſes larmes : O mon cher papa ! s'eſt écriée l'inimitable fille, vous auriez pu vous épargner une malédiction terrible, ſi vous aviez ſu comment je me trouve punie, depuis l'inſtant que mes pieds égarés m'ont conduite hors des portes de votre jardin, pour joindre M. Lovelace ! Enſuite ſe laiſſant retomber ſur ſa chaiſe, elle s'y eſt noyée dans ſes pleurs.

Ma très-chere vie ! lui ai-je dit, en prenant ſes mains, qu'elle tenoit encore étendues : qui pourroit ſoutenir une invocation ſi touchante, quoique ſi paſſionnée ! (Comme j'eſpere de vivre, Belford, je me ſentois tremblant, quelques larmes ſe ſont préſentées ſous mes paupieres, & j'oſois à peine expoſer mon viſage au ſien.) Qu'ai-je donc fait, pour mériter cette impatiente excla-

mation? Vous ai-je donné ſujet, en aucun temps, par mes diſcours, par mes actions, par mes regards, de douter de mon honneur, de mon reſpect, de mon adoration? Je puis donner ce nom à mes ſentiments, pour vos célèſtes vertus. De part & d'autre, le mal vient de ne pas nous entendre. Daignez m'éclaircir vos idées, comme je vais vous expliquer les miennes, & nous ſerons auſſi-tôt heureux. Plût au ciel que je puſſe l'aimer comme je vous aime, & ſi je doutois neanmoins d'un retour de ſentiments, que je périſſe, ſi je ſais comment je pourrois ſouhaiter de vous voir à moi! Laiſſez-moi penſer, très-chere Clariſſe, laiſſez-moi ſeulement penſer que je ſuis votre choix de préférence: ſouffrez que je me flatte de n'être point haï, de n'être pas mépriſé!....

Ah! Monſieur Lovelace, nous avons vécu enſemble aſſez long-temps, pour être fatigués de l'humeur & des manieres l'un de l'autre. Elles ſe conviennent ſi peu, que vous devez vous ſentir peut-être auſſi dégoûté de moi que je le ſuis de vous. Je crois.... je crois, qu'il ne m'eſt pas poſſible d'accorder le retour que vous demandez aux ſentiments dont vous faites profeſſion pour moi. Mon caractere naturel eſt tout-à-fait altéré. Vous m'avez donné une fort mauvaiſe opinion de tout votre ſexe, & particuliérement de vous. Vous m'en avez fait prendre en même-temps une ſi fâcheuſe de moi-même, qu'ayant perdu pour jamais cette ſatisfaction, ce témoignage intérieur

de mes propres ſentiments, qui eſt néceſſaire à une femme pour ſe ſoutenir avec dignité pendant le cours de cette vie, je ne ſerai jamais capable de lever la tête d'un air aſſuré.

Elle s'eſt arrêtée. J'ai gardé le ſilence. Sur mon Dieu, ai-je penſé en moi-même, cette divine fille eſt capable à la fin de me perdre entiérement.

Elle a repris: que me reſte-t-il à deſirer, ſinon, que vous me déclariez libre de toute obligation par rapport à vous, & que vous ne m'empêchiez pas de ſuivre le cours de ma deſtinée?

Elle s'eſt arrêtée encore une fois. Mon ſilence a continué. Je méditois ſi je ne devois pas renoncer à tous mes projets ſur elle; ſi je n'avois pas aſſez de preuves d'une vertu & d'une grandeur d'ame, ſupérieures à tous les ſoupçons.

Elle a repris encore: votre ſilence m'eſt-il favorable, M. Lovelace? Dites-moi que je ſuis libre de toute obligation à votre égard. Vous ſavez que je ne vous ai jamais fait de promeſſe. Vous ſavez que vous n'êtes pas lié par les vôtres. Je ne m'embarraſſe point du mauvai état de ma fortune....

Elle alloit continuer. Ma très-chere vie! ai-je interrompu, quoique vous me laiſſiez dans un ſi cruel doute de votre affliction, je me ſuis employé pendant ces derniers jours aux préparations nuptiales. Je ſuis actuellement en traité pour des équipages.

Des équipages, Monſieur! de l'éclat! du

clinquants ! Qu'eſt-ce qu'un équipage, qu'eſt-ce que la vie & tout ce qu'elle peut offrir pour une malheureuſe fille qui eſt tombée ſi bas dans ſa propre opinion : qui gémit ſous la malédiction d'un pere : qui ne peut tourner les yeux ſur elle-même ſans reproche, ni les jetter devant elle ſans terreur ! confirmée dans ces fatales idées par l'oppoſition qu'elle trouve à tous ſes deſirs ; obligée de renoncer à ſes plus cheres inclinations ! privée de toutes ſortes de plaiſirs & d'eſpérances ! Ne me refuſez pas la liberté de chercher un aſyle, drns quelque coin obſcur, ignoré, où ni les ennemis que vous m'avez faits, ni le peu d'amis que vous m'avez laiſſés, ne puiſſent jamais entendre parler de celle qu'ils ſuppoſent coupable ; juſqu'à l'heureux moment de ſa mort, qui fera revivre peut-être leur tendreſſe & leur compaſſion, en expiant toutes ſes fautes.

Il ne m'eſt pas venu un mot à répondre pour moi-même. Jamais une guerre de cette eſpece ne s'étoit élevée dans mon ame ; la reconnoiſſance & l'admiration combattant de miſérables habitudes, des réſolutions préméditées & des vues dont tu ſais combien je me ſuis glorifié ! Cent nouvelles inventions, que j'ai roulées dans ma tête & dans mon cœur, y faiſoient face à la tentation d'être honnête ; les injures de Miſs Howe ſe préſentoient pour les ſeconder ; & je ne leur trouvois plus aſſez de force pour me défendre. J'étois un homme perdu, ſi Dorcas n'avoit paru fort à propos avec une lettre.

L'adreſſe portoit : *Ouvrez ſur le champ, Monſieur.*

Je me ſuis approché d'une fenêtre. J'ai ouvert cette lettre myſtérieuſe. Elle étoit de Dorcas même, qui me preſſoit en deux mots, „ d'arrêter Madame, pour lui donner le „ temps de tranſcrire un papier d'impor- „ tance. „ Elle me promettoit de touſſer lorſqu'elle auroit fini.

J'ai mis la lettre dans ma poche, & je ſuis retourné vers ma charmante, moins déconcerté ; comme elle avoit eu le temps de ſe remettre un peu pendant ma lecture : Une grace, lui ai-je dit, très-chere Clariſſe. Que j'apprenne ſeulement ſi Miſs Howe approuve mes propoſitions. Je ſais qu'elle eſt mon ennemie. Mon intention étoit de vous rendre compte du changement que vous m'avez reproché dans ma conduite ; mais vous m'en avez fait perdre l'idée par votre petit emportement. En vérité, ma chere Clariſſe, vous vous êtes emportée avec beaucoup de chaleur. Croyez-vous qu'il ne ſoit pas bien chagrinant pour moi de voir mes deſirs ſi long-temps remis ou rejettés, en faveur de vos vues prédominantes pour une réconciliation avec votre famille, qui ne ſouhaite rien moins que de ſe réconcilier ? Delà vient le délai que vous avez apporté à la célébration, avant notre arrivée à Londres, malgré mes preſſantes inſtances, & quoiqu'outrageuſement traitée par votre ſœur & par toute votre famille : delà, cette facilité que vous avez eue à vous pré-

venir contre mes quatre amis, & à vous offenſer de la hardieſſe que j'ai eue de me ſaiſir d'une lettre égarée ; me figurant peu que dans le commerce de deux Dames, telles que vous & votre amie, ma curioſité pût trouver le ſujet d'une mortelle injure. Delà, l'éloignement où vous m'avez tenu pendant une ſemaine entiere, pour attendre le ſuccès d'une autre négociation. Mais après avoir reconnu qu'elle étoit inutile ; après avoir envoyé mes articles à Miſs Howe, pour lui en demander ſon opinion, comme je vous l'ai conſeillé moi-même ; après m'avoir honoré de votre compagnie ſamedi au ſoir à la comédie, & me devant le témoignage que juſqu'au dernier moment ma conduite n'a pas ceſſé d'être irréprochable ; le changement, Mademoiſelle, que j'ai remarqué dès le jour ſuivant dans la vôtre, n'a-t-il pas dû me cauſer autant de ſurpriſe que de douleur ? & lorſque je vous y ai vue perſiſter, après avoir reçu la réponſe que vous attendiez impatiemment de Miſs Howe, n'ai-je pas dû conclure qu'il venoit uniquement de ſon influence ? N'ai-je pas dû juger qu'il ſe formoit quelque nouvelle négociation, quelque nouveau projet, qui vous mettoit dans la néceſſité de me tenir éloigné de vous pour en attendre le ſuccès, & dont le but étoit de vous arracher pour jamais à moi ? Car ce ſacrifice n'a-t-il pas été conſtamment votre article préliminaire ? Suis-je donc coupable, Mademoiſelle, d'être devenu furieux de cette

crainte, & n'ai-je pas eu droit de vous reprocher que vous n'aviez pour moi que de la haine? Aujourd'hui, très-chere Clariſſe, qu'il me ſoit permis de vous demander encore une fois, ce que Miſs Hovve penſe de mes propoſitions?

Si j'étois d'humeur à diſputer avec vous, M. Lovelace, il me ſeroit fort aiſé de répondre à votre belle harangue. Mais je me contenterai de vous dire, à préſent, que vos procédés m'ont toujours paru inexplicables. Si vous n'avez eu que de juſtes intentions, il me ſemble que vous vous êtes fort étudié à les rendre obſcures. Je ne puis décider, ſi c'eſt faute d'une tête claire, ou d'un cœur net; mais je ſuis réellement perſuadée que la plus grande partie de votre étrange conduite doit être attribuée à l'un ou l'autre de ces deux défauts.

Malédiction, me ſuis-je écrié, ſur le *petit diable*, qui vous excite à penſer ſi mal du cœur le plus fidele du monde!

„ comment oſez-vous, Monſieur?... „ Elle s'eſt arrêtée là; dans la crainte apparemment de s'expliquer trop, comme j'avois deſſein de l'y engager.

Comment j'oſe..... quoi donc? Mademoiſelle, en la regardant d'un air qui ſignifioit beaucoup. Qu'ai-je oſé?

„ Dangereux eſprit! oſez-vous... „ l'expreſſion a paru lui manquer encore une fois.

J'oſe....qu'ai-je donc oſé, Mademoiſelle, & pourquoi *dangereux eſprit?*

„ Comment oſez-vous maudire *quelqu'un* „ en ma préſence?

C'étoit revenir doucement ſur ſes pas: mais on n'échappe pas ſi facilement à Lovelace.

„ Quoi donc, chere Clariſſe, y a-t-il „ *quelqu'un* en effet qui vous excite? Si „ *quelqu'un* fait ce rôle contre moi, je le „ maudis, n'en doutez pas, quel qu'il puiſſe „ être.

Elle a paru dans une charmante petite fureur. C'eſt la premiere fois que les dés ont été en ma faveur.

„ Je vois, Mademoiſelle, que mes ſoup„ çons ne m'ont pas trompé. Il m'eſt facile „ à préſent d'expliquer une humeur, qui ne „ peut vous être naturelle.

Artificieux eſprit! Eſt-ce ainſi que vous me faites donner dans tous vos pieges! Mais ſachez, Monſieur, que je ne reçois des lettres que de Miſs Hovve. Miſs Hovve n'approuve pas plus que moi pluſieurs de vos procédés: car, je lui communique tout ce qui m'arrive. Cependant elle n'eſt pas plus votre ennemie que la mienne. Elle croit que je ne dois pas refuſer vos offres, & que je dois me ſoumettre à mon ſort. Vous êtes inſtruit à préſent de la vérité. Plût au ciel que vous fuſſiez capable d'autant de bonne foi!

„ Je le ſuis, Mademoiſelle. Ici à ge„ noux devant mon adorable Clariſſe, je „ renouvelle tous les ſerments qui doivent „ me donner à elle, pour jamais à elle; & „ je n'aſpire qu'au moment de pouvoir be„ nir, elle & Miſs Howe tout d'une haleine.

Pour te parler ſincérement, Belford, j'avois commencé à ſoupçonner cette Miſs Hovve, qui n'aime pas Hickman, j'en ſuis ſûr, d'être amoureuſe de moi.

Levez-vous, Monſieur, m'a dit la majeſtueuſe Clariſſe, d'un ton ſolemnel; quittez une poſture que vous ne prenez que trop aiſément, & ne vous moquez pas de moi.

Une poſture, ai-je dit en moi-même, qui me paroît toucher peu ma fiere déeſſe; mais elle ne ſait pas tout ce que cette poſture m'a fait obtenir de ſon ſexe, ni combien de fois on m'a pardonné des entrepriſes aſſez hardies, lorſque j'ai demandé grace à genoux.

Me moquer de vous, Mademoiſelle! O Dieu!... Je me ſuis levé. J'ai recommencé à la preſſer pour le jour. Je me ſuis blâmé moi-même d'avoir fait à Milord M..... une invitation qui pouvoit m'expoſer à quelque retardement, à cauſe de ſes infirmités. Je lui ai dit, que j'écrirois à ce vieil oncle pour lui faire mes excuſes; que je lui marquerois le jour qu'elle auroit la bonté de me fixer; & que s'il ne pouvoit arriver à temps, nous prendrions le parti de ne pas l'attendre.

Mon jour, m'a-t-elle répondu fiérement, c'eſt jamais. Ce langage, Monſieur, ne doit pas vous ſurprendre. Une perſonne de quelque politeſſe, qui jugeroit entre nous, n'en ſeroit point étonnée. Mais, en vérité, M. Lovelace (pleurant d'impatience,) ou vous ne ſavez guere comment il convient de traiter avec un eſprit un peu délicat, malgré

votre naissance & votre éducation ; ou vous êtes un ingrat. Pire qu'un ingrat, a-t-elle ajouté après un moment de réflexion. Je me retire. Je vous verrai demain au matin. Il m'est impossible de vous voir plutôt. Je crois que je vous hais.... Vous me regardez en vain, je crois réellement que je vous hais : & si je me confirme dans cette idée par le nouvel examen que je vais faire de mon cœur, je ne voudrois pas, pour le monde entier, que les affaires fussent poussées plus loin entre nous.

J'étois trop chagrin, trop déconcerté, pour l'empêcher de se retirer. Cependant elle ne seroit pas sortie, si Dorcas n'avoit pas toussé.

Cette fille est venue à moi, aussi-tôt que sa maîtresse lui a laissé la liberté de descendre. Elle m'a donné la copie qu'elle venoit de faire. Que pouvoit-ce être qu'une réponse à mes articles, que l'admirable Clarisse se proposoit apparemment de me donner, quoiqu'elle ne m'en eût pas parlé ?

Je n'ai fait que parcourir ce touchant écrit. Je n'aurois pas fermé l'œil de toute la nuit, si je l'avois lu plus attentivement. Demain, j'en ferai le sujet de mes sérieuses méditations.

LETTRE CLXXXV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi matin, 23 de Mai.

LA chere perſonne me fait prier de remettre notre entrevue à l'après midi. Dorcas me dit qu'elle n'eſt pas bien.

Lis ici, ſi tu veux, le papier que Dorcas a tranſcrit. Il me ſeroit impoſſible de continuer mes projets contre cette admirable fille, ſi je n'étois réſolu, après quelques autres épreuves, auſſi noblement ſoutenues que celles dont je t'ai rendu compte, d'en faire légitimement ma femme; ſuppoſé du moins qu'elle ne me haïſſe pas.

A Monſieur LOVELACE.

Lorſqu'une femme entre dans l'état du mariage, ce lien, le plus ſacré qu'il y ait ſur la terre, l'oblige dans tous les cas de la juſtice naturelle, & dans tout ce qui peut intéreſſer l'honneur de ſon mari, de ſoumettre ſa propre volonté à la ſienne. Mais, auparavant, je ſerois bien aiſe, ſuivant le deſir que j'en ai toujours marqué, d'avoir les plus claires aſſurances, que toutes les voies poſſibles ſeront employées pour éviter d'entrer en procès avec mon pere. Le temps & la patience rameneront tout à d'heureux termes. Mes vues de bonheur ſont extrême-

ments resserrées. Le droit d'un mari sera toujours le même. Je souhaiterois que, si les discussions devenoient nécessaires, elles fussent suspendues pendant le temps de ma vie. L'état de votre fortune, Monsieur, ne vous obligera pas d'employer la violence pour arracher mon bien des mains de mon pere. Je ferai tout ce qui dépendra de moi, soit du côté de ma personne & de mes plaisirs, soit par cette espece d'économie qu'une femme mariée, de quelque rang qu'elle soit, ne doit pas croire au dessous d'elle, pour prévenir la nécessité de ces violentes mesures; & s'il n'arrive pas qu'elles soient nécessaires, il faut espérer que des motifs moins excusables n'auront aucune force. Je parle de ces motifs qui doivent venir d'une petitesse d'ame, qu'une femme qui n'auroit pas cette petitesse, ne pourroit trouver dans son mari, sans être tentée de le mépriser, quelque attachement qu'elle eût pour son devoir: sur-tout dans des cas où sa propre famille, qui fait une partie si considérable d'elle-même, & qui a sur elle des droits, du moins secondaires, qu'elle ne peut jamais perdre, est essentiellement intéressée.

C'est donc un article que je recommande très-sérieusement à votre considération, comme ce que j'ai de plus à cœur au monde. Je n'entre ici dans aucun détail, sur la fatale mésintelligence qui est entre vous & mes proches. La faute est peut-être des deux côtés: mais dans l'origine, Monsieur, le mal vient de vous. C'est vous du moins,

qui

qui avez donné un prétexte trop plausible à l'antipathie de mon frere. Vous ne vous êtes pas fait une étude de la complaisance. Vous avez mieux aimé porter les imputations dont on vous a chargé, que de faire le moindre effort pour les détruire.

Mais ce sujet peut conduire à d'odieuses récriminations. Qu'il me soit permis seulement de vous rappeller ici, que vous leur avez dérobé une fille qu'ils aimoient chérement, & que le ressentiment qu'ils en ont conçu n'est que proportionné à leur tendresse & à la perte de leurs espérances. S'ils ont commis des fautes dans quelques-unes de leurs mesures, qui sera leur juge, lorsqu'ils ne se reconnoissent pas coupables? Vous, Monsieur, qui voulez juger de tout le monde à votre gré & qui ne voulez être jugé de personne, vous n'avez pas droit en particulier de vous établir leur juge. Ils peuvent donc marcher tête levée.

Pour ce qui me regarde moi-même, je dois laisser à votre justice (ainsi paroît en ordonner ma destinée) le soin de me traiter comme vous me croyez digne de l'être. Mais si votre conduite future, à l'égard de mes proches, n'est pas gouvernée par cette haine implacable dont vous accusez quelques-uns d'entr'eux, la splendeur de votre famille & l'excellent caractere d'une partie de la mienne serviront par degrés à ramener les esprits. Cette victoire n'est pas impossible, quoique je la croie d'autant plus difficile, que les prospérités extraordinaires

rendent l'une plus impatiente & plus ſenſible aux injures. Je vous avoue qu'en réfléchiſſant ſur le caractere de quelques perſonnes de ma famille, j'ai ſouvent gémi en ſecret, de voir que leur immenſe fortune étoit devenue pour eux comme un piege, auſſi dangereux peut-être que l'ont été pour vous quelques autres biens accidentels, qui étant moins immédiatement votre ouvrage, vous autoriſent moins encore à vous en glorifier.

Je n'ajouterai qu'une réflexion ſur le même ſujet : c'eſt que la complaiſance n'eſt point une baſſeſſe. Il y a de la gloire à céder, quoiqu'un eſprit violent ne la connoiſſe point. Peut-être mon frere n'y eſt-il pas plus ſenſible que vous. Mais comme vous avez des talents qu'il n'a point, je ſouhaiterois que les difficultés qui vous empêchent tous deux de vaincre une averſion mutuelle, vînſſent moins de votre part que de la ſienne; car c'eſt une de mes plus ardentes eſpérances, que vous parviendrez tous deux à vous voir quelque jour, ſans qu'une femme & une ſœur ait à trembler pour les ſuites. Non que je ſouhaite jamais de vous voir céder ſur des points qui concernent le véritable honneur : Non Monſieur. Je ſerois là-deſſus auſſi délicate que vous ; plus délicate, j'oſe le dire, parce que ma délicateſſe ſeroit plus uniforme. Que je trouve vaine & mépriſable, une fierté qui n'a pour objet que des points frivoles, & qui néglige ou qui tourne en raillerie les points d'importance !

„ Cet article obtenant la conſidération „ qu'il mérite, tout le reſte devient aiſé. Si „ j'acceptois la généreuſe penſion que vous „ m'offrez, avec les ſommes qui me revien- „ nent de la ſucceſſion de mon grand-pere, „ & qui doivent être conſidérablement „ multipliées depuis ſa mort, je regarde- „ rois comme un devoir de les mettre en „ réſerve pour le bien de la famille, & „ pour les événements qui peuvent arriver „ ſans avoir été prévus. Quant à mon uſage, „ je ſaurai toujours me borner à une très- „ petite partie de mon revenu, quel qu'il „ puiſſe être; & tout ce que je deſire, „ c'eſt de me trouver en état de ſatisfaire, „ dans l'occaſion, le penchant que j'ai à „ ſécourir les miſérables, auxquels il n'y a „ point de mauvaiſe conduite à reprocher. „ Dans cette vue, deux cents guinées bor- „ neroient honnêtement mes déſirs; ou s'il „ arrivoit que j'euſſe beſoin de quelque „ choſe de plus, je ne ferois pas difficulté „ de vous le demander; à moins cependant „ que vous défiant de votre propre écono- „ mie, vous ne jugeaſſiez à propos de me „ laiſſer la conduite d'une plus groſſe ſom- „ me, dont je vous rendrois compte régu- „ liérement.

„ A l'égard des habits, j'en ai deux com- „ plets, que je n'ai jamais portés, & qui „ peuvent ſuffire à préſent pour toutes ſortes „ d'occaſions. Pour les diamants, j'ai ceux „ de ma grand'mere, auxquels il ne manque „ que d'être remontés; outre la garniture

„ dont mon pere m'avoit fait préſent. Quoi-
„ qu'on ait refuſé de me les envoyer, je ne
„ doute point qu'ils ne me ſoient rendus,
„ lorſque je les ferai demander ſous un autre
„ nom; & juſqu'alors je ne deſire point
„ d'en porter.

„ Quant aux plaintes qui regardent ma
„ défiance, j'en appelle à votre propre
„ cœur. Si vous pouvez vous mettre un
„ moment à ma place, en jettant les yeux en
„ arriere ſur diverſes parties de vos actions,
„ de vos diſcours & de votre conduite, je
„ vous demande, Monſieur, ſi je ne mérite
„ pas plutôt votre approbation que votre
„ cenſure, & ſi de tous les hommes du mon-
„ de, vous n'êtes pas celui de qui je ſuis
„ le plus en droit de l'attendre. Si vous ne
„ le penſez pas, vous me permettrez de
„ vous avertir qu'il y a trop peu de rap-
„ port entre nos caracteres & nos idées,
„ pour vous faire jamais ſouhaiter entre
„ nous une liaiſon d'intérêts plus intime.

CL. HARLOVE.

20 *de Mai.*

Dorcas m'aſſure que l'original de ce charmant écrit étoit preſque déchiré en deux; dans quelque mouvement de dépit, je ſuppoſe. Convient-il à ce ſexe, dont la principale gloire eſt la douceur, la patience & la réſignation, de ſe laiſſer jamais emporter par la colère? Celle qui s'accorde ces libertés dans l'état de fille, ne ſera-t-elle pas capable d'en prendre de plus grandes avec le titre de femme?

Une femme en colere ! je veux bien l'apprendre à tout ce beau ſexe : c'eſt la plus folle de toutes les impudences que la colere d'une femme, ſi ce qu'elle ſe propoſe n'eſt pas une ſéparation éternelle ou la plus noire défiance. Car n'eſt-ce pas renoncer tout d'un coup à la douceur des plaintes, aux charmes de la perſuaſion, au pouvoir des tendres ſoupirs, à tout ce qu'il y a de touchant pour la majeſté impériale d'un mari dans les regards humbles, dans les geſtes & les accents de la douleur, qui hâtent la réconciliation, & dont l'effet ordinaire eſt de la rendre durable ? En ſuppoſant même que le tort ſoit de notre côté, les plaintes d'une femme n'en tirent-elles pas plus de force ? Il me ſemble que l'intérêt d'un mari eſt d'avoir quelquefois tort, pour faire briller ſa chere moitié. Miſs Howe dit à ma déeſſe que *l'adverſité eſt ſa ſaiſon brillante.* Je trouve qu'il y a de la généroſité dans un homme à faire briller ſa femme aux dépens de ſon propre repos, à lui permettre de triompher de lui par la patience : & quand il ſeroit trop jaloux de ſon autorité abſolue pour reconnoître ſur le champ le tort qu'il a, elle ne laiſſera pas de recueillir dans la ſuite le fruit de ſon reſpect & de ſa ſoumiſſion, par la haute idée qu'il concevra de ſa prudence & de ſon caractere obligeant. C'eſt le moyen de ſe rendre par degrés la maîtreſſe de ſon maître. Mais qu'une femme oſe réſiſter ! Qu'elle puiſſe mettre de la fureur dans ſes yeux & dans

ſon langage ! Ah ! Belford, c'eſt aſſez pour dégoûter tous les hommes ſenſés du mariage.

Dorcas a pris cet écrit dans un tiroir de la table de ſa maîtreſſe, qui étoit à le relire apparemment, lorſque je lui ai fait demander la permiſſion de prendre du thé avec elle; & la fine ſoubrette l'ayant apperçu entre ſes mains, a feint de détourner les yeux, pour lui laiſſer le temps de le cacher dans le tiroir où elle l'a trouvé.

Mais autant que j'en puis juger, il me ſemble que je me ſerois bien paſſé de cette lecture. Tout déterminé que j'étois à commencer mes opérations, je ſens qu'en un inſtant toutes mes réſolutions ſont changées en ſa faveur. Cependant je donnerois volontiers quelque choſe de bon, pour être convaincu qu'elle n'a pas affecté de cacher l'écrit devant ſa ſervante, dans la vue de le faire tomber entre mes mains; ou peut-être pour découvrir, ſuivant l'avis de Miſs Hovve, ſi Dorcas eſt plus de ſes amies que des miennes. Le moindre ſoupçon que j'en aurois, ne tourneroit point à ſon avantage. Je n'aime point qu'on emploie la ruſe avec moi. Chacun voudroit être le ſeul à qui l'exercice de ſes propres talents fût permis. Je crains auſſi que tu ne faſſes ſervir mes aveux à fortifier tes arguments. Mais ſois perſuadé que je ſais là-deſſus tout ce que tu peux me dire. Epargne-toi de miſérables réflexions, je t'en prie; & laiſſe cette excellente fille à moi & à notre deſtin, qui diſpoſera de nous

comme il l'a réſolu. Tu ſais les vers de Covvley (*).

Mais après tout, je ſuis fâché, preſque fâché, (comment le ſerois-je tout-à-fait, lorſqu'il ne m'eſt pas donné de le pouvoir?) Oui, preſque fâché de ne pouvoir me réſoudre au mariage, ſans avoir pouſſé l'épreuve un peu plus loin. Je viens de relire cette réponſe à mes articles. Que je la trouve adorable! Cependant, encore une fois cependant, cette réponſe ne m'a pas été envoyée; ainſi ce n'eſt pas la réponſe de ma charmante. Elle n'eſt point écrite pour moi, quoiqu'elle le ſoit à moi. Loin d'avoir voulu me l'envoyer, Clariſſe l'a déchirée, peut-être avec indignation, la croyant trop bonne apparemment pour moi. C'eſt l'avoir abſolument rétractée. Pourquoi donc ma folle tendreſſe cherche-t-elle à lui donner le même prix dans mon cœur, que ſi c'étoit une réponſe avouée? Cher Belford, je t'en prie, laiſſe-nous à notre deſtin. N'entremets pas tes inſenſés raiſonnements, pour affoiblir un eſprit déjà trop chancelant, & pour fortifier une conſcience qui s'eſt déclarée de ſon parti.

C'eſt à moi-même que je veux parler. Souviens-toi, Lovelace, de tes nouvelles découvertes. Souviens-toi de ſon indifférence, accompagnée de toutes les apparences de la haine & du mépris. Conſidere-la renfermée, même à préſent, dans ſes réſerves &

(*) Il cite un endroit de ce Poëte, qui attribue tout au Fatum.

dans ſes myſteres ; méditant des complots, autant que tu l'as reconnu, contre le droit ſouverain que tu as ſur elle à titre de conquête. Enfin rappelle-toi tout ce que tu as juré de te rappeller contre cette fiere beauté, qui n'eſt qu'une rebelle au pouvoir ſous lequel elle s'eſt engagée.

Mais comment te propoſes-tu donc de ſubjuguer cette douce ennemie ? Loin toute eſpece de force ; loin la néceſſité de l'employer, ſi elle peut être évitée ! Quel triomphe à ſe promettre de la force ? Eſt-ce vaincre la volonté ? Eſt-ce faire ſervir par degrés les tendres paſſions du cœur à ſa propre défaite ?

Ma maudite réputation, comme je l'ai ſouvent remarqué, a toujours été contre moi. Cependant Clariſſe n'eſt-elle pas une femme ? Ne puis-je trouver un inſtant de demie-faveur, ſi ce n'eſt pas abſolument la haine qui l'indiſpoſe contre moi ?

Mais qu'emploierai-je pour la tenter ? Elle eſt née pour les richeſſes ; elle les mépriſe, parce qu'elle en connoît la vanité. Des joyaux, des ornements.... de quel prix peuvent-ils être pour une ame qui doit ſentir ce qu'elle vaut, & ne rien connoître de plus précieux qu'elle même ? L'amour, ſi je ſuppoſe qu'elle en ſoit ſuſceptible, eſt veillé ſi ſoigneuſement dans ſon cœur par la modeſtie & la prudence, que je ne puis eſpérer de le trouver un moment ſans ces deux gardes ; & leur attention eſt ſi ſcrupuleuſe, qu'ils ſonnent l'alarme avant le danger.

D'ailleurs l'amour de la vertu ſera toujours ſon amour dominant. Elle l'a reçu de la nature ; ou s'il eſt né dans elle, il y a pouſſé de ſi fortes racines, qui ſe ſont tellement mêlées par la longueur du temps, avec les fibres du cœur & les principes de la vie, qu'il eſt ſans doute impoſſible de ſéparer les unes, ſans détruire entiérement les autres.

Quelle voie faut-il donc prendre, pour faire abandonner ſes principes à cette incomparable fille, & pour me procurer une victoire qui l'aſſujettiroit pour toujours à moi ? En vérité, Belford, lorſque je ſuis aſſis près d'elle, occupé à contempler ſes charmes, toute mon ame dans mes yeux, & faiſant réflexion, après l'avoir vue tranquille & ſéreine, quelles ſeroient ſes penſées, ſi elle pouvoit connoître le fond de mon cœur comme moi ; lorſque je la vois troublée, incertaine, & que conſidérant la juſtice de ſes craintes, je ſuis obligé de m'avouer à moi-même qu'elles ne ſont pas comparables au danger, je ſens quelquefois mon cœur prêt à me trahir ; quelquefois je ſuis prêt à me jetter à ſes pieds, à lui faire l'aveu de mes infames deſſeins, celui de mon repentir, & à me mettre dans l'impuiſſance d'en uſer indignement avec cette créature angélique.

Comment arrive-t-il que les honnêtes ſentiments de reſpect, d'amour & de compaſſion s'évanouiſſent ? Ma foi, c'eſt Miſs Hovve qui te l'apprendra. Elle dit que je ſuis un *diable* ; en vérité, je crois du moins que le diable a beaucoup de part à mes

agitations. Es-tu content de mon ingénuité? Tu vois avec quelle franchiſe je m'ouvre à toi; mais ne vois-tu pas auſſi que plus je me rends juſtice à moi-même, moins je laiſſe de matiere à tes reproches. O Belford! Belford! il m'eſt impoſſible, du moins à préſent, impoſſible, te dis-je, de me marier.

Penſes-tu à ſa famille, qui eſt compoſée de mes plus mortels ennemis; & qu'il faut plier les genoux devant eux, ou la rendre auſſi malheureuſe par ma fierté, qu'elle peut jamais l'être par mes épreuves? Penſes-tu que je pourrai l'accuſer de les aimer trop, c'eſt-à-dire, plus qu'elle ne m'aimera moi-même?

Elle paroît aujourd'hui me mépriſer. Miſs Hovve déclare qu'elle a pour moi un mépris réel. Etre mépriſé par une femme! Qui ſoutiendroit cette idée! Etre ſurpaſſé auſſi par une femme, dans quelque partie louable du ſavoir! Prendre *des leçons*, *des inſtructions* d'une femme! Mais je parle de mépriſer: n'a-t-elle pas pris du temps elle-même, pour examiner ſi elle ne me hait pas? Je vous hais du fond du cœur, me diſoit-elle, il n'y a pas plus long-temps qu'hier. „ Apprends, homme, que mon „ ame eſt au-deſſus de la tienne. Ne me „ preſſe pas de te dire combien je crois „ mon ame ſupérieure à la tienne. „ Que j'étois petit alors, au témoignage de mon propre cœur! Une ſupériorité ſi viſible ſur un eſprit auſſi fier que le mien! Eſt-il donc

vrai que je ne ſois qu'une pauvre machine ? C'eſt trop auſſi que de me croire réduit à ce point. Lovelace s'avilit quelquefois ſoi-même ; mais Lovelace n'eſt point une machine.

Depuis que les choſes ont été pouſſées ſi loin, quel ſeroit mon malheur après le mariage, ſi dans un accès de mauvaiſe humeur, j'avois à me reprocher de n'avoir pas pouſſé l'épreuve à ſon dernier point ? Cependant, je ne ſais quel nom donner à ce qui m'arrive ; mais au moment que je parois devant cette divine perſonne, elle me communique ſa vertu. Je deviens auſſi pur qu'elle ; ou du moins le reſpect & la crainte arrêtent mes téméraires deſirs. Quel doit être le pouvoir qui produit un effet ſi ſurprenant, depuis ſi long-temps qu'elle eſt dans ma dépendance, malgré l'aiguillon continuel de quelques perſonnes de ſon propre ſexe, & malgré celui de ma paſſion ! Comment expliquer ce miracle dans un Lovelace !

J'ai honte, Belford, de toutes les extravagances que je viens d'écrire. Où me ſuis-je laiſſé emporter, & par quoi ? Ne m'aideras-tu point à deviner & par quoi ? O conſcience, ſombre traîtreſſe ! C'eſt toi qui m'as fait prendre parti contre moi-même. D'où viens-tu ? Où t'es-tu cachée, pour me ſurprendre ainſi dans mes plus doux moments ? Demeure ſeulement neutre, avec le deſtin, dans cet important démêlé ; & ſi je ne réuſſis pas à réduire cet ange au rang des femmes, pour orner ce ſexe & la na-

ture humaine, (car elle leur feroit honneur par ſes foibles mêmes,) alors je ſuis à toi, & jamais je n'entreprendrai de te réſiſter.

Ici, Belford, je me ſuis levé. Je me ſuis ſecoué quelques moments. Ma fenêtre étoit ouverte. La conſcience, cette hardie, cette incommode hôteſſe, a pris ſon vol dans les airs. Cependant je l'apperçois encore. Je la vois, je la vois qui s'éloigne, qui diminue à mes yeux & qui leur échappe par degrés. Ma foi, elle entre dans les nues. Je la perds de vue, & je me retrouve encore une fois.

ROBERT LOVELACE.

LETTRE CLXXXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi 23 Mai.

IL étoit temps, & j'ai fort bien fait de renoncer à Madame Fretchvill & à ſa maiſon. Mennell m'eſt venu déclarer qu'en conſcience & en honneur, il ne peut aller plus loin. Il ne voudroit pas, dit-il, pour le monde entier, ſervir à tromper une perſonne de ce mérite. Je ſuis un fou, Meſſieurs, de vous avoir accordé l'honneur de la voir. Depuis ce moment, je vous trouve à tous deux des ſcrupules, dont vous n'auriez pas été capables l'un & l'autre, ſi vous aviez cru ſimplement qu'il fût queſtion d'une femme.

Eh bien! je ne puis qu'y faire. Mennell a

consenti néanmoins, quoiqu'avec un peu de réſiſtance, à m'écrire une lettre ; pourvu que cette démarche ſoit la derniere que j'exige de lui dans mon entrepriſe.

Je m'imaginois, lui ai-je dit, que ſi je pouvois introduire la femme de chambre de Madame Fretchvill à ſa place, il n'auroit pas d'objection à faire contre ce nouveau ſyſtême. Non, m'a-t-il répondu ; mais n'eſt-ce pas une pitié.... La pitoyable ame ! Ces pitiés ridicules reſſemblent à celles de certaines gens, qui ne voudroient pas pour tout au monde avoir tué un innocent poulet, mais qui ſont les plus avides à le dévorer lorſqu'il eſt tué.

Cette lettre enfin donne la petite vérole à la femme de chambre, qui l'a malheureuſement communiquée à ſa vaporeuſe maîtreſſe. Les vaporeux, comme tu ſais, ſont la proie continuelle des maladies. Qu'on en nomme une en leur préſence, c'eſt auſſi-tôt la leur. Mais il n'eſt pas beſoin de plus d'explications, après ce que je t'ai fait entendre dans ma lettre précédente. La Dame, par conſéquent, ne peut quitter ſa maiſon, & le rôle de Mennell eſt fini. Il faut abandonner ce *pitoyable homme* aux reproches de ſa conſcience, mais pour ſes péchés propres, & non pour ceux d'autrui.

Sa lettre eſt adreſſée *à Monſieur, ou, dans ſon abſence, à Madame Lovelace.* Madame m'avoit refuſé l'honneur de me voir & de dîner avec moi. J'étois abſent de la maiſon lorſque la lettre eſt arrivée. Elle l'a ouverte.

Ainſi, toute fiere & toute impertinente qu'elle eſt, la voilà Madame Lovelace de ſon conſentement. Je ſuis ravi que la lettre ſoit venue, avant que nous ſoyons entiérement réconciliés. Peut-être auroit-elle jugé, dans un autre temps, que c'étoit quelque invention pour amener un délai. D'ailleurs nous pouvons racommoder à préſent tout à la fois nos querelles anciennes & nouvelles. Voilà ce qui s'appelle une invention. Mais quelle différence, d'elle aujourd'hui, à ce qu'elle étoit lorſque je l'ai vue pour la premiere fois! Que ſon cœur hautain doit être humilié, pour craindre de moi des délais & pour n'avoir plus d'autre ſujet de chagrin!

Je ſuis rentré à l'heure du dîner. Elle m'a envoyé la lettre, avec des excuſes pour l'avoir ouverte. Elle l'avoit fait ſans réflexion. Orgueil de femme, Belford! Penſer à ce qu'on fait, & retourner ſur ſes pas!

Je lui ai fait demander la permiſſion de la voir ſur le champ; mais elle ſouhaite que notre entrevue ſoit remiſe à demain au matin. Compte qu'avant que j'aie fini avec elle, je l'amenerai à confeſſer qu'elle ne peut me voir trop ſouvent.

Mon impatience étoit ſi vive, dans une occaſion *ſi peu attendue*, que je n'ai pu me défendre de lui écrire, „ pour lui exprimer „ combien j'étois affligé de cet accident, „ & pour lui dire auſſi, que ce n'étoit pas „ une raiſon de différer le jour heureux, „ puiſqu'il ne dépendoit pas d'une maiſon-

(Elle le savoit fort bien, dira-t-elle; & je le savois aussi) J'ajoute que Madame Fretchvill ayant la politesse de témoigner, par M. Mennell, le chagrin qu'elle a de ce contre-temps, & le desir qu'elle auroit que nous pussions un peu nous y prêter, il me semble qu'aussi-tôt que je serois le plus heureux de tous les hommes, nous pourrions aller passer deux ou trois mois de l'été au Château de Median, pour attendre qu'elle fût rétablie.

Je suis trompé, si la chere personne ne prend cet accident fort à cœur. Malgré mes instances répétées, elle ne se relâche point sur la résolution de ne me voir que demain. Ce sera dès six heures du matin, s'il vous plaît. Assurément, *il me plaira.* Comment soutenir, Belford, de ne la voir qu'une fois le jour!

T'ai-je dit que j'ai écrit à Miss Charlotte Montaigu, pour lui marquer ma surprise de n'avoir point encore reçu la réponse de Milord sur un sujet si intéressant? Je lui ai parlé, dans ma lettre, de la maison que j'allois prendre, & des délais de la vaporeuse Madame Fretchvill.

C'est à contre-cœur que j'engage dans cette affaire quelqu'un de ma famille, homme ou femme; mais je ne puis mettre trop de sûreté dans mes mesures. Je vois qu'ils pensent déjà aussi mal de moi qu'ils le peuvent. Tu m'avertis toi-même que l'honnête *Pair* appréhende que je ne joue à cette admirable fille *quelqu'un de mes infames tours.*

Je reçois à l'inſtant une réponſe de Miſs Charlotte. Cette pauvre couſine n'eſt pas bien. Elle ſe plaint d'un mal d'eſtomac. Je ne ſuis pas étonné que l'eſtomac d'une fille la tourmente ; c'eſt le mal de cet état. Qu'on leur donne un homme à faire enrager, elles ſont ſoulagées de moitié, parce que leur eſtomac trouve à s'exercer hors d'elles-mêmes. Pauvre Charlotte ! Mais je ſavois qu'elle étoit aſſez mal : c'eſt ce qui m'a excité à lui écrire, & à lui témoigner un peu de chagrin de ce qu'elle n'eſt pas encore venue à la ville, pour rendre viſite à ma charmante.

Voici la copie de ſa lettre. Tu riras de voir que la moindre de ces petites guenons me cathéchiſe. Ils ſe repoſent tous ſur la bonté de mon caractere.

CHER COUSIN,

Depuis long-temps, nous ſommes de jour en jour dans l'eſpérance d'apprendre que vous êtes heureuſement lié. Milord a été fort mal ; cependant on n'a pu lui ôter le deſir de vous répondre lui-même. C'eſt peut-être la ſeule occaſion qu'il aura jamais de vous donner quelques bons avis, auxquels il eſpere que vous attacherez un peu de poids. Chaque jour il n'a pas ceſſé de s'y employer, dans les moments de relâche que ſa goutte lui a laiſſés. Sa lettre ne demande plus que d'être revue. Il eſpere qu'elle fera plus d'impreſſion ſur votre eſprit, lorſqu'elle ſera écrite entiérement de ſa propre main.

En vérité, mon cher couſin, ſon cœur n'eſt occupé que de vous. Je ſouhaiterois que vous euſſiez, pour vous-même, la moitié ſeulement de l'affection qu'il vous porte. Mais je ſuis perſuadée auſſi que ſi toute la famille vous aimoit moins, vous vous en aimeriez davantage.

Les moments, où Milord ne pouvoit écrire, ont été employés à conſulter Pritchard, ſon homme d'affaires, ſur les biens dont il veut ſe défaire en votre faveur, à cette heureuſe occaſion; dans la vue de vous faire une réponſe agréable, & de vous prouver par des effets combien il eſt ſenſible à votre invitation. Je vous aſſure qu'il s'en glorifie beaucoup.

Pour moi, je ne me porte pas trop bien, & depuis quelques ſemaines j'ai beaucoup ſouffert de mes anciens maux d'eſtomac. Sans une raiſon ſi forte, je n'aurois pas attendu ſi long-temps à me procurer l'honneur que vous me reprochez d'avoir différé. Ma tante Lawrance, qui étoit réſolue de m'accompagner, n'a pas été libre un moment. Vous ſavez ſes affaires. L'adverſe partie, qui eſt actuellement ſur les lieux, lui a fait des propoſitions d'accommodement. Mais vous pouvez compter qu'auſſitôt que notre chere couſine, qui l'eſt déjà du moins par nos deſirs & notre affection, ſera établie dans le nouveau logement dont vous me parlez, nous aurons l'honneur de lui faire notre viſite; & ſi le courage lui manquoit pour avancer l'heureux jour, (ce

qui ne paroît pas impossible, permettez-moi de le dire, quand on considere à quel homme il est question de s'engager) nous tâcherons de lui en inspirer, & nous répondrons pour vous. Au fond, Cousin, je crois que vous auriez besoin d'être régénéré par un nouveau baptême, pour devenir digne d'un si grand bonheur. Qu'en pensez-vous?

Milord vient me dire actuellement qu'il vous dépêchera demain un exprès avec sa lettre. Ainsi, j'aurois pu me dispenser de vous écrire. Mais puisque la mienne est faite, elle partira. J'en charge *Empson*, qui va monter à cheval pour retourner à Londres.

Mes compliments les plus tendres, & ceux de ma sœur, à la plus digne personne du monde. Je suis, mon cher Cousin, votre, &c.

CHARLOTTE MONTAIGU.

Tu vois que cette lettre ne pouvoit arriver plus à propos. J'espere que Milord ne m'écrira rien que je ne puisse montrer à ma charmante. Je viens de lui envoyer la lettre de Charlotte, & j'en espere d'heureux effets.

(Miss Clarisse, dans une lettre que l'Editeur supprime, rend compte à son amie de ce qui s'est passé entr'elle & M. Lovelace. Elle se ressent de sa conduite avec sa dignité ordinaire. Mais lorsqu'elle arrive à la lettre de M. Mennell, elle presse Miss Howe d'achever son système pour sa delivrance, dans la resolution de l'executer. Cependant, sous une autre date, où elle lui envoie la lettre de Miss Montaigu, elle change de pensée, &

elle la prie de ſuſpendre ſes conventions avec Madame Tovvnſend.)

„ J'avois commencé, dit-elle, à trouver „ fort ſuſpect tout ce qu'il m'a dit de Ma„ dame Fretchvill & de ſa maiſon ; & mes „ ſoupçons tomboient juſques ſur M. Men„ nell, quoique je lui trouve la phyſiono„ mie honnête. Mais à préſent que M. Lo„ velace a communiqué à ſa famille le deſ„ ſein qu'il a de prendre cette maiſon, & „ qu'il a même engagé quelques-unes de ſes „ Dames a m'y rendre une viſite, j'ai peine „ à ne me pas faire un reproche de l'avoir „ cru capable d'une ſi vile impoſture. Ce„ pendant ne doit-il pas ſe prendre à lui„ même de l'embarras qu'il me cauſe par „ une conduite inexplicable ; & de celui „ qu'il met dans ſes propres intentions ; „ comme je le dis ſouvent, ſi elles ſont auſſi „ bonnes que je veux encore me le per„ ſuader ?

LETTRE CLXXXVII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mercredi, 24 de Mai.

(Il raconte à ſon ami l'entrevue qu'il a eue le matin avec Miſs Clariſſe, & l'heureux effet qu'a produit ſur elle la lettre de ſa couſine Montaigu. Cependant il ſe plaint qu'elle n'a point encore banni tout-à-fait la réſerve; ce qu'il attribue à de pures formalités.) Il continue :

J'AVOUE qu'il n'eſt pas au pouvoir d'une femme d'être abſolument ſincere dans ces occaſions. Mais pourquoi ? Courent-elles donc tant de riſque à ſe laiſſer voir telles qu'elles ſont ?

J'ai regretté la maladie de Madame Fretchvill, ai-je dit à ma chere Clariſſe, parce que l'intention que j'ai eue de la fixer dans cette maiſon, avant que l'heureux lien fût formé, l'auroit miſe, réellement comme en apparence, dans cette indépendance parfaite qui étoit néceſſaire pour montrer à tout le monde que ſon choix étoit libre; & que les Dames de ma famille auroient ambitionné de lui faire la cour dans ſon nouvel établiſſement, tandis que je me ſerois occupé à préparer les articles & les équipages. Par tout autre motif, ai-je ajouté, la

choſe me touchoit aſſez peu, puiſqu'après la célébration, il nous étoit auſſi commode de nous rendre au château de Median, ou près de Milord au château de M.... ou chez l'une ou l'autre de mes deux tantes; ce qui nous auroit donné tout le temps néceſſaire pour nous fournir de domeſtiques & d'autres commodités.

Tu ne ſaurois t'imaginer avec quelle charmante douceur elle me prêtoit ſon attention.

Je lui ai demandé ſi elle avoit eu la petite vérole?

C'eſt de quoi ſa mere & Madame Norton, m'a-t-elle répondu, n'ont jamais été bien ſûres. Mais quoiqu'elle ne la craignît point, elle ne ſe ſoucioit pas d'entrer ſans néceſſité dans des lieux où elle étoit. Fort bien, *ai-je penſé en moi-même.* Sans cela, lui ai-je dit, il n'auroit pas été mal à propos qu'elle eût pris la peine de voir cette maiſon avant que de partir pour la campagne, parce que ſi elle n'étoit pas de ſon goût, rien ne m'obligeoit de la prendre.

Elle m'a demandé ſi elle pouvoit prendre copie de la lettre de ma couſine? Je lui ai dit qu'elle pouvoit garder la lettre même, & l'envoyer à Miſs Hovve, parce que je ſuppoſois que c'étoit ſon intention. Elle a baiſſé la tête vers moi, pour me remercier. Qu'en dis-tu, Belford? Je ne doute pas que bientôt je n'obtienne une révérence. Qu'avois je beſoin d'effrayer cette douce créature par mes rodomontades? Cependant, je ne crois pas avoir mal fait de me

rendre un peu terrible. Elle me reproche d'être un homme impoli : chaque trait de civilité, de la part d'un homme de cette eſpece, eſt regardé comme une faveur.

En raiſonnant ſur les articles, je lui ai dit que de tous les gens d'affaires, j'aurois ſouhaité que *Pritchard*, dont Miſs Charlotte parle dans ſa lettre, eût été le ſeul que Milord n'eût pas conſulté. Pritchard, à la vérité, étoit un fort honnête homme. Il étoit attaché depuis long-temps à la famille. Il en connoiſſoit les biens & leur ſituation, mieux que Milord ou que moi-même. Mais Pritchard avoit le défaut de la vieilleſſe, qui eſt la lenteur & la défiance. Il faiſoit gloire d'être auſſi habile qu'un Procureur ; & pour ſoutenir cette miſérable réputation, il ne négligeroit pas la moindre formalité, quand la couronne impériale dépendroit de ſa diligence.

Dans cette converſation, je n'ai pas baiſé ſa main moins de cinq fois, ſans qu'elle m'ait repouſſé. Bon Dieu ! cher ami, combien de mouvements ſe ſont élevés dans mon généreux cœur ! Elle étoit tout-à-fait obligeante en me quitant. Elle m'a demandé, en quelque ſorte, la permiſſion de ſe retirer, pour relire la lettre de Miſs Charlotte. Je crois qu'elle a plié les genoux vers moi ; mais je n'oſe l'aſſurer. Que nous ſerions heureux depuis long-temps l'un & l'autre, ſi cette chere perſonne avoit toujours eu pour moi la même complaiſance ! J'aime le reſpect ; & ſoit que je le mérite ou non,

je m'en ſuis toujours fait rendre, juſqu'à ce que j'ai commencé à connoître cette fiere beauté.

C'eſt à préſent, Belford, que nous ſommes en fort bon train, ou le diable s'en mêle. Une ville fortifiée a ſes endroits forts & ſes endroits foibles. J'ai pouſſé mes attaques ſur les parties imprenables. Je ne doute point que je n'emporte le reſte en contrebande, puiſquelle n'a pas fait difficulté d'employer des *contrebandiers* contre moi. Ce que nous attendons à préſent, c'eſt la réponſe de Milord.

Mais j'ai preſque oublié de t'apprendre que nous n'avons pas été peu alarmés, par quelques informations qu'on a priſes ici ſur ma charmante & ſur moi. C'eſt un homme de fort bonne apparence, qui engagea hier un artiſan du voiſinage à faire appeller Dorcas. Il lui fit diverſes queſtions ſur mon compte; & comme nous ſommes logés & nourris dans la même maiſon, il lui demanda particuliérement ſi nous ſommes mariés.

Cette aventure a jetté ma charmante dans une vive inquiétude. En réfléchiſſant ſur les circonſtances, je lui ai fait obſerver combien nous avions eu raiſon de déclarer que nous ſommes mariés. Les recherches, lui ai-je dit, viennent probablement de la part de ſon frere; & notre mariage étant avoué, peut-être n'entendrons-nous plus parler de ſes complots. L'homme, à ce qu'il paroît, étoit fort curieux de ſavoir quel jour la

cérémonie avoit été célébrée. Mais Dorcas a refusé de lui donner d'autres lumieres que sur notre mariage ; avec d'autant plus de réserve, qu'il n'a pas voulu s'expliquer sur les motifs de sa curiosité.

LETTRE CLXXXVIII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

24 Mai.

QUE le diable emporte ce cher oncle! J'ai reçu enfin sa lettre : mais je ne puis la montrer, sans exposer le chef de notre famille à passer pour un fou. Il a lâché sur moi un détestable amas de proverbes. Je m'etois imaginé qu'il avoit épuisé son magasin dans la lettre qu'il t'a écrite. Garder son écrit, différer à le faire partir, pour se donner le temps de ramasser ce tas d'impertinences! Au diable *la sagesse des Nations*, s'il est besoin, à sa propre honte, d'en joindre tant ensemble pour l'instruction d'un seul homme. Cependant je suis bien aise de voir mon entreprise fortifiée de cette folle piece, puisque dans toutes les affaires humaines le commode & l'incommode, le bon & le mauvais sont tellement mêlés, qu'on ne peut obtenir l'un sans l'autre.

J'ai déjà offert à ma belle le billet de banque qui accompagne la lettre, & je lui ai lu

lu quelques endroits de la lettre même. Mais elle a refusé le billet ; & moi qui suis en argent, je suis résolu de le renvoyer. Elle paroît souhaiter beaucoup de lire la lettre entiere ; & lorsque je lui ai dit que j'y consentirois volontiers, si je ne craignois d'exposer l'Ecrivain, elle m'a répondu que je ne courrois pas ce risque avec elle, & qu'elle avoit toujours préféré le cœur à la tête : j'ai compris ce qu'elle vouloit dire ; je ne l'en ai pas remerciée.

Je lui transcrirai tout ce qui m'est favorable. Cependant, en dépit de moi-même, elle aura la lettre, & mon ame avec la lettre, pour un baiser volontaire.

Elle a trouvé le moyen d'obtenir la lettre sans la récompense. Le diable m'emporte si j'ai eu le courage de lui proposer ma condition. Admire dans ton ami ce nouveau caractere de timidité : j'éprouve que la véritable honnêteté, dans une femme, tient en respect les présomptueux mêmes. Sur mon ame, Belford, je crois que de dix femmes qui tombent, neuf doivent s'en prendre à leur propre vanité, à leur légéreté, à leur défaut de circonspection & de réserve.

Je m'attendois à prendre ma récompense, lorsqu'elle me rendroit une lettre qui nous est si favorable à tous deux. Mais elle me la renvoie cachetée, par Dorcas : j'aurois dû juger qu'avec sa délicatesse, il y

à deux ou trois endroits, qui l'empêcheroient de paroître immédiatement après les avoir lus : je te l'envoie ; & je m'arrête ici, pour te laisser le temps de la lire. Tu me la renverras, aussi-tôt que tu l'auras lue.

LETTRE CLXXXIX.

Milord M..... à M. LOVELACE.

Mardi, 23 de Mai.

(*) UNE *rue est longue lorsqu'elle ne tourne point.* Ne vous moquez pas de mes proverbes. Vous savez que je les ai toujours aimés. Si vous aviez fait de même, vous vous en trouveriez mieux ; soit dit sans vous offenser. J'oserois jurer que la belle personne, qui se destine suivant toute apparence à faire bientôt votre bonheur, est fort éloignée de les mépriser ; car on m'a dit qu'elle écrit fort bien, & que toutes ses lettres sont remplies de sentences. Que Dieu vous convertisse ! Il n'y a qu'elle & lui dont on puisse attendre ce miracle.

Je ne doute plus qu'enfin vous ne soyez disposé à vous marier, comme votre pere & tous vos ancêtres l'ont fait avant vous. Sans cela, vous devez sentir que vous n'auriez aucun droit à mon héritage, & que vous n'en pourriez communiquer à vos descen-

(*) On doit connoître assez le caractere de ce vieux Seigneur, pour entrer dans le goût de cette lettre.

dants s'ils n'étoient légitimes : ce point mérite votre attention, Monsieur. *Un homme n'est pas toujours fou, quoique tout homme le soit quelquefois.* Mais on se flatte qu'à présent vos folies touchent à leur fin.

Je sais que vous avez juré vengeance contre la famille de votre belle Dame. Il n'y faut plus penser ; vous devez regarder tous ses parents comme les vôtres, & prendre le parti de l'oubli & du pardon. Lorsqu'ils vous reconnoîtront pour un bon mari, & pour un bon pere, (ce que je demande à Dieu, pour le bien de tout le monde) ils s'étonneront eux-mêmes de leur folle antipathie, & ne manqueront pas de vous en faire des excuses. Mais tandis qu'ils vous regardent comme un méprisable libertin, comment pourroient-ils vous aimer, ou trouver leur fille excusable ?

Il me semble que je dirois volontiers quelques mots de consolation à votre Dame, qui doit être, sans doute, fort embarrassée à trouver le moyen de tenir en bride un esprit aussi indocile que vous l'avez été jusqu'à présent. Je lui ferois entendre, qu'avec des raisonnements solides & des paroles douces, elle peut faire tout ce qu'elle voudra de vous. Quoiqu'en général, vous ayiez la tête facile à s'échauffer, les paroles douces sont capables de vous refroidir, & de vous ramener au tempérament nécessaire pour votre guérison. Plût au ciel, que la pauvre Milady, votre tante, qui est morte depuis long-temps, eût été susceptible du même

remede! Que Dieu faſſe paix à ſon ame! je ne veux pas faire de reproche à ſa mémoire. *On ſent le mérite lorſqu'il n'eſt plus:* je connois aujourd'hui le ſien; & ſi j'étois parti le premier, elle diroit peut-être la même choſe de moi.

Il y a beaucoup de ſageſſe dans cette vieille ſentence: *Dieu puiſſe m'envoyer un ami, pour m'avertir de mes fautes; ou du moins un ennemi, il me les dira de même.* Ce n'eſt pas que je ſois votre ennemi, & vous le ſavez fort bien. *Plus on a de nobleſſe, plus on a d'humilité.* Souffrez donc mes avis, ſi vous voulez qu'on vous croie le cœur noble. Ne ſuis-je pas votre oncle? N'ai-je pas deſſein de faire plus pour vous, que vous n'auriez pu attendre de votre pere? Je conſens même, puiſque vous le déſirez, à vous ſervir de pere lorſque vous ſerez à l'heureux jour. Faites mes compliments là-deſſus à ma chere niece, & dites-lui, que je m'étonne beaucoup qu'elle différe ſi long-temps votre bonheur.

Je vous prie de lui apprendre que mon deſſein eſt de lui offrir, (à elle & non à vous) mon château de Lancashire, ou celui de Median, dans le comté d'Herford, & de mettre ſur ſa tête mille livres ſterlings de rente annuelle, pour lui faire voir que notre famille n'eſt pas capable de prendre de vils avantages. Vous aurez les donations en bonne forme. Pritchard fait toutes mes affaires ſur le bout du doigt: c'eſt un bon & vieux domeſtique, que je recom-

mande à l'affection de votre Dame. Je l'ai déjà consulté : il vous dira ce qui est le plus avantageux pour vous, & le plus agréable pour moi.

Je suis encore très-mal de ma goutte ; mais je me mettrai dans une litiere, aussitôt que vous aurez fixé le jour. Je serai dans la joie de mon cœur, si je puis joindre vos mains, & trouvez bon que je vous le déclare : si vous n'êtes pas le meilleur de tous les maris avec une jeune personne qui a montré pour vous tant de courage & de bonté, je vous renonce d'avance, & je mettrai sur elle & sur les enfants qu'elle aura de vous, tout ce qui dépend de ma volonté ; sans qu'il soit plus question de vous, que si vous n'étiez pas au monde.

Demandez-vous quelque chose de plus pour votre sûreté ? parlez hardiment ; je suis prêt à le faire, quoique ma parole, comme vous savez, soit aussi sacrée qu'un écrit. Lorsque les Harloves sauront mes intentions, nous verrons s'ils sont capables de rougir, & de prendre la honte pour eux-mêmes.

Vos deux tantes ne demandent que de savoir le jour, pour mettre tout le pays en feu autour d'elles, & pour faire tourner la tête de joie à tous leurs vassaux. Si quelqu'un des miens étoit sobre ce jour-là, Pritchard a ordre de le chasser. A la naissance de votre premier enfant, si c'est un garçon, je ferai quelque chose de plus pour

vous, & toutes les réjouiſſances ſeront renouvellées.

Je conviens que j'aurois dû vous écrire plutôt; mais je me ſuis imaginé que ſi vous trouviez ma réponſe trop lente, & ſi vous étiez preſſé pour le jour, vous m'en donneriez avis par un ſecond exprès. Ma goutte m'a furieuſement tourmenté: d'ailleurs, comme vous ſavez, je ne ſuis plus un prompt écrivain quand je veux faire une bonne lettre. La compoſition eſt un exercice que j'entendois autrefois fort bien, & Milord Lexington me louoit ſouvent là-deſſus: mais l'ayant interrompue depuis long-temps, j'avoue que je ne ſuis plus le même. Ajoutez que dans ces circonſtances, j'ai voulu tout écrire de ma propre main & ſur ma ſeule mémoire, pour vous donner les meilleurs avis dont je ſuis capable, parce que je n'en aurai peut-être jamais la même occaſion. Vous avez toujours eu l'étrange méthode de tourner le dos à tout ce que je vous ai dit: mais j'eſpére qu'aujourd'hui vous ferez plus d'attention au conſeil que je vous donne pour votre propre bien.

J'avois une autre vue; j'en avois même deux: l'une, à préſent que vous êtes *comme ſur le bord* du mariage, & que *vous avez jetté enfin votre gourme*, de vous donner quelques inſtructions ſur votre conduite publique & privée, dans le cours de cette vie mortelle. Me connoiſſant les bonnes intentions que j'ai pour vous, votre devoir eſt de m'entendre; peut-être ne l'auriez-vous

jamais fait, dans une occaſion moins extraordinaire.

La ſeconde eſt de faire connoître à votre chere Dame, qui écrit elle-même ſi bien & ſi *ſententieuſement*, que ſi vous n'avez pas mieux valu juſqu'à préſent, ce n'eſt pas notre faute, ni manque d'excellents avis.

Je commence en peu de mots par la conduite que vous devez tenir en public & en particulier: ſi vous me croyez capable de vous donner là-deſſus quelques lumieres, je ſerai court, n'ayez pas d'inquiétude.

Dans la vie privée, ayez pour votre femme l'affection qu'elle mérite. *Que vos actions faſſent votre éloge.* Soyez un bon mari; & donnez ainſi le démenti à tous ceux qui ne vous aiment point: faites-les rougir de leurs propres ſcandales, & donnez-nous ſujet de nous glorifier que Miſs Harlove ne s'eſt pas fait déshonneur à elle-même, ni à ſa famille, en entrant dans la nôtre. Faites-cela, cher neveu, & vous êtes ſûr à jamais de mon amitié & de celle de vos tantes.

A l'égard de votre conduite publique, voici ce que j'aurois à ſouhaiter. Mais je compte que la ſageſſe de votre femme nous ſervira de guide à tous deux. Point de hauteur, Monſieur; car vous ſavez que juſqu'à préſent votre ſageſſe n'a pas fort éclaté.

Entrez au Parlement le plutôt qu'il vous ſera poſſible. Vous avez des talents qui doi-

vent vous faire eſpérer d'y faire une grande figure. Si quelqu'un eſt propre à faire des loix capables de ſubſiſter, ce ſont ceux à qui les anciennes n'ont pu ſervir de frein. Soyez aſſidu aux aſſemblées. Tandis que vous ſerez dans la chambre du Parlement, vous n'aurez pas l'occaſion de commettre le mal, ou du moins aucun mal qu'on puiſſe reprocher à vous ſeul.

Lorſque le temps de l'élection ſera venu, vous n'ignorez pas que vous aurez deux ou trois bourgs à choiſir; mais j'aimerois mieux que vous fuſſiez pour le comté. La faveur ne vous manquera pas, j'en ſuis ſûr. Etant ſi bel homme, toutes les femmes obtiendront pour vous les voix de leurs maris. J'attendrai vos harangues avec une extrême impatience: je ſouhaiterois que vous parlaſſiez dès le premier jour, ſi l'occaſion s'en préſente. Vous ne manquez pas de courage; vous avez aſſez bonne opinion de vous-même & aſſez mauvaiſe des autres, pour ne pas demeurer en arriere dans ces occaſions.

Pour ce qui regarde les méthodes de la Chambre, je vous connois aſſez d'élévation d'eſprit, pour me faire craindre que vous ne les jugiez trop au deſſous de vous. Prenez garde à ce point. Je redoute biens moins, de votre part, un défaut de bonnes manieres. Avec les hommes, vous ne manquez point de décence lorſqu'ils ne vous irritent pas mal à propos: ſur cet article, je vous donne pour regle de ſouffrir les contradictions

d'autrui, avec autant de patience que vous en demanderiez pour les vôtres.

Quoique je ne souhaite pas de voir un partisan outré de la cour, je serois fâché que vous fussiez du parti des mécontents. Je me souviens, (& je crois même l'avoir jetté par écrit) d'un bon mot de mon vieil ami, Sir *Archibald Hutcheson*, à M. *Craggs*, le Secretaire d'Etat : oui, je crois que c'étoit à lui-même. „ Je regarde une administration, „ disoit-il, comme en droit d'attendre de „ moi tous les suffrages que je puis lui ac„ corder en bonne conscience. Une Cham„ bre des Communes ne doit pas jetter mal „ à propos de l'embarras dans les roues du „ gouvernement. Lorsque je n'ai pas donné „ ma voix au ministere, c'est avec regret ; „ & pour le bien de mon pays, j'ai tou„ jours souhaité de tout mon cœur que les „ mesures fussent telles que je pusse les ap„ prouver.

Il avoit une autre maxime, que je n'ai pas moins retenue ; c'est „ qu'un ministere „ & des opposants ne peuvent avoir toujours „ tort. Ainsi, dire toujours oui pour l'un ou „ pour l'autre, c'est une marque infaillible „ de quelque mauvaise intention qu'on n'o„ seroit avouer.

Ces sentences, Monsieur, sont-elles si mauvaises ? Les croyez-vous méprisables ? Pourquoi donc me blâmeriez-vous de les conserver dans ma mémoire & de les citer „ comme j'y prends plaisir ? Je ne ferai pas difficulté de vous dire que si vous aviez un

peu plus de goût pour ma compagnie, vous n'en voudriez pas moins. Je puis vous le faire remarquer sans vanité, puisque c'est de la sagesse d'autrui, & non de la mienne, que je fais tant de cas. Mais, pour ajouter un mot ou deux dans une occasion qui ne reviendra peut-être jamais (car je veux que vous lisiez cette lettre d'un bout à l'autre); aimez les honnêtes gens, & fréquentez-les de quelque condition qu'ils puissent être. *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.* Ai-je ou n'ai-je pas déjà cité ce proverbe? Dans une si longue lettre, & reprise tant de fois, on n'a pas toujours la mémoire présente.

Vous pouvez espérer d'être revêtu de mon titre après moi; Dieu veuille alors avoir mon ame! Ainsi je souhaiterois de vous voir garder l'équilibre. Si vous vous faites une fois la réputation de bien parler, il n'y a rien à quoi vous ne puissiez prétendre. Il est certain que vous avez un grand fonds d'éloquence naturelle; une langue qui séduiroit un ange, comme disent les femmes, & quelques-unes à leur grand chagrin; les pauvres créatures! un chef d'opinion, dans la Chambre des Communes, est un homme d'importance, parce que le droit de cette Chambre est de donner l'argent, & que l'*argent fait mouvoir le monde*; & que, pour ne vous rien cacher, il fait quelquefois aller les Reines & les Rois mêmes tout autrement qu'ils ne se l'étoient proposés.

Je ne serois pas d'avis que vous prissiez jamais une place à la Cour. Votre crédit

& l'opinion qu'on aura de vous, croîtront au double, si l'on vous croit au dessus des emplois. Vous ne serez point exposé à l'envie, parce que vous ne vous trouverez sur le chemin de personne. Vous jouirez d'une considération solide, & les deux partis vous feront également la cour. Un emploi ne vous sera pas nécessaire, comme à quelques autres, pour réparer le désordre de vos affaires. Si vous pouvez vivre aujourd'hui fort honnêtement avec deux mille livres sterlings de rente, il seroit bien étrange qu'après moi vous ne le puissiez pas avec huit mille. Vous n'aurez pas moins, si vous avez un peu d'attention à m'obliger, comme vous y serez porté sans doute en épousant une personne si estimable : je ne compte pas ce que vous pouvez attendre de vos tantes. Quel démon peut avoir possédé les fiers Harloves, sur-tout ce fils, cet héritier de leur famille. Mais en faveur de sa sœur, je n'en dirai pas un mot de plus.

A moi-même, on n'a jamais offert de place à la Cour ; & la seule que j'aurois acceptée, si on me l'avoit offerte, eût été celle de *Grand-Veneur*, parce que dans ma jeunesse j'ai beaucoup aimé la chasse, & que cet office est d'une fort belle apparence pour un homme de qualité qui vit dans ses terres ; je me suis rappellé bien des fois cet excellent proverbe : *Celui qui mange les oies du Roi, sera étouffé par les plumes.* Il seroit fort à souhaiter qu'il fût connu de tous ceux qui aspirent aux emplois ; ils s'en trouve-

roient mieux, eux & leurs pauvres familles. Je pourrois ajouter beaucoup d'autres réflexions, mais qui reviendroient au même. Réellement, je commence à me sentir fatigué, & je ne doute pas que vous ne le soyez aussi. D'ailleurs, je suis bien aise de réserver quelque chose pour la conversation.

Mes nieces Montaigu & mes deux sœurs s'unissent dans leurs compliments à ma niece future. S'il lui plaisoit que la cérémonie fût célébrée parmi nous, ne manquez pas de lui dire, que nous ne laisserions rien manquer à la solidité du nœud. Nous ferions reluire & danser tout le pays pendant une semaine entiere. Mais je crois vous l'avoir déjà dit.

Si vous me croyez propre à quelque chose qui puisse avancer votre bonheur mutuel, faites-le moi savoir, avec le jour que vous aurez fixé, & tout ce qui peut toucher vos intérêts. Le billet de mille pistoles, que vous trouverez sous cette enveloppe, est payable à vue; comme le sera toute autre somme qui pourra vous être nécessaire & que vous me ferez le plaisir de me demander.

Je prie le ciel de vous benir tous deux. Prenez des arrangements, les plus commodes que vous pourrez pour ma goutte. Quels qu'ils soient néanmoins, je me traînerai vers vous le mieux qu'il me sera possible; car j'ai une impatience extrême de vous voir, & plus encore de voir ma niece. Dans l'attente de cet heureux jour, je suis votre oncle très-affectionné, M.....

LETTRE CXC.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Jeudi, 25 Mai.

TU vois, Belford, comme nous faisons voile avant le vent. La chere personne vient à présent, presque au premier mot, chaque fois que je lui fais demander l'honneur de sa compagnie. Je lui dis hier au soir, qu'appréhendant les lenteurs de Pritchard, j'étois déterminé à laisser la liberté à Milord de nous faire ses compliments dans la forme qu'il souhaiteroit; & que j'avois déposé actuellement, dans l'après-midi, mes papiers entre les mains d'un habile Jurisconsulte, (le Conseiller *Williams*), avec ordre de dresser les articles, sur l'état de mon bien. Ce n'est pas une petite partie de mon chagrin, lui ai-je dit, que ses fréquents mécontentements, & nos mal-entendus continuels m'aient ôté jusqu'aujourd'hui le pouvoir de délibérer là-dessus avec elle. Assurément, ma chere vie, ai-je ajouté, vous m'avez fait faire un cours de galanterie bien épineux.

Elle gardoit le silence, mais d'un air de bonté; car je sais fort bien qu'elle auroit pû récriminer avec justice. Mais je voulois voir si elle n'auroit pas à présent quelque peine à me désobliger. Ma consolation, ai-je repris, étoit d'espérer que tous les obstacles seroient

bientôt levés, & toutes les peines abymées dans l'oubli.

Il est vrai, Belford, que j'ai déposé mes papiers chez le Conseiller Williams, & que j'en espere l'extrait dans huit jours au plus tard. Alors je serai doublement armé. Si je tente quelque chose sans succès, ces nouvelles armes serviront à me rétablir dans son esprit, jusqu'à l'occasion d'une autre tentative.

J'ai d'autres inventions en réserve. Je pourrois t'en apprendre cent, & n'en avoir pas moins cent de reste, pour les employer au besoin, pour exciter ta surprise & soutenir ton attention. Ne t'emporte pas contre moi; car si tu es mon ami, souviens-toi des lettres de Miss Howe & de son système de contrebande. C'est ma belle captive qui l'informe de tout. C'est elle qui l'excite. Ne suis-je pas déjà, pour ces deux filles, un vilain, un fou, un Béelzebuth? Cependant quel mal leur ai-je fait? Qu'ai-je même tenté jusqu'à présent.

La chere personne m'a répondu, les yeux baissés & la rougeur au visage, qu'elle m'abandonnoit tous les soins de cette nature. Je lui ai proposé, pour la célébration, la chapelle de Milord M..... où nous pourrions avoir la présence de mes deux tantes & de mes deux cousines. Elle ne m'a pas marqué de penchant pour les cérémonies publiques, & je m'imagine en effet qu'elle n'en a pas plus que moi. La voyant passer légérement là-dessus, je me suis bien gardé de la presser davantage.

Mais je lui ai déjà offert des modeles d'étoffes, & j'ai donné ordre à quelques jouailliers de lui apporter aujourd'hui différentes garnitures de diamants à choisir. Elle n'a pas voulu développer les modeles. Elle a poussé un soupir à cette vue. Les seconds, m'a-t-elle dit, qui lui ont été présentés! Elle a refusé aussi de voir les jouailliers: & la proposition de faire remonter les diamants de ma mere a été renvoyée à d'autres temps. Je t'assure, Belford, que toutes ces offres étoient sérieuses de ma part. Tout mon bien n'est rien pour moi, en comparaison de son cœur.

Elle m'a dit alors qu'elle avoit jetté par écrit ce qu'elle pensoit de mes articles, & qu'elle y avoit expliqué son sentiment sur les habits & les joyaux; mais que dimanche dernier, à l'occasion de la conduite que j'avois tenue avec elle sans qu'elle pût deviner pourquoi, elle avoit déchiré son écrit. Je l'ai pressée fort instamment de me faire voir ce papier, tout déchiré qu'il étoit. Après avoir un peu hésité, elle est sortie, & le papier m'est venu par Dorcas. Je l'ai relu. Je l'ai trouvé comme nouveau, quoiqu'il y eût si peu de temps que je l'avois lu; & sur ma damnation, j'ai eu beaucoup de peine à me rendre maître de ma contenance. L'admirable créature! ai-je répété vingt fois en moi-même. Mais je t'avertis, si tu lui veux du bien, de ne pas m'écrire un mot en sa faveur; car si je lui fais grace, ce doit être de mon propre mouvement.

Tu supposes aisément qu'aussi-tôt que je l'ai revue, je me suis livré au plaisir de la louer, & que j'ai renouvellé tous mes serments de reconnoissance & d'amour éternel. Mais voici le diable. Elle reçoit encore tout ce que je lui dis, avec réserve; ou si ce n'est pas avec réserve, elle le reçoit comme un tribut si juste, qu'elle n'en paroît pas flattée. Les louanges & la flatterie perdent quantité de femmes. Moi-même, je me sens enfler le cœur lorsqu'on me loue. Tu me diras peut-être que ceux qui s'enflent des louanges, sont ordinairement ceux qui les méritent le moins: comme on voit s'enfler de leurs richesses ou de leur grandeur, ceux qui ne sont pas nés pour ces deux avantages. J'avoue qu'il faut avoir une ame, pour être supérieur à ce foible. Mais suis-je donc sans ame? Non, j'en suis sûr. Regarde-moi donc comme une exception à la regle commune.

Je suis fondé maintenant à tenir ferme dans mes résolutions. Milord, dans l'excès de sa générosité, parle de céder mille livres sterlings de rente. Je suis persuadé, que si j'épousois ma belle, il mettroit sur elle, plutôt que sur moi, tout ce qu'il a dessein de céder; & ne m'a-t-il pas déjà menacé qu'à sa mort, si je ne suis pas un bon mari, il lui laissera tout ce qu'il pourra m'ôter? Cependant, il ne considere pas qu'une femme si parfaite ne peut jamais être mécontente de son mari sans le déshonorer; car personne ne la croira blâmable. Nouvelle raison, comme

tu vois, qui ne permet point à un Lovelace d'épouser une Clarisse. Mais quel original que mon cher oncle, de penser à rendre une femme indépendante de son souverain, & par conséquent rebelle..... Cependant, il ne s'est pas trouvé trop bien lui-même d'avoir commis une folie de cette nature.

Dans son écrit déchiré, ma charmante ne parle que de deux cents livres sterlings pour sa pension annuelle. Je l'ai pressée de fixer une plus grosse somme. Elle m'a dit, qu'elle consentoit donc à trois cents: & moi, dans la crainte de me rendre suspect par de trop grandes offres, j'ai dit cinq cents, avec l'entiere disposition de tous les arrérages qui sont entre les mains de son pere, pour en favoriser Madame Norton, ou tout autre qu'elle jugera digne de ses bienfaits.

Elle m'a répondu, que sa bonne Norton ne souhaiteroit pas qu'elle allât, pour elle, au-delà des bornes convenables. Elle avoit soin, m'a-t-elle dit, que ses dispositions de cette nature fussent toujours proportionnées à l'état naturel des personnes. Les pousser loin, c'étoit exposer ceux qu'on oblige à la tentation de former des projets extraordinaires, ou à prendre un air emprunté dans un nouvel état, pendant qu'ils pourroient briller dans leur état ordinaire. L'aisance nécessaire pour aider son fils, & pour se mettre elle-même à couvert du besoin, borneroit toute l'ambition d'une si digne mere.

Voilà de la prudence. Voilà du jugement

dans une perſonne de cet âge. Que je hais les Harlove pour avoir produit un ange! Ah! pourquoi, pourquoi s'eſt-elle refuſée à mes inſtances, lorſque je l'ai preſſée de former le nœud avant que de venir à la ville? Mais ce qui mortifie mon orgueil, c'eſt que ſi nous étions mariés, cette ſublime créature ne ſeroit pas gouvernée avec moi par l'amour, mais par pure généroſité, ou par un aveugle devoir, & qu'elle aimeroit mieux vivre dans le célibat, que d'être jamais ma femme. Je ne puis ſoutenir cette idée. Je voudrois que la femme à qui je donnerai mon nom, ſi je fais jamais cet honneur à quelque femme, négligeât pour moi juſqu'à ſes devoirs ſupérieurs. Je voudrois que lorſque je ſortirai de la maiſon elle me ſuivît des yeux auſſi long-temps qu'elle pourroit me voir, comme mon *Bouton de Roſe* ſuivoit *Jean*, & qu'à mon retour, elle vînt avec tranſport au-devant de moi. Je voudrois l'occuper dans ſes ſonges, comme dans ſes heures de veille. Je voudrois qu'elle regardât comme perdus tous les moments qu'elle n'auroit pas paſſés avec moi, qu'elle chantât pour moi, qu'elle lût, qu'elle badinât pour moi, & que ſa plus grande ſatisfaction fût de m'obéir: que lorſque je ſerois diſpoſé à l'amour, elle m'accablât des marques de ſa tendreſſe; que dans mes moments ſérieux ou ſolitaires, elle n'oſât s'approcher de moi qu'avec reſpect, prête à ſe retirer au moindre ſigne, n'oſant s'avancer qu'autant qu'elle ſeroit encoura-

gée par un sourire ; qu'elle se tînt devant moi dans un profond silence, & que si je ne marquois pas d'attention pour sa présence, elle se retirât sur la pointe des pieds : enfin, qu'elle fût commode pour tous mes plaisirs, & qu'elle aimât les femmes qu'elle connoîtroit capables d'y contribuer ; soupirant seulement en secret, que ce ne fût pas toujours elle-même. Tel étoit l'ancien usage entre les femmes des honnêtes Patriarches, qui recommandoient une jolie servante à leurs maris, lorsqu'elles la croyoient propre à lui plaire, & qui ne mettoient pas de distinction entre les fruits de cet amour & leurs propres enfants.

Le tendre Waller dit, que les *femmes sont faites pour être maîtrisées*. Tout tendre qu'il étoit, il connoissoit cette vérité. Un maître tyran fait une vertueuse femme. Pourquoi les femmes aiment-elles les libertins de notre espece, si ce n'est, parce qu'ils dirigent leurs volontés incertaines, & parce qu'ils entendent parfaitement l'art de les conduire.

Autre conversation agréable. Le jour, ou les jours en ont fait le sujet. En fixer un, m'a dit la belle, c'est ce qui n'est pas nécessaire avant que les articles soient réglés. La célébration dans la chapelle, en présence des Dames de ma famille, seroit une affaire d'éclat ; & ma charmante observe avec regret, que Milord paroît être dans l'intention de rendre la fête éclatante.

Je lui ai répondu que le voyage de Mi-

lord en litiere, ſon arrivée à la ville, ſon goût pour la magnificence & les témoignages de ſa joie donneroient auſſi néceſſairement un air public à notre mariage, que s'il étoit célébré dans la chapelle de M.... en préſence des Dames.

Elle ne pouvoit ſupporter, a-t-elle repliqué, la penſée d'une fête publique. C'étoit une eſpece d'inſulte pour toute ſa famille. Si Milord vouloit ne pas s'en offenſer, (comme elle l'eſpéroit, parce que la propoſition n'étoit pas venue de lui-même, mais de moi) elle le diſpenſeroit volontiers de nous honorer de ſa préſence, d'autant plus que la parure alors & l'air de repréſentation ne ſeroient pas néceſſaires: car elle m'avouoit qu'elle ne pouvoit penſer à ſe parer, tandis que ſon pere & ſa mere étoient dans les larmes. Plaiſante idée que celle-là. Si ſes parents pleurent, ne l'ont-ils pas mérité?

Vois, Belford. Avec de ſi charmantes délicateſſes, le nœud ne devoit pas être différé ſi long-temps. Cependant, il nous reſte encore du chemin à faire, avant que d'y arriver.

Je n'ai marqué que de l'obéiſſance & de la réſignation. Nulle autre volonté que la ſienne. Je l'ai quittée, pour écrire ſur le champ à Milord. Elle n'a pas déſapprouvé ma lettre. Je n'en ai pas gardé une copie; mais en ſubſtance, „ je témoigne ma re„ connoiſſance à Milord, pour la bonté „ dont il me donne de ſi cheres marques, „ dans l'occaſion la plus ſérieuſe & la plus

„ importante de ma vie. Je lui dis que l'ad-
„ mirable perſonne, à laquelle il donne des
„ louanges ſi juſtes, trouve de l'excès dans
„ les propoſitions qu'il fait en ſa faveur,
„ que juſqu'à ce qu'elle ſoit réconciliée avec
„ ſes proches, elle n'a pas d'inclination
„ pour une fête éclatante, ſi nous pouvons
„ éviter l'éclat ſans déſobliger les miens :
„ qu'en ſe croyant fort redevable aux ſenti-
„ ments de bonté qui le font conſentir à me
„ la donner de ſa propre main, comme elle
„ préſume qu'il n'a pas d'autre intention
„ que de lui faire honneur, aux dépens,
„ même de ſa ſanté, qui ne lui permet pas
„ trop de s'expoſer à la fatigue du voyage,
„ elle croit qu'il ſeroit plus à propos qu'il
„ s'épargnât cette peine ; & qu'elle ſe flatte
„ que la maniere dont elle penſe là-deſſus
„ ſera priſe de toute la famille dans ſon
„ véritable ſens.

„ J'ajoute que le château de Median me
„ paroît le plus convenable pour notre de-
„ meure, ſur-tout parce qu'il me ſemble que
„ c'eſt auſſi le ſentiment de Milord, mais
„ que s'il le ſouhaite, la dote peut être aſſi-
„ gnée ſur mon propre bien, & que je laiſſe
„ l'alternative à ſon choix ; que j'ai offert
„ ſon billet de banque à Miſs Harlove ; mais
„ que ſur le refus qu'elle a fait de l'accepter,
„ n'en ayant pas beſoin moi-même à pré-
„ ſent, je le lui renvoie avec mes remer-
„ ciements, &c.

Cette manœuvre m'engage dans des lon-
gueurs qui me déſeſperent. Quelle figure

ferois-je dans les annales des libertins, s'il arrivoit que je fusse pris dans mon propre piege? Mais de quelque maniere que l'affaire puisse tourner, de toute sa vie, Milord n'a reçu une lettre si agréable de son neveu Lovelace.

(*Miss Clarisse, après avoir fait à son amie, dans une autre lettre, le récit des circonstances qu'on vient de lire, s'exprime dans ces termes:*)

La principale consolation que je trouve dans ces favorables apparences, c'est que vraisemblablement, si je n'y mets pas d'obstacle par ma faute, moi qui n'ai à présent qu'une amie, j'en aurai autant qu'il y a de personnes dans la famille de M. Lovelace, soit qu'il en use bien ou mal avec moi: & qui sait si, par degrés, le rang & le mérite de ces nouveaux amis n'aura pas assez de poids pour me rétablir dans la faveur de mes proches? Il n'y a point de véritable repos pour moi jusqu'à cet agréable dénouement. Mon espérance d'ailleurs n'est pas d'être jamais heureuse. Le caractere de M. Lovelace & le mien sont extrêmement différents: différents sur des points essentiels. Mais, dans les termes où je suis actuellement avec lui, je vous recommande, ma chere amie, de garder pour vous seule toutes les circonstances dont la révélation pourroit ne pas lui faire honneur. Il vaut mieux que les fautes d'un mari soient révélées par tout autre que par sa femme, si je suis des-

inée à porter ce titre, & tout ce qui pourroit vous échapper paroîtroit venir de moi.

Je demanderai conſtamment au ciel qu'il épande ſur vous tout ce qu'on peut eſpérer le bonheur dans ce monde ; & que vous & es vôtres, dans la poſtérité la plus éloignée, vous ne manquiez jamais d'une amie, telle que ma chere Anne Howe l'a toujours été pour ſa Clariſſe Harlove.

(*M. Lovelace, pour faire gloire de ſes inventions, explique à ſon ami, dans une autre lettre, le plan de vengeance qu'il a formé contre Miſs Hovve, dans un voyage qu'elle devoit faire à l'iſle de Wight, accompagnée de ſa mere & de M. Hickman, pour viſiter une tante fort riche qu'elle avoit dans cette iſle, & qui ſouhaitoit de la voir, elle & ſon mari futur, avant qu'elle changeât de nom ; mais comme il parle de ce plan, ſans être réſolu de l'exécuter, l'Editeur Anglois l'a ſupprimé.*)

LETTRE CXCI.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

SI le complot, dont je t'ai donné l'explication n'eſt pas de ton goût, compte, Belford, que j'en ai trois ou quatre autres dont je ſuis beaucoup plus ſatisfait, & dont tu le ſeras peut-être auſſi. Je t'en laiſſerai le

choix, si tu veux renoncer seulement aux misérables engagements que tu as pris. Pour tes trois camarades, ils doivent exécuter ce que je leur ai prescrit ; & ne t'imagine pas que tu puisses t'en dispenser non plus. Ne suis-je pas votre général ? mais c'est un sujet auquel je reviendrai dans son temps. Tu sais que je ne me détermine jamais absolument pour un projet, avant le temps de l'exécution. Alors, l'action de la foudre n'est pas plus prompte que la mienne.

Revenons à ce qui me touche immédiatement le cœur. Me croiras-tu, si je dis que par rapport à ma fiere maîtresse, j'ai tant de systêmes qui se présentent en foule à mon esprit pour obtenir la préférence, que je suis dans l'embarras pour choisir. Je pourrois t'en apprendre six principaux, dont un seul répondroit à toutes mes vues. Mais comme la chere personne ne m'a point épargné les sujets de chagrin, je crois que la reconnoissance m'oblige à ne pas ménager mes machines, & que je dois au contraire lui causer de l'étonnement & de l'admiration, en faisant jouer trois ou quatre mines à la fois.

Ecoute, & suis-moi, si tu es capable de me comprendre. Je serai demain fort malade ; sérieusement, je le serai. Malade ! Eh pourquoi malade ? Pour quantité de bonnes raisons, Belford. Je te crois fort curieux d'en savoir du moins une. Malade ! De toutes mes inventions, je suis sûr que celle-ci te seroit le moins tombée dans l'esprit.

Peut-être

Peut-être crois-tu que ma vûe eſt d'attirer la belle au chevet de mon lit. C'eſt une ruſe, ancienne de trois ou quatre mille ans. Il conviendroit bien mieux à mes deſſeins de pouvoir m'approcher du ſien; mais je vois bien qu'il faut t'inſtruire plus clairement.

Je ſuis plus inquiet que tu ne le penſes ſur ce ſyſtême de contrebande, qui eſt de l'invention de Miſs Hovve. Il ne faut pas douter que ſi je fais une tentative ſans ſuccès, ma charmante n'entreprenne l'impoſſible pour s'échapper d'entre mes mains. Je m'étois perſuadé autrefois qu'elle m'aimoit; mais j'en doute à préſent; ou du moins, que ce ſoit avec une *ardeur*, pour employer le terme de Miſs Hovve, qui la rende capable de me pardonner des fautes préméditées.

Et que me ſervira d'être malade? Ecoute-moi juſqu'à la fin. Mon intention n'eſt pas d'être auſſi mal que Dorcas le repréſentera. Cependant, je haleterai prodigieuſement. Je rendrai un peu de ſang caillé. Sûrement je me ſerai rompu quelque vaiſſeau. On n'en pourra point douter. On fera venir de l'eau ſtyptique d'*Eaton*: mais aucun médecin ne paroîtra. Si ma belle a quelque ſentiment d'humanité, elle ne manquera pas de s'alarmer: mais ſi ſon cœur eſt pris, ſi c'eſt de l'amour qu'elle reſſent, quelque refroidi qu'il puiſſe être, il ſe produira dans cette occaſion, il éclatera, non ſeulement dans

ſes yeux, mais dans chaque trait de ſon charmant viſage.

Je ſerai fort intrépide. Je ne redouterai pas la mort, ni aucune ſuite de mon accident. Je parlerai en homme ſûr d'être mieux dans une heure ou deux pour avoir déjà fait une heureuſe expérience de ce remede balſamique à l'occaſion d'une chûte qui m'eſt arrivée à la chaſſe, & dont ma maladie eſt vraiſemblablement un reſte; cette conduite, tandis que tout le monde paroîtra fort alarmé de ma ſituation, fera voir à la belle que je n'en ai pas la moindre inquiétude, & que je n'ai par conſéquent aucun deſſein.

Tu commences, ſans doute, à juger mieux de mon invention. Je m'y ſuis attendu, lorſque j'aurois achevé de m'expliquer. Une autrefois, que tes yeux ſoient prêts à lire des merveilles, & ton eſprit à bannir tous les doutes. A préſent, Belford, ſi ma charmante n'eſt pas extrêmement touchée de me voir un vaiſſeau rompu, mal fort dangereux dans une conſtitution auſſi ardente qu'on connoît la mienne, & que j'attribuerai d'un air calme aux agitations & aux chagrins que j'ai eſſuyés depuis quelque temps; ce qui doit paſſer à ſes yeux pour une nouvelle preuve de mon amour, & m'attirer quelque ſentiment de reconnoiſſance .... quoi? qu'arrivera-t-il? Ce qui arrivera? Je ne ſerai pas combattu alors par des remords trop vifs, ſi je prends le parti d'employer un peu de violence: car celle

qui ne marque point de compaſſion n'en doit pas attendre.

Mais ſi ſon inquiétude paroît extrême?

Alors je ſerai dans l'eſpérance de bâtir ſur un bon fondement. L'amour cache une multitude de fautes, & diminue celles qu'il ne peut cacher. L'amour, lorſqu'il eſt découvert & reconnu, autoriſe les libertés. Une liberté en produit une autre. Enfin, je verrai alors où cette ouverture pourra me conduire.

Fort bien, Lovelace; mais avec cette force de ſanté, & ce viſage fleuri, comment perſuader à quelqu'un que tu ſois malade?

Comment? quelques grains d'ypecacuanha feront l'affaire.... c'eſt aſſez pour me faire haleter comme une furie.

Mais le ſang? comment rendre du ſang, ſi je ne me fais une bleſſure réelle?

Pauvre Belford! Ignores-tu donc qu'il ſe trouve des pigeons & des poulets chez le premier rôtiſſeur?

Joins les mains d'admiration.

Dans un état ſi douteux, Madame Sinclair me repréſentera que j'ai mené depuis quelque temps une vie trop ſédentaire. Je me laiſſerai perſuader de faire venir une chaiſe, & de me faire porter au Parc, où j'eſſayerai un peu de marcher. A mon retour, je m'arrêterai au Cocotier, pour m'amuſer quelques moments.

Et que m'en reviendra-t-il?

Encore des queſtions? Je crains, Belford, que tu ne ſois un incrédule. Eh bien! pour

satisfaire ta curiosité, ne saurai-je donc pas si ma charmante entreprend de sortir dans mon absence? Ne verrai-je pas à mon retour, si je suis reçu avec tendresse? Mais ce n'est pas tout; je ne sais quel pressentiment m'avertit, qu'il arrivera quelque chose d'intéressant pendant ma promenade. C'est ce que je remets à t'expliquer dans un autre temps.

Conviendras-tu enfin, Belford, ou ne conviendras-tu pas, qu'il est utile à bien des choses d'être malade? En vérité, je prends tant de plaisir à mes inventions, que si je perds l'occasion de les mettre en œuvre, j'en serai à demi fâché. De ma vie, je n'en retrouverai une si belle.

D'un autre côté, les femmes de la maison sont si pressantes dans leurs impertinents reproches, qu'elles ne me laissent pas un moment de repos. Elles voudroient que sans perdre le temps en projets éloignés, je prisse le parti d'employer quelqu'un de leurs artifices vulgaires & usés. Sally, particulièrement, qui se croit l'esprit fort inventif, me disoit tout-à-l'heure, d'un air insolent, sur le refus que j'ai fait de ses offres, que mon intention n'étoit pas de vaincre, & que j'étois assez méchant pour penser au mariage, quoique je fisse difficulté de l'avouer. Parce que ce petit diable a fait son premier sacrifice à mon autel, il se croit en droit de prendre avec moi toutes sortes de libertés; & son impertinence augmente, de ce que depuis long-temps j'évite, avec

affectation, dit-elle, l'occaſion de répondre à ſes avances. L'impudente ! Me croire capable d'être le ſucceſſeur d'un autre homme. Je n'en ai jamais été réduit à cette humiliation. Tu ſais quel a toujours été mon principe. Ce qui paſſe une fois entre les mains d'autrui, ne rentre jamais dans les miennes. C'eſt à des gens tels que toi & tes compagnons, qu'il convient de s'accommoder d'un bien commun. J'ai toujours aſpiré à la gloire des premieres découvertes. Je n'en ſuis que plus coupable, diras-tu peut-être, de me plaire à corrompre ce qui n'a jamais été corrompu. Mais tu te trompes groſſiérement; une maxime telle que la mienne met les maris à couvert. Auſſi, n'ai-je point à me reprocher d'avoir porté beaucoup d'atteintes au nœud conjugal.

Cependant, une aventure qui m'eſt arrivée à Paris avec une femme mariée, & dont je crois ne t'avoir jamais fait le récit, ne me permet pas de dire que j'aie la conſcience abſolument nette. L'eſprit d'intrigue y eut plus de part qu'aucune méchanceté réfléchie. Je veux te l'apprendre en deux mots.

Un Marquis françois, d'un âge aſſez avancé, qui ſe trouvoit employé par ſa Cour dans une fonction publique à celle de Madrid, avoit laiſſé une femme jeune & charmante, qu'il avoit épouſée depuis peu, dans la même maiſon & comme ſous la garde de ſa ſœur, qui étoit une vieille & inſolente prude. Je vis la jeune Dame à

l'Opéra : je pris du goût pour elle à la premiere vue, & plus encore à la seconde, lorsque j'eus appris sa situation. Il ne me fut pas difficile de me lier avec l'une & l'autre, après avoir trouvé l'occasion de me faire présenter à la vieille. Mon premier soin fut de tourner toutes mes attentions vers cette prude, & de lui faire penser qu'elle avoit pu m'inspirer quelques sentiments tendres. En même-temps je prenois avantage de la situation de la jeune Marquise, entre la jalousie de son mari & l'arrogance de sa belle-sœur, pour la piquer contre ces deux ennemis de sa liberté. Je me flattai d'y faire entrer un peu d'égard pour ma personne. Les Dames Françoises n'ont pas d'aversion pour la galanterie.

La vieille sœur ne laissa pas de former quelques soupçons. Mais j'étois déjà si bien dans l'esprit de la jeune, qu'elle ne se trouva pas disposée à voir congédier le seul homme qu'on lui eût permis de voir. Elle m'apprit les soupçons de sa sœur ; je lui conseillai de l'engager à se cacher dans un cabinet pendant ma premiere visite, sous prétexte de lui faire entendre comment je m'expliquerois dans mon absence. Elle prit la clef du cabinet dans sa poche, parce qu'il n'étoit pas à propos que la vieille pût être surprise, soit par ma curiosité ou par celle d'un autre. J'arrivai, je m'assis près de l'aimable Marquise : je marquai de l'étonnement de ne pas voir sa sœur, du chagrin,

de l'impatience; & prenant une si belle occasion d'exprimer des sentiments fort vifs pour cette chere absente, je lui donnai le plaisir de croire que je parlois d'elle avec une passion extrême, tandis que mes regards levoient l'équivoque pour la Marquise.

Quel fut le dénouement? Je pris cette charmante Françoise par la main, en feignant de vouloir chercher sa sœur dans l'appartement voisin. Je la traînai à demi, sans qu'elle osât crier pour se plaindre; & la vieille, enfermée sous une clef sûre, demeura dans le ravissement de tout ce qu'elle venoit d'entendre

Jamais une jolie femme ne s'est trouvée inutilement tête à tête avec moi; à l'exception néanmoins de ma chere Clarisse. Mon ingénuité me fit obtenir grace: la Marquise trouva cette double tromperie d'autant plus plaisante, que non seulement sa geoliere ne pouvoit se plaindre d'être elle-même en prison, mais qu'en redevenant libre après mon départ, elle se crut presque aussi heureuse que nous l'avions été, sa sœur & moi....

Les Anglois, Belford, ne l'emportent pas souvent sur les François par l'esprit.

Notre commerce se soutint par d'autres ruses, qui ne te paroîtroient pas moins ingénieuses. La glace une fois rompue, ma belle Marquise ne fit pas difficulté d'y contribuer; car tu sais mon axiome: *Une fois subjuguée, c'est pour toujours.* Mais un incident plus tendre servit à révéler le secret, à le révéler,

avant que notre disgrace commune pût être voilée par le retour du Marquis. La sœur, avec plus d'un sujet de ressentiment, devint une furie impitoyable. Le mari, moins propre à la qualité de mari qu'aucun homme de sa nation, & devenu plus délicat, peut-être par son commerce avec les Espagnols, promit de loin une éclatante vengeance. Que restoit-il à la belle, que de se jetter sous ma protection ? Elle ne s'en crut pas plus malheureuse jusqu'au jour des grandes douleurs, que la mort & le repentir arrivèrent à la même heure.

Pardonne une larme, cher ami; elle méritoit un meilleur sort. De quoi cet inexorable mari n'aura-t-il pas à répondre ? La sœur fut punie par d'autres événements. C'est une réflexion qui me console encore : elle fut réellement punie. Mais peut-être t'avois-je déjà raconté cette histoire.

LETTRE CXCII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Vendredi au soir.

FÉLICITES-MOI ; je viens de prendre l'air avec ma charmante, après de grandes instances pour obtenir cette faveur. Nous étions accompagnés des deux nymphes, qui ont joué parfaitement leur rôle ; les yeux modestes, le discours tourné sans affectation à la morale. Ah ! Belford, quels démons que

les femmes, lorſqu'elles ont paſſé les bornes, & que nous avons rendu leur ruine complette.

Le carroſſe nous a conduits vers *Hamſtead*, delà, vers *Hihgate*, vers *Muzzelhill* & d'autres lieux, d'où nous ſommes revenus à Hamſtead; & là, par complaiſance pour les nymphes, ma charmante a conſenti à faire une petite colation. Enſuite nous ſommes revenus de bonne heure à la ville, par *Kentis-Tovvn*.

Elle a paru d'une humeur délicieuſe. Moi, j'ai marqué tant de reſpect & de complaiſance pendant tout le chemin, & lorſque nous ſommes deſcendus pour nous promener ſur la hauteur, où la variété des objets forme une perſpective charmante, qu'elle m'a promis d'y revenir quelquefois pour prendre le même air. Je crois, Miſs Howe, ai-je dit pluſieurs fois en moi-même, je crois que tes miſérables plans deviennent inutiles.

Depuis que nous ſommes revenus, ſon occupation & la mienne ont été d'écrire. Elle a promis de m'accorder ce ſoir une heure d'entretien avant que de ſe retirer.

Tout ce que l'amour le plus ſoumis eſt capable d'inſpirer, pour diſpoſer ſon cœur à la maladie de demain, ſera mon étude pendant notre converſation; mais j'aurai ſoin, en partant, de me plaindre d'un mal d'eſtomac.

Nous nous ſommes vus. De ma part, l'amour & le reſpect ont joué parfaitement

leur rôle. Il n'a rien manqué non plus à sa douceur & à sa complaisance. Elle a paru touchée de mon incommodité. Si subitement! Au moment que nous allions nous quitter. Mais ce n'étoit rien. Elle comptoit de me trouver mieux demain.

Ma foi, Belford, je crois que je suis déjà malade. Est-il possible, pour un étourdi tel que moi, de se persuader qu'il ne se porte pas bien? A ce compte, je serois meilleur Comédien que je ne le souhaite; mais je n'ai pas un nerf, pas un fibre, qui ne soient toujours prêts à contribuer au succès d'une extravagance dont j'ai formé le dessein.

Dorcas a transcrit pour moi toute la lettre de Miss Hovve, du dimanche 14 de Mai, dont je n'avois encore que l'extrait. Elle n'en a pas trouvé de nouvelle dans le même paquet; mais c'est assez pour moi de celle-ci, & de celle que j'ai copiée moi-même en chiffres, dimanche dernier, tandis que ma charmante étoit à l'Eglise.

Dorcas m'apprend que sa maîtresse a transporté ses papiers, de la grande armoire d'ébene, dans une cassette qui contient son linge, & qu'elle a placée dans une garderobe obscure. Nous n'avons pas à présent la clef de cette cassette; elle y conserve apparemment toutes les lettres qu'elle a reçues avant celles que je me suis procurées. Dorcas en est fort inquiéte: cependant elle se flatte de n'être pas soupçonnée, parce qu'elle est sûre d'avoir tout remis dans l'ordre où elle l'a trouvé.

LETTRE CLXXXXII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Au Cocotier, Samedi, 27 de Mai.

L'IPECACUANHA eſt un remede extrêmement déſagréable. Pourquoi ces maudits médecins ne peuvent-ils rien employer pour notre ſanté, qui ne ſoit un vrai poiſon? Il ne ſeroit pas beſoin d'autre punition dans l'autre monde, pour une vie mal employée, que de prendre leurs déteſtables drogues. Un médecin d'un côté, un apoticaire de l'autre, & la pauvre ame ſoumiſe à leurs ordonnances, je ne conçois pas de tourment pire que cette ſituation.

Il étoit queſtion de me donner un air malade: je n'ai que trop réuſſi. Ayant pris aſſez d'Ipecacuanha pour me cauſer de grands vomiſſements, & n'ayant pas avalé aſſez d'eau pour m'en délivrer tout-à-fait, je me ſuis trouvé auſſi-tôt l'air d'un homme qui auroit gardé le lit pendant quinze jours. Il ne faut pas badiner avec des armes tranchantes, me ſuis-je dit à moi-même au milieu de l'exercice; & bien moins avec celles de la Médecine.

J'ai paſſé deux heures dans les tranchées. J'avois défendu à Dorcas d'en rien dire à ma chere Clariſſe, par un pur mouvement

de tendresse ; mais bien aise aussi de lui faire connoître lorsqu'elle apprendroit ma défense, que je m'attendois de lui voir de l'inquiétude pour ma situation. Il faudroit valoir bien peu, pour s'abandonner soi-même, comme si l'on ne méritoit l'attention de personne.

Fort bien; mais Dorcas est une femme. Elle peut dire tout bas à sa maîtresse, le secret qu'elle a reçu ordre de garder.

Viens ici, toi friponne, ai-je dit à cette fille, (malade en attendant comme un chien.) Laisse-moi voir comment la douleur, mêlée avec la surprise, fait sur ton visage. Tu t'y prends mal. Cette mâchoire abattue & cette bouche trop étendue en ovale conviennent plus à l'horreur qu'à la pitié. Retranche-moi ce clignotement, ces minauderies dans ton *odieux regard*, comme tu sais que ma charmante l'a une fois nommé. Oui; cela est beaucoup mieux; fort bien: mais tiens la bouche un peu plus fermée. Tu as un ou deux muscles que tu ne saurois gouverner, entre l'os de la joue & les levres. Bon. Pars à présent. Monte & descends l'escalier en t'agitant beaucoup. Porte quelque chose avec toi; rapporte-le, comme si tu l'avois été chercher; jusqu'à ce que ce mouvement extraordinaire t'ait mise hors d'haleine, & puisse donner à ta respiration l'air naturel des soupirs.

Dorcas a commencé aussi-tôt la scene. Qu'y a-t-il donc, Dorcas? Rien, Madame. Ma charmante étoit étonnée, sans doute,

de ne m'avoir pas vu le matin, mais trop dédaigneuſe pour marquer ſon étonnement. Cependant, à force de répéter: qu'y a-t-il donc, qu'y a-t-il donc? pendant que Dorcas s'empreſſoit de monter & de deſcendre, elle a tiré de cette fille; ah, Madame! mon Maître, mon Maître....

Quoi? Comment? Quand?

(Entre deux parentheſes, je t'apprendrai, Belford, que les petits mots dans la république des lettres, comme les petits hommes dans une Nation, ſont quelquefois ceux qui ſignifient le plus.)

Je ne dois pas vous le dire, Madame. Mon Maître m'a défendu de vous le dire. Mais il eſt plus mal qu'il ne le penſe. Il ne veut pas qu'on vous cauſe de l'épouvante.

Ici une vive inquiétude a pris poſſeſſion de chaque trait du charmant viſage. Elle s'eſt attendrie pour moi! Sur mon ame, elle s'eſt attendrie.

Où eſt-il?

(Trop empreſſée, comme tu vois, pour obſerver la décence des termes. Autre parentheſe, Belford. Ce qu'on appelle décence eſt ſi peu naturel, qu'il faut avoir l'eſprit compoſé pour l'obſerver. La politeſſe n'habite point avec le trouble.)

Je ne puis m'arrêter pour répondre aux queſtions, a crié la ſoubrette, quoiqu'elle ne déſirât rien tant que de répondre; (troiſieme parentheſe; comme les crieurs qui font des ventes publiques, & qui tournent le dos à ceux auxquels ils ont le plus d'envie

de venir.) Cette précipitation n'a fait qu'augmenter celle de ma charmante. Au même moment, une des nymphes a dit en bas à sa compagne, d'un ton contraint, mais à la porte, & assez haut pour être entendue de ma déesse, qui prêtoit l'oreille: mon Dieu! ma chere, il faut avertir Madame Lovelace; il y a sûrement du danger. A ces mots, l'adorable Clarisse s'est lancée après Dorcas: Arrêtez... Je veux savoir... Oh Madame! un vomissement de sang! un vaisseau rompu, j'en suis sûre!

Ma charmante n'a fait qu'un pas jusqu'à la chambre où j'étois; & s'approchant de moi, les yeux pleins d'une tendre inquiétude: qu'avez-vous? comment vous trouvez-vous, M. Lovelace?

„ O mon unique amour! fort bien, fort „ bien, ai-je répondu d'une voix languissante. „ Ce n'est rien; rien qui doive alarmer personne: je serai mieux dans un „ instant. „ Je n'avois pas besoin de me contrefaire, pour tromper ses yeux: car je souffrois comme un damné, quoique je ne rendisse plus de sang.

En un mot, Belford, je suis parvenu à mon point. Je vois que je suis aimé: je vois que toutes les offenses sont oubliées: j'ai du crédit pour recommencer un nouveau compte. Miss Hovve, je te défie ma chere Madame Townsend! Qui êtes-vous toutes ensemble pour lutter contre moi? Tournez-moi le dos, avec votre contrebande. Qu'il n'y ait plus ici d'autre contrebandier

que moi-même; & que les plus exquises faveurs de ma charmante, ne soient plus des richesses prohibées pour moi.

Personne ne doute plus ici qu'elle ne m'aime. Les larmes lui sont venues aux yeux plus d'une fois, à la vue de ma situation. Elle a souffert que j'aie pris sa main, & que je l'aie baisée aussi souvent qu'il m'a plu. A l'occasion de quelque discours de Madame Sinclair, qui me reprochoit de vivre trop renfermé, elle m'a pressé de prendre l'air; mais elle m'a recommandé, dans les termes les plus obligeants, de prendre soin de moi. Elle m'a conseillé de voir un Médecin. *Dieu*, m'a-t-elle dit, a *fait* les *Médecins*.

Je ne suis pas de cet avis, Belford. Dieu, assurément nous a fait tous: mais je crois que ma charmante a voulu dire la médecine, au lieu *des Médecins*; alors sa pensée pourroit fort bien être entendue dans le sens de cette phrase vulgaire, *Dieu envoie les viandes, & le diable fait la cuisine*.

Je me suis trouvé bientôt rétabli, après avoir pris le styptique de ses cheres mains.

Lorsqu'elle m'a pressé de prendre l'air, je lui ai demandé si elle me feroit l'honneur de monter en carrosse avec moi: je voulois connoître par sa réponse, si elle pensoit à sortir dans mon absence.

Elle m'a répondu que si elle n'étoit persuadée qu'une chaise me convenoit mieux

après mon accident, elle m'auroit accompagné de tout son cœur.

Est-ce là un divin compliment ? J'ai baisé encore une fois sa main : je lui ai dit qu'elle étoit la bonté même ; que je regrettois de ne l'avoir pas mérité mieux, mais que je ne voyois devant nous que des jours heureux : que sa présence, & le généreux intérêt qu'elle avoit pris à mon accident, m'avoit rétabli tout d'un coup : que j'étois bien ; que je ne sentois plus le moindre mal ; mais que puisqu'elle étoit d'avis que je prisse un peu l'air, j'allois faire appeller une chaise. O chere Clarisse ! ai-je ajouté, quand cette indisposition me seroit venue de mes derniers chagrins, & du regret que j'ai eu de vous avoir désobligée, tout seroit compensé à l'infini par votre bonté. Tout le pouvoir de la médecine est dans un sourire de votre bouche & dans un regard de vos yeux. Votre dernier mécontentement a fait ma seule maladie.

Pendant ce temps-là toutes les femmes de la maison levoient les yeux & les mains, pour remercier le ciel du miracle. Voyez la force de l'amour, disoit l'une tout bas, mais d'un ton qui pouvoit être entendu : le charmant mari, disoit une autre ; & toutes ensemble, l'heureux couple ! Que ce concert d'éloges a paru flatter ma charmante ! Quelles étincelles j'ai vu sortir de ses yeux ! Qu'on ne dise pas que les louanges offensent la modestie ; elles échauffent au contraire un cœur qui se rend témoignage de son

mérite. Elles en banniſſent la défiance, en y ranimant le courage & la gaiété.

A préſent, Belford, crois-tu qu'une maladie ne mene à rien? Cependant je te déclare que j'ai trop d'expédients agréables à mettre en œuvre, pour recommencer jamais l'expérience de ce maudit ipecacuanha.

LETTRE CXCIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à Miſs* HOWE.

Samedi, 27 Mai.

MONSIEUR Lovelace, ma chere, a été fort malade. Son mal l'a pris ſubitement: il a vomi du ſang en abondance. C'eſt quelque vaiſſeau rompu. Il s'étoit plaint, hier au ſoir, d'un mal d'eſtomac. Je m'en ſuis ſentie d'autant plus touchée, que je crains qu'il ne ſoit venu de nos violentes contentions. Mais étois-je coupable?

Que j'ai cru le haïr ces jours paſſés? Mais je vois que dans mon cœur, la colere & la haine ne ſont que des mouvements paſſagers. Il eſt impoſſible, ma chere, de haïr ceux qu'on voit en danger de mort, ou dans l'affliction. Je ne me ſens point capable de réſiſter à la bonté, ni au ſincere aveu d'une faute commiſe.

Auſſi long-temps qu'il l'a pu, il a pris grand ſoin de me faire cacher ſa maladie.

Si tendre, si attentif dans la violence de la douleur! Je voudrois ne l'avoir pas vu dans cet état. Ce spectacle a fait sur moi trop d'impression; alarmée encore, comme je l'ai été par les craintes de tout le monde. Le pauvre jeune homme! être surpris tout d'un coup! dans une santé si florissante!

Il est sorti dans une chaise à porteurs: je l'en ai pressé. Mais je crains de lui avoir donné un mauvais conseil; car le repos est ce qu'il y a de mieux dans les maladies de cette nature. On n'est que trop prompte, dans les cas d'importance, à donner son avis sans certitude & sans lumiere. Je lui ai proposé, à la vérité, de faire appeller un Médecin: mais il ne veut pas en entendre parler. Je respecte beaucoup la Faculté; & d'autant plus, que ceux qui la traitent avec mépris n'ont pas plus d'égard, comme je l'ai toujours observé, pour des institutions d'un ordre encore plus respectable.

Je vous avoue que mon esprit n'est pas tranquille; je crains de m'être trop exposée devant lui & devant les femmes de la maison. Elles pourront me trouver excusable, parce qu'elles nous croient *mariés*. Mais s'il manque de générosité, j'aurai peut-être sujet de regretter une surprise, qui m'apprend à me connoître mieux que je ne me suis connue jusqu'à présent; sur-tout lorsque j'ai raison de croire qu'il ne s'est pas assez bien conduit avec moi.

Cependant je vous dirai, comme je le crois sincérement, que s'il me donne occa-

ſion de reprendre l'air de réſerve & de le tenir éloigné, j'eſpere que je trouverai aſſez de force dans la connoiſſance que j'ai de ſes défauts, pour me rendre ſupérieure à mes paſſions; car M. Lovelace, ma chere, n'eſt pas un homme eſtimable dans toutes les parties de ſon caractere. Que pouvons-nous faire de plus, que nous gouverner par les rayons de lumiere qui nous luiſent par intervalles?

Vous ne vous étonnerez pas que je paroiſſe grave ſur cette *découverte*. Quel nom je lui donne! Mais quel nom puis-je lui donner? Je n'ai pas le cœur aſſez à l'aiſe pour approfondir ce cœur comme je le devrois.

Dans le mécontentement que j'ai de moi-même, je n'ai pas la hardieſſe de jetter les yeux ſur ce que je viens d'écrire. Cependant je ne ſais pas comment j'aurois pu faire pour écrire autrement. Jamais je ne me ſuis trouvée dans une ſituation d'eſprit ſi biſarre; je ſerois embarraſſée à vous la décrire. Auriez-vous jamais été de même? c'eſt-à-dire, redoutant la cenſure de mon amie, ſans croire néanmoins que je la mérite.

Je ne ſuis sûre que d'une choſe; c'eſt que je la mériterois effectivement, ſi mon cœur avoit quelque ſecret que je voulusſe vous déguiſer.

Mais je n'ajouterai pas un ſeul mot après vous avoir aſſurée que je veux faire un examen plus rigoureux de moi-même, & que je ſuis, &c.

CL. HARLOVE.

LETTRE CXCIV.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Samedi au soir.

L'AIR m'a fait le mieux du monde : il ne me reſte rien de ma maladie. Avec un cœur tranquille, comment avoir mal à l'eſtomac?

Mais en arrivant au logis, j'ai trouvé ma charmante fort alarmée d'un nouvel incident. On étoit venu s'informer de nous, & d'une maniere fort ſuſpecte. Ce n'étoit pas par nos noms, mais par la deſcription de nos perſonnes qu'on nous avoit demandés; & le curieux étoit un domeſtique en livrée bleue, doublée & galonnée de jaune.

Dorcas & la fille de cuiſine, qu'il avoit fait appeller à la porte, ayant refuſé de répondre à ſes queſtions s'il n'expliquoit ſes motifs, & par quel ordre il étoit ſi preſſant, il avoit répondu, auſſi laconiquement qu'elles, que ſi elles faiſoient difficulté de s'expliquer avec lui, peut-être en feroient-elles moins avec une autre perſonne; là-deſſus, il s'étoit retiré de fort mauvaiſe humeur.

Dorcas étoit montée bruſquement chez ſa maîtreſſe, qu'elle avoit alarmée, non-ſeulement par le récit de l'événement, mais encore plus par ſes propres conjectures; en ajoutant, que c'étoit un homme de fort

mauvaiſe mine, & qu'elle étoit ſûre qu'il ne pouvoit être venu avec de bonnes intentions.

La livrée & les traits du domeſtique ont donné lieu à de grandes recherches, qui n'ont pas été moins détaillées que les informations. Mon Dieu, mon Dieu! s'eſt écriée ma charmante; les alarmes ne finiront donc pas? & ſon imagination lui a repréſenté tous les maux qu'elle peut redouter. Elle a ſouhaité que M. Lovelace revînt promptement.

M. Lovelace eſt revenu, plein de vivacité, de reconnoiſſance, de reſpect & d'amour, pour remercier ſa chere Clariſſe, & la féliciter du miracle qu'elle avoit opéré dans une guériſon ſi prompte. Elle lui a fait le récit de l'aventure, avec toutes ces circonſtances. Dorcas, pour augmenter la frayeur de ſa maîtreſſe, nous a dit que le domeſtique avoit le viſage brûlé du ſoleil, & paroiſſoit être homme de mer.

On a conclu, que ce devoit être le matelot du Capitaine Singleton. La premiere ſcene à laquelle il falloit s'attendre, étoit de voir notre maiſon environnée de tout un équipage de vaiſſeau; d'autant plus, que, ſuivant une lettre de Miſs Hovve, le navire du Capitaine n'étoit pas plus loin qu'à la pointe de *Roterhith.*

Impoſſible, ai-je dit. Une entrepriſe de cette nature ne ſeroit pas précédée d'une information ſi mal entendue. Pourquoi ne ſeroit-ce pas plutôt un des gens de votre couſin Morden, qui venoit vous apporter

la nouvelle de ſon arrivée, & vous préparer à ſa viſite?

Cette explication a paru lui plaire. Ses craintes ſe ſont diſſipées. Elle a eu le temps de me féliciter ſur le prompt rétabliſſement de ma ſanté; ce qu'elle a fait de l'air le plus obligeant.

Mais notre entretien n'avoit pas été long, lorſque Dorcas eſt revenue nous dire, avec aſſez d'effroi, que le laquais, le même laquais étoit encore à la porte, & qu'il demandoit, ſi M. & Madame Lovelace n'étoient pas logés dans cette maiſon. Il n'avoit aucune mauvaiſe vue, avoit-il dit à Dorcas. Mais cette obſervation même étoit une démonſtration pour ma charmante, que nous étions menacés de quelque grand mal. Comme Dorcas n'avoit pas fait de réponſe, j'ai propoſé de deſcendre moi-même, pour entendre de quoi il étoit queſtion. Je vois, ai-je dit, vos craintes imaginaires, & votre impatience, ma chere vie; vous plaît-il de deſcendre avec moi? Vous entrerez dans le parloir, d'où vous pourrez entendre, ſans être vue, tout ce qui va ſe paſſer à la porte.

Elle y a conſenti. Nous ſommes deſcendus: Dorcas a fait avancer le Domeſtique. Je lui ai demandé ce qu'il deſiroit, & ce qu'il avoit à dire à Monſieur ou à Madame Lovelace? Après quantité de révérences, je ſuis ſûr, m'a-t-il dit, que j'ai l'honneur de parler à M. Lovelace même. Ce que j'ai à demander, Monſieur, c'eſt ſi vous demeurez ici & ſi l'on peut vous y parler, ou

ſi vous y êtes du moins pour quelque temps ?

De quelle part, mon enfant ?

De la part d'un Gentilhomme, qui m'a donné ordre de répondre uniquement à cette demande, qu'il eſt ami de M. Jules Harlove, oncle ainé de Madame Lovelace.

La chere perſonne a penſé s'évanouir à ce nom. Elle s'eſt procuré depuis peu des ſels ; elle les a tirés auſſi-tôt.

Dites-moi, mon ami, connoiſſez-vous le Colonel Morden ?

Non, Monſieur ; je n'ai jamais entendu ce nom-là.

Ni le Capitaine Singleton ?

Non, Monſieur. Mais mon Maître eſt auſſi Capitaine.

Comment ſe nomme-t-il ?

Je ne ſais pas ſi je dois le dire.

Il ne ſauroit y avoir de mal à me dire ſon nom, ſi vous venez avec des vues honnêtes.

Très-honnêtes, Monſieur, car mon Maître me l'a dit ; & ſur la face de la terre, il n'y a pas de plus honnête Gentilhomme que mon maître. Son nom, Monſieur, eſt le Capitaine *Tomlinſon*.

Je ne connois point ce nom-là.

C'eſt ce que je m'imagine, Monſieur. Il m'a dit qu'il n'avoit pas l'honneur d'être connu de vous ; mais que malgré cela ſa viſite ne vous ſeroit pas déſagréable.

Ici, faiſant deux pas pour m'approcher du parloir : connoiſſez-vous, ma très-chere vie, un Capitaine Tomlinſon, ami de votre oncle ?

Non, a répondu ma charmante, mais mon oncle peut avoir des amis que je ne connois pas : & paroiſſant tremblante, elle m'a demandé ſi j'avois bonne opinion de cette aventure.

Il falloit achever avec le meſſager. Si votre Maître, lui ai-je dit, a quelque choſe à démêler avec M. Lovelace, vous pourez l'aſſurer que M. Lovelace eſt ici, & ſe trouvera volontiers au rendez-vous qui lui ſera marqué.

La chere perſonne a paru craindre, que pour ma propre ſûreté, je ne me fuſſe engagé trop légérement. Le meſſager eſt parti; tandis que pour prévenir l'étonnement de ma belle, j'ai feint ; de m'étonner que le Capitaine Tomlinſon, qui avoit de juſtes raiſons de me croire au logis, n'eût pas écrit deux mots en y envoyant pour la ſeconde fois.

En même-temps, dans la crainte que ce ne fût quelque invention de James Harlove, qui aime les complots, ai-je remarqué, quoiqu'il n'y ait pas la tête fort propre, j'ai donné quelques inſtructions préliminaires aux femmes & aux domeſtiques de la maiſon ; après avoir eu ſoin, pour rendre la ſcene plus éclatante, de faire aſſembler tout le monde : & ma charmante a pris la réſolution de ne pas ſortir, juſqu'à ce qu'elle ait vu la fin de cette affaire.

Je ſuis obligé de finir ici, quoiqu'au milieu d'une narration ſi intéreſſante. J'ajoute ſeulement que le pauvre Belton a

beſoin de toi ; car, pour tout au monde, je n'oſe m'écarter. Mowbray & Tourvill ſe tourmentent beaucoup, comme des vagabonds ſans chef, ſans mains & ſans ame, depuis qu'ils n'ont plus ni toi ni moi pour les conduire. Apprends-moi comment ſe porte ton oncle.

LETTRE CXCV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 28 de Mai.

CETTE aventure du Capitaine Tomlinſon a fait notre unique entretien, non-ſeulement pendant toute la ſoirée d'hier, mais ce matin encore, pendant tout le déjeûner. Ma belle ne ceſſe pas de croire que c'eſt le prélude d'une malheureuſe entrepriſe de la part de Singleton. J'ai répondu qu'il y a beaucoup plus d'apparence que c'eſt une invention du Colonel Morden, pour lui cauſer un peu d'alarmes, & que les voyageurs, à leur retour, prennent quelquefois plaiſir à ſurprendre. Pourquoi, très-chere Clariſſe, lui ai-je dit, donnerions-nous l'interprétation la moins favorable à tout ce que nous ne ſaurions bien expliquer ?

Elle m'a répondu que depuis quelque temps il lui étoit arrivé tant de choſes déſagréables, qu'elle ne pouvoit empêcher que ſes craintes ne fuſſent ſouvent plus fortes que ſes eſpérances.

C'eſt ce qui me fait craindre, ai-je repliqué, de vous voir tomber dans un abattement qui vous rende inſenſible au bonheur qui ſe prépare pour nous. Elle eſpéroit, m'a-t-elle dit gravement, que ſon reſpect & ſa reconnoiſſance pour le diſpenſateur de tous les biens, la garantiroit de l'ingratitude; & la reconnoiſſance, dans un cœur, produiſoit le même effet que la joie.

Ainſi, Belford, toutes ſes joies futures portent ſur des biens inviſibles. Elle a raiſon; car ceux qui comptent le moins ſur les cauſes ſecondes, ſont le moins expoſés à voir manquer leurs eſpérances. Gravité, comme tu vois, pour gravité.

A peine avoit-elle ceſſé de parler, que Dorcas eſt venue d'un air effrayé. Elle m'a cauſé à moi-même une ſorte de palpitation. Mais il s'eſt paſſé bien d'autres mouvements dans le cœur de ma charmante, comme je l'ai remarqué à ſon ſein, qui ſe ſoulevoit juſqu'au menton. Ces gens du bas ordre, a-t-elle obſervé, tendent toujours ſtupidement au merveilleux, & trouvent un ſujet de ſurpriſe dans les événements les plus communs.

Pourquoi cet air alarmé, ai-je dit à la ſoubrette. Avec vos doigts étendus, & vos ô mademoiſelle! ô monſieur! La différence auroit-elle été d'une minute, quand vous ſeriez venue plus doucement?

Le Capitaine Tomlinſon, Monſieur.

Le Capitaine diable.... Que m'importe? Ne voyez-vous pas dans quel trouble vous avez jetté votre maîtreſſe?

Cher Monſieur Lovelace, m'a dit ma charmante en tremblant, (Vois, Belford, ce que c'eſt de paroître néceſſaire! Je ſuis le cher Monſieur Lovelace.) Si.... ſi mon frere, ſi le Capitaine Singleton paroiſſoient; je vous en prie, je vous en conjure, gardez un peu de modération. Mon frere eſt mon frere; le Capitaine Singleton n'eſt qu'un agent.

Ma très-chere amie, en paſſant mes bras autour d'elle, (lorſqu'on demande une faveur, ai-je penſé en moi-même, ce ſeroit bien le diable, ſi des libertés ſi innocentes n'étoient pas permiſes, au cher M. Lovelace encore:) vous ſerez temoin de tout ce qui va ſe paſſer entre nous; Dorcas, faites entrer la perſonne qui me demande.

Elle m'a ſupplié de lui laiſſer le temps de ſe retirer. On ne devoit pas ſavoir qu'elle fût dans la maiſon.

Charmante fille! Tu vois, Belford, qu'elle ne penſe plus à me quitter. Les fripponnes! ſi l'on n'employoit pas quelquefois la ſurpriſe, comment un honnête homme ſauroit-il jamais ce qui ſe paſſe dans leur cœur?

Elle eſt ſortie de la chambre, pour prêter l'oreille. Quoique cet incident n'ait pas produit tout ce que j'en avois attendu, il faut, ſi tu veux connoître entiérement la circulation de mes deſſeins, que je te raconte, juſqu'à la moindre circonſtance, ce qui s'eſt paſſé entre le Capitaine Tomlinſon & moi.

Il eſt entré en habit de campagne, ſon fouet à la main.

„ Votre ſerviteur, Monſieur. Je crois „ parler à Monſieur Lovelace.

Mon nom eſt Lovelace, Monſieur.

„ Pardon, Monſieur, pour le jour & „ pour l'habillement. Je ſuis obligé de „ ſortir à ce moment de la ville, dans „ l'eſpérance de revenir ce ſoir.

Le jour n'a rien que de convenable; l'habillement n'a pas beſoin d'apologie.

„ Lorſque j'ai envoyé mon valet, je ne „ prévoyois pas que je trouverois moi-„ même le temps de vous voir. Je ne m'étois „ propoſé ce jour-là, pour obliger mon ami, „ que de m'aſſurer de votre demeure, & ſi „ je pouvois eſpérer l'honneur de vous par-„ ler, ou à Madame votre épouſe.

Monſieur, vous devez connoître vos motifs. Vous devez ſavoir auſſi quel temps vos affaires vous laiſſent. J'attends que vous preniez la peine de vous expliquer.

(Ma charmante m'a confeſſé depuis que le ton ſec de mes reponſes l'avoit fort alarmée. Tu devineras aiſément que ſi je mêle ici ſes émotions, je n'en ai été informé qu'après cette ſcene.)

„ J'eſpere, Monſieur, que vous ne vous „ offenſerez pas: mon deſſein n'eſt pas de „ vous offenſer.

Non, non, Monſieur; expliquez-vous librement.

„ Je n'ai aucune ſorte d'intérêt, Mon-„ ſieur, dans l'affaire qui m'amene ici. Je

„ puis vous paroître trop officieux; mais si
„ je le croyois, je cesserois de m'en mêler,
„ aussi-tôt que je vous aurai fait entendre
„ de quoi il est question.

Et de quoi s'agit-il, Monsieur?

„ Puis-je vous demander sans offense,
„ Monsieur, si vous avez du penchant pour
„ vous réconcilier, & si vous êtes disposé
„ à prendre des mesures honorables, de
„ concert avec une personne du nom d'Har-
„ love, comme une préparation qui peut
„ conduire à une réconciliation générale.

(Quelle agitation dans le cœur de ma charmante!)

Vous m'embarrassez, Monsieur; (& l'agitation redoubla sans doute ici.) Toute la famille en a fort mal usé avec moi. Elle a menagé encore moins ma réputation, & celle même de mes proches; ce que j'ai bien plus de peine à pardonner.

„ Monsieur, Monsieur, j'ai fini. Je vous
„ demande pardon de vous avoir inter-
„ rompu.

(Ici ma charmante a pensé s'évanouir, & n'a pas du tout été contente de moi.)

Mais, Monsieur, rien n'empêche que vous n'expliquiez le sujet de votre commission, puisqu'il paroît que c'est une commission dont vous vous êtes chargé.

„ Oui, Monsieur, c'en est une, & d'une
„ nature qui m'avoit fait juger qu'elle
„ seroit agréable pour toutes les parties,
„ sans quoi j'aurois refusé de l'accepter.

Elle peut l'être, Monsieur, lorsqu'elle

ſera mieux connue. Mais ſouffrez que je la prévienne par une queſtion. Connoîtriez-vous le Colonel Morden?

„ Non, Monſieur. Si vous entendez *per-*
„ *ſonnellement*, je ne le connois pas; mais
„ mon intime ami, M. Jules Harlove,
„ m'a parlé ſouvent de lui avec de grandes
„ marques d'eſtime, comme de ſon aſſocié
„ dans une affaire d'importance.

J'avois jugé, Monſieur, que le Colonel pouvoit être arrivé, & qu'étant peut-être de ſes amis, votre deſſein étoit de me cauſer une agréable ſurpriſe.

„ Si le Colonel Morden étoit en Angle-
„ terre, M. Jules Harlove ne pourroit l'igno-
„ rer, & vraiſemblablement je ne ſerois
„ pas ſans avoir l'honneur de le connoître.

Fort bien, Monſieur. Vous êtes donc chargé de quelque commiſſion pour moi, de la part de M. Jules Harlove?

„ Monſieur, je vais vous expliquer en
„ auſſi peu de mots qu'il me ſera poſſible,
„ le véritable ſujet qui m'amene; mais ap-
„ prouvez que je vous faſſe auſſi une queſ-
„ tion préliminaire, pour laquelle vous ver-
„ rez que la curioſité n'eſt pas mon ſeul
„ motif. Votre réponſe m'eſt néceſſaire pour
„ continuer, & vous en allez juger après
„ m'avoir entendu.

Quelle eſt cette queſtion, Monſieur?

„ En deux mots: ſi vous êtes actuelle-
„ ment, & de bonne foi, marié à Miſs
„ Clariſſe Harlove?

(J'ai marqué de l'étonnement, & j'ai pris un ton plus haut.)

Telle eſt donc la queſtion à laquelle il faut que je réponde, avant que vous puiſſiez parler plus nettement ?

„ Je ne penſe à rien moins qu'à vous „ offenſer, M. Lovelace. Un ami m'a preſſé „ de me charger de cet office. J'ai des nieces, „ j'ai des filles; je me ſuis figuré que la „ commiſſion étoit louable; ſans quoi, je „ me ſerois diſpenſé de l'accepter. Je con- „ nois le monde, & je prendrai la liberté „ de dire que ſi cette jeune Dame....

Vous vous nommez le Capitaine Tomlinſon, n'eſt-ce pas ?

„ Oui, Monſieur.

Eh bien, Capitaine Tomlinſon, je vous déclare qu'il n'y a point de liberté que je puiſſe prendre en bonne part, ſi elle n'eſt extrêmement délicate, lorſqu'il eſt queſtion de la jeune Dame dont vous parlez.

„ Lorſque vous m'aurez entendu, M. „ Lovelace, ſi vous jugez que je me ſois „ expliqué d'une maniere qui ait rendu cette „ précaution néceſſaire, je conviendrai „ qu'elle étoit juſte. Permettez-moi de vous „ dire que je n'ignore pas ce qui eſt dû au „ caractere d'une femme vertueuſe.

Comment, Capitaine Tomlinſon ! il paroît que vous vous échauffez facilement. Au reſte, ſi ce langage couvre quelque vue, (que ma belle a tremblé ici ! comme elle m'en a fait l'aveu :) je réponds ſeulement que cette maiſon eſt un lieu privilégié. C'eſt à préſent ma demeure, & par conſéquent un aſyle ſacré, pour quiconque me fait

l'honneur d'y venir, dans quelque vue qu'il y vienne.

„ Je ne crois pas, Monſieur, avoir donné „ occaſion à ce diſcours ; mais je ne ferai „ pas difficulté de vous voir dans tout autre „ lieu, ſi je vous importune ici. On m'a- „ voit averti que j'aurois affaire à un jeune „ Gentilhomme plein de feu. Comme je me „ rends témoignage de mes intentions, & „ que la commiſſion que j'ai acceptée eſt „ d'une nature paiſible, je n'en ai pas été „ plus refroidi. J'ai deux fois votre âge, M. „ Lovelace, j'oſe le dire ; mais je vous „ aſſure que ſi mon meſſage, ou la maniere „ dont je l'exécute, ont quelque choſe d'of- „ fenſant pour vous, je puis ſuſpendre mon „ entrepriſe un jour ou deux, & pour tou- „ jours, ſi vous le deſirez. Ainſi, Monſieur, „ quelque jour qu'il vous plaiſe de choiſir, „ vous ſerez le maître de me faire ſavoir „ vos intentions.....

(Il alloit me dire ſa demeure, mais je l'ai interrompu.)

Capitaine Tomlinſon, vous répondez fort bien. J'aime les caracteres fermes. N'êtes-vous pas Officier de guerre?

„ Je l'ai été, Monſieur; mais *j'ai converti* „ *mon épée en un ſoc de charrue*, pour parler „ le langage de l'écriture, & depuis quel- „ ques années j'ai fait toutes mes délices de „ cultiver le bien de mes peres. Un homme „ de cœur, M. Lovelace, me plaît autant „ que jamais. Cependant, permettez-moi „ de vous dire que lorſque vous ſerez à

„ mon âge, vous penſerez qu'il n'y a pas „ autant de vrai courage dans une chaleur „ de jeuneſſe, que vous ſemblez y en „ trouver à préſent.

(Qu'en dis-tu, Belford? Ce n'eſt pas un ſot que ce Tomlinſon. Il a gagné tout à la fois l'attention & le cœur de ma charmante. Quel bonheur, a-t-elle dit, qu'il y ait des hommes capables de ſe poſſéder dans la colere!)

Fort bien, Capitaine! reproche pour reproche. Nos points ſont égaux. Donnez-moi donc à préſent, le plaiſir d'entendre votre commiſſion.

„ Volontiers, Monſieur, pourvu que „ vous me permettiez de répéter ma de- „ mande. Etes-vous marié réellement & de „ bonne foi à Miſs Clariſſe Harlove? Ou „ ne l'êtes-vous pas?

Rien de plus clair, Capitaine. Mais ſi je vous réponds que je ſuis marié, qu'aurez-vous à dire?

„ Je dirai, Monſieur, que vous êtes „ homme d'honneur.

Oui, Capitaine, c'eſt ce que je crois être, ſoit que vous le diſiez, ou que vous ne le diſiez pas.

„ Je ſerai ſincere, Monſieur, dans tout „ ce que j'ai à vous expliquer là-deſſus. M. „ Jules Harlove a découvert depuis peu que „ vous êtes logés dans la même maiſon, vous „ & ſa niece; que vous étiez enſemble à la „ comédie il y a ſept ou huit jours. Il ſe flatte „ que vous êtes mariés. On l'a même con-

„ firmé dans cette opinion ; mais comme il „ vous connoît d'un caractere entreprenant, „ & que vous avez déclaré du dédain pour „ une alliance avec ſa famille, il ſouhaite „ que je tire de votre propre bouche la con- „ firmation de votre mariage, avant que de „ s'engager dans les démarches qu'il eſt „ diſpoſé à faire en faveur de ſa niece. Vous „ conviendrez, M. Lovelace, qu'il n'au- „ roit pas lieu d'être ſatisfait d'une réponſe „ qui lui laiſſeroit le moindre doute.

Il me ſemble, Capitaine Tomlinſon, qu'il n'y a qu'une méchanceté damnable qui pût faire ſuppoſer....

„ Monſieur.... Monſieur Lovelace, au „ nom de Dieu, ne vous échauffez pas. Les „ parents de la jeune Dame ſont jaloux de „ l'honneur de leur famille. Ils ont, comme „ vous, des préventions à vaincre. On peut „ avoir pris des avantages..... ſans que „ la jeune Dame ſoit blâmable.

Elle n'eſt pas capable, Monſieur, de donner de tels avantages ; & quand elle le ſeroit, qui ſeroit l'homme capable de les prendre ? La connoiſſez-vous ?

„ Je n'ai jamais eu l'honneur de la voir „ plus d'une fois. C'étoit même à l'égliſe ; „ & je ne crois pas que je puſſe la recon- „ noître.

Ne pas la reconnoître, Monſieur ! J'aurois cru qu'après avoir eu le bonheur de la voir une fois, il n'y avoit pas d'homme au monde qui ne la reconnût entre mille.

„ Je me ſouviens, Monſieur, d'avoir

„ penſé que je n'avois jamais vu de ſi belle
„ femme ; mais, M. Lovelace, vous con-
„ viendrez qu'il vaut mieux que ſes parents
„ vous aient fait une injuſtice, que ſi vous
„ lui en aviez fait une. Me permettez-vous
„ de vous répéter ma queſtion ?

Là-deſſus Dorcas eſt entrée avec précipitation. Monſieur, m'a-t-elle dit, on demande à vous parler une minute : & me tirant à part, c'eſt ma maîtreſſe, Monſieur.

(Conçois-tu, Belford, que la chere perſonne ait pu mettre ce petit menſonge dans la bouche de Dorcas, & cela pour m'en épargner un ?) J'ai répondu à cette fille : faites entrer l'étranger dans une ſalle, & je ſuis à lui dans quelques moments. Elle eſt ſortie. Je n'ai pas douté que ma charmante ne voulût me dicter la réponſe que je devois faire aux inſtances du Capitaine. Elle n'auroit pas réuſſi, comme tu crois. Cependant le meſſage de Dorcas a produit quelque effet. J'étois ſur le point de faire un de mes coups de maître, qui auroit été de prendre avantage des informations du Capitaine pour lui faire avouer à elle-même notre mariage devant lui, comme elle l'avoit fait devant les femmes de la maiſon : & ſi j'avois pu lui faire conſentir, il ne m'auroit pas été plus difficile de l'engager, pour la ſatisfaction de ſon oncle, à lui écrire une lettre de reconnoiſſance, qu'elle n'auroit pu ſe diſpenſer de ſigner *Clariſſe Lovelace*. Je n'étois pas fort diſpoſé par conſéquent à ſuivre l'ordre qu'elle m'envoyoit. Mais dans la

crainte auſſi de l'offenſer ſans retour, j'ai jugé à propos de changer l'état de la queſtion, en mettant Tomlinſon dans la néceſſité de répondre pour lui-même. Ma vue ne regardoit qu'elle ; car au fond, comme je le lui ai dit enſuite à elle-même, que m'importe d'être jamais réconcilié avec une famille que je dois éternellement mépriſer?

Vous croyez donc, Capitaine, que j'ai fait une réponſe douteuſe à la queſtion que vous m'avez propoſée. Vous pouvez le penſer. Je vous apprends que j'ai le cœur fier, & que ſi vous ne me paroiſſiez pas un galant homme, qui ne vous êtes engagé dans cette affaire que par de généreux motifs, je prendrois fort mal une queſtion qui ſuppoſe quelque doute de mon honheur. Mais, avant que de vous ſatisfaire plus directement, je vous ferai moi-même deux ou trois queſtions auxquelles je vous prie de répondre.

„ De tout mon cœur, Monſieur, vous „ ne me ferez pas de queſtions auxquelles „ je ne réponde avec candeur.

Vous dites qu'il eſt revenu à M. Harlove que nous avons été enſemble à la comédie, & que nous ſommes logés dans la même maiſon. De grace, d'où lui viennent ces lumieres? Car je ne vous cacherai pas que par certaines conſidérations, qui ne me regardent pas moi-même, j'avois ſouhaité que notre demeure fût ignorée, & ce ſecret a été gardé ſi fidélement, que Miſs Howe même, quoiqu'en commerce avec ſon amie, ne ſait pas où lui adreſſer directement ſes lettres.

„ Je puis vous dire que la perſonne qui „ vous a vus à la comédie eſt un homme „ d'affaires de M. Jules Harlove. Il obſerva „ tous vos mouvements. Après le ſpectacle, „ il ſuivit votre carroſſe juſqu'ici ; & le len- „ demain, étant monté à cheval, il ſe hâta „ d'aller faire part à ſon maître de ſes ob- „ ſervations.

Quelle bizarrerie dans les événemens, Capitaine Tomlinſon! Mais notre demeure eſt-elle connue de quelque autre Harlove?

„ C'eſt un ſecret abſolu pour tout le reſte „ de la famille, & M. Jules Harlove deſire „ qu'il ſoit gardé. Il ſouhaite qu'on ne ſache „ pas non plus qu'il entre en traité avec vous, „ ſi ſa niece eſt actuellement mariée: car il „ prévoit beaucoup d'obſtacles à la récon- „ ciliation de la part de certaines perſon- „ nes, quand il leur donneroit même cette „ aſſurance.

Je n'en doute pas, Capitaine. Toute la folie de cette famille vient du brave James Harlove. Quels fous, en effet, de ſe laiſſer gouverner par une tête à qui la malice, plutôt que le génie, donne une vivacité mal entendue, qui ne vient de rien moins que de la nature! Mais y a-t-il long-temps, s'il vous plaît, que M. Jules Harlove eſt dans cette pacifique diſpoſition?

„ Je vous le dirai volontiers, M. Love- „ lace; & je vous en apprendrai même l'oc- „ caſion. Je veux m'expliquer d'autant plus „ nettement là-deſſus, & ſur tout ce que „ vous avez quelques intérêts à ſavoir de

„ moi, qu'après m'avoir entendu, vous „ ſerez perſuadé que je ne me ſuis pas „ chargé mal à propos de la commiſſion „ que j'exécute.

Parlez, Capitaine. Je vous promets toute mon attention. (Ma charmante n'en donnoit pas moins, ſans doute.)

„ Il faut vous apprendre, Monſieur, „ qu'il n'y a pas long-temps que je ſuis éta„ bli dans le voiſinage de M. Jules Harlove. „ Deux motifs m'y ont fait tranſporter ma „ famille, de Northampton-Shire: celui „ d'être plus à portée de remplir les devoirs „ d'une curatelle dont je n'ai pu me diſ„ penſer, & qui m'oblige de faire ſouvent „ le voyage de Londres; & mon propre „ intérêt, qui m'a fait prendre le parti d'oc„ cuper moi-même une ferme négligée, „ dont j'ai acquis depuis peu la propriété. „ Mais quoique notre connoiſſance ne ſoit „ pas plus ancienne, & qu'elle ait com„ mencé au jeu de boules, (l'oncle Jules „ eſt un grand joueur de boules, Belford,) „ à l'occaſion d'un coup d'importance dont „ on me remit la déciſion; deux freres n'ont „ pas l'un pour l'autre une plus cordiale „ eſtime. Vous ſavez, M. Lovelace, que „ la nature a mis, entre certains eſprits, „ des rapports capables de les lier étroite„ ment dans un quart d'heure.

Cela eſt vrai, Capitaine.

„ Ce fut en conſéquence de cette amitié „ reconnue de part & d'autre, que lundi „ quinze du mois, comme je m'en ſouviens

„ parfaitement, M. Harlove vint me de-
„ mander familiérement à dîner. Dans no-
„ tre entretien, il m'apprit en confidence
„ toute la malheureuſe affaire qui a cauſé
„ tant de chagrin à toute ſa famille. Je n'en
„ étois informé que par le bruit public; car,
„ malgré notre intime liaiſon, j'avois at-
„ tendu que dans une occaſion de cette na-
„ ture il s'expliquât le premier. Il me dit
„ alors qu'un homme de conſidération, qu'il
„ me nomma, s'étoit adreſſé à lui, deux ou
„ trois jours auparavant, pour l'engager,
„ non-ſeulement à ſe réconcilier avec ſa
„ niece, mais à faire les ouvertures d'une
„ réconciliation générale.

„ Sa ſœur Harlove, m'a-t-il dit, avoit
„ été ſollicitée en même temps, par une
„ bonne femme qui eſt reſpectée de tout
„ le monde, & qui avoit fait entendre
„ qu'avec un peu d'encouragement de la
„ part de la famille, ſa niece étoit diſpo-
„ ſée à rentrer ſous la protection de ſes
„ parents, & même à vous quitter; mais
„ qu'autrement elle ne pouvoit éviter de
„ devenir votre femme.

„ Je me flatte, M. Lovelace, de n'avoir
„ rien dit d'offenſant pour vous. Vous pa-
„ roiſſez chagrin. Vous ſoupirez, Monſieur.

Continuez, Capitaine Tomlinſon; de grace continuez. (J'ai pouſſé un ſoupir encore plus profond.)

„ Ils ont trouvé tous extrêmement étran-
„ ge, qu'une jeune perſonne parlât d'éviter
„ le mariage avec un homme à qui elle

„ s'eſt livrée en prenant la fuite avec lui.

Je vous prie, Capitaine, je vous prie M. Tomlinſon, de ne plus toucher ce point. La niece de M. Harlove eſt un ange. Elle eſt au-deſſus du moindre reproche. Les fautes, s'il y en a quelqu'une ici, viennent de ſa famille & de moi. Ce que vous voudriez ajouter, n'eſt-ce pas, c'eſt que l'implacable famille a rejetté ſes offres? Je le ſais. Cet événement a cauſé quelque méſintelligence entr'elle & moi: une querelle d'amants; vous m'entendez, Capitaine. Notre bonheur en eſt augmenté depuis.

„ D'accord, Monſieur. Mais vous con-
„ viendrez que M. Harlove en a dû faire
„ de plus ſérieuſes réflexions ſur les circonſ-
„ tances. Il m'a demandé mon avis ſur la
„ conduite qu'il devoit tenir. Jamais, m'a-
„ t-il dit, un pere n'eut pour une fille plus
„ de tendreſſe qu'il en a pour ſa niece.
„ Il reconnoît qu'elle a été durement trai-
„ tée par ſon frere & par ſa ſœur: & com-
„ me votre alliance, Monſieur, eſt bien
„ éloignée de faire déshonneur à ſa famille,
„ il ſeroit porté à faire tous ſes efforts pour
„ réconcilier toutes les parties, s'il étoit
„ ſûr que vous fuſſiez actuellement homme
„ & femme.

Puis-je vous demander, Capitaine, quel a été votre avis?

„ Je lui ai dit naturellement, que ſi ſa
„ niece avoit été indignement traitée, ou
„ ſi elle étoit dans quelque embarras, com-
„ me il croyoit le pouvoir conclure de ſes

„ offres, il ne ſeroit pas long-temps ſans „ entendre encore parler d'elle: mais qu'il „ me paroiſſoit plus vraiſemblable qu'elle „ avoit fait des offres ſans eſpérance de „ ſuccès, & comme une démarche qu'elle „ avoit crue néceſſaire pour ſe marier ſans „ le conſentement de ſes proches: d'autant „ plus, comme il me l'avoit dit lui-même, „ qu'elles ne venoient pas directement „ d'elle, mais d'une jeune Demoiſelle de „ ſes amies, qui n'étoit pas le mieux du „ monde avec la famille, & qu'elle n'auroit „ pas employée ſi elle s'étoit promis quel- „ que ſuccès.

A merveille, Capitaine Tomlinſon. De grace, continuez.

„ L'affaire demeura dans cette ſituation „ juſqu'à dimanche au ſoir, que M. Jules „ Harlove me fit l'honneur de venir chez „ moi, accompagné de l'homme qui vous „ avoit vu à la comédie avec votre chere „ femme, comme je veux croire qu'elle l'eſt „ à préſent, & qui l'avoit aſſuré que vous „ logiez dans la même maiſon. Les offres, „ qui étoient toutes récentes, ſemblant faire „ connoître que vous n'étiez pas mariés, „ il étoit dans une ſi vive inquiétude pour „ l'honneur de ſa niece, que je lui conſeil- „ lai de dépêcher quelque perſonne de con- „ fiance à la ville pour faire les recherches „ convenables.

Fort bien, Capitaine; & M. Harlove fit-il partir quelqu'un avec cette commiſſion?

„ Il en chargea un homme ſage & diſcret, „ qui prit des informations mardi dernier, „ ſi je ne me trompe, car il nous les apporta „ mercredi. Après s'être adreſſé aux voiſins, „ ſans en pouvoir tirer les lumieres qu'il „ cherchoit, il fit appeller la femme de „ chambre de votre Dame, qui déclara que „ vous étiez actuellement mariés. Mais „ l'homme de confiance ayant refuſé d'ex- „ pliquer les motifs de ſa curioſité, cette „ fille refuſa auſſi de lui apprendre le jour „ & les autres circonſtances de votre ma- „ riage.

Votre récit, Capitaine, eſt fort clair & fort exact. Continuez, je vous prie.

„ L'homme revint, mais ſes informa- „ tions laiſſerent des doutes à M. Harlove, „ qui ne ſe voulant point engager témérai- „ rement dans une affaire ſi importante, „ me pria d'entreprendre moi-même cet „ éclairciſſement, parce que mes affaires „ m'appellent ſouvent à Londres. Vous avez „ des enfants, M. Tomlinſon; vous con- „ noiſſez le monde, eut-il la bonté de me „ dire: vous comprenez mes vues; vous êtes „ capable d'y mettre & de la ſageſſe & de „ la fermeté: je ſerai content de tout ce „ qui vous ſatisfera vous-même.

(Ici Dorcas eſt rentrée bruſquement pour me dire que l'étranger s'impatientoit. J'ai répondu que j'étois à lui dans un inſtant.)

Alors le Capitaine a fort bien expliqué pourquoi il n'étoit pas venu lui-même, lorſqu'il ſavoit que nous étions logés dans

cette maiſon. Il avoit, m'a-t-il dit, une affaire de conſéquence hors de Londres, à laquelle il s'étoit cru obligé de donner hier tous ſes ſoins. Mais d'autres obſtacles lui ayant fait remettre ſon voyage à ce jour, & ſachant qu'il nous trouveroit ce matin au logis, ſans être ſûr de retrouver un autre fois la même occaſion, il avoit cru devoir tenter ſa bonne fortune avant ſon départ; ce qui le faiſoit paroître avec ſes bottes & ſes éperons, comme je le voyois.

Il a laiſſé couler quelques mots à l'honneur de nos hôteſſes; mais aſſez adroitement, pour ne pas faire ſoupçonner qu'il eût jugé néceſſaire de prendre des informations ſur le caractere d'une maiſon de ſi bonne apparence. Je puis remarquer auſſi par rapport à ce point, que ſi ma charmante avoit pu concevoir quelque défiance des femmes du logis, le ſilence du meſſager de ſon oncle, après ſes informations dans le voiſinage, auroit été une forte preuve en leur faveur.

Le Capitaine a repris: „ à préſent, Monſieur, que je crois vous avoir donné de „ juſtes éclairciſſements ſur tout ce qui re„ garde ma commiſſion, j'eſpere que vous „ me permettrez de renouveller ma de„ mande, qui eſt.....

(Dorcas eſt revenue, comme hors d'haleine. Monſieur! L'étranger veut entrer juſqu'ici pour vous parler. Et s'approchant de mon oreille: ma maîtreſſe eſt impatiente; elle eſt ſurpriſe que vous tardiez ſi long-temps.)

Pardon, Capitaine, ſi je vous quitte un moment.

„ Je vous ai trop retenu, M. Lovelace, „ & mes propres affaires ne me permet- „ tent pas de pouſſer cet entretien plus loin, „ ſur-tout, lorſque la ſuite de ma queſtion „ & de votre réponſe nous engageroit ſans „ doute dans des plus longues explications. „ Me permettez-vous de revenir demain „ au matin ?

Vous déjeûnerez donc avec moi, Capitaine ?

„ Il faut que ce ſoit de très-bonne heure, „ ſi vous me faites cette faveur-là. Je dois „ être chez moi demain au ſoir, ſans quoi „ je cauſerois une mortelle inquiétude à la „ meilleure de toutes les femmes ; & j'ai „ deux ou trois endroits où je ſuis obligé „ de m'arrêter ſur la route.

Ce ſera dès ſept heures, ſi vous le ſouhaitez, Capitaine. Nous ſommes ici fort matineux. Et je vous dirai volontiers que ſi j'ai quelque réconciliation à me promettre avec une famille auſſi implacable que j'ai toujours éprouvé les Harloves, ce doit être par la médiation d'un homme auſſi ſage & auſſi modéré que vous.

Nous nous ſommes quittés de cette maniere, avec les plus grandes marques de conſidération & de politeſſe. Mais, pour la ſatisfaction particuliere d'un ſi galant homme, je ne lui ai laiſſé aucun doute que nous ne fuſſions homme & femme ; quoique je ne l'en aie point aſſuré directement.

LETTRE CXCVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

CE Capitaine Tomlinſon eſt tout à la fois un des plus heureux & des meilleurs hommes du monde. Que ne donnerois-je pas pour être auſſi-bien que lui dans l'opinion de ma charmante! Cependant ſi j'avois la liberté de raconter ma propre hiſtoire, & ſi l'on y ajoutoit la même foi, je ſerois auſſi bon homme que lui. Mais le diable l'eût plutôt emporté que je n'euſſe conſenti à le voir pour le ſujet qui l'a fait venir, ſi j'euſſe cru n'en pas tirer plus de fruit pour mon principal but, tel que je te l'ai fait entendre dans ma lettre précédente.

Il faut t'apprendre les particularités d'une conférence entre ma belle & moi, à l'occaſion de ſes impatients meſſages. C'eſt à regret que j'en ſuis venu à des explications là-deſſus, parce qu'au fond, elle avoit remporté ſur moi, un demi-triomphe.

Après avoir conduit le Capitaine juſqu'à la porte, je ſuis retourné à la ſalle à manger, & j'ai pris un air joyeux lorſque j'y ai vu entrer la divinité de mon cœur. O très-chere Clariſſe! quelles félicitations ne vous dois-je pas ſur la perſpective qui s'ouvre pour vos deſirs? Là-deſſus, j'ai ſaiſi ſa main que j'ai preſſée par mille baiſers.

J'allois continuer; mais elle m'a interrompu. Vous voyez, M. Lovelace, m'a-t-elle

dit, que vous vous êtes jetté dans l'embarras par vos propres détours. Vous voyez que vous n'avez pu ſatisfaire directement à une queſtion ſimple & honnête, quoique de-là dépende toute cette perſpective de bonheur dont vous me félicitez.

Je lui ai répondu qu'elle n'ignoroit pas quelles avoient été mes vues, en déclarant que nous étions mariés. Vous ſavez, lui ai-je dit, que je n'en ai pris aucun avantage, & qu'il n'en eſt arrivé aucun inconvénient. Vous voyez que votre oncle demande ſeulement d'en être aſſuré par nous-mêmes.

„ Pas un mot dans cette vue, M. Lovelace. Je riſquerois, j'abandonnerois même „ la réconciliation que j'ai tant à cœur, „ plutôt que de donner le moindre crédit „ à une fauſſeté.

Ma très-chere ame.... Voudriez-vous que je paruſſe..... „ Je voudrois, Monſieur, que vous paruſſiez ce que vous „ êtes: & je ſuis réſolue de paroître ce que „ je ſuis, aux yeux de l'ami de mon oncle „ & aux ſiens.

Huit jours ſeulement, ma très-chere vie: ne pouvez-vous pendant huit jours, juſqu'à ce que les articles....

„ Pas une minute avec mon conſentement. Vous ne comprenez pas, Monſieur, „ combien j'ai reſſenti de chagrin, d'avoir „ paru ici ce que je ne ſuis pas. Mon oncle „ n'aura jamais à me reprocher de lui en „ avoir impoſé volontairement.

Que voulez-vous, ma chere, que je diſe

demain au Capitaine ? Je lui ai donné lieu de penſer.....

„ Mettez-le ſincérement au fait, M. Lo-
„ velace. Dites-lui la vérité. Communiquez-
„ lui ce que vous voudrez des intentions
„ de vôtre famille en ma faveur. Dites-lui
„ ce qu'il vous plaira par rapport aux arti-
„ cles : & lorſqu'ils ſeront dreſſés, ſi vous
„ les ſoumettiez à ſon jugement & à ſon
„ approbation, ce ſeroit lui faire voir com-
„ bien il y a de ſincérité dans vos diſpo-
„ ſitions.

Ma très-chere vie, croyez-vous qu'il puiſſe déſapprouver les articles que j'ai offerts ?

„ Non.

Que je ſois donc maudit du ciel, ſi je me ſoumets volontairement à me voir foulé aux pieds par mes ennemis !

„ Et moi, M. Lovelace, que je n'aie
„ jamais de bonheur dans ce monde, ſi je
„ me ſoumets à faire paſſer aux yeux de mon
„ oncle un menſonge volontaire pour la
„ vérité ! J'ai trop long-temps gémi dans
„ l'affliction de me voir rejettée de tous mes
„ parents, pour acheter ma réconciliation au
„ prix de ma candeur & de ma bonne foi.

Les femmes de cette maiſon, ma chere....

„ Que m'importent les femmes de cette
„ maiſon ? Leur opinion m'eſt indifférente.
„ D'ailleurs eſt-il beſoin qu'elles ſachent
„ tout ce qui ſe paſſe entre mes parents,
„ vous & moi ?

Leur opinion ne me touche pas plus que vous, Madamoiſelle. Seulement, comme

je leur ai fait croire que nous sommes mariés, pour prévenir les malheurs qui pouvoient naître du complot de votre frere ; je ne voudrois pas qu'elles prissent de moi une idée qui vous paroît choquante à vous-même. Par ma foi, Mademoiselle, j'aimerois mieux mourir, que de me rétracter ouvertement, après leur avoir raconté tant de circonstances de notre mariage.

„ Eh bien, Monsieur, il faut leur laisser „ croire tout ce qu'il leur plaira. L'espece „ de consentement que j'ai donné à ce que „ vous leur avez dit, est une erreur que j'ai „ commise. Toutes ces circonstances, dans „ le récit desquelles une premiere fausseté „ a pu vous engager, justifient elles-mêmes „ le refus auquel je me crois obligée.

Ne voyez-vous pas, Mademoiselle, que votre oncle souhaite de nous trouver mariés? La cérémonie ne pourroit-elle pas être exécutée secrétement, avant que sa médiation soit commencée?

„ Cessez de me presser là-dessus, M. Lo„ velace. Si vous ne voulez pas déclarer la „ vérité, je me charge de la dire moi même „ au Capitaine Tomlinson, lorsqu'il revien„ dra demain. Oui je la dirai.

Consentez-vous, Mademoiselle, que les choses demeurent sur le même pied dans cette maison? Il peut arriver que cette médiation du Capitaine ne produise aucun fruit. Votre frere peut continuer ses projets, d'autant plus qu'il saura bientôt, & peut-être de votre oncle même, que vous n'êtes pas

pas ſous la protection des loix. Vous devez conſentir dû moins que les choſes demeurent ici ſur le même pied.

„ Conſentir à ce que vous deſirez, M. Lo-
„ velace, c'eſt perſiſter dans une faute que
„ je condamne. Cependant, comme l'occa-
„ ſion (ſi vous croyez qu'il y en ait quelque
„ occaſion qui puiſſe juſtifier une fauſſeté)
„ ne ſauroit durer long-temps, j'en ſuis
„ moins portée à vous diſputer ce point.
„ Mais je ne me rendrai pas coupable d'une
„ nouvelle erreur, ſi je puis l'éviter.

Me ſoupçonnez-vous, Mademoiſelle, de quelque vue indigne, dans la démarche dont j'ai ſuppoſé que vous ne vous feriez pas un ſcrupule pour obtenir une ſolide réconciliation avec vos proches? Mon motif, vous le ſavez, n'eſt pas mon intérêt propre. Que m'importe, à moi, d'être jamais réconcilié avec eux? Je ne demande d'eux aucune faveur.

„ Il me ſemble M. Lovelace, que dans
„ notre ſituation préſente, qui n'eſt pas ab-
„ ſolument déſagréable, il n'y a rien qui m'o-
„ blige de répondre à cette queſtion. J'ajoute
„ que je trouverai encore plus d'agrément
„ dans ma perſpective, ſi demain au matin
„ vous déclarez au Capitaine, non-ſeulement
„ le fond de la vérité, mais tous les pas même
„ que vous avez faits & que vous devez faire,
„ dans la vue de ſoutenir les favorables inten-
„ tions de mon oncle. C'eſt une ouverture
„ que vous pouvez faire ſous le ſecret, &
„ ſous toutes les reſtrictions qu'il vous plaira.
„ M. Tomlinſon eſt un homme prudent, qui

„ a le repos de ma famille à cœur, & dont „ j'oſe dire qu'on peut ſe faire un ami.

J'ai jugé qu'il n'y avoit rien à me promettre d'elle. J'ai vu l'inflexible eſprit des Harloves, qui agiſſoit dans toute ſa force. Une petite obſtinée; une petite.... pardonne amour, ſi je lui donne des noms impérieux. Voici ma réponſe: „ Nous avons eu, Mademoiſelle, „ des démêlés trop fréquents, pour me faire „ deſirer d'en avoir jamais d'autre. Je veux „ vous obéir ſans réſerve. Si je n'avois pas cru „ vous obliger par l'autre méthode, ſur-tout, „ en prenant le parti de hâter la célébration, „ qui nous auroit diſpenſés de perſiſter dans „ une fauſſeté, je ne vous en aurois jamais „ fait la propoſition. Mais ne vous imaginez „ pas, mon adorable Clariſſe, que vous jouiſ- „ ſiez ſans condition du triomphe que vous „ remportez ſur mon jugement. „ Et jettant mes bras autour d'elle, j'ai pris, malgré toute ſa réſiſtance, un baiſer enflammé ſur ſes levres. Votre pardon pour cette liberté, (en lui faiſant une profonde révérence) eſt l'unique condition que je vous propoſe.

Elle n'a pas paru mortellement offenſée. Il faut, à préſent, que je tire parti du reſte. Mais je ne te cacherai pas que, ſi ſon triomphe n'a pas diminué mon amour, il eſt devenu pour moi un nouvel aiguillon de vengeance, ſi tu veux lui donner ce nom. Mais celui de victoire ou de conquête me paroît convenir mieux.

A la vérité, il y a du plaiſir à ſubjuguer ces beautés fieres & vigilantes. Mais, ſur ma foi,

Belford, les gens de notre eſpece prennent vingt fois plus de peine pour être des ſcélérats, qu'il ne leur en coûteroit pour devenir d'honnêtes gens; &, ſans parler des riſques auxquels on s'expoſe, il faut ſuer & ſe tourmenter prodigieuſement le cerveau pour arriver au terme. Il s'en ſuit qu'on ne doit pas nous envier le ſuccès, lorſque nous l'obtenons; ſur-tout parce qu'étant bientôt raſſaſiés, il ne nous reſte preſque rien de plus à faire valoir. Mais c'eſt ce qu'on peut dire auſſi de tous les plaiſirs mondains. Cette réflexion ne te paroît-elle pas aſſez grave?

Quoique je n'aie pas réuſſi dans le principal point, j'ai quelque fruit à tirer de la commiſſion du Capitaine. Mais je veux t'avertir que tu ne dois pas juger de mes inventions par de ſimples parties. Prends patience, juſqu'à ce que tu ſois informé du total. Je te jure encore, que deux novices ne l'emporteront pas ſur moi. Cependant, je ſuis quelquefois fort alarmé du plan contrebandier de Miſs Howe.

Il eſt tard, ou plutôt de bonne heure, car les premiers rayons du jour commencent à luire. Je me ſens fort peſant, & tu te le figures bien. Mais je vais prendre une heure de repos dans mon fauteuil, me ſecouer enſuite, me rafraîchir, & recommencer à vivre. A mon âge, & du tempérament dont je ſuis, il n'en faut pas davantage. Bonne nuit, Lovelace. Je doute qu'il ſoit grand jour lorſque je m'éveillerai.

A propos, ton oncle n'eſt-il pas mort?

Qu'eſt-il arrivé au mien, qui ne répond pas à ma derniere lettre? Je le ſuppoſe occupé à recueillir de nouveaux proverbes. Adieu. Je dors.

LETTRE CXCVII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Lundi, 29 de Mai.

C'EST à préſent que je me crois établi pour jamais dans le cœur de ma charmante.

Le Capitaine eſt venu à ſept heures, comme il l'avoit promis, & dans l'équipage d'un homme prêt à partir. Ma charmante n'a pas jugé à propos de nous honorer de ſa préſence avant que les premiers éclairciſſements fuſſent achevés: confuſe, apparemment, de retomber par mon aveu dans la condition virginale, après avoir paſſé pour femme dans l'eſprit de ſon oncle. Cependant elle ne s'en eſt pas fiée ſi parfaitement à moi, qu'elle n'ait voulu entendre tout ce qui s'eſt paſſé.

Les plus modeſtes perſonnes de ce ſexe, Belford, doivent penſer, & quelquefois même aſſez profondément. Je voudrois ſavoir ſi elles rougiſſent en elles-mêmes de mille choſes, pour leſquelles on les voit rougir avec tant de grace en compagnie. Si cela n'eſt point, & ſi la rougeur n'eſt qu'un ſigne extérieur de modeſtie, les femmes n'ont-elles pas le même empire ſur leur rougeur, qu'on prétend qu'elles ont ſur leurs larmes? Cette

réflexion me feroit faire bien du chemin dans la connoiſſance de leur caractere, ſi j'étois diſpoſée à la continuer.

J'ai dit au Capitaine, que je voulois prévenir ſa queſtion : & ſur le champ, après avoir exigé de lui le plus grand ſecret, qu'il m'a garanti de ſa part & de celle de M. Jules Harlove, j'ai reconnu ouvertement & de bonne foi toute la vérité, c'eſt-à-dire, que nous n'étions pas mariés. Je ne l'ai pas inſtruit moins fidélement des cauſes de ce délai; quelques-unes venues d'une malheureuſe méſintelligence; mais les principales du deſir que ma charmante avoit toujours eu de commencer par une véritable réconciliation avec ſa famille, & d'une délicateſſe qui n'avoit jamais eu d'exemple.

Des femmes moins délicates que celle-ci, Belford, ne ſont pas fâchées, dans le même cas, qu'on rejette les délais ſur elles. Cependant cette affectation de délicateſſe me paroît très-peu délicate; car n'eſt-ce pas confeſſer tacitement qu'elles ont plus à gagner que nous dans le mariage, & que c'eſt une privation de plaiſir qui fait le fondement de leur orgueil.

J'ai raconté au Capitaine les raiſons qui nous avoient déterminés à nous donner dans la maiſon pour des gens mariés; avec ſerment néanmoins de ſuſpendre la conſommation: ce qui avoit tenu les deux parties dans la plus grande réſerve; l'une condamnée à ſouffrir, l'autre ſe renfermant dans les bornes d'une ſcrupuleuſe vigilance, juſqu'à

refuſer ces faveurs innocentes, que des amants deſtinés à s'unir, ne font pas difficulté d'accorder & de prendre.

Je lui ai communiqué une copie du mémoire qui contient mes articles, de la réponſe de ma belle, de ma lettre d'invitation à Milord M..... & des généreuſes offres de Milord. Mais j'ai ajouté que les infirmités de ce vieux Seigneur, joint au goût de ma charmante pour une célébration ſans éclat, par le motif du reſpect qu'elle croit devoir à ſa famille, m'avoient fait écrire à Milord que nous le diſpenſerions de nous accorder ſa préſence, & que d'heure en heure j'attendois ſa réponſe.

Les articles, ai-je dit encore au Capitaine, étoient actuellement entre les mains du Conſeiller Williams, qu'il devoit connoître de réputation, (le Capitaine a répondu qu'il avoit cet honneur-là) & de la bouche duquel il pouvoit ſe le faire confirmer avant que de quitter Londres. Lorſque ces articles ſeroient dreſſés dans les formes, il ne manqueroit plus que de les ſigner, & de fixer le jour de mon bonheur.

J'ai déclaré au Capitaine, que ma fierté me faiſoit trouver beaucoup de ſatisfaction à rendre volontairement juſtice à une femme qui m'étoit ſi chere, & ſans l'intervention d'une famille de qui j'avois reçu les plus grandes inſultes; & que notre ſituation étant telle que je venois de la repréſenter, je conſentirois avec plaiſir que M. Jules Harlove ſuſpendît ſes ouvertures de réconciliation, juſqu'après la célébration de notre mariage.

Le Capitaine a paru charmé de tout ce qu'il avoit entendu. Cependant il a confessé que son cher ami, M. Jules Harlove, lui ayant témoigné qu'il apprendroit notre mariage avec une joie extrême, il auroit souhaité de pouvoir lui porter cette heureuse nouvelle ; ce qui n'empêchoit pas, qu'il n'espérât toute sorte de bons effets de mon récit & de mes intentions.

Il avoit compris mes motifs, a-t-il dit, pour faire croire aux femmes de la maison, qui lui paroissoient des gens d'un fort bon caractere, que nous étions véritablement mariés. Il approuvoit mes raisons. Elles expliquoient fort bien la réponse de la femme de chambre à l'ami de M. Harlove. On ne pouvoit douter, a-t-il remarqué, que M. James n'eût ses vues pour tenir la breche ouverte, & qu'il n'eût formé le dessein de m'enlever sa sœur : d'où je devois conclure qu'il paroîtroit aussi important à M. Jules qu'à moi, de tenir notre traité secret ; du moins, jusqu'à ce qu'il eût formé son parti, & qu'il eût arrangé ses mesures. La mauvaise volonté & la passion se formoient des fantômes terribles. Il lui paroissoit étonnant qu'on eût poussé si loin l'animosité contre un homme capable de vues si pacifiques & si honnêtes, qui avoit montré d'ailleurs tant d'empire sur ses ressentiments dans tout le cours de cette fâcheuse aventure. Il voyoit bien, comme il l'avoit entendu dire, que dans tous les cas où l'amour de l'intrigue (je devois lui pardonner ce terme) ne l'emportoit pas sur mes bonnes incli-

nations, la générosité faisoit le fond de mon caractere.

Il n'auroit pas cessé de parler, si, le déjeûner étant déjà prêt, la divinité de mon cœur n'étoit entrée, en répandant un déluge de lumiere autour d'elle. Toute sa figure offroit un air de bonté & de douceur, qui en avoit été banni long-temps, quoique ce soit son cortege naturel.

Le Capitaine a fait une révérence si profonde, que je l'ai cru prêt à se prosterner. Quel charmant sourire ce témoignage de respect & d'admiration a produit sur le visage de ma belle! Le respect, dans un homme, produit le même sentiment dans un autre. Nous sommes plus singes que nous ne le croyons, par le penchant qui nous porte à suivre l'exemple d'autrui. Un mouvement comme involontaire m'a fait plier les genoux. Ma très-chere vie (en baissant humblement la tête)..... & je lui ai fait un discours fort galant, pour lui présenter le Capitaine. Quoique je n'eusse pas plus de droit que lui sur ce visage, sur ces levres, il a fort bien fait de ne rien entreprendre témérairement (*). Mais il paroissoit bien plus porté à l'adorer.

J'ai dit au Capitaine; ma très-chere ame, ce qu'il a desiré de savoir : & reprenant en peu de mot tout ce que j'avois dit en effet, j'ai fait même le récit, comme si j'avois supposé qu'elle ne l'eût point entendu.

(*) L'usage d'Angleterre, est de baiser les femmes au visage, & même sur la bouche.

Le Capitaine a paru extrêmement étonné qu'il y eût quelqu'un au monde, à qui une perſonne ſi angélique pût cauſer le plus léger mécontentement. Il a témoigné, dans des termes très-vifs, qu'il alloit faire le plus grand bonheur de ſa vie d'embraſſer ſa cauſe.

Jamais, il faut que je le diſe, jamais cette divine fille n'a pris un air plus divin. Tout reſpiroit en elle, la majeſté, les graces, la ſérénité, la noble confiance. Une aimable rougeur, relevant l'éclat ordinaire de ſon teint, ajoutoit mille charmes à ſes perfections naturelles, & ſembloit la faire rayonner de gloire.

Après nous être aſſis, l'agréable ſujet eſt revenu en prenant le chocolat. Qu'elle ſe promettoit d'être heureuſe, lorſqu'elle ſe verroit rétablie dans les bonnes graces de ſon oncle!

Le Capitaine s'eſt engagé à preſſer cet agréable événement. Mais il ne falloit plus que de ſa part elle fît naître le moindre délai. L'heureux jour une fois paſſé, tout prendroit bientôt une face tranquille. Seroit-il mal à propos de demander une copie de mes articles & de ſa réponſe, pour les faire voir à ſon cher ami?

Comme il plairoit à M. Lovelace, lui a répondu l'incomparable fille. Ah! que ne dit-elle toujours de même.

Ce doit donc être ſous le plus grand ſecret, ai-je repliqué. Mais ne ſeroit-il pas mieux de faire voir à ſon oncle le contrat même, lorſqu'il ſeroit dreſſé?

Aurez-vous cette bonté, M. Lovelace? Vois, Belford. Nous étions autrefois des amants querelleurs. A préſent nous ſommes polis.

Aſſurément, ma très-chere Clariſſe, j'y conſentirai ſi vous le deſirez, & ſi le Capitaine Tomlinſon s'engage au ſecret pour M. Harlove, afin que je ne ſois point expoſé aux réflexions d'une famille qui m'a fort maltraité.

C'eſt à préſent, Monſieur, m'a-t-on dit, que vous êtes fort obligeant.

Crois-tu, Belford, que mon viſage ne ſoit pas devenu très-rayonnant à ſon tour? J'ai avancé ma main, après l'avoir conſacrée d'abord par un baiſer, pour lui demander la ſienne, qu'elle n'a pas fait difficulté de me donner. Je l'ai preſſée de mes levres. Vous ne ſavez pas, Monſieur, (en m'adreſſant au Capitaine, avec un air de tranſport) quel heureux homme.....

Charmant couple! a-t-il interrompu, les mains levées d'admiration. Quelle joie, pour mon cher ami! Ah que n'eſt-il préſent! Vous ne ſavez pas, Mademoiſelle, que vous êtes plus chere que jamais à votre oncle Harlove.

Je n'en ſuis pas moins malheureuſe, a dit ma belle, de l'avoir déſobligé.

Doucement, charmante, ai-je dit en moi-même; n'allons pas trop loin là-deſſus.

Le Capitaine a promis, encore une fois, de ne pas ménager ſes ſervices; & dans des termes ſi agréables, que la chere perſonne a prié le ciel que lui & les ſiens puiſſent toujours trouver des amis tels que lui. Elle a

compris les ſiens dans cette priere; parceque le Capitaine avoit laiſſé échapper qu'il étoit pere de cinq enfants, par une des meilleures femmes & des meilleures meres du monde, dont l'excellente conduite le rendoit auſſi heureux avec huit cents livres ſterlings, qui faiſoient tout ſon revenu, qu'un autre l'étoit avec deux mille.

Sans économie, a répondu mon cher oracle, il n'y avoit point de fortune qui pût ſuffire. Avec cette qualité, le plus médiocre revenu ſuffiſoit.

Silence, ſilence, importune! Ce n'eſt qu'à ma conſcience, Belford, que ce reproche s'adreſſoit.

Souffrez que je vous demande, m'a dit le Capitaine, & moins par aucun ſentiment de défiance que pour établir mes ſervices ſur des fondements certains, ſi vous êtes réſolu de contribuer avec mon cher ami, au grand ouvrage d'une réconciliation générale?

Je réponds, Capitaine, qu'en faiſant obſerver que mon empreſſement pour cette réconciliation, avec une famille dont je n'ai pas ſujet de louer beaucoup la généroſité, vient uniquement de l'eſtime que j'ai pour cette adorable perſonne, non-ſeulement je contribuerai aux démarches de M. Jules Harlove, mais je me préſenterai dans cette diſpoſition à M. Harlove le pere & à Madame Harlove. Je ferai plus: pour mettre en repos M. James & Miſs Arabelle, je renoncerai à toutes prétentions au bien des trois freres, & à tout autre bien que celui dont ma chere Clariſſe a l'obligation à ſon grand-pere. Je

me trouve fort bien partagé, avec ma fortune préſente & mes eſpérances dans ma propre famille; aſſez récompenſé, ma chere Clariſſe ne m'apportât-elle pas un ſchelling de dot, par le bonheur d'obtenir une femme dont le mérite eſt ſupérieur à tous les biens de la fortune. Ce que je diſois, Belford, eſt auſſi vrai que l'Evangile; ainſi cette ſcene n'avoit-elle pas un fondement réel?

La divine fille m'a témoigné ſa reconnoiſſance par ſes yeux, avant que ſes levres aient pu lui ſervir à l'exprimer. O M. Lovelace! m'a-t-elle dit, que vous ſavez bien.... Elle s'eſt arrêtée. Le Capitaine ne m'a pas épargné les louanges: il étoit réellement touché. Pourquoi la vengeance, me ſuis-je dit à moi-même, eſt-elle mêlée dans mon cœur avec l'amour? Mais revenant à ma vieille apologie, ne ſuis-je pas le maître, ai-je ajouté, de lui faire en tout temps une ample réparation? N'eſt-ce pas à préſent la ſaiſon de l'épreuve? Si je pouvois ſeulement lui faire abandonner ſes défiances! Si je la voyois diſpoſée à s'abandonner à moi pour quinze jours! quinze jours ſeulement, d'une vie telle que je l'aime! Qu'arriveroit-il? Eh bien! quoi?.... Je ne le ſais trop bien. Mais, enfin....

Ne prends pas droit, Belford, de l'inconſtance de mes idées pour me mépriſer. Peut-être ne t'ai-je pas écrit deux lettres où tu m'aies trouvé d'accord avec moi-même. Quelle conſtance demandes-tu à des gens de notre caractere? Mais l'amour me rend fou.

La vengeance m'aiguillonne : mes propres inventions m'embarraſſent ; mon orgueil fait ma punition. Je ſuis tiré de cinq ou ſix côtés tout à la fois. Il eſt impoſſible que Clariſſe ſoit auſſi malheureuſe que moi. Ah ! pourquoi, pourquoi eſt-elle la plus excellente de toutes les femmes ! Cependant, ſuis-je ſûr qu'elle le ſoit ? Quelles ont été ſes épreuves ? Ai-je eu le courage d'en faire une ſeule ſur ſa perſonne, quoique j'en aie fait cinquante ſur ſon humeur ? Aſſez de celles-ci, je crois, pour lui faire craindre à l'avenir de me déſobliger jamais.

Loin, loin les réflexions, ou je ſuis un homme perdu. Depuis deux heures, mes inventions me rendent odieux à mes propres yeux ; non-ſeulement par rapport à ce que je t'ai déjà raconté, mais pour mille choſes dont il me reſte à te rendre compte. Cependant je ſuis parvenu encore une fois à m'endurcir le cœur. Ma vengeance eſt auſſi enflammée qu'elle puiſſe l'être. Je viens de relire quelques-unes des injurieuſes lettres de Miſs Hovve. Je ne puis ſoutenir le mépris avec lequel ces deux filles m'ont traité.

Ma charmante a confeſſé que notre déjeûner étoit le plus heureux qu'elle ait connu, depuis qu'elle a quitté la maiſon de ſon pere. Elle auroit pu s'épargner cette réflexion. Le Capitaine a renouvellé toutes ſes proteſtations de ſervices. Il m'a promis de m'écrire comment ſon cher ami aura reçu la deſcription qu'il lui fera de l'heureux état de

nos affaires, & ce qu'il aura penſé des articles, auſſi-tôt que j'aurai pris la peine de les envoyer. Nous nous ſommes quittés avec de vifs témoignages d'une mutuelle eſtime; & ma belle a fait des vœux ardents pour le ſuccès d'une ſi généreuſe médiation.

Lorſque j'ai reparu devant elle, après avoir conduit le Capitaine auſſi loin qu'il l'a voulu ſouffrir, j'ai vu régner la complaiſance dans chacun de ſes aimables traits. Vous me voyez déjà toute autre, m'a-t-elle dit. Ah, M. Lovelace! vous ne ſavez pas combien j'ai cette réconciliation à cœur. Je veux effacer juſqu'à la moindre trace des fâcheux ſouvenirs. Il m'eſt impoſſible de vous dire combien vous m'avez obligée. Que je ſerai heureuſe, lorſque j'aurai le cœur ſoulagé du fardeau inſupportable de la malédiction d'un pere! lorſque ma tendre mere, (vous ne connoiſſez pas, Monſieur, la moitié du mérite de ma mere, & quelle eſt la bonté de ſon cœur, livré à lui-même, avec la liberté de ſuivre ſes propres mouvements) lorſque cette chere mere prendra plaiſir encore à me ſerrer contre ſon ſein! lorſque j'aurai trouvé des oncles, des tantes, un frere, une ſœur, tous empreſſés à me combler de careſſes! Et vous-même M. Lovelace, témoin de ce doux ſpectacle, reçu, vu de bon œil dans une famille qui m'eſt ſi chere..... quoique d'abord, peut-être, avec un peu de froideur.... Mais lorſqu'ils vous connoîtront mieux, qu'ils vous verront plus ſouvent, qu'ils n'auront

plus aucun ſujet de plainte, & que vous aurez pris, comme j'oſe l'eſpérer, un nouvel ordre de conduite ; de jour en jour l'affection ne fera plus que s'échauffer mutuellement, juſqu'à ce qu'à la fin tout le monde ſera étonné d'avoir pu concevoir d'autres ſentiments pour vous.

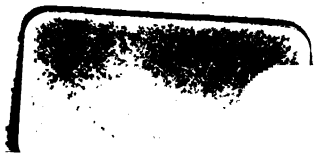
Enſuite, eſſuyant ſes yeux de ſon mouchoir, elle s'eſt arrêtée un moment ; & tout d'un coup, faiſant réflexion ſans doute que ſa joie l'avoit conduite à m'exprimer des ſentiments qu'elle n'avoit pas eu deſſein de me laiſſer voir, elle s'eſt retirée dans ſa chambre avec précipitation, tandis que je ſuis reſté dans un déſordre preſque égal au ſien.

En un mot, j'étois.... je ne trouve point de terme pour t'exprimer ce que j'étois. Je me ſuis déjà ſenti fort ému dans une autre occaſion. Cette beauté toute puiſſante avoit déjà rendu mes yeux humides. Mais de ma vie je n'ai été ſi vivement touché ; car en m'efforçant de vaincre ce mouvement de ſenſibilité, je ne m'en ſuis pas trouvé la force. Je n'ai pu même retenir un ſanglot. Oui, je te l'avoue, il m'en eſt échappé un, qu'elle doit avoir entendu ; & j'ai été forcé de tourner le viſage avant qu'elle eût fini cet attendriſſant diſcours.

A préſent que je t'ai fait l'aveu de cette bizarre ſenſation, je voudrois pouvoir te la décrire. C'étoit quelque choſe de ſi nouveau pour moi..... quelque choſe d'étouffant, qui me ſerroit le goſier.... Je ne ſais

comment cela m'eſt arrivé ; mais quoique je me le rappelle avec un peu de confuſion, je dois convenir que cette ſituation n'étoit pas déſagréable ; & je ſouhaiterois de l'éprouver encore une fois, pour être capable de t'en donner une idée plus juſte.

Mais l'effet de ſa joie, dans cette occaſion, me fait prendre une haute idée du pouvoir de la vertu, (Quel autre nom puis-je lui donner?) qui dans une ame ſi capable d'un tranſport délicat, a la force de rendre une fille de cet âge auſſi froide que la neige & la glace, pour toutes les avances d'un homme qu'elle ne hait pas. Ce doit être un effet de l'éducation. Qu'en penſes-tu, Belford ? L'éducation peut-elle avoir plus de force que la nature, dans le cœur d'une femme ? Non, je ne ſaurois le croire. Mais c'eſt une vérité néanmoins que les parents ont raiſon de cultiver l'ame de leurs filles, & de leur inſpirer des principes de réſerve & de défiance pour notre ſexe. Qu'il y a de ſageſſe même, à leur donner une haute idée du leur ! car l'orgueil, je te l'apprends, eſt un excellent ſubſtitut, dans une ame où la vertu ne brille pas, comme le ſoleil, de ſon éclat propre & non emprunté.

Fin du Tome huitieme.

59606121